

Zanzibar à Ujiji coûte 15 dollars (75 francs) à dos d'homme, pourrait être convoyée de Zanzibar à Quelimane, puis, par la route du Chire au Tanganika, pour environ 5.50 à 7.50 dollars.

Sous peu, Tabora doit péricliter, lorsque les stocks d'ivoire du Tanganika occidental auront pris la route du Congo, ceux de l'Uyoro et de l'Uganda le chemin de Mombasa, et que ceux du Karagwe, du Mpororo et du Ruanda seront épuisés — dans trois ans.

Ainsi, voyez la différence : Bagamoyo à Tabora, 25 jours; Tabora à Ujiji, 14 jours, soit, en y comprenant trois haltes, 42 jours. Quelimane à Abercorn, 30 jours; Abercorn à Ujiji, 4 jours; total, 34 jours.

Tous les Arabes comprirent la vérité de mes remarques et tombèrent d'accord avec moi que la route de Tabora périra un jour, et qu'alors ils émigreront vers la côte ou vers Nyangwe.

Le froment de Tabora est petit et parfois mélangé de sable, mais la farine en est exquise, et mon cuisinier en a fait un pain délicieux, grâce à du levain en poudre que je possède. Les chefs indigènes ne plantent pas de froment, mais persistent à vivoter de mtama et de patates douces. Les raisons de ce fait sont multiples. D'abord, la transformation du froment en farine demanderait un certain travail; ensuite, cette farine ne peut se réduire en *ugarri* ou soupe et, si elle est avalée sous cette forme, elle adhère aux intestins et obstrue l'organisme intérieur. Il en résulte que les Arabes ont, dans ce pays-ci, à peu près le monopole de la culture du froment.

Une visite faite le 10 septembre sur le marché de Tabora m'a renseigné les prix suivants pour les objets exposés en vente. Un *keti* de petites perles bleues, rouges, noires, jaunes ou vertes est Pétalon monétaire; on l'appelle *pesa mosa* (une pièce). Tous les articles sont réduits à des dimensions telles qu'ils ne valent qu'un *pesa* et j'estime qu'un *keti* vaut deux *piec* (monnaie indienne). Nous nous trouvons à une mauvaise époque de l'année, et les prix sont élevés en ce moment. Il y avait peut-être 300 acheteurs et vendeurs sur le marché quand je m'y suis rendu. Voici un aperçu des notes que j'ai prises :

ARTICLE.	QUANTITÉ.	PRIX.
Bois à brûler.	5 petits morceaux.	1 keti de perles.
Manioc sec.	7 morceaux.	1 — —
Manioc vert.	10 morceaux.	1 — —
Bhang (chanvre),	environ une once.	1 — —
Patates douces.	3 grandes.	1 — —
Arachides.	le contenu d'une petite tasse.	1 — —
Canne à sucre.	1 tige.	4 — —
Sel indigène.	2 cuillerées.	1 — —
Houes indigènes.	1 houe.	1 upandi d'étoffe.
Beurre (rare).	1 dé à coudre.	1 keti.
Fèves.	1 tasse.	1 —
Farine de mtama.	50 livres.	1 doti d'étoffe.
Oignons.	1 oignon.	1 keti.
Oeufs.	une douzaine.	1 upandi.

ARTICLE.	QUANTITÉ.	PRIX.
Tabac.	2 gâteaux d'un pouce carré.	1 keti.
Huile d'arachide.	1 cuillerée.	1 —
Savon indigène.	1 petite boule.	1 —
Riz.	1 pishi.	1 upandi.

Quand un vendeur a réuni un certain nombre de ketis de perles, il les échange contre des étoffes. Le bruit qui règne sur le marché est assourdissant, mais la police du Luali maintient convenablement l'ordre. Le spectacle est des plus intéressants; il y a des indigènes de toutes les tribus et de toutes les provenances qui achètent ou qui vendent.

11 septembre.

Je suis prêt à partir. Je remarque que mes hommes commencent à se démoraliser en buvant du pombe. Plusieurs de mes porteurs de bateau n'ont pas encore pris d'aliments solides depuis qu'ils sont ici. Ils n'ont fait qu'absorber du pombe, qui est à la fois une boisson et un aliment solide.

Sigl et le Luali s'entendent bien, mais ce sont des hommes d'un grand tact et très patients, faisant tous leurs efforts pour empêcher la situation de se tendre. Sigl a ici une mission très difficile à remplir; mais il est à la hauteur de la situation. C'est un homme d'un commerce très agréable et parfaitement au courant de la vie africaine.

Nyasso, la femme chef d'Itura, village situé au sud de Tabora, est la mère de Tippe-Tip, ou plutôt la femme de son père, qu'elle épousa sans lui donner d'enfant.

Un Arabe d'ici, Suleiman-bin-Zeber, a été condamné à l'amende par le consul anglais de Zanzibar, pour avoir fait la chasse aux esclaves. Tous les Arabes cherchent à découvrir le but de mon voyage et je pense qu'une grande caravane va être organisée pour me suivre de près et aller piller le pays à l'ouest du Tanganika. Ils savent, en effet, que je leur frayerai la route et préparerai involontairement les indigènes en les traitant bien et en les tranquillisant ainsi sur les intentions de ceux qui me suivront.

Un frasilah d'ivoire coûte ici, en ce moment, 145 dollars et n'est payé que 115 à la côte. Cela montre bien l'état actuel du commerce. Les nouvelles voyagent si lentement que rarement on est informé à temps des fluctuations des prix sur la côte.

Pendant la guerre avec Bushiri, la poudre se vendait 100 dollars le baril de 10 livres. Elle est descendue maintenant au prix de 23 dollars et baissera encore fortement.

Sigl a réussi à maintenir ici un ordre admirable. De quarante assassinats par mois, moyenne avant son arrivée, on n'en commet plus que deux ou trois. S'il devait partir, tout retomberait dans le désordre.

Un bon âne de l'Usukuma coûte de 25 à 35 dollars. Un baudet de Mascate revient à plus de 200 dollars.

Demain, nous nous mettons en route.

(A continuer.)

Cap. STAMBS.



LE PAPAYER

Le papayer (*Carica papaya*) est un arbre de dix à quinze mètres, qui ne se plaît que dans les contrées les plus chaudes du globe. Il est originaire d'Amérique, mais on le rencontre maintenant sur toute la côte occidentale d'Afrique, dans la zone tropicale.

Barth le dit très commun dans le Haussa et l'on sait qu'il croît aussi au Soudan. On le trouve dans tout le bas Congo. Emin-Pacha l'avait introduit dans la province équatoriale.

Dans le haut Congo, on le voit dans les stations des blancs et dans quelques établissements arabes.

A Zanzibar, il est fort commun et, de là, il s'est répandu dans toute l'Afrique centrale orientale, où les indigènes eux-mêmes le cultivent en certains endroits.

L'aspect du papayer rappelle assez bien celui du palmier; son tronc, d'un bois mou, est cylindrique et présente des cicatrices régulièrement disposées résultant de la chute des pétioles. Il se termine au sommet par un bouquet de feuilles digitées, longuement pétiolées, entre lesquelles sont les fleurs blanches, jaunâtres ou verdâtres, dont l'odeur est des plus suaves. Ces fleurs croissent en grappes de cymes, sur le bois.

✠

Junker proclame que le papayer est une « des gloires de la végétation ». Des mois durant, il s'est réjoui en mangeant de ses fruits mûrs, qui ressemblent au melon, et qui ont la grosseur de deux poings réunis. Ils sont beaucoup plus sucrés que nos melons et renferment une chair d'un beau jaune et qui est vraiment succulente. Leurs graines, excessivement nombreuses, ressemblent à de très petits pois noirâtres et se reproduisent facilement.

Au bout d'un an déjà, l'arbre commence à donner des fruits, mais il meurt vite. Après quelques années, le sommet de la tige pourrit et communique son dépérissement au reste de la plante. On prépare la papaye de diverses façons : quand elle est verte, on la coupe en tranches, on la fait macérer dans l'eau, jusqu'à ce qu'elle soit débarrassée de son suc laiteux, et on la fait cuire ensuite dans l'eau bouillante ou au four comme un légume. Parvenue à sa parfaite maturité,

nous l'avons dit, elle se mange à la façon des melons. On en fait aussi des conserves exquises.

Les organes du papayer sont riches en un suc laiteux qu'on emploie en médecine à cause de ses propriétés digestives, dues à la pepsine qu'il renferme. C'est un médicament précieux en thérapeutique.

✠

Ce suc possède des propriétés très énergiques. Plus amer que réellement âcre, il renferme une matière azotée identique à l'albumine ou à la fibrine animale et tellement abondante que Vauquelin a pu la comparer à du sang privé de matière colorante. Il répand une odeur ammoniacale lorsqu'on le jette sur des charbons ardents.

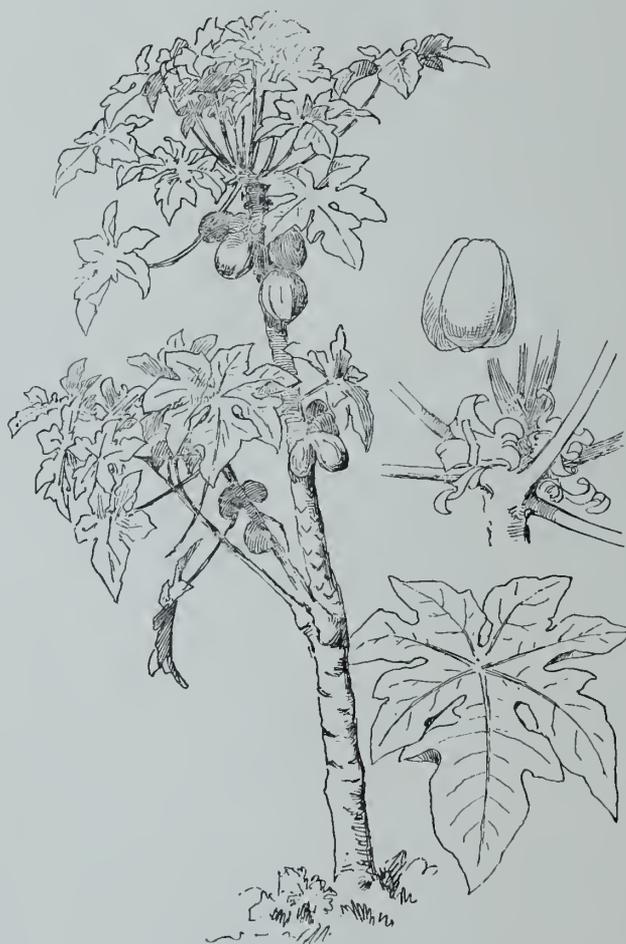
Outre les qualités médicinales dont nous avons déjà parlé, on l'emploie encore comme cosmétique et l'on assure qu'il suffit de quelques gouttes appliquées sur la peau pour enlever les taches de rousseur ou bien celles qui sont occasionnées par le soleil.

On mélange encore ce suc avec de l'eau, et il possède alors la singulière propriété de ramollir et d'attendrir la viande des animaux récemment tués ou celle que l'âge des sujets a rendue dure ou coriace. Il suffit de quelques minutes d'immersion pour obtenir ce résultat, qui est d'usage courant en Amérique dans les pays où croît ce végétal. Souvent même on se contente d'envelopper la chair à ramollir dans des feuilles de papayer ou même de la suspendre dans la cime de l'arbre.

Il faut se garder cependant de laisser la viande tremper trop longtemps dans le mélange, car elle serait, en ce cas, promptement corrompue.

Avec l'écorce de cet intéressant végétal, on fait des cordages. Les tiges, dont la moelle se détruit facilement, s'emploient pour faire des tuyaux de pipe, et, dans certains pays, on se sert des feuilles comme de savon pour laver le linge.

Sur les bords de l'Amazone croît le *Papayer digité* ou *Chamburwu*, qui a vingt-cinq mètres de haut, et dont les émanations sont, dit-on, mortelles comme celles du mancenillier.



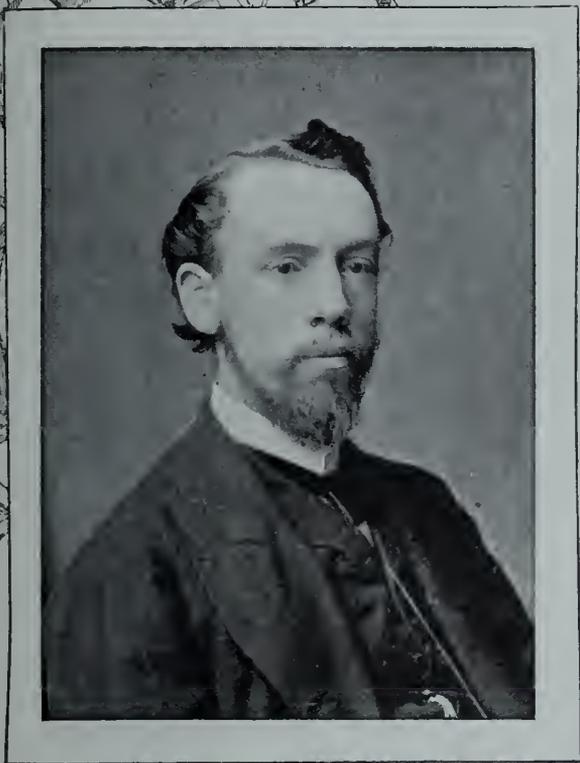
Le papayer (*Carica papaya*).

W. HOLMAN BENTLEY

Né à Sudbury (Suffolk-Angleterre), le 30 octobre 1855, missionnaire de la *Baptist missionary Society*.

Premier départ, en juin 1879. — Fut le premier blanc qui atteignit le Stanley-Pool, par le bas Congo (février 1881). — Établit une ligne de stations dans la région des chutes (1881-1882). — Rentre en Angleterre en 1884.

Deuxième départ, en 1886. — Dirige la mission de Lutete; y installe la première imprimerie avec typographes indigènes (1888). — Publie la revue congolaise *Se Kukianga* (*L'Aurore*). — Rentre en Angleterre en 1892.



Dès le début des entreprises belges en Afrique, peu de mois avant que Stanley arrivât au Congo pour y fonder les premiers postes de l'Association internationale, une société de missionnaires anglais, la *Baptist missionary Society*, de Londres, résolut de tenter sur les bords du bas fleuve la création de quelques établissements.

Cette expérience ayant été couronnée de succès, l'exemple des baptistes anglais ne tarda pas à être suivi par d'autres associations religieuses et, en moins de quelques années, on vit toute une série de missions nouvelles, protestantes et catholiques, diriger leurs efforts vers le Congo.

A l'heure actuelle, douze missions différentes se partagent dans l'État indépendant l'œuvre de l'évangélisation des noirs; ce sont :

Pour les missions protestantes : la *Baptist missionary Society*, de Londres; la *Congo Balolo Mission*, de Londres; l'*American Baptist missionary Union*, de Boston; l'*Evangelical missionary Alliance*, de New-York; la *Mission américaine de l'évêque Taylor*; la *Mission suédoise*, de Stockholm; l'*American Presbyterian Mission*; la *Scotch Presbyterian Mission*; la *London missionary Society*.

Pour les missions catholiques : la *Congrégation de Scheut*, les *Pères Blancs du haut Congo* (*Tanganika*), la *Compagnie de Jésus*.

Toutes ces dénominations ont semé le parcours du grand fleuve et celui de quelques-uns de ses affluents de postes religieux où leurs membres s'efforcent d'appeler à un genre de vie plus relevé les noirs qu'ils évangélisent et auxquels ils inculquent des notions d'intellectualité et de civilisation.

Parmi les pionniers de la première heure qui s'offrirent d'enthousiasme pour porter au sein du continent noir l'influence chrétienne, quelques-uns se sont particulièrement distingués par l'ardeur et le dévouement qu'ils apportèrent dans l'accomplissement de leur tâche. Déjà, dans notre numéro du 3 juillet 1892, parlant de M. George Grenfell, nous avons dit quelle puissante contribution ce voyageur avait apportée à la science géographique et nous avons rendu hommage à ses belles qualités de missionnaire.

Nous consacrons aujourd'hui notre première page à l'un des collaborateurs les plus dévoués de l'explorateur de l'Ubangi, à M. Bentley, qui fut aussi l'un des membres les plus actifs de la *Baptist missionary Society*.

Ce missionnaire se rendit pour la première fois en Afrique en 1879. C'est, on le voit, un vétéran du Congo. Très au courant, non seulement du langage des indigènes, mais encore de leurs us et coutumes, il a toujours été très estimé des noirs, grâce à ses qualités personnelles. Sa carrière congolaise est riche et féconde et son expérience a été plus d'une fois hautement utile aux agents de l'État naissant. Il a formé en Afrique de nombreux élèves noirs dont l'un, qui est devenu son adjoint, a publié plusieurs livres en langue congolaise. Il épousa, en 1885, M^{lle} Hendrina Margo Kloekers, fille d'un missionnaire baptiste néerlandais habitant la Chine, femme très distinguée et d'une remarquable érudition. Ensemble, ils se consacrèrent généreusement à l'éducation des nègres, et, marque d'un esprit pratique et d'un tact rares, c'est la langue française que ces deux étrangers, hôtes de l'État du Congo, crurent devoir enseigner, en même temps que la langue fiote, à leurs jeunes élèves.

En 1889, M^{me} Bentley, qui se trouvait avec son mari à Lutete (N'Gombe), avait fondé dans cette station une école où elle avait réuni une vingtaine d'élèves. Pendant quelques mois de vacances qu'elle vint passer en Europe, elle y étudia la télégraphie et, dès son retour au Congo, elle fit installer une ligne télégraphique minuscule entre les divers bâtiments de la station, afin d'enseigner aux noirs le maniement des appareils. Si l'expérience a réussi, la Compagnie du chemin de fer peut s'attendre à trouver un jour au Congo des télégraphistes indigènes tout prêts à entrer à son service.

BIBLIOGRAPHIE. — Ouvrages du révérend W.-H. Bentley : *Dictionnaire et grammaire de la langue congolaise* (en anglais); *Supplément au dictionnaire congolais* (id.). — Ouvrages de M^{me} W.-H. Bentley : *Histoire de la Bible* (en congolais); *Traité d'arithmétique* (id.); *Précis de géographie de l'Afrique* (id.); *Chansons* (id.).

HISTOIRE DE MSIDI

MSIDI, ou, pour mieux dire, Msidi naquit dans le Garenzanze, district du Mnyamwezi. Il était fils de Kalasa, grand négociant de cette tribu qui s'en allait au loin faire le commerce d'ivoire et d'esclaves. Les expéditions de Kalasa étaient souvent dirigées vers le pays des Basanga. Quand Msidi fut à même de suivre son père, celui-ci le prit avec lui et lui apprit les us et coutumes du commerce africain.

A la mort de son père, Msidi reprit les affaires de ce dernier et, comme lui, vint faire chez les Basanga de fréquentes apparitions. Un jour qu'il était de passage chez ces derniers, il fut retenu dans le pays par Sanga, chef de leur tribu, qui habitait Mulumbu (rive droite de la Dikulwe). Sanga lui fit des avantages de tout genre pour le fixer chez lui et Msidi acquit bientôt une grande influence sur les Basanga, qui avaient pour lui une considération d'autant plus grande qu'il possédait quatre fusils à silex, arme alors inconnue dans le pays.

Il sut profiter de sa situation exceptionnelle et se fit bientôt désigner comme le successeur de Sanga. Dans le but de fortifier sa position et de faire valoir, le cas échéant, ses prétentions, il fit venir ses frères Dikuku et Chikako, ses parents Kifuntwe, Kefudu, Nepamba, Inakulangalu, Kasongo-Mona et Zumungoi, ainsi qu'une grande quantité d'esclaves wanyamwezi, tous gens à sa dévotion.

Se sentant mourir, Sanga remit entre les mains de Msidi le sceptre et le couteau d'exécution, signes du commandement. Il lui recommanda de suivre son exemple, d'être toujours bon avec ses sujets et de les traiter humainement. Aussitôt après la mort de son protecteur, Msidi s'installa à Mulumbu, où il s'entoura de tous les aventuriers qu'il avait fait venir dans le pays.

✠

A l'époque où il fut nommé chef de Mulundu, le pays était habité, à l'ouest, par les Balunda et les Baluba, qui occupaient la rive gauche du Lualaba; au sud par les Ilamba, qui tenaient le pays qui s'étendait sur la rive droite du Lualaba depuis les sources de ce fleuve jusqu'au Luapula, et les Ilala, qui possédaient le sud du Bemba. Au sud-est, entre le Luapula et le Bangwelo, se trouvaient les Bahusi.

A l'est résidaient les Balomoto, race de montagnards qui habitaient la chaîne des monts Kwandelungu; les Bachila bordaient les rives du Moero; les Bikanda peuplaient la rive gauche du Luapula supérieur; enfin, les Balunda étaient installés sur la rive droite de la même partie de ce fleuve. Le grand chef de cette dernière tribu, Kazembe, était, à cette époque, celui qui jouissait de la plus grande puissance dans toute la contrée. Il dictait ses lois dans le pays. Sans être reconnu comme suzerain, il était écouté par les Basanga, les Balunda et les Bachila, mais ne recevait d'eux que des présents sans jamais en exiger de tribut.

Tous les petits chefs de chacune de ces familles remettaient à titre de tribut la totalité de tout leur ivoire au chef de la peuplade.

Après s'être solidement installé à Mulundu, Msidi songea à remplacer par ses parents les chefs basanga qui occupaient, avec tous leurs sujets, le pays aux riches mines de cuivre. Pour atteindre son but, il procéda progressivement. Diverses

expéditions furent organisées, et Msidi, toujours vainqueur, plaça à la tête de tous les villages et comme gardiens de toutes les mines du pays des Basanga, des gens qui lui étaient dévoués. Kazembe voulut intervenir, mais Msidi, organisant une nouvelle expédition, se dirigea vers l'est. Il refoula d'abord les Balomoto, battit les Bachila, puis, passant le Luapula, il pénétra dans la capitale du Kazembe, de la personne duquel il s'empara. Il fit mourir celui-ci et mit à sa place le fils de sa victime, portant le même nom que son père et qui reconnut Msidi comme suzerain.

Cette expédition valut à ce dernier le pouvoir sur les Balunda de l'est et les Bachila. Seuls les Balomoto, peuple sauvage et indomptable, ne voulurent pas se soumettre. Ils se réfugièrent dans les cavernes des montagnes d'où personne ne pouvait approcher, défendues qu'elles étaient par d'immenses rocs que lançaient les habitants sur tous ceux qui voulaient arriver jusqu'à eux.

✠

Toutes ces expéditions n'avaient pas fait négliger à Msidi, bon négociant, la partie commerciale. Tandis qu'il s'occupait à dompter les Basanga, il avait envoyé vers le Bihe son propre frère Chikako avec de l'ivoire, et lui avait recommandé d'attirer dans le pays les négociants de Benguela.

Chikako réussit complètement dans sa mission, et bientôt la poudre, les étoffes, les fusils et les perles affluèrent dans le pays. Dès lors, grâce aux armes à feu, la chasse à l'éléphant fut rendue plus facile, et les grands négociants du Nyassa ne tardèrent pas à venir traiter dans un pays où l'ivoire se rencontrait en si grande abondance.

Après la soumission des indigènes riverains du Luapula, Msidi devint le maître d'un territoire ayant comme limite, à l'ouest, le Lualaba; au nord, à peu près le 9° degré de latitude; à l'est, le Luapula, et au sud, les frontières actuelles de l'Etat. Ce vaste pays avait une étendue de près de 100,000 kilomètres carrés. Les relations commerciales du puissant potentat nègre avaient fait connaître sa puissance bien au loin. Livingstone et Cameron le révélèrent à l'Europe. En 1878, M. Thomson cherche à se rendre à Bunkeia, dont Msidi avait fait sa résidence, mais il se voit forcé de rebrousser chemin à peu près au confluent du Luapula et du Lualaba. L'explorateur allemand Reichard atteint le premier, en 1883, la capitale de Msidi.

A cette époque, Msidi avait organisé une vaste expédition qui devait soumettre les peuplades du nord et les Baluba, en commençant par ceux des rives du lac Kikondia. Cette campagne, qui dura plusieurs mois, permit au grand chef d'installer ses parents Kifuntwe, Kefudu, Nepamba, Inakulangalu, Kasongo-Mona et Lumungoi à la tête de différents districts, situés entre la basse Lufila et le Luapula inférieur. Kikondia et d'autres chefs baluba du sud, riverains du Lualaba, le reconnurent comme suzerain. Les Balunda, de crainte de voir envahir leur pays, se soumirent, et les chefs bahusi et ilamba finirent par se rendre eux-mêmes à Bunkeia pour reconnaître l'autorité du tyran.

En 1885, Capello et Ivens traversèrent le sud des possessions de Msidi. Vers la même époque, M. Arnott atteignit

Bunkeia, où il fut si bien reçu qu'il se décida à y installer une mission.

La puissance de Msidi était arrivée à son apogée en 1890. Son ambition ne connaissait plus de bornes; tout le monde s'inclinait devant lui. Les missionnaires écossais eux-mêmes, qui s'étaient installés à Bunkeia, se pliaient à tous ses caprices; l'un d'eux lui servait de secrétaire, d'autres lui remettaient de riches présents au nom des habitants de Glasgow : ils étaient à sa merci.

☆

Msidi était alors devenu trop vieux pour conduire encore lui-même ses expéditions contre certains de ses sujets récalcitrants. Aussi en avait-il laissé le commandement à son fils Mukandabantu.

Ne pouvant plus jouir du spectacle des sacrifices que ses soldats faisaient subir aux vaincus à l'endroit même où ils les faisaient prisonniers, et ayant soif de sang, il se mit à martyriser ceux qui l'entouraient. Tous les jours, il augmentait dans des proportions considérables le nombre de ses victimes et inventait de nouvelles cruautés.

Tantôt ce sont des femmes qu'on enferme vivantes dans des cases avec des chiens qu'on laisse sans nourriture. Au bout de quelques jours, ces derniers, affamés, dévoraient celles qui n'avaient plus la force de se défendre. Tantôt ce sont des malheureux attachés à des arbres, et quand ils se plaignent trop de la faim, on leur coupe une oreille ou le nez pour leur préparer un repas!

Journellement, pour les motifs les plus futiles, des patients étaient étendus sur le dos, puis on leur ouvrait la poitrine en y enfonçant un coin, afin de leur arracher le cœur. D'autres victimes encore étaient enterrées vivantes jusqu'au cou, bien loin des villages, et devenaient alors la proie des fauves.

Les Bahusi et les Ilamba se séparèrent les premiers de Msidi, puis suivirent les Baluba, et enfin, chose plus fatale, les gens de l'entourage même du chef commencèrent à désertir, craignant de subir les cruautés dont ils étaient les témoins tous les jours. Les tributs n'arrivaient plus aussi nombreux, et n'ayant plus alors de quoi négocier avec tous les traitants du Bihe, qui continuaient à venir chez lui, le cruel despote vola leurs marchandises à ces commerçants auxquels il n'avait plus d'ivoire à céder. Pour se venger, ils poussèrent les Basanga à ne plus payer du tout le tribut à Msidi et à leur vendre à eux directement, contre leur poudre et leurs fusils,

les produits de leur chasse. Ces indigènes suivirent le conseil des Bihenos; ils se virent bientôt en possession d'un grand nombre d'armes à feu et se révoltèrent.

Trois chefs, Mutwila, installé près de la Lufila, Kalakumbia et Mulumumaniama, près de la Dikulwe, se mirent à la tête du mouvement et pénétrèrent à trois reprises dans Bunkeia, pendant la nuit. Des villages furent incendiés et beaucoup d'hommes tués. Msidi, qui ne possédait plus beaucoup de poudre, défendit mal les siens. Aussi, les désertions augmentèrent-elles dans des proportions considérables. La famine vint encore accélérer l'abandon, qui devint général : elle était occasionnée par l'incurie des habitants et par les ravages des Basanga à chacune de leurs attaques.

☆

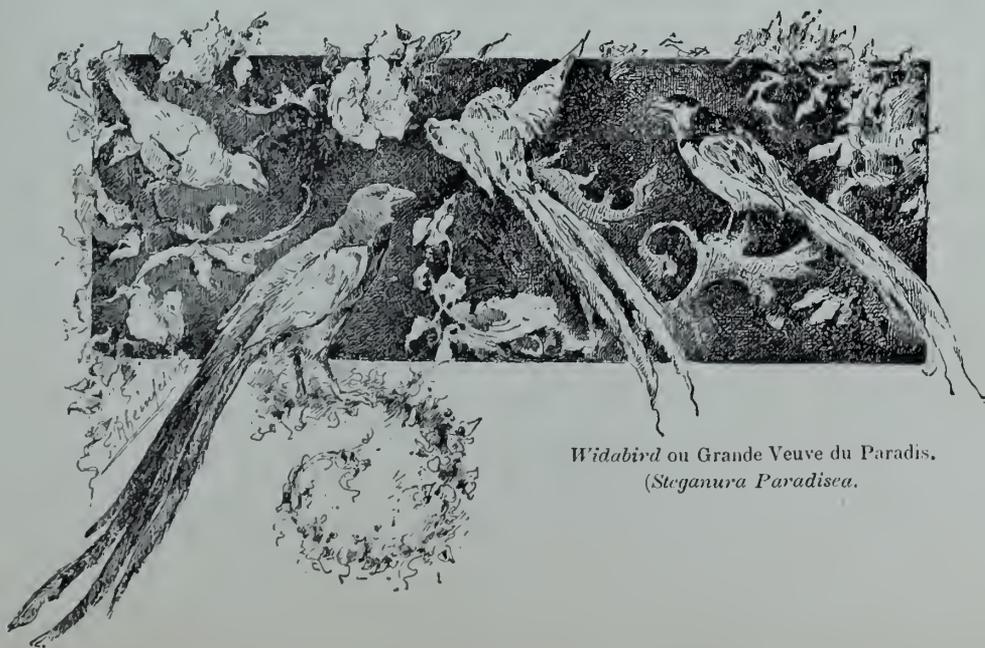
Msidi, se voyant abandonné, songeait lui-même à quitter Bunkeia, lorsque survint l'expédition du capitaine Stairs.

Le féroce souverain nègre reçut d'abord le commandant de l'expédition du Katanga avec joie, il s'imaginait que l'énergique officier allait l'aider à soumettre ses sujets révoltés. Mais il se trompait étrangement, et quand il s'aperçut de son erreur, il se mit à conspirer contre la vie des Européens. Le 20 décembre 1891, le capitaine Bodson, envoyé par son commandant auprès de Msidi, afin de l'amener à tenir sa promesse, pénétra courageusement avec dix hommes seulement dans le temple même du monstre.

Il parla dix minutes avec le chef, lorsque tout à coup ce dernier se leva, brandissant un sabre dont Stairs lui avait fait cadeau la veille : c'était un signal, convenu à l'avance, et aussitôt les suivants de Msidi couchèrent en joue notre compatriote et ses compagnons. Voyant le danger, Bodson mit le revolver à la main et brûla la cervelle à son antagoniste. Un des hommes du roi nègre déchargea alors son fusil sur le capitaine belge, qui tomba mortellement frappé.

Telle fut la fin « du plus grand tyran de l'Afrique », comme l'appelait Stairs. Le soir même, Bodson s'éteignit. « Sa fin fut d'un héroïsme superbe, dit le missionnaire Arnott, et, au moment où il allait rendre son dernier soupir, il poussa le cri de Vive le Roi! Ce fut sa dernière parole; quelques moments après, il n'était plus. »

Actuellement, le royaume de Msidi a cessé d'exister; il a été morcelé par Stairs et par ceux qui l'ont suivi, et partagé entre différents chefs qui se sont soumis à l'autorité de l'État du Congo.



Widabird ou Grande Veuve du Paradis.
(*Steganura Paradisaea*.)



La paye sur la ligne. (D'après une photographie de M. le Dr Étienne)

LES CANTINES DU CHEMIN DE FER

Lorsque, à la fin de l'année 1889, la Compagnie du chemin de fer envoya en Afrique la première brigade d'ingénieurs chargée de commencer les travaux à Matadi, elle lui confia aussi la mission de tout préparer au Congo pour l'installation et le ravitaillement des différents contingents de travailleurs qui ne tarderaient pas à arriver sur les chantiers.

Cette question des ravitaillements, et particulièrement celle de la nourriture du personnel blanc, fut, dès les débuts de l'entreprise, l'une des plus difficiles à résoudre, et jusque dans ces derniers temps elle constitua en Afrique, pour l'administration du chemin de fer, un service auxiliaire particulièrement encombrant.

Aussi, la Compagnie, dès qu'il lui parut possible de modifier l'ancien régime, prit-elle la résolution de décharger la direction de Matadi de tout ce qui ne concernait pas, à proprement parler, la construction de la ligne.

A cette fin, elle décida qu'à partir du 1^{er} octobre 1892 les agents blancs employés à son service, au lieu d'être nourris par les soins de la Compagnie, payeraient eux-mêmes leurs repas moyennant une indemnité qui leur serait allouée.

A Matadi, où le nouveau régime était parfaitement applicable, il entra immédiatement en vigueur. Sur la ligne, où les agents auraient rencontré quelque difficulté à se procurer des aliments frais en quantité suffisante, et principalement de la viande de boucherie, on ne put adopter sur-le-champ la même mesure. Mais, une entente étant intervenue entre la Compagnie du chemin de fer, d'une part, la Compagnie des Produits et celle des Magasins Généraux, d'autre part, il fut bientôt possible d'installer le long de la ligne une série de cantines où les agents s'approvisionnent actuellement de ce qui leur est nécessaire.

Ce nouveau service fonctionne au Congo, sur tous les chantiers, depuis le 25 avril 1893.

A la fin de chaque mois, les agents reçoivent, en même temps que leur traitement, le montant de leur indemnité alimentaire.

La gravure que nous reproduisons en tête de notre article représente la paye sur la ligne. Au premier plan, on aperçoit un groupe intéressant de travailleurs attendant l'appel. Au fond, à la porte des bureaux, trois soldats de la Compagnie veillent à ce que l'ordre ne soit pas troublé.



Une caravane en marche vers Karema.
(D'après une photographie du capitaine Jacques.)

DE ZANZIBAR AU KATANGA

JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS (1890-1891)

V. — DE TABORA A KAREMA (Suite).

En route. — La baisse des prix. — Igonda. — La guerre en Afrique. — La fièvre. — Malpropreté des villages.

13 septembre.

C'EST ce matin, à 6 heures 43 minutes, que j'ai mis en route ma colonne. Je suis resté en arrière à Tabora jusqu'à 10 heures du matin, afin d'essayer de ramasser quatre déserteurs. Nous sommes arrivés à Uruma, le village de Fundi Mabruki, où nous avons campé. L'un des adjoints de Jacques étant malade, j'ai donné l'ordre au docteur de rester près de lui et de venir me rejoindre demain avec 12 fusils.

Un fait curieux, conséquence de la récente épizootie : toutes les hyènes ont péri pour avoir mangé de cette viande putride, et la nuit on n'entend plus les hurlements de cette bête hideuse. Partout on rencontre des cadavres de hyènes, et cette terrible épidémie a eu au moins cela de bon qu'elle a délivré les villages de cette peste. Elles ne sont pas nécessaires ici pour manger les cadavres humains qu'on jette dans la brousse. Les fourmis et les insectes suffisent à cette besogne. Les hyènes volent les chèvres et les moutons et effrayent les indigènes.

14 septembre.

Marché 2 heures 45 minutes et campé à Toni (rivière desséchée en ce moment) afin d'attendre l'arrivée du docteur Moloney et de ses hommes, venant de Tabora. Notre campement est exquis, sous les grands arbres parsemant une plaine gazonnée. Que l'on se sent heureux d'être ici bien à l'ombre,

loin de Tabora et de sa fournaise, loin des esclaves paresseux qui remplissent cette ville!

Je constate avec plaisir des signes avant-coureurs de l'abaissement du prix des vivres. On peut acheter quatre bonnes poules pour un *shuka* d'étoffe (1^m80). Un grand panier de belles arachides coûte une main d'étoffe. Deux grandes portions de patates ou de *mahogo* reviennent au même prix. Le *posho* d'un homme lui procurerait huit bonnes portions de pommes de terre ou bien six belles portions des mêmes avec deux poules.

Les indigènes sont très friands d'étoffe, car, en réalité, cette route n'a plus été ouverte aux caravanes ordinaires depuis plus de quinze mois. Les affaires sont dans le marasme. Une caravane arabe répand peu d'étoffe dans un pays parce que d'ordinaire elle transporte du grain qui est distribué comme ration. Il s'ensuit qu'il se produit sur son passage peu de mouvement commercial. Notre camp, au contraire, est aujourd'hui un véritable marché, où tout est bruit et animation, tandis que se discutent l'offre et la demande.

Les Arabes, d'après ce que j'ai observé, étant plus pauvres que l'homme blanc, se montrent plus regardants, débattent plus les prix avec les indigènes, payent moins cher et se tiennent plus à l'écart des natifs. Il en résulte que ces derniers, à l'intérieur, préfèrent les blancs aux Arabes. Les noirs de la côte et

les nègres islamisés, au contraire, aiment mieux les Arabes, bien qu'ils sachent que l'homme blanc a de meilleurs dotis, de meilleurs fusils, tentes, etc. En général, les Arabes, surtout ceux de l'intérieur, nous considèrent comme de simples fous. Je crois que d'ici vingt-cinq ans, ils auront changé d'opinion. Les gens les plus respectés dans toute l'Afrique orientale ce sont les Allemands; cela provient de ce qu'ils ont démontré aux Arabes et aux nègres de la côte qu'ils leur étaient supérieurs dans le métier des armes et qu'ils ont su leur inspirer la crainte qui est le commencement de la sagesse. Vu un groupe d'élégants oiseaux, des *Widabirds* (1), je pense.

15 septembre.

Marché 2 heures 30 minutes et campé à Pangalli pour permettre au docteur de rallier. Kapalata est le chef de ce district, mais en réalité, c'est Siké qui commande. Chaque tembe porte un nom propre dans ce pays, et si on demande à un natif le nom d'un village, il répondra par le nom du chef de ce village précédé du préfixe *Bwana* (fils de). Les indigènes sont très excités, et, quoi qu'ils nous apportent des vivres, je sens bien que, sans la présence des Allemands à Tabora, nous aurions, depuis longtemps, été attaqués. J'ai rarement vu des figures plus nerveuses, plus mobiles que celles des blancs, mais, pour un ou deux ballots d'étoffe, ils risqueraient bien un coup. Nous allons devoir traverser un mauvais pori, une brousse, et je m'attends à y être attaqué par quelques-uns des plus féroces de ces gens, désireux de se procurer de l'étoffe. Moloney est arrivé à 11 heures 20 minutes.

16 septembre.

Arrivés à Guha en 1 heure 40 minutes. Mayoli, un des camps de Cameron, est à une petite distance à l'ouest-nord-ouest de ce village. Guha n'a pas de chef, mais il y a des chaouris quotidiens chez Siké pour savoir qui décrochera la timbale.

17 septembre.

Nous avons accompli une bonne marche ce matin, de 4 heures et demie, jusque chez Matamuna. J'ai choisi la meilleure place pour notre camp. Elle n'en est pas moins abominable, et nous avons, sous nos tentes, deux doigts de poussière et 93° Fahrenheit de chaleur. Matamuna, le chef, est un parent de Siké; il a quitté son village et est allé s'établir à Karema, auprès des Pères français. On doit considérer le fait d'avoir ainsi persuadé à un chef de quitter son foyer et son peuple comme étant un fait considérable de la part des Pères français. Peut-être aussi l'influence de Siké n'a-t-elle pas été étrangère à cet événement.

Devant nous sont les Waganda, une petite tribu occupant un territoire de cinq à six journées d'étendue en marchant de l'est à l'ouest, et aussi, je pense, du nord au sud.

18 septembre.

Arrivés à Igonda en 1 heure et 40 minutes. Le chef est une femme du nom de Disa. Elle possède un des plus beaux tembes que j'aie jamais vus. Il est très grand, et, dans la cour, se trouvent des puits d'eau excellente.

L'Ugunda va d'ici jusqu'à Kisindi, à l'ouest, où commence un autre district. Celui-ci est très long et large d'environ trois journées de marche. Les habitants sont maintenant, comme

mœurs et coutumes, analogues aux Wanyamwezi; mais jadis ils formaient une race séparée, ayant une langue à elle.

Il y a quelques années, Igonda a été le théâtre de combats entre Mirambo et les Arabes. Les indigènes se rappellent très bien Stanley, et aussi Kaiser, qui ont tous deux passé par ici. Ce dernier fixe l'altitude de la localité à 1,133 mètres. J'ai trouvé 1,121 mètres.

Les indigènes s'engagent volontiers dans les caravanes. Ils vont se faire enrôler à Tabora, et un grand nombre d'entre eux ont vu l'eau salée.

Le major Cambier place la latitude d'Igonda par 3° 33'. Sa longitude est de 32° 41' 10", ce qui concorde avec les observations de la plupart des autres voyageurs. J'ai fait les observations en prenant pour base les satellites de Jupiter, et en me servant d'un puissant télescope. Quand les vents sont forts, il est difficile d'obtenir les immersions et les émergences des satellites, et les résultats diffèrent quelquefois de 30 kilomètres. Mais pendant les nuits calmes, 8 kilomètres est ma plus grande erreur, ce qui est peu de chose, à condition que l'on contrôle l'observation par une autre, faite une cinquantaine de kilomètres plus loin.

En Afrique, la guerre a souvent pour unique cause la peur. Si je n'avais pas pris la précaution d'envoyer des messagers aux indigènes leur annonçant que je ne comptais pas les attaquer, ils se seraient tous enfuis dans la brousse, à mon approche, puis, quelque temps après, ils auraient rôdé autour du camp, et, voyant mes hommes rentrer chargés de vivres, l'un ou l'autre aurait tiré sur eux, en aurait tué deux ou trois peut-être. Comme de juste, mes gens auraient riposté et la guerre eût commencé. Si les indigènes restent chez eux, il n'y a pas de danger que mes hommes leur volent quelque chose. Je les ai dressés et ils ont peur d'être punis s'ils agissent autrement. Il est deux catégories de délinquants pour lesquels je suis impitoyable : les déserteurs repris et les gens qui volent les indigènes en temps de paix.

Certains Zanzibarites sont d'affreux couards et ne se risquent à marauder chez les indigènes que lorsqu'ils constatent que ceux-ci ont peur et qu'ils n'osent les inquiéter. Ils n'oseraient voler les Masai, mais chez les Wanyamwezi ils prennent les chèbres en présence des indigènes en disant que le Muzungu, le maître, en a besoin.

On nous donne des détails encourageants sur l'abondance du gibier sur les bords de l'Ugalla.

19 septembre.

Parti à 5 heures 40 minutes dans l'intention d'aller jusqu'à Zimbili, à une distance de 12 milles, je suis arrivé à 10 heures du matin à Wana-Miaga, où j'ai dû camper, mon arrière-garde marchant très mal. Certains de mes chefs sont les pires vieilles femmes que j'aie jamais vues; je compte en faire rétrograder quelques-uns, et mettre à leur place des hommes vraiment vivants et virils.

Robinson, mon domestique, a la fièvre, 17 de mes hommes l'ont également, et moi, pendant que j'écris ces lignes, je sens mes genoux me faire mal. C'est un avertissement, je vais être pris aussi. Les hommes savent maintenant que nous allons chez Msiri. Je m'attends à des désertions à Mpala.

21 septembre.

Arrivés à Kakoma en deux heures de marche. Fièvre. — Un grand nombre d'hommes abattus par la fièvre. Cause : l'affreuse ardeur du soleil. Nous avons en conséquence campé

(1) Voir notre gravure de la page 107.

dans un tembe, afin que chacun eût de l'ombre. De 8 heures du matin à 5 heures 30 minutes du soir, le soleil fait rage. La température en est rendue absolument intolérable, et les rayons traversent les parois de la tente comme si elles étaient en calicot.

22 septembre.

La fièvre va mieux. 37 cas sont en traitement. De 7 heures 30 minutes à 5 heures 50 minutes du soir, le soleil est aveuglant et la nuit la réverbération produit des résultats étouffants. Les pauvres caravaniers, à moins d'être protégés par un tembe, ne peuvent se reposer; ils gisent par terre et aspirent l'air comme un poisson tiré de l'eau. Ils consomment d'énormes quantités d'eau, et, celle-ci étant mauvaise, ils contractent des fièvres violentes. Ils ont pour la plupart bien mauvaise mine: le foie est attaqué, le corps atteint une température de 40°, et en deux jours de temps l'homme est réduit à l'état de ruine. Heureusement que la durée moyenne de l'accès n'est que de quarante-huit heures.

Arrivés à Kisindi: 10 kilomètres de marche. Campé dans le tembe du chef, de sorte que tout le monde est à l'ombre.

23 septembre.

Fièvre disparue. Diminution des accès chez les caravaniers. Il n'y a plus ici une seule tête de bétail. L'épizootie a tué jusqu'à la dernière bête. Le porri regorge de gros gibier.

26 septembre.

Arrivés à Wana-Ruika en 2 heures 40 minutes. J'ai précédé la caravane en hamac.

Notre camp est pittoresquement établi dans le village, et mes hommes, quoi que répandus un peu partout, sont bien abrités. Le soleil est toujours épouvantable.

Wana-Ruika habite un village, maintenant, un peu éloigné de celui-ci. Il a cédé le pouvoir sur celui-ci à son fils. Le village est excessivement bien fortifié, entouré d'une palissade enduite d'argile. Autour du boma court le buisson ordinaire d'euphorbes. A l'intérieur, les tembes et les huttes sont disposés en carrés, chaque carré étant séparé de son voisin par une palissade en bois très solide. Tout cela, je suppose, a été fait jadis par peur des hommes de Mirambo.

Les naturels possèdent très peu d'étoffe, et ils désirent vivement en obtenir. Mais que peuvent-ils donner en échange, si ce n'est du travail? Rien, absolument rien. Ils ne possèdent pas le moindre objet qu'ils puissent aller vendre à Tabora pour un bénéfice appréciable. Il n'y a pour eux qu'un moyen d'avoir des étoffes: aller à la côte, s'y engager comme porteurs, et se faire payer le salaire en étoffe. Il n'y a pas d'ivoire. Les Wanyamwezi commencent à apprendre à voyager, peu à peu, le long de la côte orientale du lac Tanganika, de Gongwe puis jusque dans l'Ufipa. Ce serait une bonne chose si on pouvait les décider à aller plus loin encore vers le sud, jusque dans le Nyassaland, où ils pourraient servir de porteurs au gouvernement de l'Afrique centrale anglaise. Je doute qu'il y ait dans toute l'Afrique de meilleurs porteurs que ceux de l'Unyamwezi, quand on les considère dans leur ensemble.

27 septembre.

Atteint Ukalala en cinq heures et dressé nos tentes à un kilo-

mètre et demi à l'ouest du village, près des étangs. Je n'ai voyagé en hamac que pendant un kilomètre et demi, puis, me sentant plus fort, je suis monté sur mon âne et n'ai quitté celui-ci qu'au camp. Dieu soit loué! me voici quitte de la fièvre, au moins pour vingt-quatre heures.

Ukalala est, en ce moment, rempli d'étrangers qui semblent gagner leur vie en tuant du gibier et en en vendant la viande aux villageois. C'est le village le plus malpropre que nous ayons traversé depuis quelque temps. Malgré mon désir de procurer à mon personnel un abri contre le soleil, je me suis vu obligé de refuser de séjourner dans un endroit aussi pestilentiel, et j'ai dû venir m'installer ici. Il est vraiment merveilleux d'observer combien certains villages diffèrent entre eux quant à la propreté. Dans l'un, tout est en ordre: le grain est régulièrement tassé, de petits poulaillers y sont établis, les sentiers sont bien brossés et toute ordure est rejetée au loin, à distance. Dans un autre village, l'espace entre les huttes est littéralement envahi par les pelures de pommes de terre, de bananes, par les déchets de grain, de mtama. On n'y rencontre jamais de balai. L'odeur est intolérable, et cependant les habitants vivent et sont heureux dans leur nid pourri! Je crains toujours que mes hommes ne contractent la petite vérole dans un village. Cela ne serait absolument pas impossible ici.

Une petite rivière coule vers l'O.-N.-O. à Ukalala, et c'est près d'une des flaques formées par ce cours d'eau que nous campons. A 4 h. 30 m., des tarishi arrivent venant de Karema. Ce sont les hommes que j'avais envoyés de Tabora le 9 septembre vers le lac. Ils me remettent une lettre du père Camille Randabel, datée du 22 septembre (il y a cinq jours), me disant qu'il a reçu mes lettres le 19 septembre, et qu'il fera tout ce qu'il peut pour moi. Il me promet trois bateaux, me conseille d'aller chez Joubert, au sud de Mpala, dit que Rumaliza a dévasté toute la partie nord-ouest du lac Tanganika et se dispose maintenant à en faire autant au sud. Il allait attaquer le capitaine Joubert quand il a entendu parler de notre approche et de celle du capitaine Jacques, ce qui l'a fait rester dans le nord. Le Père dit que nous sommes arrivés au moment psychologique.

J'ai expédié un courrier au capitaine Jacques, avec des lettres pour cet officier.

28 septembre.

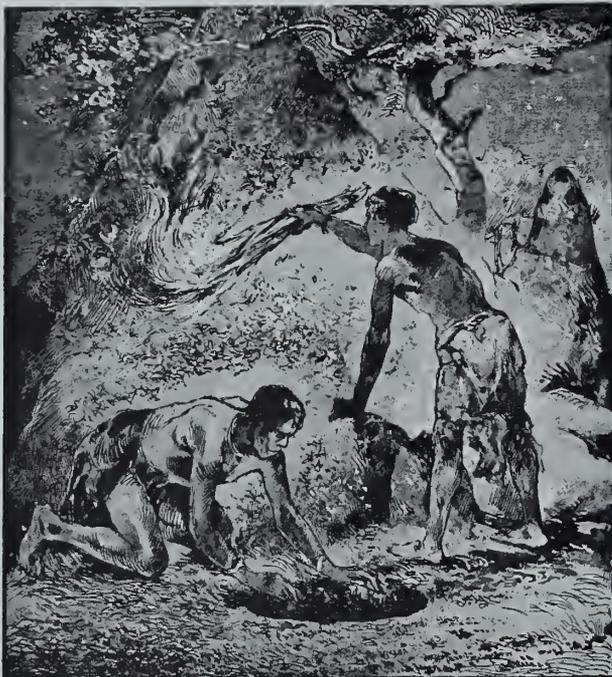
Après 5 heures de marche, nous bivouaquons à Kilimani, au bord d'un ruisseau coulant à un kilomètre de la crête de la montagne. Kilimani, situé sur la montagne, est à 76 mètres au-dessus du niveau de la plaine. La crête de la montagne court au loin vers le nord-nord-ouest et le sud-sud-est. En regardant derrière soi on peut apercevoir 80 kilomètres de forêts sans la moindre clairière. De Tabora au lac, du reste, la futaie est continue. Nous campons auprès de sources qui forment un ruisseau à 3 kilomètres d'ici. On me dit qu'on y trouve de l'eau en toute saison.

(A continuer.)

Cap. STAIRS.



LES TERMITES



La récolte des termites.

Les termites sont fort répandus en Afrique, où on les désigne vulgairement sous le nom de *fourmis blanches*. Ce névroptère compte une trentaine d'espèces dont la plus connue

est le termite belliqueux, remarquable par ses nids de terre consolidée, qui ont 3, 4 et même 5 mètres de hauteur. Ces demeures, de forme conique, présentent sur les côtés de nombreuses tourelles, également coniques; elles sont construites au moyen d'argile pétrie avec des brindilles et des herbes et ayant la solidité de la pierre.

C'est sur un monticule de termites que Van Gèle et Coquilhat avaient construit, à l'Équateur, leur pavillon-observatoire, qui faisait l'émerveillement de Stanley et subsiste encore à l'heure qu'il est. Les Européens, du reste, se servent souvent au Congo de nids de termites pour toute sorte d'usages, entre autres pour la cuisson de leur pain.

Ces insectes ont, au moins à l'état parfait, le corps oblong et assez déprimé; les yeux sont situés sur la partie latérale de la tête et assez globuleux; les antennes sont courtes. La couleur blanche des termites et leurs réunions nombreuses leur ont valu le nom de fourmis blanches, ainsi que nous venons de le dire. Ils n'ont pas moins de cinq états différents.

Les neutres ou soldats diffèrent beaucoup des mâles et des femelles; leur tête est énorme, armée de deux grandes mandibules se croisant l'une sur l'autre. C'est à eux qu'est confiée la défense de la demeure commune. Ils veillent en sentinelles,

repoussant les agressions des animaux étrangers, ce qui leur est facile grâce à leurs énormes mandibules, armes dangereuses; en outre, ils excitent les ouvrières au travail.

Ces dernières sont les laborieuses. Elles construisent les termitières, vont à la recherche de la nourriture, prennent soin des œufs et des jeunes. Elles constituent la partie la plus nombreuse de la république.

Jamais les termites ne travaillent à découvert. Ils construisent des galeries pour se rendre d'un point à un autre et par ce moyen ne se montrent jamais au dehors. Certaines espèces de termites sont redoutables surtout dans les lieux habités. Ils ménagent toujours la superficie des poutres qu'ils rongent; c'est seulement lorsque tout l'intérieur est consommé ou sillonné de galeries, que le bois se rompt. Ils dévorent les bouchons des bouteilles, le papier, le linge, tout ce qui est à leur portée, et il est imprudent de laisser à découvert des provisions, de ne pas isoler ou suspendre les bouteilles et les objets de toilette. Plus d'une fois, une maison envahie par les termites a dû être évacuée par son propriétaire, les terribles névroptères ne faisant grâce à aucune matière organique qui se trouve sur leur route.

Chez les Niams-Niams et les Mombuttus, les indigènes en font une grande consommation, et au commencement de la saison des pluies, alors que les moissons ne sont pas encore mûres, ils ne mangent pas autre chose.

Notre gravure représente des indigènes faisant une récolte de termites. A cet effet, ils choisissent, plusieurs semaines à l'avance, la termitière où ils ont l'intention d'opérer leur « moisson ». Ils creusent à la base du cône un trou large d'un pied et de plusieurs pieds de profondeur. Ils fabriquent ensuite toute une pile de torches faites d'herbes et de branches sèches. L'humidité et la pluie sont peu favorables pour l'éclosion des insectes. Les noirs le savent et ne se dérangent pas en un tel moment; mais après une journée ensoleillée, lorsque la soirée est bien sèche, ils accourent. Ils savent que l'envolée des termites va se faire. Chacun, alors, armé de sa torche, s'en va au milieu de l'épaisse obscurité vers la termitière qu'il s'est choisie.

Tandis qu'une partie des insectes s'enlève et s'éloigne, l'autre accourt vers la lumière. Tous ceux qui sont dans le voisinage du trou y sont balayés au moyen de gerbes de feuilles et d'herbes. Les termites perdent leurs ailes par le froissement des balais, d'autres se les enlèvent naturellement par le mouvement de leurs pattes. Ils ne tardent pas à être, en grande partie, étourdis par le bruit et la lumière, et en cet état sont amassés dans des paniers, des tonneaux, des sacs.

Les femelles de termites ont d'un à un centimètre et demi, et sont très grosses. Celles-là, on les écrase, on les mélange avec de l'eau et on en fait une sauce épaisse que l'on fait cuire. Afin d'éviter que les insectes capturés ne s'échappent, on les rôtit, aussitôt pris, au-dessus d'un feu vif et, de cette façon, ceux qui avaient encore leurs longues ailes les perdent. On les consomme rôtis, sans autre préparation.

LE CAPITAINE CHALTIN

Louis Chaltin, né à Ixelles (Bruxelles), le 27 avril 1857. Capitaine au 3^e régiment de ligne.

S'embarque pour le Congo le 18 janvier 1891, en qualité de lieutenant de la force publique. — Commissaire de district de Bazoko, le 1^{er} février 1892. — Capitaine commandant de la force publique, le 1^{er} mars 1893.



À la suite de la perte des Stanley-Falls, en 1886, des bandes d'Arabes étaient descendues jusqu'à Bazoko; de là, elles pénétraient sur le territoire que l'État du Congo leur avait interdit, débordaient par la droite, et empruntaient au retour la Lulu et l'Aruwimi pour regagner le Congo et les Stanley-Falls.

Aussi le gouvernement décida-t-il de créer de fortes installations militaires au confluent de l'Aruwimi et du Congo. Il avait prescrit d'installer un grand camp retranché à Bazoko, qui se trouve au point précis de ce confluent. Ce camp, dont l'effectif devait s'élever à 600 hommes, avait, dit le lieutenant Dhanis, le vainqueur de Nyangwe et le fondateur du camp, un triple but : 1^o de servir de barrière contre les Arabes; 2^o de pacifier la région et de donner confiance aux indigènes; 3^o de servir de base d'opérations aux expéditions d'exploration.

Le 8 février 1889, le lieutenant Dhanis, accompagné des lieutenants Ponthier, Milz et Jacques, arriva à Bazoko. Le lieutenant Dhanis fut chargé de la création du camp avec MM. Ponthier et

Milz; l'énergique officier mena à bien, en six mois, la tâche considérable qui lui avait été confiée. M. Ponthier termina les travaux après le départ de Dhanis.

Le camp de Bazoko est établi sur un terrain entièrement conquis sur la forêt. Il est entouré de cultures et on y a construit de commodés maisons en briques. Des approvisionnements sont accumulés dans la station. Il s'y trouve toujours des vivres pour un mois de siège, et plusieurs centaines de mille cartouches. Les murs du fort, construits en briques et recouverts de pisé, sont crénelés. Ils ont cinq mètres de hauteur. L'armement se compose de deux canons Krupp, d'une mitrailleuse Maxim, de quatre canons de bronze. Toute la station est entourée d'un boulevard planté d'acacias blancs, à l'extérieur duquel se trouvent les baraquements de la troupe, qui forment un trapèze dont le fleuve constitue le grand côté.

Dans notre fascicule IX, de 1892, nous avons publié une vue de la station de Bazoko, qui a eu successivement pour commandants : le lieutenant Dhanis, le capitaine Roget, le lieutenant Fievez et enfin le capitaine Chaltin.

Par les soins de ce dernier, le camp de Bazoko fut mis dans un état de défense parfait, et toutes les mesures furent prises pour repousser une incursion éventuelle des bandes arabes. Un steamer fut préparé afin de pouvoir, dès qu'il y aurait danger aux Stanley-Falls, transporter en un jour de vapeur des troupes pour secourir le résident de cette station. Lorsque la campagne actuelle fut entamée contre les Arabes, le capitaine Chaltin fut chargé de marcher sur Riba-Riba. Il remonta le Lomani jusqu'à Lomo, prit plusieurs postes arabes, notamment le camp de Chari, et occupa Riba-Riba. Une dépêche récente annonce qu'il a secouru à Stanley-Falls le lieutenant Tobback, menacé par les Arabes.

Le capitaine Chaltin est un *self made man*. Il s'est engagé comme soldat le 5 septembre 1873 et a gravi tous les degrés de la hiérarchie militaire; c'est un caractère énergique, un militaire avisé, plein de décision et de prévoyance.





L'école de garçons de Nemlao.
(D'après une photographie du Dr Étienne.)

LES SŒURS DE CHARITÉ

DEPUIS le commencement de l'année 1892, l'État du Congo possède quelques établissements dirigés par des sœurs de charité.

Avant leur arrivée, les Européennes étaient rares en cette partie de l'Afrique et l'apparition d'une femme blanche, allant rejoindre un époux, fonctionnaire de l'État, des Compagnies commerciales ou missionnaire des Sociétés protestantes, était un événement.

Les religieuses belges, en partant pour l'Afrique dès le début de l'entreprise et sans attendre que le confort indispensable à leur sexe leur soit assuré, posent un véritable acte de courage. En se vouant à l'éducation de l'enfance, elles font de la philanthropie dans la plus haute acception du mot. En se dévouant à soigner les malades, noirs et blancs, en accomplissant sous le terrible soleil équatorial une tâche aussi pénible

et qui doit être parfois rebutante, elles font une œuvre des plus méritoires, que l'on ne saurait assez louer et admirer.

Dans l'œuvre entreprise là-bas, elles vont, sans doute, jouer un rôle obscur et modeste. Mais quel bien elles feront par leurs soins affectueux et tranquilles! Nous savons par les récits de ceux qui ont habité les dures régions intertropicales, combien sont pénibles les moments où, abattu par la fièvre ou la dysenterie, on est réduit aux secours vulgaires de son domestique noir. Beaucoup de décès ne seraient sans doute pas survenus, si des soins plus rapides, plus attentifs, plus complets avaient pu être donnés. L'arrivée de la femme garde-malade est donc un progrès et il est à désirer que bientôt chaque centre un peu important puisse être doté d'un sanatorium, confortablement installé, dirigé par un médecin et

desservi par les douces et dévouées sœurs blanches, en attendant que les sœurs noires qu'elles élèvent puissent les remplacer dans leur œuvre de fraternelle humanité.

✠

Les religieuses du Congo appartiennent au couvent des sœurs de la charité de Gand, où l'on forme spécialement des missionnaires femmes et des gardes-malades pour l'Afrique. On cherche en ce moment à élever en notre pays des petites filles noires pour en faire des sœurs qui supporteront mieux le climat africain et pourront peut-être se faire plus facilement écouter des indigènes pour les travaux de l'apostolat.

Les religieuses du Congo sont sous l'obédience d'une supérieure qui porte le nom de « mère vicairie ». Elles soignent les malades dans les hôpitaux, où elles rendent d'inappréciables services, et font la classe aux petites filles et aux garçonnets. Elles ont un couvent, la maison mère, à Moanda, sur les bords de l'Océan, à deux lieues de Banana, un autre à Boma, et un autre à Kinkanda, où la Compagnie du chemin de fer a fait construire des installations à leur intention. D'ici quelques mois, les religieuses iront créer un autre établissement soit à Berghe-Sainte-Marie, soit à Luluaburg, au centre du continent.

Les noirs comme les blancs entourent d'un affectueux

respect « les sorcières blanches » et ont appris, dès qu'ils souffrent, à venir se faire soigner chez les religieuses. Les pères de Scheut ont repris, à Nemlao, près Banana, l'école tenue jadis par les pères français du Saint-Esprit. Cette mission a été remise en ordre par les sœurs qui, comme on le voit sur notre gravure, ont géré quelque temps l'école des garçons de cette localité.

A Moanda se trouve, dès maintenant, un important établissement pour filles. L'État du Congo y a envoyé du haut Congo de nombreuses petites noires rachetées ou reçues des indigènes. Une quarantaine de petites filles ont été réparties dans divers couvents de Belgique, où on les élève de la même façon que les petites Belges. Cette expérience, peut-être un peu prématurée, sera intéressante à suivre.

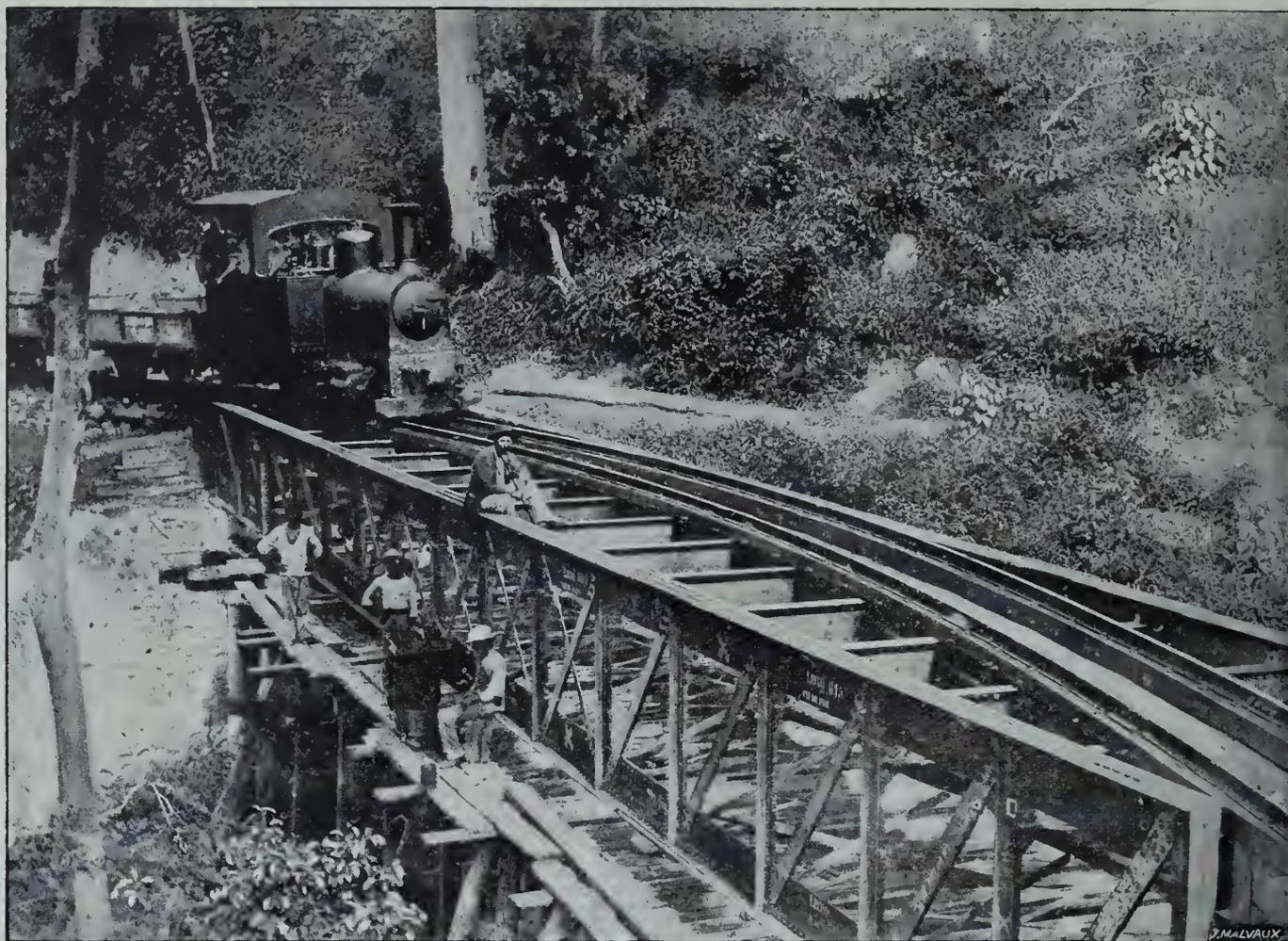


L'école de fillettes de Moanda. (D'après un cliché du Dr Étienne.)

Le but des sœurs et des missionnaires est, lorsque leurs élèves, éduqués dans des établissements séparés, sont parvenus à l'âge de puberté, de les marier et de créer ainsi des villages exclusivement chrétiens.

Les religieuses ont adopté pour le Congo un costume spécial, leurs vêtements d'Europe étant trop chauds. Elles portent jupon et jaquette blanche, col romain et un voile, remplacé, quand elles sortent, par un casque en liège et en alfa; elles ont aussi parfois un jupon de cotonnette de couleur sombre. Elles sont, si nos souvenirs nous servent bien, en ce moment au nombre de dix-sept.





La locomotive sur le pont du ravin du Sommeil. (D'après une photographie du capitaine Weyns.)

LE CHEMIN DE FER DU CONGO

LE PONT DU RAVIN DU SOMMEIL.

CE que cette suite de vues prises sur les travaux du chemin de fer aura de particulièrement intéressant pour l'avenir, c'est le souvenir de la transformation successive des sites traversés par la ligne au fur et à mesure de l'achèvement de la construction. Ces documents photographiques disent aussi, mieux que les mots, les difficultés rencontrées et la grandeur du travail accompli.

Nous invitons nos lecteurs à se reporter à la gravure publiée dans le volume de cette année, page 28, et à la comparer avec celle que nous publions aujourd'hui. Toutes deux reproduisent des photographies prises au même endroit, la première par M. Demeuse, à l'époque des débuts des études en 1888, la seconde par M. le capitaine Weyns, il y a six mois.

Nous sommes dans le ravin du Sommeil, dont le fond est

encombré d'un amoncellement de blocs de rochers entre lesquels surgit une végétation de fourrés épais. A 10 mètres au-dessus de ce fond, un pont de 25 mètres d'ouverture est jeté. La voie franchit cet ouvrage d'art en rampe de 28 millimètres par mètre et en courbe de 50 mètres. L'ouvrage est en tout point analogue au pont du ravin de la Chute, dont nous avons exposé la construction page 69.

Au premier plan, la gravure montre deux nègres à côté d'une forge portative servant à chauffer les rivets d'assemblage des ponts. Au début de l'entreprise, ce travail devait être fait par des ouvriers européens. Aujourd'hui, l'on est parvenu à former des équipes de travailleurs noirs pour faire cette besogne et le prix de revient du rivetage, très élevé au commencement, a sensiblement diminué en même temps que la construction s'achève plus rapidement.

DE ZANZIBAR AU KATANGA

JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS (1891-1892)

V. — DE TABORA A KAREMA (Suite).

Abondance de vivres. — Gongwe. — Tremblement de terre. — Arrivée à Karema.

29 septembre.

CAMPÉ près du village de Kalambega après une marche de trois heures. Le chef est venu me voir, en compagnie d'une demi-douzaine de ses sujets. Ce sont des Wagalla. On ne

voit que peu de Wanyamwezi dans les villages. Les tatouages du chef étaient vraiment artistiques. Tous les habitants étaient ornés de même sur la poitrine, le cou, le ventre et les épaules. Les deux dents supérieures de devant ne sont pas limées comme chez les Wanyamwezi. Le pays des Wagalla s'étend de la rivière Ugalla à l'est, jusqu'à Umkaiala à l'ouest, une localité située à une journée d'ici. Le chef de la tribu demeure à Umkaiala, où nous camperons demain.

Une demi-disette sévit ici ; les vivres y sont horriblement chers, tandis qu'à une journée d'ici, ils sont extrêmement bon marché. Notre camp est bien situé et nous avons tous de l'ombre.

Je possède en tout six chefs ou Nyamparas qui rendent des services ; le reste ne vaut pas grand-chose. Dès que l'œil du

blanc n'est pas sur eux, ils flânent ou se cachent parmi leurs hommes. Cela ne va pas comme aux Indes, dans ce pays. Là, il y a une foule d'officiers non commissionnés (indigènes) qui font le plus dur de la besogne, tandis que l'Européen dort dans sa tente ou dans son bungalow. Ici, le blanc doit faire la besogne lui-même et en surveiller l'exécution s'il veut que tout marche bien et rapidement.

30 septembre.

Arrivés à Umkaiala en 4 h. 35 m. Nous y avons trouvé des vivres et de l'eau en abondance. C'est d'autant plus heureux qu'on me dit que, plus loin, les vivres sont rares et que nous aurons deux jours à dormir dans la jungle, à l'écart de tout village.

Un grand nombre de mes hommes se sont enivrés cette après-midi avec de la bière achetée aux naturels. Ils deviennent ivres avec une quantité ridiculement minime de breuvage. Je boirais de ce pombé à en éclater, et je ne sentirais encore rien

de ses effets. La bière de bananen'en est pas moins une boisson très rafraîchissante ; quand elle est froide, elle est délicieuse par une journée chaude. Le pombé de mtama est affreusement mauvais.

1^{er} octobre.

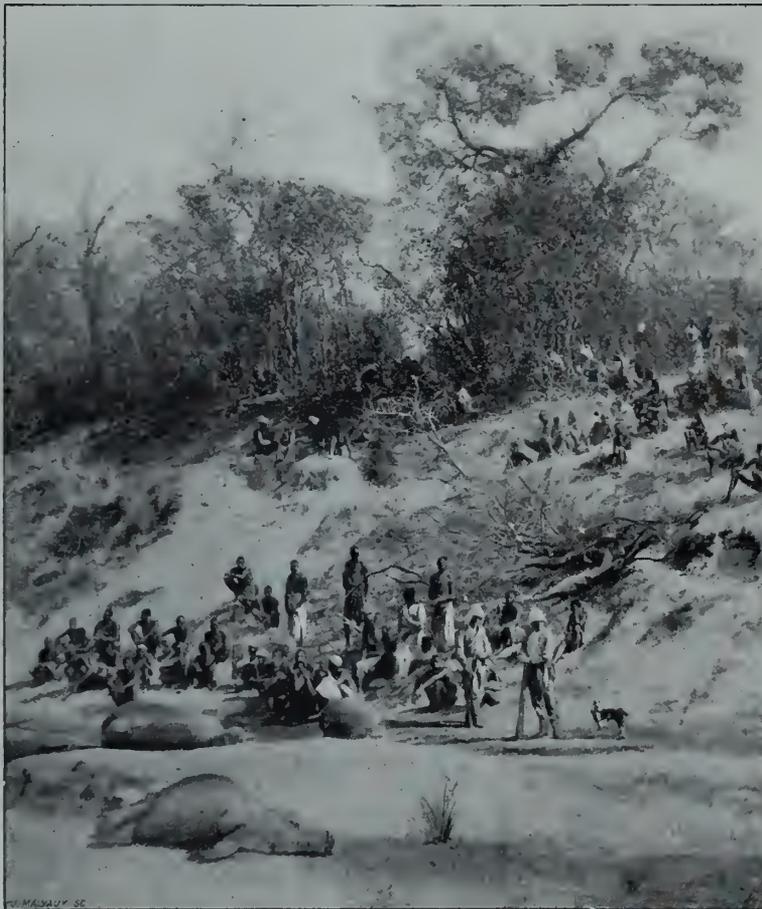
Après 4 h. 50 m., nous arrivons à Simbo (Toni). Il y avait suffisamment d'eau pour tous nos besoins, bien qu'elle fût mauvaise. Nous avons bivouaqué dans la brousse, car il n'y a pas de village.

Nous atteindrons Gongwe demain matin, vers 9 heures ; mais la guerre et le pillage n'ont rien laissé de ce village, jadis si florissant. Les deux Arabes sont partis pour Karema. Quelques-uns des indigènes de Gongwe sont venus me voir à Simbo. Je suppose qu'ils ont peur que je ne vienne les punir pour avoir chassé les Arabes.

Les guerres des natifs rappellent des taquineries d'enfants. Elles finissent vite, et aucun dommage réel n'est causé, sauf, peut-être, une famine qui dure une saison.

2 octobre.

Nous avons atteint Gongwe en 3 h. 50 m. Comme toujours, nous avons traversé le poro. Au moment d'atteindre à la localité, on fait une descente de 60 mètres. Nous avons dressé nos tentes dans le village, jadis peuplé et actif, mais maintenant pauvre et dépeuplé, à cause des suites de la guerre contre Kasogera de Fimbwi. Il y a environ trente-cinq jours, Kasogera, chef de Fimbwi, qui réside à une journée de Gongwe, envoya des hérauts sommer Sirundi, chef de Gongwe, d'avoir à venir lui payer tribut en ivoire, et recon-



Chasse à l'hippopotame. (D'après une photographie de M. le capitaine Jacques)

naitre Kasogera comme chef. Sirimbi répondit par le refus d'aller à Fumbwi, en ajoutant qu'il était frère de sang avec les blancs de Karema, qui viendraient le protéger en cas de danger.

Sur ces entrefaites, Kasogera déclara la guerre et surprit trois fois le village, pendant la nuit, fit brèche dans la palissade défensive, tua plus de 100 hommes, enleva 100 femmes et 70 têtes de bétail. Gongwe, maintenant, est désarmé, et ses sujets craignent sans cesse une nouvelle attaque. Kasogera désire fermer cette route et en ouvrir une au travers de son village, de façon à pouvoir exiger le *hongo*. Si Gongwe était anéanti tout à fait, ce serait bien regrettable, car on aurait alors cinq journées d'étape au travers du pori sans pouvoir obtenir des vivres, et les caravanes en souffriraient terriblement. J'ai donc écrit une lettre aux Allemands de Tabora, expliquant les affaires et demandant à l'officier allemand s'il ne pourrait venir en aide au chef en lui remettant un drapeau ou autrement.

Kasogera a mené la plupart des femmes capturées jusqu'à Umkaila pour les y vendre. De là, elles doivent avoir été dirigées sur Tabora pour être vendues aux Arabes. Telle est la véritable raison de la guerre. Kasogera a besoin d'esclaves et pourra ainsi enfin se procurer des étoffes.

Gongwe est dans un pitoyable état. Les huttes à faite de chaume ont été incendiées, et le chef campe en réalité dans son propre village.

3 octobre.

Marche de deux heures jusqu'à la rivière Katuma et campement à 500 mètres à l'ouest du petit village de Kakatabi, caché dans une futaie de mimosas. La Katuma se jette, dans la saison des pluies, dans la petite rivière qui tombe dans le lac au nord de Karema. Elle ne présente maintenant qu'une série d'étangs détachés, très poissonneux et où se trouvent aussi quelques crocodiles.

Le gibier est très commun par ici. Nous avons descendu 15 mètres aujourd'hui et nous approchons rapidement du niveau du lac, qui est à 80 kilomètres d'ici.

4 octobre.

Trois heures et demie de marche, puis campement dans la brousse. L'eau est très rare et très mauvaise. En creusant des trous à 10 heures du matin, nous avons obtenu, à 1 h. 30 m., assez d'eau pour donner à boire à chacun. Pour faire bouillir les aliments de la moitié d'entre nous et pour désaltérer complètement toute la troupe, il a fallu attendre jusqu'au soir.

Ce pori (brousse) a 35 kilomètres de long, c'est-à-dire que pendant tout cet espace on ne rencontre pas de village, et seulement deux endroits où il y a de l'eau. Demain, nous devons marcher 19 kilomètres pour nous désaltérer. Le lendemain, nous arriverons à Soroma, où nous trouverons des vivres et de la bonne eau.

Il y a cinq étapes d'ici au lac; la route fait une grande courbe vers le sud, ce qui porte à 72 kilomètres la distance à parcourir.

5 octobre.

Nous avons franchi 24 kilomètres jusque Uhere, le village de Saroma sur la limite du pays de Gongwe. Six heures trente-cinq minutes de marche.

Je voulais camper auprès d'un étang situé à 4 kilomètres à l'est de ce point-ci; mais, quand nous sommes arrivés, nous n'avons trouvé que de la boue infecte et des poissons morts.

Nous avons, en conséquence, poussé jusqu'ici. Saroma est chef depuis de nombreuses années et est respecté par ses sujets. Il est le père du chef de Gongwe, bien qu'inférieur à celui-ci sous le rapport intellectuel. Il a refusé son aide par peur des représailles de celui-ci. Si Gongwe et Saroma s'alliaient, ils pourraient aisément balayer Kasogera et rétablir la tranquillité dans le pays, mais les agissements de ces chefs indigènes sont souvent bien étranges!

Uhere est un village solidement fortifié. A 1 1/2 kilomètre d'ici est la frontière septentrionale du Fipa, qui, au sud, s'étend jusqu'à l'extrémité méridionale du lac Tanganika.

L'ivoire coûte ici 87 fr. 50 c. le frasilah et ne rapporte que 143 fr. 75 c. à la côte en ce moment.

A 10 heures du matin, le 3 octobre, j'ai remarqué un choc assez violent de tremblement de terre, qui a duré au moins vingt secondes. Les Arabes d'ici l'ont aussi remarqué; ils m'en ont parlé ce soir.

6 octobre.

Halte au village de Kwasaroma. C'est la seconde halte depuis notre départ de Karema. L'expérience m'a appris que ce n'est pas une chose à conseiller que de marcher neuf jours de suite sans un repos d'un jour. S'il y a rareté de vivres et d'eau, huit jours pour une halte sont plus que suffisants.

Par la route que j'ai adoptée, la distance de Tabora à Karema est de 363 kilomètres. Nous les aurons probablement franchis en 25 camps, soit une moyenne de 14 1/2 kilomètres par jour de marche ou de 13 kilomètres 2 hectomètres par jour, y compris les jours de halte.

7 octobre.

Marché 3 h. 15 m. jusqu'à la rivière de la petite Kifume, où nous campons. Nous avons traversé cette rivière quatre ou cinq fois pendant le chemin. Nous avons découvert à la fin que, dans la saison des pluies, elle se jette dans un grand marais au nord, et de là dans la Kifume proprement dite. La Kifume se jette dans le Tanganika au nord de Karema.

8 octobre.

Marche de 5 h. 30 m. Nous campons à environ trois quarts de kilomètre à l'ouest du petit village de Kifume, sur les berges de la rivière, qui est à sec, sauf, par-ci par-là, des flaques se trouvant dans le lit de la rivière.

Cette marche a été une des plus dures depuis Bagamoyo. La route était tracée dans du sable où l'on enfonçait en marchant, et de pierres aiguës tirées du lit de la rivière. Le vent était absent, nous n'avions donc pas de fraîcheur.

De ma tente, je distingue les montagnes bleues qui bordent le Tanganika à 56 kilomètres d'ici. Je suis curieux de voir quelle longitude je donnerai à Karema, point qui a été le sujet de tant de discussions entre géographes.

Au fur et à mesure qu'on approche du lac, le paysage change. Actuellement, au lieu du pori à l'herbe courte et aux grands arbres, nous traversons des montagnes parsemées de petits arbres et de vallées, aux grands mimosas, aux acacias géants et à l'herbe longue et sèche. Le pays est coupé de ruisseaux courant de tous côtés et de ravins rocheux qui sont, dans la saison des pluies, transformés en torrents qui vont se jeter dans la Lifume et, par elle, dans le lac. Les natifs sont peu nombreux et pauvres. Ils paraissent plus paresseux que ceux de Gongwe et d'Igonda.

Le gibier est plus rare qu'il y a trois ou quatre jours, et l'eau est tant soit peu saumâtre. Le soleil a versé aujourd'hui sur

nos pauvres têtes des torrents de rayons incandescents dont la brûlante chaleur était augmentée par la réverbération solaire, car nous marchions dans le sable du lit de la Lifume, qui nous renvoyait des bouffées étouffantes, qu'aucune brise ne venait chasser.

Depuis Mwampwa, nous n'avons plus rencontré d'eau courante. Ce sera une heureuse chose que de voir, enfin, de nouveau des rivières à l'onde claire et ruisselante et de ne plus devoir creuser des trous pour obtenir un liquide boueux et nauséabond.

VI. — SUR LE TANGANIKA.

Le Tanganika. — Mesures pour la traversée — Bienveillance des Pères. — Les barques de transport.

9 octobre.

Nous quittons le camp à 5 h. 45 m. et nous apercevons le Tanganika vers 9 h. du matin. Dix minutes plus tard, je pénètre dans la station des missionnaires de Karema, où je suis accueilli avec bienveillance par les Pères.

Après une courte entrevue, je fis descendre les hommes sur les bords du lac, où je fis dresser le camp.

Le bus aussitôt une longue gorgée de l'eau du lac, qui semblait du nectar après l'ordure boueuse à laquelle nous étions astreints depuis si longtemps.

La vue de cette vaste nappe d'eau bleue était réjouissante, et la vue se prolongeait vers le sud-ouest, jusqu'au camp de Fimbwi. Je pris immédiatement mes dispositions pour la traversée du lac, et, à 10 minutes avant 11 heures, pendant la nuit, je fis partir 110 hommes et 60 charges, répartis en trois canots et destinés au mont Rumbi, la station du capitaine Joubert, située de l'autre côté, un peu au nord, à une distance de 38 à 48 kilomètres. A 3 heures du matin, une des barques revint, avant une vilaine voie d'eau, et elle ne put repartir qu'à 8 heures du matin, le 10 octobre.

L'une des barques a embarqué 69 charges, 33 hommes et 14 marins, ce qui montre qu'elles ont une grande capacité. Si j'ai pu avoir les bateaux des prêtres, c'est que j'avais envoyé à l'avance des courriers de Tabora, ce qui fait que j'ai pu ainsi expédier la caravane en avant sans perdre une minute. Le capitaine Joubert possède deux bateaux sur la côte occidentale. L'un des prêtres s'est rendu au mont Rumbi pour les obtenir et les ramener. Cela portera à cinq le nombre des canots destinés à transporter mes hommes et ceux de Jacques. Je m'attends à l'arrivée de celui-ci dans trois jours.

A cette époque de l'année, le voyage, aller et retour, prend cinq jours. Le meilleur moment pour quitter cette côte-ci est minuit. On rame jusqu'au jour, et, le jour venu, un vent du sud-sud-ouest vous pousse jusqu'à Rumbi ou Mpala, où l'on arrive à la nuit tombante. Généralement, les hommes qui mènent le bateau passent sur terre une nuit et un jour, et ils sont de retour ici pendant la nuit du cinquième jour. Mpala est à 72 kilomètres d'ici et non à 32 kilomètres, comme le renseignent les cartes, et la largeur du lac en face de Karema est de 37 kilomètres.

Les missionnaires nous ont adressé une invitation permanente pour prendre nos repas chez eux tous les jours. Combien nous avons été heureux de goûter des légumes et du pain d'Europe! Notre camp est avantageusement situé, sur une plage sablonneuse et gazonnée. A 8 hectomètres d'ici se trouve du bois à brûler. J'ai payé aux hommes d'équipage un doli par tête pour prix du passage.

10 octobre.

A 8 heures, ce matin, j'ai pu expédier la barque qui avait fait eau. 30 hommes et 12 matelots à bord. Comme le vent était bon, ils étaient hors de vue en trois heures.

J'ai reçu de Sudi, l'agent de Dosa-bin-Suleiman, 500 joras de satiné, 80 joras de Bombay, 90 d'Amerikani et 300 de Lesso. Je les ai toutes apprêtées pour être emballées. Les arbres qui entrent dans la confection des barques viennent de la côte occidentale. Ce sont des canots ordinaires creusés dans un arbre, dont les parois ont été exhaussées au moyen de planches grossières clouées ensemble. Elles ont un semblant de poupe. Les rames dont se servent les matelots sont de pauvres engins. Elles consistent simplement en une perche avec, au bout, une planchette ronde, de la forme d'une bêche, liée et clouée au bout du bâton.

J'ai envoyé une charge de mes propres avirons avec le marquis de Bonchamps et sa compagnie, afin qu'il examine s'ils ne seraient pas plus utiles aux hommes que ces misérables cuillères. Le mât est une sorte de ruine et la voilure est grée comme pour un dhow. Un de ces grands canots peut contenir 75 hommes et environ 10 charges et marcher tant bien que mal.

Je ne pense pas que l'on trouve sur cette côte-ci de quoi construire des canots; tous les grands arbres viennent de la côte occidentale.

Le capitaine Joubert est le seul blanc demeurant à Mont Rumbi, mais il y a quatre pères à Mpala et autant à Kibanga, situé à 7 journées au nord de Mpala, sur la côte occidentale, au nord de la route qui va d'Ujiji à Nyangwe. Il y a 32 kilomètres de Rumbi à Mpala, et, en me rendant directement à la première de ces stations, j'épargne une longue étape et je pourrai faire bien plus facilement l'ascension du plateau qu'en partant de Mpala, où de hautes montagnes présentent de grands obstacles.

Au sud-sud-est, à environ 45 kilomètres d'ici, est situé le Ras Pimbwi et, plus au sud encore, un autre cap.

La hauteur de la station de la mission est de 13 42 mètres au-dessus du lac, en ce moment. Les eaux se retirent lentement, d'après les vieux habitants du pays, et remontent tous les douze ou quatorze ans, selon que la Rufuga est libre ou barrée.

Ma lettre pour Swan, qui se trouve à l'extrémité méridionale du lac, doit lui être parvenue il y a trois jours. Je lui demandais l'usage de son steamer. Avec celui-ci, je passerais mes hommes en six jours, tandis que maintenant je vais devoir séjourner ici douze jours pleins. Je ne crois pas qu'il serait sage de lancer mes deux bateaux sur le lac, car celui-ci me semble avoir des vagues très fortes et l'acier dont ils sont faits est très mince. Ils ont été construits uniquement pour passer les rivières ou pour parcourir des cours d'eau ou de petits lacs, mais ils ne sauraient supporter une mer comme le Tanganika.

L'eau du Tanganika est fraîche, claire, douce, meilleure, d'après moi, que celle du lac Victoria, et immensément supérieure aux eaux saumâtres des lacs Albert et Albert-Édouard.

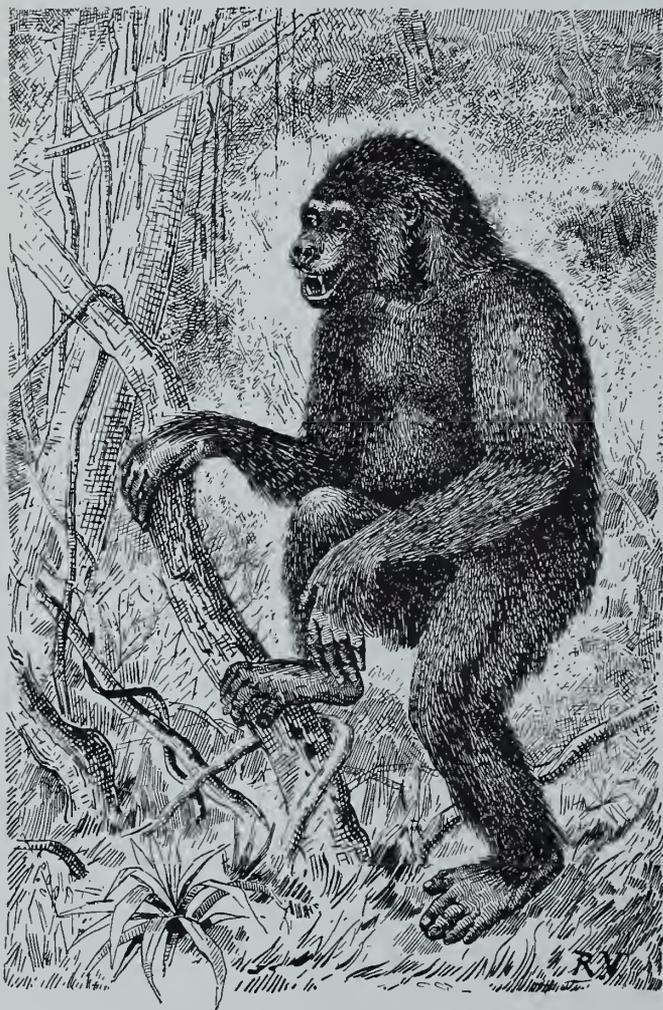
(A continuer.)

Cap. STAIRS

LES SINGES ANTHROPOMORPHES DU CONGO

1

On entend par singes anthropomorphes ceux qui, par leurs formes générales, se rapprochent de l'homme. Ils sont privés de queue, mais cet organe est remplacé par une proéminence du coccyx, proéminence qui existe d'ailleurs à l'état héréditaire chez certains peuples, tels que les Niams-Niams de la région de l'Uelle. Ceux qui se rapprochent le plus de l'espèce humaine habitent l'Afrique tropicale et comprennent les gorilles et les chimpanzés.



Gorille mâle adulte.

Ces quadrumanes sont représentés dans l'Asie tropicale et dans quelques grandes îles de l'archipel Indien par plusieurs formes parfaitement distinctes, dont la plus intéressante est l'orang-outang (*Simia satyrus*), qui habite les îles de Bornéo et de Sumatra. Viennent ensuite les gibbons ou singes à longs bras (*Siamanga* et *Hylobates*), dont on connaît une dizaine d'espèces, la plus grande ne dépassant pas un mètre. Les gibbons sont répartis dans le sud-est de l'Asie et dans les îles de Bornéo, Sumatra, Java et Solo. Les singes anthropomorphes ou anthropoïdes ne comprennent donc que treize espèces différentes, auxquelles on en ajoutera probablement

quelques-unes qui, jusqu'ici, paraissent encore douteuses.

Nous ne parlerons pas des analogies de structure qui existent entre ces quadrumanes et l'homme, question qui a été traitée magistralement par le professeur Hartmann. Rappelons seulement que Huxley a dit avec raison : qu'il y a plus de différence entre les singes les plus inférieurs et les singes les plus élevés, qu'il n'y en a entre ceux-ci et l'homme. Il est évident qu'il ne peut entrer dans l'esprit d'aucun naturaliste sérieux de faire descendre l'homme directement du gorille ou du chimpanzé; il y a évidemment un intermédiaire disparu. Quelques naturalistes pensent avoir trouvé celui-ci dans un sujet fossile découvert en France dans le miocène, et qui a été désigné par Lartet sous le nom de *Dryopithecus Fontani*. Ce prétendu tailleur de silex est malheureusement encore fort peu connu et décrit seulement d'après quelques fragments d'os; grâce à son anthropomorphisme, qu'on dit très prononcé, il est devenu l'objet d'une hypothèse intéressante; mais en attendant, comme dit Hartmann, ce n'est qu'une hypothèse. A notre avis, c'est en Afrique qu'on trouvera l'intermédiaire cherché, car c'est évidemment le nègre qui se rapproche le plus du singe; attendons donc les découvertes paléontologiques qui seront un jour faites dans le continent noir. Mais revenons aux espèces africaines d'anthropoïdes qui, toutes deux, habitent les forêts vierges du Congo.

1° Le gorille (*Gorilla gina*).

Un vieux mâle ayant toute sa croissance, en station droite, atteint au maximum 2 mètres de hauteur; ses canines sont fortes et mesurent parfois 38 à 40 millimètres. La femelle ne dépasse guère 1^m50. Le revêtement pileux est formé de longs poils grossiers et de poils laineux plus courts, plus fins et frisés. La coloration du poil diffère non seulement sur les diverses parties du corps, mais encore suivant les individus; en général, elle est d'un gris plus ou moins foncé, passant au brun et au noirâtre; mais la base du poil est toujours plus claire que l'extrémité. La face et les autres parties nues du corps sont, chez l'adulte, noires, un peu luisantes et couvertes d'un grand nombre de rides entrecroisées. Le jeune diffère considérablement de l'adulte, à tel point qu'on est tenté de croire qu'on a affaire à une autre espèce. Tandis que le jeune présente dans son ensemble des traits qui le rapprochent de l'homme, l'adulte s'en éloigne considérablement, surtout par la structure de son crâne, devenu plus prognathe et surmonté de puissantes crêtes osseuses.

Le gorille habite les régions boisées de l'Afrique occidentale, à peu près entre le 2° lat. nord et le 5° lat. sud, et entre le 6° et le 16° long. est de Greenwich, c'est-à-dire depuis le Gabon, où il a été trouvé par le Dr Savage en 1847, jusqu'aux rives du Kwilu, où plusieurs individus furent tués par le Dr Lucan et M. Petit près du village du chef Mayema; ce sont ces gorilles qui ont été décrits comme espèce distincte sous le nom de *Gorilla mayema*, mais qui, en vérité, ne représentent que des variations individuelles de l'espèce ordinaire.

(A continuer.)

Dr ALPHONSE DUBOIS.

LE D^R ÉTIENNE

Né à Ligny (Namur), le 23 mars 1855. — Docteur en médecine, chirurgie et accouchements.

Premier départ pour le Congo, au service de l'État indépendant, le 16 février 1888. Médecin à Banana, le 17 mars 1888. — Chargé de rapatrier un contingent de Zanzibarites, mai 1891. — Rentre en Belgique, le 19 septembre 1891.

Deuxième départ en qualité de médecin de 1^{re} classe, le 10 mai 1892. — Détaché à la Compagnie du chemin de fer du 21 octobre 1892 au 23 mars 1893. Médecin de l'État à Banana.

UN savant, un travailleur doublé d'un artiste et d'un ami des lettres, tel est en raccourci le portrait, le « crayon » du D^r Étienne. Sa carrière africaine, déjà longue, a été féconde en résultats sérieux. Il n'a pas fait tapage, on n'a parlé de lui que dans le cercle restreint des hommes de science et des spécialistes, mais son œuvre n'en a pas moins été utile et peut-être même en a-t-elle été plus féconde.

Le D^r Étienne est un Namurois; il a de l'initiative, de l'esprit de suite et cette gaieté d'humeur qui semble être le propre de nos populations wallonnes. Il écrit bien, clairement, avec méthode, et pense raisonnablement. Son livre, *le Climat de Banana*, est plein d'aperçus originaux et intéressants. Il y a consigné jour par jour, pendant dix-sept mois, ses observations scientifiques, météorologiques et climatologiques. Les travaux du D^r Étienne sont venus ajouter de précieux matériaux à ceux accumulés par von Dankelmann, Wolff, E. Dupont, Hodister, Cornet. Il a démontré une fois de plus que le climat du bas Congo est moins malsain que celui de Java, de Sierra-Leone et de certaines parties du Brésil. Le maximum de la température moyenne annuelle à Banana a été en 1890 de 28°87, le minimum a été de 21°04, la moyenne générale a été de 25°45.

De l'ensemble des observations faites par M. Étienne, il ressort que les mois les plus chauds sont janvier, février, mars et avril. Les mois les plus froids sont juin, juillet, août, septembre et octobre. Avril est le plus chaud et juillet le plus froid.

Le D^r Étienne jouit dans tout le bas Congo d'une grande réputation, grâce à son habileté professionnelle. Des chefs noirs viennent de fort loin se faire saigner par le « sorcier » blanc. A certains jours, il y a à sa porte de longues théories de malades, d'écloués et de blessés noirs, venant demander au sympathique docteur des remèdes et des « talismans ».

Le *Congo illustré* doit une obligation toute spéciale au savant praticien. Le nombre des clichés photographiques que notre collaborateur nous a communiqué est déjà fort notable. Ils forment comme la vivante démonstration des progrès continus de l'œuvre congolaise. Tel travail photographié ce mois-ci et qui nous est représenté ébauché seulement, nous parvient deux mois après complètement achevé. Un site sauvage, agreste, que figure un cliché a, quelques semaines plus tard, disparu pour faire place à une factorerie, une maison, une voie ferrée, un pont. Rien n'est plus éloquent que la propagande par le fait, par les yeux, et les amis de l'entreprise africaine ne peuvent qu'être très heureux des efforts, en ce sens, d'hommes d'initiative comme le D^r Étienne.

A notre Chambre des représentants, M. Janson a proposé d'accorder un million pour l'organisation d'explorations scientifiques au Congo. Cette idée est heureuse et il importe qu'elle soit réalisée. L'exemple du D^r Étienne prouve ce que peut l'initiative privée. Mais ses moyens sont restreints, et seule l'intervention des pouvoirs publics peut faire œuvre durable et grande.

Le D^r Étienne, qui est un travailleur de la première heure, aura le mérite d'être un de ceux qui montrent la voie à suivre sous ce rapport. Ses travaux seront un appoint sérieux pour permettre à ceux que la chose concerne d'établir, sur des bases certaines, un plan d'ensemble pour la réalisation de la proposition du représentant pour Bruxelles.



COUTUMES NÈGRES



Les nègres, dans leur état de vie sauvage, sont régis par des lois et des coutumes bien déterminées, inscrites dans le code mnémorique de la tribu et appliquées par le chef, assisté du conseil des anciens.

Elles sont fort rares les tribus congolaises où n'existe pas cet embryon de réglementation de la société. Il y règne une hiérarchie très nettement établie et l'esprit de caste sévit presque partout avec intensité.

Le chef, en apparence maître absolu et incontesté de la vie de ses sujets, n'exerce, en réalité, ce pouvoir autoocratique qu'avec le contrôle des notables et il ne prend aucune décision importante sans les consulter.

Les tribus se diversifient par la toilette, le tatouage, les mœurs, plus que par la langue et les règles de vie. De là, le soin particulier qu'ont les indigènes pour leur toilette : c'est le signe de leur nationalité, de leur personnalité, comme le drapeau est, chez nous, la personnification de la patrie. Consigner, quand il en est temps encore, les données existantes sur les mœurs et coutumes nègres, c'est préparer les documents qui serviront aux historiens de l'avenir à écrire l'histoire de l'origine et des rétroactes de la civilisation naissante de l'Afrique centrale.

C'est ce qui nous amène à répéter ce que nous disions dans notre fascicule XI de cette année à propos de légendes bangala, et à engager nos amis d'Afrique à recueillir autour d'eux les renseignements intéressants sur les mœurs et coutumes des indigènes. Nous sommes heureux de publier aujourd'hui quelques notes à nous envoyées par M. Deligne, un commerçant qui ne dédaigne pas de s'occuper de littérature et qui sait mener de front le labeur du négociant avec le travail du chercheur intellectuel. C'est avec plaisir qu'on lira les récits de notre ami du haut Congo :

La denture.

Autres nations, autres mœurs; c'est affaire de latitude, de climat, de race, de préjugés, d'éducation. Chez nous, les femmes ornent leur toilette de falbalas sans fin; elles noircissent leurs sourcils, rougissent leurs lèvres, colorent leurs joues, blanchissent l'émail de leurs dents.

Les belles de l'Afrique centrale sont non moins raffinées. Dans l'Ébanza, par exemple, les femmes soigneuses de leur petite personne se peignent les dents en rouge ou en bleu; quelquefois, elles les trouvent pour y introduire une perle d'une autre couleur. A l'encontre des belles d'Europe, elles considèrent comme une honte d'avoir des dents blanches. C'est bon pour les chiens et pour les blancs; mais une femme noire doit avoir des quenottes foncées.

Les petites Bangala, devenues grandelettes, n'ont rien de plus pressé que de se faire limer les dents de devant, afin que celles-ci soient pointues et séparées d'au moins 5 millimètres l'une de l'autre.

Cette singulière manie n'est pas pratiquée par les hommes. Pour eux, qui sont des mangeurs de chair humaine, les dents pointues, ressemblant à celles des carnassiers, auraient cependant plus de raison d'être que chez les femmes.

Le Bacongo, lui, n'est homme que lorsqu'il a les deux dents de devant de la mâchoire inférieure enlevées.

Les Mabala nous trouveraient charmants si nous nous laissions arracher toutes les dents, sauf les quatre supérieures, et si nous nous faisons trouser la lèvre pour y pendre un cristal à longue pointe ou une vertèbre de poisson.

Comment s'acquiert la renommée.

Celui qui reste dans son pays n'est pas un « homme »; c'est en voyageant qu'il mérite l'estime de ses compatriotes.

L'Iboko tient le brigandage en grand honneur. Chez lui, le plus méritant est celui qui a le plus massacré, volé, violé et pillé; celui qui a tué le plus d'hommes dont il possède encore les têtes; enfin, celui qui peut le plus souvent manger de la chair humaine.

Un jeune Gombe n'obtient la considération générale que le jour où il a tué quelqu'un.

Chez les Bakombe, on ne peut porter le bonnet à plumes rouges de perroquet qu'après avoir commis un bon petit assassinat rapportant à la tribu au moins trois ou quatre femmes.

Le mariage.

Voici comment se pratique le mariage chez les Mongwandis. Le futur croit reconnaître une fillette qui, plus tard, pourrait lui plaire; il l'achète (le prix est généralement fixé à 10 chèvres laitières, 10 lances, 10 couteaux, 10 chiens). A chaque visite du futur chez les beaux-parents, celui-ci doit apporter une lance ou un couteau. C'est en quelque sorte une rente.

A l'époque où la fiancée a atteint l'âge et le développement voulus, le futur vient la prendre, l'emmène chez lui et se fixe définitivement avec elle.

Toutefois, si, après un temps donné, la femme reste sans enfants, les parents sont obligés de reprendre leur fille et de rendre une partie du prix qui leur a été payé. La jeune femme devient alors une machine à fabriquer la chikwangué, les nattes, etc.

Les Mongwandis achètent de préférence une femme à l'âge de 6 ou 7 ans, pour la raison qu'elle coûte moins cher que lorsqu'elle est grande. En agissant ainsi, ils risquent, il est vrai, de perdre la moitié de la somme payée, si leur épouse demeure sans postérité.

Quand la femme est adulte, et qu'elle est devenue mère, elle se paye six ou sept fois plus cher. Par contre, elle rapporte en conséquence. Le mari, quand il a trois ou quatre enfants, trouve sa famille assez nombreuse; il cède alors sa femme pour dix mois, moyennant une somme déterminée. Si pendant le temps de « la location » elle devient mère, son petit est de droit la propriété du locataire. Si au contraire l'enfant naît après l'expiration du délai convenu, il est la propriété du mari légitime. Quelquefois on accorde, moyennant finance, des prolongations de contrat; il y a aussi des contrats de 20 ou 30 mois, cela dépend des conventions.

L'adultère.

Si une femme vient à se laisser enlever par un habitant d'un village voisin, et cela sans l'autorisation du mari, le village de ce dernier déclare la guerre à l'autre, à moins qu'on

ne rende la femme. Il se passe parfois trois ou quatre mois avant qu'on en vienne aux mains; cela donne le temps de réfléchir au village du ravisseur.

Généralement, quand la femme n'a pas été rendue, il y a guerre. Celle-ci se borne en réalité à une sortie de boucliers et de lances, à une avalanche d'injures et de défis. Les nègres se battent à distance, comme s'ils possédaient des Mauser perfectionnés. Ces combats ne durent généralement pas plus de deux jours. Aussitôt qu'il y a un blessé, la guerre cesse et la palabre commence. Le village victorieux exige de l'autre un certain nombre de lances et fait remettre la femme au chef du village dont le mari est originaire.

Le chef du village convoque alors une assemblée générale en face de la demeure de l'époux. Les femmes, porteuses de paniers remplis de terre et de sable, se rendent au lieu indiqué. Quand la foule y est massée et tranquille, le chef s'avance tenant la femme coupable par une cordelette qui lui ceint les reins. Sur le passage de la coupable accourent tous les enfants du village armés de fines gaules et ils frappent sans cesse la malheureuse.

Arrivée à l'assemblée, l'épouse infidèle doit se mettre à quatre pattes et regagner ainsi la demeure de son époux, pendant que les femmes du village ne cessent de lui jeter de la terre et du sable.

Voilà comment on punit l'adultère quand il n'a pas été commis avec l'autorisation du seigneur et maître.

Comment on se marie.

Les Bussutanda, eux, enlèvent une femme de force, se réfugient avec elle dans la forêt, y vivent de la chasse et ne reviennent au village que lorsque la femme a un enfant et que celui-ci est sevré. Rentré chez eux, ils plantent là leur femme et lui donnent la moitié du produit de leur chasse en échange de l'enfant.

Chez les Alikobbos de la classe aisée (cette peuplade habite la région comprise entre la Mongalla et l'Uelle), les femmes mariées ont des habitudes fort libres et ont le droit d'en user comme elles veulent à certains jours de la semaine.

Chez les Mossombanza, un chef marié a des droits de maître sur la ou les sœurs de sa femme, sur la femme de ses frères et sur la femme des frères de sa femme. En s'achetant une femme, il se procure ainsi un harem complet.

Les Bangala, les Mobeka, les Bapoto, les Bahlonga croiraient manquer au plus élémentaire des devoirs de l'hospitalité en

n'offrant pas à l'étranger de passage chez eux une complète liberté d'en user à sa guise.

Les Bangala ont des coutumes extra-conjugales qui, chez eux, sont toutes naturelles, alors que, chez nous, elles métraièrent un homme au ban de la société.

Les sorciers.

La croyance aux sorciers est générale au Congo; les indigènes ont pour eux une crainte respectueuse. Il leur arrive d'ailleurs d'opérer parfois des cures étonnantes.

A ce propos, le lieutenant Dhanis, qui, en 1889, commanda pendant quelques mois le camp de l'Aruwimi, raconte le fait suivant qu'il a été à même de constater et qui semble relever du traitement par suggestion :

« Pendant mon séjour à Upoto, on me signala une femme qui ne mangeait plus et qui perdait toute énergie.

« Je n'avais pas trouvé de remède pour ce curieux cas d'affaîssement que l'on m'avait déjà signalé plusieurs fois. Aussi, un jour, sur la demande de la femme malade, je consentis à ce qu'une sorcière fût mandée, mais j'exigeai qu'elle opérât en notre présence.

« Voici comment elle procéda : Ayant tâté le corps de la patiente, elle déclara que cette dernière était ensorcelée par quelqu'un qui lui voulait du mal et qui lui avait fait passer des objets nuisibles dans l'estomac. Elle opéra une légère incision à la poitrine de sa cliente, de manière à faire couler le sang, puis tout en murmurant des paroles inintelligibles pour nous, elle commença à masser la patiente,

afin, disait-elle, d'amener près de l'incision les objets qui causaient la maladie.

« Après ces préliminaires, appliquant ses lèvres sur la plaie, elle opéra une succion violente qui arracha un cri de douleur à la malade, puis, se levant, elle cracha par terre une cartouche Winchester. Renouvelant la manœuvre, elle nous montra successivement une petite corne de chèvre, un bout de chaîne et un caillou!

« Chose extraordinaire, la malade fut soulagée et se remit promptement.

« Dans un autre cas, une sorcière guérit complètement, en quelques jours, un homme empoisonné et un autre qui était déjà réduit à l'état de squelette par suite de douleurs rhumatismales. »

ERNEST DELIGNE.



Pagayeurs bangala.
(D'après une photographie de M. Demeuse.)



Le ravin du Diable. Vue du col de Pallabala. (D'après une photographie du capitaine Weyns.)

LE CHEMIN DE FER DU CONGO

LE RAVIN DU DIABLE

La vue est prise du col de Palaballa, d'où, en se tournant vers l'ouest, le regard suit, dans presque toute sa longueur, la vallée fortement encaissée, désignée sous le nom de « Ravin du Diable ». A droite débouchent différents autres ravins appelés ravin de la Cuve, de la Chute, du Sommeil, etc. Le puissant relief, en forme de cône, que l'on aperçoit dans le fond, marque l'angle que constituent le ravin de la Mission et le cours de la Mpozo. La ligne d'horizon silhouette les rochers de la rive gauche de la Mpozo, près de l'endroit où la voie franchit cette rivière sur le pont de 60 mètres.

La gravure permet de se faire une idée des difficultés qu'il a fallu surmonter pour traverser un pays aussi raviné. Depuis son passage de la Mpozo à la cumulée 8,000, jusqu'au col de Kenge-Lemba, à la cumulée 38,900, la ligne franchit, un peu en amont de leur confluent dans la Mpozo, les nombreux petits affluents que ce cours d'eau reçoit sur sa rive droite. C'est une incessante escalade à partir du kilomètre 9, où l'on se trouve à la cote 63. Dans cette région, l'altitude la plus élevée est atteinte au col de Pallabala, que l'on passe à la cote 280, pour redescendre à la cote 170, à la traversée de la Mia, et remonter ensuite au col de Kenge-Lemba à la cote 260.

Ce dernier point est situé sur la ligne de partage des eaux qui se rendent, d'une part dans le Congo, d'autre part dans la Mpozo.

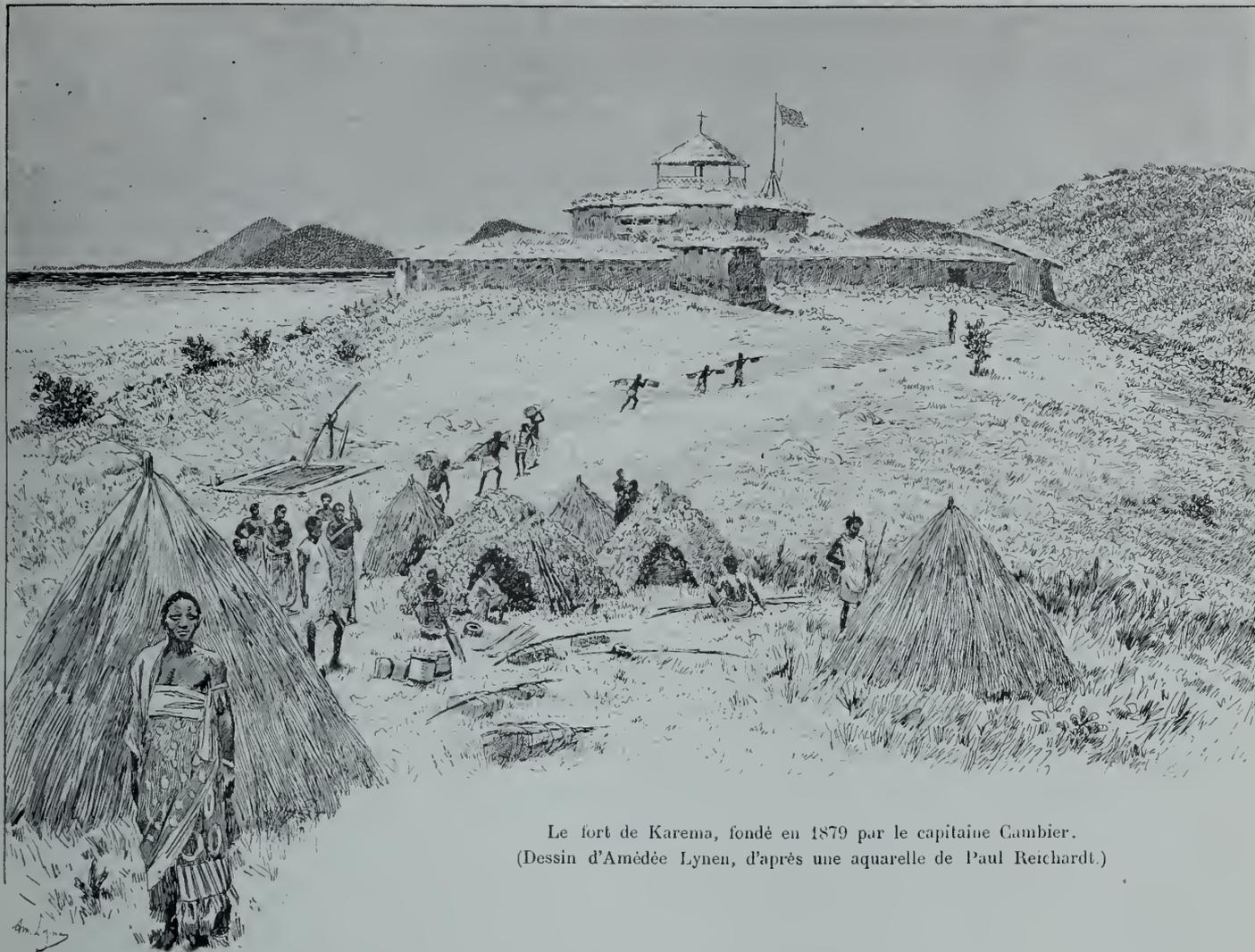
Pour passer du bassin d'un affluent à l'autre, par les cols de Pallabala, de l'Horizon, de Tombangalia, etc., d'importantes tranchées ont dû être exécutées et la traversée des ravins a nécessité la construction de toute une série d'ouvrages d'art.

Depuis le kilomètre 8 jusqu'au kilomètre 39, où les travaux sont arrivés à l'heure actuelle et où une station va être élevée, environ 200 aqueducs, ponceaux et buses, plus 26 ponts ont dû être prévus.

Voici la liste des ponts :

Kilom.	8.000,	pont de 60 mètres sur la Mpozo ;
Id.	8.300,	pont de 6 mètres sur le ravin de la Passerelle ;
Id.	8.800,	pont de 6 mètres ;
Id.	9.300,	pont de 25 mètres sur le ravin de la Mission ;
Id.	13.100,	pont de 6 mètres ;
Id.	13.700,	pont de 25 mètres sur le ravin du Sommeil ;
Id.	14.300,	pont de 40 mètres sur le ravin de la Chute ;
Id.	14.600,	pont de 10 mètres ;
Id.	14.900,	pont de 6 mètres ;
Id.	15.000,	pont de 5 mètres ;
Id.	15.400,	pont de 10 mètres ;
Id.	15.600,	pont de 6 mètres ;
Id.	16.800,	pont de 10 mètres ;
Id.	17.500,	pont de 20 mètres sur le ravin de Pondené ;
Id.	20 700,	pont de 10 mètres ;
Id.	22.000,	pont de 8 mètres ;
Id.	22.600,	pont de 30 mètres sur la rivière Mia ;
Id.	23.100,	pont de 10 mètres ;
Id.	23.500,	pont de 8 mètres ;
Id.	24.300,	pont de 8 mètres ;
Id.	26.700,	pont de 12 mètres ;
Id.	27.400,	pont de 15 mètres sur la rivière Kinianga ;
Id.	28.200,	pont de 12 mètres ;
Id.	33.300,	pont de 70 mètres sur la rivière Kibueza ;
Id.	35.600,	pont de 60 mètres sur la rivière Banzi-Kimeza ;
Id.	38.500,	pont de 15 mètres.

Sur notre gravure, on aperçoit la voie, zigzaguant à flanc de côteau dans le ravin du Diable ; le ravin de la Chute débouche à droite. Au fond, dans la vallée, les baraquements du camp d'Yololo.



Le fort de Karema, fondé en 1879 par le capitaine Cambier.
(Dessin d'Amédée Lynen, d'après une aquarelle de Paul Reichardt.)

DE ZANZIBAR AU KATANGA

JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS (1891-1892)

VI. — SUR LE TANGANIKA.

Aimable accueil des Pères. — Le régime du lac et de la Lukuga — La faune du Tanganika — Les moyens de passage.

10 octobre.

J'ai engagé aujourd'hui un guide pour me conduire chez Msiri. Il me dit qu'il connaît la route, les indigènes et le pays. Je vais le prendre à l'essai pour quelques semaines. L'évalue la distance du lac à Bunkeia à environ 35 étapes.

Dimanche, 11 octobre.

Bodson et le docteur sont allés à l'église. Je suis resté au camp et j'ai couvert 25 ballots d'étoffe au moyen d'une vieille toile de tente que les Pères m'ont donnée hier. Rien ne pourrait dépasser la généreuse bonté de ces hommes envers nous. Ils s'ingénient à nous servir. Ils nous ont invités d'une façon permanente à tous leurs repas. Je me rends d'ordinaire à la station, qui est située à environ trois quarts de kilomètre d'ici, tous les jours à midi. J'y déjeune et j'y reste généralement

jusque 3 heures, moment de la journée où la température se rafraîchit. J'éprouve néanmoins une anxiété désespérée à me voir parti pour l'autre côté du lac, car les hommes se démoralisent invraisemblablement dès qu'ils restent au camp sans rien faire. Mais, d'un autre côté, c'est une chose si agréable que de pouvoir causer avec des étrangers et de connaître par eux tout ce qui concerne le lac et ses habitants !

Le Père Randabel m'a remis aujourd'hui un curieux spécimen d'une fibre qui ressemble à du lin, qu'on ne trouve qu'à l'extrémité nord-ouest du lac et qui pourrait, sans le moindre doute, servir à faire de l'étoffe excellente. Il a semé une certaine quantité de semences et espère, avec la récolte, fabriquer de l'étoffe. Il m'a fait cadeau de semences que j'apporterai en Europe. Le nom indigène de cette plante ou arbuste est *boluba*. L'endroit où on le trouve surtout est

Kibanga, la station des missionnaires au nord-ouest du lac. Les indigènes ne s'en servent que pour fabriquer de la ficelle devant servir à attraper le poisson et à d'autres usages.

Les Wa-Marungu appellent le lac Bwembwa ou Bwemba, mais ils connaissent tous le nom de Tanganika.

Le Père Randabel, en faisant creuser des citernes plus bas que la station, a trouvé, à une profondeur de 2 mètres, une quantité de débris de pots d'argile, semblables à ceux qu'emploient les indigènes. Cela démontre péremptoirement, selon moi, que jadis le lac était au moins plus bas de 14 mètres que maintenant et que ce qui est actuellement la terre ferme avait alors un niveau moins élevé. Des villages étaient bâtis sur cet emplacement. Puis le lac éleva son niveau et amena le sable et le limon qui, maintenant, couvre la plaine que domine la station. Les villageois durent se retirer sur les hauteurs. Après un certain temps, les eaux baissèrent de nouveau et laissèrent à sec cette plaine. D'après ce que j'apprends chez les Pères, il n'est pas douteux que le lac remonte et baisse tous les quinze ans. En ce moment, il est à peu près à son niveau moyen et pendant les dix années qui vont suivre il s'élèvera de nouveau jusqu'à ce qu'il ait atteint les anciennes marques que l'on distingue sous la mission. Celle-ci est maintenant à 700 mètres de la rive.

La Lukuga est rapidement en train d'être barrée en ce moment par des papyrus, des débris végétaux et du sable qui forment une digue solide contre l'écoulement des eaux du lac. Celui-ci, naturellement, grâce à ses tributaires qui lui amènent sans cesse du renfort, voit relever son niveau et, à mon idée, il monte jusqu'à ce que son volume d'eau soit suffisant pour se frayer un passage de force au travers de la digue de la Lukuga. Il se trace ainsi un chenal d'écoulement qui est efficace jusqu'à ce que sa surface soit suffisamment basse pour qu'une petite quantité d'eau passe seulement. Alors la digue se referme.

Actuellement, il paraît que les naturels traversent facilement la Lukuga d'une rive à l'autre, les eaux n'atteignant que leur ceinture.

Voici les noms que les habitants de Karema donnent aux poissons qu'on trouve dans le lac :

1. Singa. — 2. Masembi. — 3. Kakehe. — 4. Mkue. — 5. Merikalungu. — 6. Furu. — 7. Mangwa. — 8. Mpata. — 9. Kambari.

Le numéro 9 est le *cat-fish* ou barbeau. Les Waswahili l'appellent kambari. Il y a deux sortes de poissons ressemblant à l'esturgeon : le *pamba* et le *kahche*. Plusieurs d'entre ces derniers pèsent plus de 50 kilogrammes et mesurent 1^m80. Ils sont coriaces et portent des écailles.

Comme notre camp est dressé près d'une plage sablonneuse, il n'y a pas de canards ni d'oies, mais il y en a des quantités à une heure d'ici, dans des lagunes où ces oiseaux trouvent largement de quoi se nourrir.

Je n'ai pas encore pu quitter le camp pour faire une petite promenade dans un de mes bateaux le long de la côte, mais j'espère le faire bientôt et pouvoir contempler la côte de dessus l'eau.

Le mot Tanganika vient de *Tanga*, le mot kifipi qui signifie lac, et de *Nyika* qui, en kifipi, kinyamwezi et kiswahili signifie désert ou solitude. Ce mot ne dérive pas, comme le prétend Cameron, de Kuchanganya ou Kutanganya.

Les hommes ont eu un grand bal, ils ont sauté de 7 à 10 heures. J'aime à les voir danser, et je les encourage à le

faire chaque fois que je le puis, car cela les empêche de songer à autre chose. La paresse, surtout dans un campement stationnaire, est le démon inspirateur de la destruction de toute bonne chose. Des cabales se forment parmi les hommes qui parlent, et peut-être tâchent de travailler, contre l'influence du blanc.

Ceux qui sont malades ne paraissent pas s'améliorer au bout de cinq à six jours de repos, tandis que ceux qui ne le sont pas s'imaginent le devenir à cause de leur indolence et de leur paresse.

12 octobre.

J'ai fait rassembler le bateau *la Dorothee* ce matin et je me suis aventuré sur le lac pour l'essayer.

Nous avons fait encore confectionner 19 ballots de satini, que nous avons fait couvrir d'une vieille toile fournie par la mission.

A minuit, pas de nouvelles du retour des bateaux de Rumbi.

Un immense incendie de forêt a éclaté de l'autre côté du lac, à l'ouest, juste en face de Karema. Ce doit être un feu énorme, car, à 38 kilomètres de distance, nous pouvons voir les flammes s'élever et s'abaisser.

13 octobre.

A 9 heures du matin, on me remet une lettre de M. A.-J. Swann en réponse à celle que je lui ai écrite de Tabora. Elle est datée de Kinyamkolo, station de la mission, extrémité méridionale du lac Tanganika, 4 octobre 1891.

Les courriers étaient partis depuis vingt jours. Ils ont mis neuf jours à aller, neuf à revenir et ils ont passé deux jours à la mission. Répondant à ma demande de me prêter son steamer pour transporter mes hommes au travers du lac, M. Swann me dit qu'il regrette de ne pouvoir me l'amener, attendu qu'il n'y a personne pour garder sa station en son absence. Si je voulais envoyer un blanc pour garder celle-ci, il me promet de venir avec son steamer et de faire passer le lac à mes hommes, à condition que je ne me mêlerai pas aux disputes du capitaine Joubert avec Rumaliza, l'homme de Tippo-Tip, qui fait des razzias sur la côte occidentale du lac.

M. Swann, évidemment, a une autre opinion de Rumaliza que les missionnaires français d'ici. Il me conseille d'aller à la rencontre du chef arabe et de lui dire franchement mes intentions. Il pense qu'il serait plus sûr et préférable pour moi de ne pas passer par chez le capitaine Joubert, car les Arabes et Msiri confondront mon expédition avec les expéditions anti-esclavagistes de Jacques et de Joubert. Il y a longtemps que j'ai cherché le moyen de ne pas passer par la station de Joubert, mais il ne me restait alors ouverte que la route du sud, et je n'ai pas voulu de celle-ci, à cause des nombreuses complications qui s'en seraient suivies.

Les uns disent que Rumaliza est à Ujiji, d'autres qu'il est à Kirando. Quoi qu'il en soit, n'importe où il est, il observe mon expédition et la confond avec celle de Joubert. S'il est à Ujiji, tout va bien; mais s'il est à Kirando, ma position est dangereuse, car il pourrait nous attaquer quand il le voudrait.

Swann a pour adjoint un autre blanc, le secrétaire laïque de la *London Missionary Society*, qui réside à 50 kilomètres de chez lui.

13 octobre.

J'ai éprouvé une joie reconnaissante de voir arriver à 2 heures du soir l'un des canots, retour de Rumbi. Je reçois une lettre de Bonchamps, disant que tout marche bien,

mais que les barques, trop pesamment chargées, avaient pris beaucoup d'eau. A 10 heures du soir, les nouveaux matelots se trouvaient prêts; j'embarquai 50 charges et 30 hommes de la compagnie n° 2, et je mis à la remorque de la barque le bateau d'acier, la *Dorothée*, avec l'ordre de le mener à la rame en temps calme, mais de le touer s'il ventait. Le départ a eu lieu dans d'excellentes conditions : sans vent, les hommes ramant et chantant joyeusement. La *Dorothée* a comme équipage 4 rameurs et 1 timonier. Je compte envoyer de la même façon, demain, le *Bluenose*, et, dans ce but, j'en ai rassemblé les sections aujourd'hui. Les ânes nous donneront, je le crains, beaucoup d'ennuis, car nous ne pouvons qu'en embarquer, au maximum, un ou deux dans chaque barque. A ce jour, nous avons déjà fait passer 140 hommes et 120 charges. J'espère que les deux bateaux de Mpala arriveront demain, avant l'entrée à Karema de Jacques et de son expédition. Ce sont les Pères d'ici qui choisissent les équipages des barques : 14 matelots par bateau. Tantôt marchant à la voile, tantôt ramant, il leur faut d'ordinaire quinze bonnes heures pour aller jusqu'au mont Rumbi.

14 octobre.

Dieu soit loué! Une barque est arrivée à 8 h. 1/2. Le vent du nord, qui soufflait hier, l'avait poussée à 30 kilomètres de trop vers le sud. Son équipage affirme que l'autre canot a dû être poussé jusqu'au cap Pimbwi, à 50 kilomètres au sud. Si cela est vrai, cette dernière barque ne sera pas ici avant deux jours. Ces gens, qui sont censés ramer, laissent, je pense, le vent les conduire et s'en vont à son gré dans toutes les directions possibles.

Si un blanc se trouvait dans le canot, il est possible qu'ils marcheraient bien; mais si on les abandonne à eux-mêmes, ils flânent.

Le nom du supérieur de Karema est Père Randabel. C'est un homme excessivement aimable, très doux et hospitalier, connaissant à fond toutes les questions qui concernent l'Afrique centrale.

Il fait très chaud ici, pendant le jour, à partir de 9 heures du matin jusque 4 h. 30 de l'après-midi. Sous la tente, malgré la brise, on est très incommodé par la chaleur, bien qu'on soit en manches de chemise; mais il y a quand même une énorme différence entre la plage du lac et les camps établis dans les poris auxquels nous avons été habitués depuis neuf semaines. On est très heureux de laisser errer les yeux sur les bonnes eaux du lac. La côte opposée disparaît, pendant huit heures de la journée, derrière un hâle enfumé. Pimbwi n'est ordinairement visible que le matin jusqu'à midi et le soir.

Il y a peu ou pas de vie animale aux environs immédiats de notre camp, la plage est trop sablonneuse et stérile; mais au nord et au sud, les hippos, les crocodiles, les antilopes, les oies, les canards, les pluviers, les courlis et les sangliers abondent; il y a également quelques types magnifiques de martins-pêcheurs avec de longs becs rouges et des ailes bleu de ciel frangées de plumes blanches et noires. J'ai noté deux sortes de courlis et trois de canards, mais on a peu de temps de s'occuper de ces choses.

Notre guide et moi, nous avons supputé les étapes de chez Joubert jusqu'à la capitale de Msiri. Il les évalue à 25 journées, soit un mois, et voudrait passer par la pointe septentrionale du lac Moero. Moi, au contraire, je voudrais me tenir au nord, plus éloigné de l'influence des Arabes, jusqu'à ce que le Moero, au moins, soit passé.

J'ai déjà dit que les Wamarungu donnent le nom de Mu-reimba ou Liemba au lac. C'est ce qui amena Livingstone à appeler la partie méridionale du lac le « lac Liemba ». Il a passé la Lukuga sans la remarquer, mais il a noté, au contraire, la Lufuko

Après des peines infinies, j'ai pu faire partir à 7 heures et demie du soir le bateau qui est arrivé ce matin. 33 hommes et un âne étaient à bord. Il n'y a que deux *dhow*s sur le lac; tous deux sont à Ujiji et sont fort occupés à faire passer du monde à cet endroit. On y demande 1 *jora* par tête comme prix du passage.

A minuit et demi, le troisième bateau est arrivé, et, en 40 minutes, j'ai pu le renvoyer avec 33 autres porteurs. J'ai tout simplement pris en mains moi-même la direction de l'affaire et épargné ainsi au moins deux heures. Chaque bateau qui arrive exige un nouvel équipage, car les matelots qui le montent sont fatigués. Il faut, pour le diriger, en moyenne 13 matelots, qui me coûtent 1 doti de 6 mains par tête.

Nous avons fait passer à ce jour, de l'autre côté du lac, 200 hommes et près de 120 charges, plus un âne et un bateau d'acier. Pas de signe de l'arrivée des bateaux de Mpala. Ils auront été poussés par le vent au delà du cap Pimbwi.

15 octobre.

Voici cinq jours entiers que je suis arrivé, et je m'attends à devoir encore séjourner pendant cinq ou six jours, avant que tout mon monde soit passé.

Le vent du nord souffle à 11 heures du matin et empêche absolument les barques d'appareiller pendant le jour. Si les bateaux partaient le matin, le vent du nord les surprendrait et les pousserait au loin vers le sud. Le meilleur moment pour mettre à la voile est à la tombée du jour. On rame alors avec l'appui d'une brise de l'est. Quand survient le vent du nord, le canot est à l'abri sur l'autre rive.

16 octobre.

J'ai fait un tour d'une demi-lieue avec le *Bluenose*, à titre d'essai. Il se comporte superbement au milieu des vagues.

Jacques, ses adjoints blancs et quelques Askaris sont arrivés vers 1 h. 15 du soir. Jacques, depuis son départ de Tabora, a tout laissé entre les mains de Dosa-bin-Suliman, au point de vue de la direction de la caravane. Il n'était donc qu'un simple passager. Deux maîtres dans une caravane s'entendent rarement, et dans ce cas-ci, Dosa et Jacques n'ont absolument pas fait exception.

Pas de bateau de la côte ouest.

17 octobre.

La caravane de Jacques est arrivée ce matin. Il ne prend que quelques Askaris avec lui de l'autre côté du lac. Le reste de tous les porteurs est payé ici. Une partie des Askaris est payée par Sewa à la côte.

Les jours se passent, et je ne parviens pas à hâter le départ du reste de mon expédition. On se sent réellement impuissant. Voici 48 heures qu'il souffle un vent du sud, ce qui empêche tout bateau de traverser le lac de l'ouest à l'est. Avec un bateau pourvu d'une quille, on pourrait arriver en une bordée d'en face à Karema; mais avec ces misérables baquets antédiluviens, il est inutile de tenter d'autre mouvement que de se laisser aller avec le vent.

(A continuer.)

Cap. STAIRS.

LES BAMBOUS

Le bambou (1) n'a été observé ni sur les rives du Congo, ni sur celles du Kassaï, ni sur celles du Sankuru. Mais il abonde au Katanga, où son extension paraît être limitée vers le nord par le 8° parallèle, vers l'ouest par le 25° degré de longitude.

Les explorateurs belges l'ont rencontré pour la première fois sur leur itinéraire de Luzambo à Bunkeia, dans la région accidentée qui sépare le Kilubilui du Lufoi, où ils ont également trouvé plusieurs espèces de *Begonia*. Dans cette contrée, on trouve le bambou en grosses touffes au fond des ravins humides qui séparent les collines. Les tiges atteignent le diamètre du bras et une hauteur dépassant 15 mètres.

On le trouve généralement au Katanga dans des conditions analogues, c'est-à-dire le long des ruisseaux encaissés ou même dans toutes les petites vallées quelque peu humides. Il est particulièrement abondant dans les vallées du Kundelungu, sur les bords de la Lufila supérieure et de ses affluents, sur les bords du haut Lualaba et des affluents des deux rives.

Il se présente presque toujours en grosses touffes assez denses, des fourrés, séparés par quelques mètres d'espaces privés d'herbes. On rencontre fréquemment ce genre de forêts de bambous au sol dénudé, et souvent l'enchevêtrement des tiges y rend la marche difficile.

Le bambou du Katanga, subissant le sort commun à un grand nombre d'espèces ligneuses, perd son feuillage à la saison sèche et se couvre, lors du retour des pluies, d'une épaisse frondaison de petites feuilles lancéolées.

Les habitants du Katanga n'en font pas grand usage. A peine l'emploie-t-on dans certaines localités pour la confection de la toiture des cases ou pour quelques autres usages analogues. En tout cas, cette plante n'est pas, comme en Asie, employée à des usages variés qui la rendent absolument indispensable.

Quoique si abondante dans le sud-est, elle n'est pas, d'une façon générale, extrêmement répandue dans le bassin du Congo.

Dans sa récente expédition à la recherche de Crampel, M. J. Dybowski a traversé une région couverte de bambous, sur la ligne de faîtes entre le bassin de l'Ubangi et celui du



Fourré de bambous.

Chari, vers 7° latitude nord et 17° 50' longitude est. Les bambous y étaient accompagnés de cycadées (*Ancephalartos*) et d'une euphorbe en forme de cactus.

Dans la région de l'Uelle et de ses affluents, Junker et Schweinfurth ont rencontré le bambou en forêts énormes où ces végétaux atteignaient une hauteur considérable et s'enchevêtraient si bien que, par une pluie battante, on pouvait traverser la forêt sans être mouillé.

Toute la ligne de faîtes entre le bassin de l'Uelle et du Nil, sur une étendue de plusieurs dizaines de kilomètres carrés, est couverte de fourrés de bambous. L'espèce de ces derniers, si largement répandue dans cette partie centrale du continent, est la même que celle qui joue un si grand rôle sur les degrés inférieurs des hautes terres d'Abyssinie. Par ses jeunes scions, elle rappelle dans ses massifs les carrés d'asperges de nos jardins à la fin de l'été : des centaines de rejets s'élèvent d'une même souche et saluent gracieusement le sol vers lequel elles s'inclinent par des courbes charmantes. Ce bambou paraît avoir les mêmes habitudes que le bambou indien, introduit dans les jardins du Caire, où il est cultivé avec succès. La hauteur est la même, de 40 à 50 pieds, mais les tiges ne sont pas toujours aussi fortes dans l'espèce abyssinienne que dans celle de l'Inde.

(1) Il ne faut pas confondre le vrai bambou (*Bambusa*, famille des graminées) avec ce que les Européens de la côte d'Afrique désignent sous ce nom, c'est-à-dire le *bourdon* ou *bordao* des Portugais, le *bambou* des Anglais. Il ne s'agit là que du rachis, très fort et très long, de plusieurs espèces de palmiers, notamment d'un *Raphia* et d'un *Phoenix*. Ce bambou ou bourdon des factoriens est employé à divers usages, entre autres comme support de hamacs, à la confection de chaises, de lits, etc.

LE CAPITAINE POPELIN

Né à Schaerbeek (Bruxelles) le 7 décembre 1847. — Capitaine au corps d'état-major.

S'embarque pour Zanzibar en mars 1879. — Quitte la côte le 8 juillet 1879. — Arrivé à Karema le 9 décembre 1879. — Part pour le Manyema le 6 avril 1881. — Mort à Mtoa (lac Tanganika) le 24 mai 1881.



C'ÉTAIT à l'aurore de l'entreprise africaine. Tandis que l'expédition du capitaine Cambier s'acheminait vers le Tanganika et y fondait la station de Karema, le comité belge de l'*Association internationale africaine* organisait une seconde expédition sous le commandement du capitaine d'état-major Popelin. Celui-ci devait se rendre d'abord à Karema, afin de ravitailler les stations, puis passer sur la rive occidentale du lac Tanganika. Il mena à bien la difficile mission qui lui avait été confiée, surmonta tous les obstacles et arriva à Karema le 9 décembre 1879, cinq mois après avoir quitté Zanzibar. Il avait trente-deux ans. De haute stature, taillé en plein bois, ayant une large carrure, doué d'une figure sympathique encadrée d'une barbe blonde, il semblait destiné à vivre un siècle. Gai, jovial, ayant toujours le mot pour rire, il savait être pour ses compagnons, dans les moments difficiles — si nombreux dans toute campagne africaine — un ami qui les distrait et les consolait. Brave comme son épée, il sauva l'expédition Roger menacée par Mirambo, et, en toute circonstance, il n'hésitait pas à affronter de face et sans peur le danger.

L'Association internationale africaine avait résolu d'échelonner au centre de l'Afrique une suite de stations hospitalières destinées à devenir des points de ralliement et de ravitaillement pour les explorateurs et les missionnaires. Popelin devait fonder un poste à Nyangwe, sur le Congo. Diverses circonstances l'empêchèrent de remplir sa mission tout d'abord. Le 6 avril 1881, il se mit enfin en route de Karema pour Ujiji. Il avait

résolu de se porter en dow de cette ville arabe sur la côte occidentale du lac Tanganika, de fonder à Mtoa, alors occupé par les missionnaires de la *London Missionary Society*, une station dont le commandement serait remis à son adjoint Roger, puis de se diriger seul vers Nyangwe.

Ce plan audacieux montre bien la trempe du caractère de l'énergique officier. Dès le commencement de son exécution, il se buta à de grands obstacles qu'il parvint néanmoins à surmonter. C'est à Mtoa, où il se préparait à fonder la station projetée, qu'il mourut des suites d'un violent accès de fièvre hépatique. Pendant huit jours, il supporta stoïquement d'effroyables souffrances, puis s'éteignit doucement. Il fut enterré par les missionnaires anglais sur la pointe du cap Kimono. « C'est au sommet des falaises à pic, dominant les flots du Tanganika, écrit son ami O. Roger, qui l'assista à ses derniers moments, que repose le vaillant lutteur, mort à la peine et endormi dans sa jeune gloire. Sa tombe solitaire sera respectée par les indigènes et deviendra, j'en suis persuadé, un lieu de pèlerinage pour les voyageurs qui, après lui, se dirigeront vers le Manyema. »

La mort de Popelin causa une grande et pénible émotion en Belgique. C'était l'époque en quelque sorte héroïque de l'œuvre africaine qui se butait à des difficultés et à des obstacles innombrables. Mais il importe de faire remarquer que, loin d'affaiblir l'enthousiasme des amis de l'œuvre, cette perte ne fit qu'accentuer le mouvement qui s'affirmait. Ils furent nombreux ceux qui sollicitèrent l'honneur d'aller remplacer sur les bords du grand lac le champion qui venait de mourir à la tâche. Les grandes idées exigèrent toujours de grands dévouements.

Crespel, Popelin, Ramaekers ont étayé de leur vie et cimenté de leur sang l'édifice naissant. Il n'est pas de grande entreprise, pas d'œuvre durable, qui n'exige ainsi de douloureux et pénibles sacrifices. Et c'est toujours l'élite, celle de ceux qui ne marchandent ni leurs peines ni leurs travaux, qui est ainsi éprouvée.



Une vue du village de Bena-Uadiembenga (haut Sankuru). (D'après une photographie de M. F. Demeuse.)

LES BALUBA

LES Baluba, cette race de penseurs, comme les appelle Wissmann, ont une civilisation relativement avancée et tendent à se rapprocher des blancs. Déjà dans le fascicule 13 de cette année, nous avons exposé à nos lecteurs du *Congo illustré* les sérieuses qualités de cette nation africaine. Lorsque Pogge et Wissmann les visitèrent en 1881, ils n'avaient jamais vu de blancs, et étant données leurs idées sur la métempsycose, ils accueillirent avec honneur les voyageurs. Ils les prirent pour des capitaines et des parents du roi qui, après leur mort, avaient fait une nouvelle apparition par delà la grande eau et revenaient dans leur patrie, blanchis par leur séjour dans les pays lointains. On leur rendit les noms qu'ils étaient censés avoir portés jadis ; les parents, les femmes vinrent leur témoigner la joie du retour ; on les rétablit même dans la possession des biens qu'ils avaient possédés. De même plusieurs marchands nègres de tribus éloignées sont tenus pour des revenants et comme tels accueillis en compatriotes. On ne tue pas les singes, dans l'idée que des parents se cachent sous ce déguisement d'animal. Tuer un singe est chez eux commettre un assassinat. Darwin eût trouvé chez cette nation, s'il l'avait connue, matière à des arguments intéressants pour sa célèbre doctrine.

De nombreuses familles baluba s'interdisent aussi la chair du chien, craignant de manger leur semblable. Jadis, cependant, ils étaient anthropophages.

☆

L'état social actuel des Baluba situés à l'ouest du Lubilache est réellement curieux à observer et revêt une nature toute pacifique. Ces Baluba appellent une partie de leur territoire le pays de *Libuku*, c'est-à-dire de l'Amitié. Ce nouvel état de choses date chez eux de 1870. A cette époque, les habitants de la contrée se refusaient à entrer en relations avec les étrangers, aucun marchand ne pouvait pénétrer sur leur territoire. Une révolution eut lieu à ce propos. Deux partis se formèrent : celui des vieux, des « conservateurs », partisans de l'ancien état de choses, et celui des jeunes, des « amis du progrès », désireux de faire abaisser toutes les barrières commerciales. Le roi et sa sœur se mirent du côté des « révolutionnaires ». La guerre civile fut terrible. Comme toujours dans des moments ainsi troublés, il y eut des excès ; de nombreux partisans du *statu quo*, hommes et femmes, furent massacrés ; le reste dut s'expatrier et alla établir des villages sur la rive droite de la Lulua.

La révolution politique fut en même temps religieuse et sociale : on introduisit dans le pays une religion nouvelle, celle des « fils du chanvre », des Bena-Niamba, fumeurs de chanvre qui occupent la rive gauche du Lubilache. Les Niamba s'interdisent l'usage des armes dans leurs villages; ils se donnent mutuellement l'hospitalité; chacun s'habille comme il lui convient; on ne fait plus de procès pour cause de sorcellerie et les jeunes filles ne sont plus vendues par leurs parents. Les cérémonies religieuses consistent simplement à se rassembler la nuit pour fumer le chanvre en commun. Malheureusement, le fumeuse narcotique opère dans la partie de la nation baluba qui l'a adopté de terribles ravages. La folie et les maladies de poitrine y sont devenues communes.



Suivant Pogge et Wissmann, les Baluba sont forts, courageux et d'une adresse étonnante comme chercheurs de pistes. Ils dédaignent la routine et, dans leurs fêtes, inventent toujours quelque chose d'original et d'imprévu. Leurs principales cérémonies sont celles de la réception des caravanes. Ils les accueillent par des danses et des cris, le roulement des tambours et le crépitement de la fusillade, et se revêtent de leurs plus beaux atours.

Quand une caravane de tributaires se présente, des farces cruelles se mêlent à l'accueil qu'on leur fait. Avant d'entrer dans le village, hommes et femmes sont tenus de prendre un bain en commun dans un ruisseau voisin, puis campent pendant une nuit en plein air. Le lendemain, ils se purifient dans un autre courant; puis, désormais dignes de se présenter devant le chef, ils vont, en état de nudité, s'incliner devant lui. On les badigeonne ensuite d'argile sur le front et sur la poitrine, ce qui est un signe de pardon. Puis la foule s'empare d'eux, on leur verse dans les yeux quelques gouttes de la liqueur du piment rouge et, en même temps, on leur fait subir une confession ou plaisante ou sérieuse. Enfin, ils sont libérés et on s'efforce, par des présents et des festins, de leur faire oublier les désagréments de la réception.



Une forme curieuse de communisme existe parmi les Baluba. Au lieu de faire leurs plantations à part et de travailler seuls dans un isolement farouche, les cultivateurs travaillent en communauté et bêchent en commun l'ensemble des champs, qui se composent cependant de parcelles distinctes : telle étendue de manioc, où tous les habitants d'un village reconnaissent leur part, se présente en un tenant de plus de dix hectares, sans fossés ni limites. Les « fils du chanvre » sont presque exclusivement agriculteurs : on ne chasse plus l'éléphant dans leur pays; depuis l'introduction des armes à feu, cet animal est exterminé. Le caoutchouc, de bonne qualité, est un de leurs principaux articles de commerce. Pogge a introduit chez eux la culture du riz, qui se développe rapidement. Les industries étaient rares naguère chez les Baluba; ils se bornaient à tisser les étoffes en fibres de palmier et à fabriquer du sel extrait des cendres d'une plante qui croît dans les eaux saumâtres, sur les rives de la Lulua. Presque tous les objets manufacturés dont ils avaient besoin, tissus, meubles et armes, leur venaient du pays des

Kioko et du Bihe. Ce sont d'ailleurs, principalement les Bihenos qui sont leurs initiateurs en civilisation. Maintenant, imitant les Européens, ils se taillent des pantalons et des jaquettes, fabriquent des chaises longues et des pliants; ils ont même appris à tricoter. Chaque travail est placé par les Baluba sous la protection d'un ancêtre, car, comme nous l'avons déjà dit, la vie, d'après eux, se continue au delà du tombeau et les esprits interviennent dans le gouvernement du monde. Reclus, auquel nous empruntons de nombreux détails de cette notice, considère les Baluba comme comptant parmi les races les plus perfectibles de l'Afrique.

Les Baluba, qui ne tissent pas le chanvre, sont loin d'avoir atteint le degré de perfectionnement de leurs frères les Niamba. Ils sont presque nus, portent quelques tatouages discrets et se couvrent de peintures éclatantes. Leur tête est rasée ou coiffée de petites tresses. Dans chaque village, des fétiches à figure humaine et peints en rouge s'élèvent à l'ombre des grands arbres.

Luluaburg, la station fondée par Wissmann, est une des plus prospères de l'État du Congo. Elle doit en partie sa prospérité aux ressources en tout genre qu'elle a trouvées chez les Baluba qui l'entourent.

Ceux-ci ont cherché à imiter les constructions des Européens et se sont bâti des maisons confortables. Leurs maçons sont devenus très habiles et il s'est créé parmi eux diverses industries. A 30 kilomètres au sud de Luluaburg se trouve la ville indigène de Mukenge, où réside le grand chef des Bena-Niamba. Celui-ci est le propriétaire universel du sol, mais ses produits appartiennent à celui qui les a obtenus par son travail. Un quart du gibier tué dans son empire lui revient de droit, et il prélève une part sur les marchandises amenées par les caravanes. Après lui, le plus grand personnage de l'État est une de ses sœurs, prêtresse de la religion du chanvre. La tradition veut qu'elle se dépouille de tous ses vêtements quand elle s'adresse à la foule.



La gravure qui accompagne en supplément hors texte ce fascicule, représente les fils du grand chef Kasairé-Bambo, des Baluba. Ce sont les jeunes gens qui ont accompagné l'expédition Wissmann et de Macar, comme sauvegarde, à son retour à la station de Luluaburg, afin de faciliter le voyage à travers les populations.

En tête de cet article, nos lecteurs peuvent voir une vue bien intéressante. Elle représente une rue du village de Bena-Uadiembenga. Celui-ci forme une agglomération d'environ 4,000 âmes, située sur la rive gauche du haut Sankuru, et a pour chef Belingu, de la famille des Bena-Bakuba. De belles grandes allées, plantées de bananiers et de palmiers, parfaitement alignés, sillonnent le village. Les huttes sont de forme rectangulaire, assez élevées et munies d'une porte glissant latéralement sur une tringle. Les parois sont faites au moyen d'écorces d'arbres assujetties par des bambous; le toit est construit en feuilles de palmier. De grandes plantations de manioc, cannes à sucre, maïs, entourent le village. On a souvent confondu les Bakuba avec les Baluba. Il importe cependant de rappeler que les Bakuba, voisins des Baluba, en diffèrent absolument comme mœurs et comme langage.





Construction des culées du pont de la Mia. (D'après une photographie du capitaine Weyns.)

LE CHEMIN DE FER DU CONGO

LE PONT DE LA MIA

DANS notre précédent numéro, passant en revue les principaux ouvrages d'art que rencontre le chemin de fer depuis le kilomètre 8 jusqu'au kilomètre 40, où les travailleurs sont arrivés à l'heure actuelle, nous indiquions la présence, à la cumulée 22.600, d'un pont de 30 mètres sur la Mia.

Cette rivière, qui est l'un des plus importants affluents de droite de la Mpozo, est franchie par la ligne à peu près au milieu de son cours. Pendant la saison sèche, époque à laquelle a été prise la vue que nous reproduisons aujourd'hui, la Mia est presque complètement à sec. C'est à peine si un mince filet d'eau, qui alimente quelques arbustes et de hautes herbes, coule dans le large lit de la rivière. Mais pendant les pluies, le ruisseau devient une rivière au cours rapide, torrentueux, et son lit semble trop étroit pour recueillir les masses d'eau que lui envoient les montagnes.

Aussi la direction en Afrique a-t-elle choisi cette partie de l'année, particulièrement favorable aux travaux, pour construire rapidement les deux grandes culées dont on aperçoit la base sur notre gravure et qui sont destinées à supporter le pont définitif du chemin de fer.

Ces maçonneries, faites au moyen des meilleures roches provenant des déblais, sont terminées, et un pont de service en bois, qui sera employé également au montage du pont définitif, permet à la locomotive de traverser la rivière.

La photographie que nous reproduisons en tête de notre article a été prise de la rive droite de la Mia, l'appareil étant tourné du côté de Léopoldville. Au premier plan, on aperçoit la petite voie Decauville servant à amener les matériaux à pied d'œuvre. A droite, un groupe de soldats de la compagnie auxiliaire.



BALUBA



Huttes du village de Mpala. (D'après une photographie du capitaine Jacques.)

DE ZANZIBAR AU KATANGA

JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS (1891-1892)

VI. — SUR LE TANGANIKA. (Suite.)

Une pêche opulente. — Les poissons du Tanganika. — En chasse au gibier d'eau. — La mission de Karema.

J'ai fait une nouvelle promenade avec le *Bluenose*, muni cette fois d'hameçons. J'ai agrafé pour le moins 40 grands poissons; je les amusais, puis, quand ils se sentaient pris, ils faisaient un grand bond hors de l'eau, et arrachaient ainsi le triple hameçon qui se trouvait encastré dans leur mâchoire. J'ai eu ainsi 6 hameçons de brisés dans l'eau claire, et beaucoup d'autres qui me furent arrachés des mains. Quelques-uns des poissons étaient énormes et tiraient à la ligne avec la force d'un homme. A midi, de hautes vagues se sont soulevées sur le lac. Je plains les barques surprises par elles loin de la terre.

Les deux canots prêtés par les Pères de Mpala sont arrivés dans le courant de l'après-midi. Bonchamps m'écrivit que les vivres sont rares à Rumbi. Il paraît que trois blancs ont livré combat aux Arabes dans le haut Congo. De quoi?

Une chose curieuse, c'est que lorsque Stanley circumnaviga le lac, et quand Livingstone et Cameron en longèrent les rives, ils ont tous constaté la présence d'îlots flottants que, depuis sept ans, pas un seul des Pères français, dans leurs nombreux voyages, n'a aperçus. Cela prouve, selon moi, qu'à l'époque de Stanley, de Livingstone et de Cameron, le lac montait et, dans ce mouvement ascensionnel, arrachait

des lambeaux de terrain marécageux qui flottaient ensuite sur ses eaux. Maintenant que le niveau du lac s'abaisse, cela est devenu impossible. De là la disparition de ces îlots flottants.

La signification du mot « karema » ou « kalema » est prendre, saisir.

Dimanche, 18 octobre.

Reçu une longue visite, dans ma tente, de tout le personnel blanc de Jacques et de deux missionnaires. Le supérieur, le Père Randabel, est un charmant causeur; je comprends parfaitement son français. Il porte un grand intérêt aux indigènes, mais il hait les Arabes et voudrait les battre et les chasser du pays. Ils font un tort énorme au succès de la prédication des missionnaires, à cause des exemples d'immoralité qu'ils donnent aux noirs.

A 8 heures du soir, je pus faire partir les deux barques de Mpala, emportant 106 charges, 40 hommes et 2 ânes, le tout aux soins de Moloney et de Robinson. Il me faudra encore 4 chargements de barque pour finir la besogne et pour que je puisse passer de l'autre côté. 8 barques ont déjà été envoyées. Je puis espérer pouvoir partir mercredi, car, si je laissais des hommes derrière moi, ils pourraient me

rattraper, pensant que, de l'autre côté, je réorganise ma caravane.

Je crois que la fibre que le Père Randabel m'a donnée est du chanvre. Si cela était exact, ce serait une chose bien importante pour l'État indépendant.

19 octobre.

Les trois bateaux de Karema sont rentrés. Deux d'entre eux exigent des réparations qui demanderont toute la journée de demain au moins. J'ai pu expédier le troisième à 9 h. 30 du soir avec 30 hommes, 14 charges et 1 âne.

J'ai capturé trois très grands poissons ce matin. Deux étaient de l'espèce appelée *pamli* et pesaient à peu près 40 livres chacun. Le troisième, plus petit, pesait de 9 à 10 livres, et est nommé *wangwa* par les habitants. Ce dernier est des plus curieux. Il est tacheté de jaune et de vert, a une tête en forme de balle de fusil et possède des dents qui sont toujours visibles et ressortent extérieurement, couvrant les genèves. Il est très amusant à pêcher; il court et saute comme le saumon. Sa chair est agréable. Les indigènes en sont très friands, mais n'ont pas de moyen pour le prendre.

La plage est littéralement couverte, par places, de coquillages rejetés par le flot, et qui ressemblent à nos bucardes ou *whilks* ordinaires.

20 octobre.

Ce soir, après beaucoup de rafistolages et de flâneries, je suis parvenu à expédier les deux bateaux de Mpala avec 70 hommes, 55 charges et 1 âne acheté à la mission. J'ai fait don aux Pères, pour les remercier de toutes leurs bontés à mon égard, de la somme de 20 dollars M.

Le *Blunose* nage sur les flots avec l'aisance d'un canard, et je voudrais pour beaucoup l'emmener avec moi à mon retour en Angleterre. Un des officiers du capitaine Jacques s'est embarqué sur ce petit canot. Le capitaine Jacques est un homme très intelligent et, je crois, très clairvoyant. Malheureusement, il est imbu de la même idée que les missionnaires français, c'est-à-dire que tous les Arabes devraient être massacrés, ce qui, à leur avis, amènerait la pacification du pays. Absurdité ! « *Nonsense.* »

La contrée ne serait pas pacifiée par le massacre de tous les Arabes; il faudrait d'abord soumettre les indigènes. Plus d'une tribu saluerait le blanc comme son sauveur contre les Arabes, mais, plus tard, se mettrait à le haïr et chercherait à s'en débarrasser. Le blanc devrait alors être assez fort pour contrecarrer ces desseins et rester le gouverneur des noirs au lieu d'être son esclave. Rien, en effet, n'abaisse plus l'Européen que d'être soumis au noir à l'état sauvage.

21 octobre 1891.

Je me suis procuré de nouveau un canot et je suis parti ce matin pour la pêche, ayant quelques moments de loisir. J'ai réussi à prendre un poisson d'au moins 20 livres. J'ai ensuite préparé notre courrier de la côte, comprenant trente et une lettres, cousues dans une enveloppe de toile imperméable très épaisse.

Les naturels du Fipa fabriquent des étoffes grossières, mais très durables, avec du coton qui croît en quantité chez eux. J'en ai vu des spécimens à la mission, où on s'en servait pour recouvrir de longs fauteuils. Ces tissus conviennent parfaitement pour cet usage ainsi que pour confectionner des vêtements.

C'est chose intéressante que de calculer ce que coûte l'expédition de mes lettres pour l'Angleterre ou ailleurs. J'arrive, pour chaque pli, à la somme de 4.35 dollars M., soit environ 14 shillings.

22 octobre.

Dosa me donne les renseignements suivants : Mohamed-ben-Salim, l'Arabe qui se trouve à Kirando, est appelé Kipipiri par les indigènes. Son frère est Mohamed-ben-Salim-ben-Rachid et réside dans l'Urua. Tous deux travaillent pour le compte de Suleiman-Massiend, de Tabora. Hamis-ben-Salim, le Belutchi, est appelé Uturutu par les indigènes. Le chef des Arabes de l'Itawa est Abdallah-ben-Suleiman. Après lui vient Ramatha.

J'ai quitté le camp la nuit dernière à minuit, dans un canot appartenant à la mission. Je me rendais à l'embouchure de la Lifume, à 5 kilomètres au nord, pour me livrer à la chasse aux canards. Nous avons huit payeurs, commandés par Kifimbo. Favorisés par un beau clair de lune, nous avons accompli le trajet en une heure, et nous avons dormi le restant de la nuit sur les bancs de sable. Depuis le point du jour jusqu'à 8 heures, j'ai arpenté la plage, à la recherche de canards et d'oies. J'en ai tiré huit superbes. Les canards sont nombreux, mais très sauvages. A partir de 8 heures, il était inutile de chercher à les rejoindre. Je me suis alors enfoncé dans les terres, pendant une heure, sans rien rencontrer. Je retournai donc vers le canot et j'étais à mi-chemin quand j'aperçus trois antilopes. J'en abattis une : c'était une femelle. La balle de mon Winchester lui avait traversé d'outre en outre les deux épaules.

J'ai rencontré quatre ou cinq espèces de canards, deux espèces d'oies, dont l'oie commune égyptienne, aux yeux cerclés; trois sortes de pluviers, de grands courlis, des échassiers à pattes rouges, des cigognes, des grues, des hérons, des guignards. J'ai aperçu quelques bécassines; je me suis dirigé de leur côté, mais sans parvenir à les atteindre. J'ai particulièrement admiré le superbe plumage des grands courlis. A 10 heures du matin, nous étions de retour au camp.

La station de la mission était autrefois une station internationale belge érigée par le Roi. Le capitaine Cambier en a été le fondateur. Storms lui a succédé, puis sont venus les missionnaires. Pendant qu'il était à la tête de la station, le capitaine Storms eut une querelle avec le chef Kasagara, mais il obligea celui-ci au calme. C'est une erreur que d'avoir à Karema un autre poste qu'une mission, car cet endroit n'est pas situé sur une route fréquentée et les nouvelles y parviennent toujours tard. Pour une mission, c'est un lieu très propice, car on n'y est pas sous l'influence musulmane, qui contrarie la prédication dans ce pays. J'ai remarqué que les Arabes se sont emparés de tous les principaux centres dans cette partie de l'Afrique et qu'ils ont mis la main sur les meilleures routes. A preuve Kirando, où le lac est étroit; ce serait là un excellent poste pour les Allemands. Il empêcherait en grande partie l'abominable pillage qui se pratique dans l'État indépendant.

Je me demande avec anxiété comment je traverserai le lac. Aucun bateau n'est arrivé depuis lundi, et cependant deux devraient être ici depuis une couple de jours.

23 octobre.

J'ai passé une journée à ne rien faire, en attendant les bateaux qui ne sont pas encore rentrés.

La station de Karema est dans une bonne situation, elle est établie sur une pente douce, au pied de quelques montagnes, qui ont une altitude de 150 à 250 pieds au-dessus du lac. Les bâtiments sont à 155 pieds au-dessus de ce dernier, bien que jadis le pied même de la rampe où ils se trouvent ait été battu par les eaux. Celles-ci se sont retirées de 820 mètres, si bien qu'il est devenu difficile de s'en procurer. Voici quel est l'aspect général de la station : Un grand tembe, construit à la manière des Wanyamwzi, entoure un bâtiment central, élevé et spacieux, qui forme l'habitation des blancs. Les enfants et les serviteurs de la mission vivent dans le tembe, lequel est de forme hexagonale. Au dehors, dans des huttes d'herbe et d'argile, se tiennent les hommes et les femmes auxquels s'intéressent les prêtres et qui font la grosse besogne de la mission. L'église est en dehors du tembe. C'est, sans aucun doute, le bâtiment le mieux construit et le mieux achevé que j'aie vu jusqu'ici dans l'intérieur de l'Afrique. Il a 60 mètres de long ; sa largeur et sa hauteur sont en proportion. Le toit est supporté par des arches faites de pierre et d'argile, innovation qui souleva l'admiration des indigènes. Il est formé de tuiles en argile cuite, absolument supérieures et qui sont solides et durables.

A une distance d'environ 92 mètres au sud, il existe un autre tembe servant d'habitation aux indigènes convertis à la religion des missionnaires. En dessous de la montée où s'élève la station, au sud-ouest et au nord-ouest, s'étend la plaine, autrefois couverte par les eaux du lac et maintenant transformée en champs et en jardins dont les produits servent à l'alimentation de la mission. Le mtama, le manioc et le maïs sont les principales productions constituant le ravitaillement des noirs. Les Pères ont à leur disposition des cultures de riz et de froment d'excellente qualité pour leur alimentation personnelle. Ils disposent en outre d'un jardin potager de premier ordre. Malgré la saison sèche, on nous a servi des haricots, des oignons, des choux et d'autres légumes pendant tout notre séjour. Les Pères ont planté des papayers, des bananiers, etc., qui sont surchargés de fruits.

J'ai remarqué que partout où est établie une mission française, on trouve de l'huile, du pain et des légumes, tandis que peu de stations anglaises possèdent ces trois utiles condiments de la diète africaine. Entre autres choses, les Pères fabriquent d'excellent tapioca avec du manioc, et du vinaigre au moyen des bananes. Ils ont trente têtes de bétail, qui sont ici depuis des années, n'augmentant ni ne diminuant en nombre, car la terrible « sotoka » ou épizootie n'y a pas encore fait son apparition.

En dessous et à l'avant du bâtiment principal, se trouve le cimetière, où reposent, dans des tombes simples mais d'un aspect convenable, trois Pères qui ont donné leur vie pour tâcher d'arracher le pauvre Africain à la barbarie. Il est une des inscriptions du cimetière touchante en sa simplicité : c'est celle du père Josset, le supérieur, qui mourut le jour même où nous quittâmes Bagamoyo, et dont les gens de la côte doivent seulement apprendre la mort en ce moment. Une simple croix de bois porte ces seuls mots :

ICI REPOSE

le R. P. JOSSET, décédé le 4 juillet 1891.

R. I. P.

La mission est en relations constantes, au moyen de bateaux, avec Rumbi, Mpala et Kibanga. Les Pères se rendent fréquemment d'un endroit à un autre. Ces trois points sont maintenant délivrés de l'influence déprimante des Waswahili, qui imitent les musulmans, et les Pères peuvent diriger leur mission avec la certitude d'avoir une certaine influence sur les indigènes. Ils n'apprennent à ceux-ci ni à lire, ni à écrire, et ils ne s'attachent pas à leur faire accomplir des choses qui ne peuvent leur être d'aucune utilité dans l'avenir, mais ils en font des « fundis », c'est-à-dire des artisans, charpentiers, forgerons, etc. Ils les prennent jeunes et les initient ainsi facilement à la pratique de ces métiers.

J'ai éprouvé une profonde impression chez ces Pères, en voyant le calme, la tranquille ardeur avec laquelle ils poursuivent leur tâche et l'achèvent. C'est une chose toute nouvelle et à laquelle on n'est pas habitué en Afrique, surtout dans les caravanes, où règnent trop souvent, hélas ! le bruit et une hâte fiévreuse.

Je ne suis plus autant d'accord avec les Pères en ce qui concerne le jeu politique auquel ils se livrent dans les districts du lac. Leur but et le mobile de leurs actes me paraît, à moi étranger, la disparition complète de toute influence arabe ou mahométane des contrées où ils espèrent répandre leurs prédications. Cela est parfait à leur point de vue, car le mahométan exerce un grand pouvoir sur les indigènes et il est directement hostile à la doctrine chrétienne. Mais il faut encore considérer autre chose : ces Arabes sont puissants, ils connaissent le pays mieux que nous, blancs ; ils savent marcher d'accord quand le danger les menace ; ils possèdent des armes et ont beaucoup d'hommes pour s'en servir. Ils haïssent du plus profond de leur âme ces « usurpateurs », ces intrus, ces chiens de Nazaréens.

Si, dans ces circonstances, on amenait les Arabes à se battre, personne ne pourrait prédire quelle serait la fin de tout cela.

Des missions isolées, situées au loin, dans le cœur du pays, seraient surprises et leurs habitants massacrés. La vie et la propriété courraient toute sorte de risques. Des prêtres, quels qu'ils soient, ont-ils le droit, par suite de leur sincérité mal entendue et de leur zèle inconsidéré pour leur branche religieuse, de rendre possibles de pareils dangers ? Non, certainement. Il appartient aux gouvernements, qui disposent de la force et qui peuvent faire respecter par la force leurs principes d'administration, il appartient, dis-je, aux gouvernements de lutter ouvertement avec ces Arabes, et de les amener, si c'est nécessaire, par la coercition, à rester dans l'ordre, non parce que ce sont des *musulmans*, mais parce que ce sont des chasseurs d'esclaves.

Et cela m'amène à insister de nouveau sur ce que j'ai dit précédemment, à savoir que, pour obtenir un vrai succès, les missionnaires doivent suivre l'établissement d'un gouvernement stable, et non le précéder. Ils auront ainsi la sécurité et l'indigène *les respectera*, premier degré efficace pour obtenir sa croyance dans l'enseignement qu'ils cherchent à lui inculquer.

(A continuer.)

Cap. STAIRS.



LES SINGES ANTHROPOMORPHES DU CONGO

II

Le gorille se tient dans les forêts des montagnes ou dans les régions qui précèdent immédiatement celles-ci; il recherche de préférence les parties qui offrent une alternance agréable de collines et de vallées, dont les hauteurs sont couvertes de bois et les vallées d'herbes et de broussailles. Il va sans dire que ces singes résident toujours dans des lieux où ils trouvent en abondance les fruits qu'ils préfèrent, et ceux-ci appartiennent, d'après Hartmann, aux végétaux suivants: 1° au palmier à huile (*Elæis guineensis*), auquel il enlève aussi les feuilles non encore développées, formant le chou dit palmiste; 2° à une sorte de prunier qui porte une drupe farineuse, insipide (*Parinariu excelsum*); 3° au papayer (*Carica papaya*); 4° à des bananiers (*Musa paradisiaca* et *sapientium*); 5° à deux scitaminées (*Amouuu grauuu paradisi* et *malaguetta*) dont la dernière fournit, d'après Lindley, le poivre dit maniguette; 6° à l'*Amouuu grandifloruu*; 7° à un arbre qui produit une espèce de noix, dont le gorille brise la coque à l'aide d'une pierre; 8° à un arbre indéterminé dont les fruits ressemblent aux cerises. Du Chaillu dit que l'animal est aussi très friand de cannes à sucre et d'ananas sauvages. Il est certain, d'après Koppenfels, que pendant la nuit le gorille s'approche des plantations pour dévaliser les champs de cannes à sucre et les rizières. Savage nous apprend que ce singe dévore également des animaux auxquels il fait la chasse, ainsi que des cadavres humains. Cela n'a rien d'étonnant, car les sujets tenus en captivité se comportent comme de parfaits omnivores et montrent même une prédilection pour les œufs et la viande.

Le gorille vit en famille, composée du mâle, de la femelle et de petits d'âge différent, dans les parties touffues des forêts. On sait que la croissance des grands singes n'est pas beaucoup plus rapide que chez l'homme des pays chauds; il est donc probable qu'ils ne se reproduisent pas avant l'âge de 10 à 12 ans.

✽

Cet animal mène une vie nomade, se déplace à mesure que la nourriture vient à manquer et passe la nuit à l'endroit où il se trouve au coucher du soleil. Suivant von Koppenfels, il construit un nid sur les arbres et choisit pour cela un tronc droit de la grosseur de 30 centimètres environ, casse et courbe les branches les unes vers les autres à une hauteur de 5 à 6 mètres, et les recouvre de feuilles et de mousse. Ce nid ne sert cependant qu'aux jeunes, ainsi qu'à la mère si sa présence leur est encore indispensable; quant au père, il s'accroupit au pied de l'arbre, le dos appuyé contre le tronc, veille sur sa famille et la protège contre les attaques nocturnes des panthères. Ce détail confirme les observations de du Chaillu. Le jour,

ces animaux explorent les alentours de leur campement, où ils séjournent tant qu'ils y trouvent de la nourriture.

Ce singe marche habituellement en s'appuyant sur les quatre mains, les doigts des antérieures fléchis et le dos de la main tourné vers le sol, ce qui occasionne des épaissements épidermiques sur les phalanges; sa démarche est chancelante. Malgré sa forme trapue et lourde en apparence, le gorille grimpe avec beaucoup d'adresse et s'aventure jusqu'au sommet des arbres. Lorsqu'il circule sur les arbres, dit von Koppenfels, il essaye d'abord la solidité des branches, et quand une seule ne suffit pas, il en saisit trois ou quatre à la fois; il parcourt également des branches plus fortes, en avançant avec précaution.

Le même voyageur a vu des individus sauter, à son approche, d'une hauteur de 10 à 15 mètres et s'élaner avec une extrême impétuosité à travers les taillis. Aussi, l'opinion de von Koppenfels est que le gorille n'attaque jamais l'homme et qu'il l'évite même; mais que, s'il est acculé, il se met résolument sur la défensive, et sa force et son adresse en font alors un adversaire redoutable. Quand ce singe se voit en présence de l'homme, il commence par se dresser entièrement sur ses jambes, fait retentir l'air d'un rugissement formidable, montre les dents, hérisse les poils de la tête et de la nuque, et avance d'un pas lourd vers son ennemi. Ses yeux lancent des éclairs sauvages et féroces, et ses poings gigantesques tambourinent sa large poitrine. Si alors on se retire lentement avant que la fureur du singe ait atteint son maximum, il cesse de prendre l'offensive. Si, au contraire, on l'attend de

pied ferme, on doit choisir le bon moment pour tirer et le viser au cœur. « Il est de principe, dit du Chaillu, qu'il faut réserver son feu jusqu'au dernier moment. Si le chasseur tire et manque son coup, le gorille s'élançait sur lui, et personne ne peut résister à ce terrible assaut. Un seul coup de son énorme main éventre un homme, lui brise la poitrine ou lui écrase la tête. On a vu des nègres, en pareille situation, faire face au gorille et le frapper avec leur fusil déchargé; mais ils n'avaient pas même le temps de porter un coup inoffensif; le bras de leur ennemi tombait sur eux de tout son poids, brisant à la fois le fusil et le corps des malheureux. »

Les nègres, qui désignent le gorille sous les noms de *uljiua*, *njeiua*, *inuljiua*, *naguyala* et *n'ruugu*, suivant la localité, racontent sur cet animal les histoires les plus fantastiques, qui ont souvent été reproduites par des voyageurs. Ainsi, il est bien prouvé que ce singe n'attaque pas l'éléphant, qu'il ne se défend pas à coups de bâton, qu'il n'enlève pas les négresses, qu'il ne se construit pas de cabane, etc.

(A continuer.)

Dr ALPHONSE DUBOIS.



Crâne de chimpanzé adulte (mâle).



Crâne de gorille vieux.

LE CAPITAINE WEYNS

Né à Lodelinsart, le 29 juin 1854. Capitaine au régiment des carabiniers.

Premier départ le 15 février 1888. — Officier du ministère public et chef de la comptabilité de l'État à Boma. — Rentré en juin 1889. — Deuxième départ le 2 septembre 1890. — Capitaine de la Force Publique. — Commandant de la Compagnie auxiliaire du chemin de fer. — Substitut du procureur d'État et officier de l'état civil à Matadi. — Rentré le 21 août 1893.



Un militaire et un chercheur. Fort épris d'histoire naturelle. Caractère affable. Grand chasseur devant l'Éternel. A déployé les plus précieuses qualités dans l'organisation et le commandement de la Compagnie auxiliaire du chemin de fer.

Lorsque les ouvriers arrivèrent de tous les points de l'Afrique vers les chantiers de la Compagnie du chemin de fer du Congo, il fallut songer à instituer un corps de police, chargé de maintenir l'ordre dans ces masses d'hommes d'origine et de tempérament divers. Le 9 août 1890, un décret créa, sous le nom de « Compagnie auxiliaire du chemin de fer », une troupe spécialement destinée à la protection des travaux et à la garde de la voie ferrée. Ce corps est recruté parmi les travailleurs du chemin de fer par les soins du directeur de la ligne. Il compte actuellement 75 hommes; au début, c'étaient des Zanzibarites; aujourd'hui, ce sont presque tous des natifs d'Elmina (côte occidentale d'Afrique), qui ont demandé eux-mêmes à être soldats.

Cet effectif peut être augmenté au fur et à mesure de la progression des travaux, sur l'avis du directeur du chemin de fer et par la décision du gouverneur général.

Ses cadres se composent d'un capitaine au service de l'État du Congo. Les fonctions de lieutenant et de sous-lieutenant sont exercées

par des fonctionnaires de la Compagnie. Les surveillants de travaux font office de sous-officiers. La solde, la nourriture, le logement et tous les frais d'entretien des cadres et de la troupe sont à la charge de la Compagnie. En revanche, c'est l'État qui fournit les armes, les munitions et la tenue de la troupe. Celle-ci, nous l'avons dit, est une force de police et possède les pouvoirs nécessaires à l'effet de rechercher les infractions aux lois et règlements, commises sur la voie ferrée ou dans son voisinage immédiat. Elle a encore, dans son règlement de service, la protection des indigènes des villages voisins du tracé du chemin de fer et des nombreuses caravanes qui passent près des travaux.

Le corps spécial dont nous venons de décrire succinctement le fonctionnement, a été organisé en 1890 par le capitaine Weyns, qui a été son premier commandant. Il a rendu de signalés services et plus d'une fois a aidé efficacement au maintien de l'ordre et de la tranquillité sur les chantiers des travaux, où peinent des troupes de noirs de race différente et quelquefois ennemie. Grâce au tact de son chef, à son habileté et à son esprit d'à propos, la « Compagnie auxiliaire du chemin de fer » n'a jamais, jusqu'ici, dû faire usage de ses armes.

Chose curieuse, ces noirs, dès qu'ils sont revêtus d'un galon et qu'ils sont chargés d'une mission, se sentent grandir, entrent très bien dans leur rôle nouveau et accomplissent leur devoir avec une ponctualité et une exactitude toute militaire. C'est l'éternelle histoire du genre humain. Le paysan, l'ouvrier de nos contrées, qui deviennent soldats, changent en peu de temps, eux aussi, se plient à la discipline et la font observer par tous ceux qui sont confiés à leur surveillance lorsqu'ils remplissent une « fonction ».

Le capitaine Weyns est bien connu de nos lecteurs. Il a rempli le carnet du *Congo illustré* de nombreuses photographies; nos lecteurs ont pu déjà en admirer un certain nombre. C'est un causeur agréable et disert, un homme actif et juste, qui a rendu plus d'un service, dans sa sphère spéciale, à l'œuvre capitale du chemin de fer du Congo. Une entreprise aussi considérable, aussi compliquée, aussi ardue, ne saurait être menée à bonne fin si l'ordre et la régularité n'étaient pas observés par son personnel de travailleurs. Le capitaine Weyns a contribué à faire fonctionner l'un de ses rouages les plus délicats.

LES ARABES DU HAUT CONGO



ANS peindre la situation comme étant tout à fait désespérée, les lettres envoyées par le commandant des forces antiesclavagistes du lac Tanganika semblaient, il y a quelques mois, indiquer comme fort critique la position des blancs sur le grand lac africain.

Des nouvelles du Tanganika et du Manyema, arrivées depuis par la voie du Congo à la Société antiesclavagiste, font prévoir la prochaine arrivée de l'expédition du capitaine Dhanis à Albertville et la jonction des forces de l'Etat avec celles commandées par le capitaine Jacques. C'est la fin de l'occupation par les Arabes de la contrée située à l'ouest du lac. Reste, à la rive opposée, le puissant Rumaliza, le chef arabe d'Ujiji; le gouvernement allemand, de son côté, s'en préoccupe et vient de donner des instructions pour l'occupation de cette résidence et la création d'un poste militaire dans ces parages.

Ainsi aura été vidée en un laps de temps, en réalité fort court, cette question arabe du haut Congo, que certains envisageaient comme un péril qui allait exiger de longues années, de nombreuses vies d'hommes et une grande habileté pour être conjurée. Isangi, les Stanley-Falls, Riba-Riba, Nyangwe, fort probablement Kassongo et le Manyema, sont occupés par les soldats de l'Etat sous le commandement de Dhanis et Chaltin, que doit avoir actuellement rejoint le capitaine Ponthier. Munye Mohara a été tué; Rachid et Sefu sont en fuite; Tippto-Tip, campé non loin de la côte orientale, reste silencieux devant l'écroulement de sa puissance passée; il ne touche plus son traitement et il ne songe plus à venir faire visite à Bruxelles.

Nous publions, comme un dernier écho de la situation qui existait jadis, une photographie prise aux Stanley-Falls il y a environ un an et qui, par les personnages qu'elle nous montre, est toute d'actualité.

Le personnage principal, celui qui occupe le centre du groupe, est Sefu, le fils de Tippto-Tip, sultan de Kassongo. Il y a quelques mois, venant de sa résidence à Gongo-Lutete, à la tête d'une bande armée, avec des intentions hostiles à l'Etat, disent les uns, seulement dans le but de réduire à l'obéissance son vassal Lutete, affirment les autres, il rencontra tout à coup, sur les bords des Lomami, les soldats de l'Etat qui, sous les ordres du lieutenant Michaux, de Wauters et quelques autres, accentuaient leur mouvement en avant vers Nyangwe. Sefu fut battu, failli être fait prisonnier et s'enfuit. On ignore ce qu'il est devenu.

☆

A la droite de Sefu, en costume militaire, est assis le lieutenant Tobback, le résident de l'Etat près du Vali des Stanley-Falls. Attaqué au mois de mai dernier par Rachid, il est parvenu à résister aux attaques des Arabes pendant trois jours

jusqu'au moment de l'arrivée d'une troupe de secours accourue de Basoko, sous le commandement du lieutenant Chaltin. Il doit être en ce moment en route pour l'Europe, son terme de service étant expiré.

A la gauche de Sefu est Camille Delecommune, le regretté directeur de la Société du Haut-Congo, décédé à Kinshassa peu après l'époque où fut prise cette photographie et dont la dépouille mortelle vient d'arriver à Anvers à bord du *Lulu Bohlen* pour être enterrée dans le cimetière de famille à Evere. Derrière lui, debout, l'un de ses principaux collaborateurs, M. Langheld, l'agent commercial des Falls, qui y dirigeait les affaires de la Société au moment de l'attaque de Rachid.

La photographie a dû être prise peu de temps avant l'arrivée d'Hodister aux Falls. Ce n'était plus tout à fait la période de paix, mais ce n'était pas encore la guerre. Les Arabes se plaignaient des agissements de l'expédition Vankerekhoven; Sefu et Rachid se bornaient à protester; Munye Mohara, de Nyangwe, se déclarait ouvertement hostile.

Les événements de Riba-Riba qui eurent pour première conséquence la mort du sous-lieutenant Michiels, de l'Etat, et du jeune Noblesse, de la Société du Haut-Congo, mirent le feu aux poudres, et la révolte éclata. Elle coûta la vie à notre pauvre ami Hodister et à quatre de ses compagnons, ainsi qu'au résident de l'Etat à Kassongo, le lieutenant Lippens, et à son adjoint Debruyn.

Il serait curieux de savoir ce qu'il reste maintenant de tous les établissements que les vaincus avaient laborieusement édifiés depuis la rive occidentale du Tanganika jusqu'aux Stanley-Falls. Car, de l'avis de tous ceux qui ont visité les territoires qu'ils occupaient, ils avaient fait là de réels prodiges d'installation et d'organisation. Gleeurup, Le Clément de Saint-Mareq, Hodister, Trivier, Doré, c'est-à-dire les derniers Européens qui ont vu le pays avant que les Arabes en fussent chassés, sont unanimes à dire qu'un grand progrès avait été réalisé.

☆

En effet, les voyageurs qui ont parcouru avant les événements récents la région occupée par les Arabes, ont tous constaté un état de choses bien différent de la barbarie primitive. Les tribus indigènes, une fois soumises par les Arabes, ceux-ci leur ont défendu de guerroyer entre elles. Elles ont pu se consacrer, en toute confiance, guidées par les Arabes, au travail des champs. De là ces plantations énormes et superbes que signalent les explorateurs dans les pays soumis à l'influence des Arabes. A perte de vue, des champs de maïs, de sorgho ondulent sous la brise. Des rizières considérables s'étendent au loin, et des produits jadis inconnus viennent enrichir la contrée: les haricots, le café, les épices, les légumes, les arbres fruitiers. Le bétail est introduit par eux à grand-peine et à grands frais et répandu parmi les chefs indigènes.

Autour de leurs centres d'action se sont groupées des agglomérations nombreuses, composées non pas seulement d'esclaves et de serviteurs, mais d'hommes libres, d'indigènes

attirés par le désir de se procurer du bien-être par le commerce et les relations pacifiques avec les hommes de l'État. Le noir est un trafiquant-né, et c'est tout naturellement qu'il vient s'établir à portée de l'Arabe qui, en échange de ses produits, lui donne les étoffes, les perles, les instruments de labour, et lui enseigne à mieux vivre et à se construire des habitations plus confortables.

Les indigènes, sous la pression des Arabes, ont organisé un système rapide de transport et de communication, que Hodister décrit en ces termes :

« Le long du haut fleuve, les Arabes ont établi un système

de relais de pagayeurs pour leurs embarcations. L'Arabe part avec sa pirogue conduite par les jeunes gens de son village; arrivé en vue du relais, il est signalé au résident arabe, chaque village possédant au moins un représentant arabe, espèce de bourguestre. Celui-ci prévient le chef indigène, — les Arabes passent toujours par l'intermédiaire du chef indigène, — aussitôt le tambour ou la trompe rassemble les hommes. En moins de temps qu'il n'en faut à l'embarcation pour accoster, ceux-ci sont sur la rive avec des vivres et leur pagaie, et sous la conduite d'un chef d'équipe.

Aussitôt que la pirogue touche le sable, l'ancien équipage



Européens et Arabes aux Stanley-Falls.

débarque, le nouveau le remplace et repart immédiatement en chantant. Les pagayeurs sont rétribués d'après un taux fixe; ils profitent également de ces déplacements pour faire leurs petites affaires, vendre une poule ou un poisson, — voire un membre de leur famille. »

Les Arabes ont donné au noir des semences pour créer des plantations, en lui montrant comment s'y prendre pour réussir. En place des maigres poules et des chiens galeux qu'il a massacrés pendant la guerre, il a emporté, une fois la paix faite, des bœufs, les grandes chèvres du Manyema, les grands moutons d'Ujiji. D'un nègre servile et paresseux, il a fait un travailleur soumis et zélé.

Telles sont les constatations sur lesquelles tous les voyageurs sont d'accord. Ils décrivent avec complaisance les installations parfaites des Arabes, l'ordre qui règne dans leurs belles maisons en pisé, le luxe qui y préside à toutes les actions de la vie, la large et fastueuse hospitalité qu'on y offre au voyageur fatigué.

✠

Il ne sera pas inutile, pensons-nous, de retracer la situation dans la région occupée par les Arabes avant les récents événements.

Les Arabes étaient, en quelque sorte, les maîtres de toute la partie orientale du bassin du Congo, limitée à l'ouest par le Lomami, au nord par l'Aruwimi et au sud par le Katanga.

Tous les chefs ne reconnaissaient pas l'autorité de Tippu-Tip. Le vali avait avec lui Sefu, son fils, Rachid, son neveu, Saïd, un de ses gendres, et Selim-ben-Nassaudi, son beau-frère.

Il avait pour principal lieutenant le fameux Rumaliza (de son vrai nom Mohamed-ben-Rhelfan). Cet Arabe, à qui les indigènes ont donné un surnom signifiant « qui ravage tout », opère aujourd'hui, nous l'avons fait ressortir plus haut, à peu près pour son propre compte.

Entre les territoires de Tippu-Tip et ceux de Rumaliza s'étendaient, sur la rive droite du Congo, les domaines de Kibonge, qui résidait à Kibongo, et surtout ceux de Munye Moharra, chef de Nyangwe, de qui relevait Mohammed-ben-Hamidii, dit Nserera, chef de Riba-Riba. Toute la région du Tanganika était parcourue par de nombreuses troupes armées appartenant à des Arabes d'Ujiji, tels que Munye-Hassan, Makatubu, Radzabu, Slimani, etc. Bref, on évaluait à 12,000 ou 15,000 fusils l'effectif des bandes appartenant à tous ces traitants arabes, qui écoulaient leurs marchandises et leur butin par la côte orientale.



J. MALVAUX. SC

Matadi en février 1890..(D'après une photographie de M. Shanu.)

LE CHEMIN DE FER DU CONGO

MATADI

LE 10 novembre 1889, les études préliminaires du chemin de fer étant terminées, une première expédition composée d'ingénieurs et d'ouvriers arriva à Matadi pour commencer les travaux de la construction. Placée sous les ordres de l'ingénieur Vauthier, elle comprenait 74 travailleurs ordinaires, 12 maçons et 12 charpentiers. Au total, 98 artisans, tous originaires de Sierra Leone.

La saison des pluies, dans laquelle on venait d'entrer, ne permettant pas de demeurer longtemps sous la tente, les ingénieurs se préoccupèrent tout d'abord d'assurer un logement confortable au personnel ouvrier. Ils se mirent à l'œuvre dès le lendemain de leur arrivée à Matadi et établirent, pour les travailleurs, un certain nombre de baraquements provisoires construits au moyen de bambous et de bois en grume ou « forquille » que l'on pouvait se procurer aisément sur place.

Tandis que les charpentiers élevaient ces premiers abris pour le personnel noir, les maçons se mettaient également à la besogne et, à l'aide de moellons et d'argile, construisaient rapidement les soubassements de deux habitations pour Européens.

La roche employée pour ces travaux, et que l'on trouvait en abondance à Matadi, était peu résistante. Tout d'abord, on ne

put la débiter qu'en moellons irréguliers et de petites dimensions; mais, au bout de quelques jours, la pratique aidant, on parvint à la tailler d'une façon convenable et l'on réussit même, malgré le personnel peu expérimenté et les outils insuffisants dont on disposait, à obtenir sur place des seuils et des linteaux d'un aspect présentable.

La pierre, à cette époque, n'entrait d'ailleurs que pour une part assez restreinte dans les constructions. Seuls, les soubassements et parfois le rez-de-chaussée étaient en maçonnerie; le restant du bâtiment se faisait en bois du pays. Ces bois, généralement denses et difficiles à débiter, présentaient néanmoins (comme ceux de Cabinda, par exemple) un avantage assez appréciable; ils résistaient bien à l'action destructive des termites ou fourmis blanches.

On sait, par la description que nous avons donnée de ces insectes dans un précédent numéro du *Congo illustré*, les terribles ravages qu'ils exercent dans les habitations et principalement dans les magasins où ils parviennent à s'introduire. Aussi a-t-on cherché pendant longtemps un moyen pratique pour se mettre à l'abri de leurs atteintes.

Jusqu'à présent, le meilleur système que l'on ait imaginé consiste à isoler presque entièrement le bâtiment du sol. Au lieu d'être en contact direct avec la terre, le gîte infé-



Matadi en avril 1893. (D'après une photographie de M. le capitaine Weyus.)

rieur est supporté par un certain nombre de piliers, et chacun de ces piliers est lui-même plongé dans un récipient, sorte de godet formé au moyen de ciment, de pierres concassées et de fils de fer. Dans les godets, on verse un liquide gluant, du goudron, par exemple, de telle sorte que lorsque les insectes approchent des pilotis pour gagner le gîte, ils doivent inévitablement tomber dans le piège.

Ce procédé, en même temps simple et pratique, a donné d'excellents résultats dans la période des débuts, alors que le bois seul était employé dans la construction des logements et des magasins. Depuis sont venues les constructions en fer, et aujourd'hui l'on est loin de l'époque où l'on vivait sous la tente et dans des baraquements primitifs.

La première de nos gravures représente le camp des ingénieurs tel qu'il existait à Matadi en février 1890. La photographie a été prise d'un point situé en amont de la station, dans la plaine défrichée. Derrière les tentes des chefs de service, on aperçoit dans le coin, à gauche, la maison du docteur Bourguignon et, devant elle, un autre chalet plus spacieux, qui servait aux ingénieurs de chambre de travail.

Indépendamment de ces baraquements et des quelques bâtiments de l'État, il n'existait à Matadi qu'une factorerie hollandaise, une factorerie anglaise, une factorerie portugaise, une factorerie française et l'établissement de la *Sanford exploring Expedition*, qui fut repris plus tard par la Société belge du Haut-Congo. Un pier en maçonnerie, de petite dimension, et qui a d'ailleurs été démolí depuis, s'avancait de quelques mètres dans le fleuve. Il avait été construit par l'État et servait au chargement et au déchargement des petits canots à vapeur qui faisaient alors le service entre ce point et Boma.

Jusqu'en juin 1889, aucun grand navire n'avait encore remonté le fleuve jusqu'à Matadi. C'est le 20 de ce mois que le *Lualaba*, steamer de 2,500 tonnes, jeta l'ancre pour la première fois dans le port de Matadi, qu'on avait représenté longtemps comme inaccessible aux grands navires de mer.

Notre seconde gravure montre, une fois de plus, ce qu'il y avait de fondé dans ces assertions. Trois grands steamers : le *Professor Woermann*, qui disparaît en partie derrière le cadre ; le *Benquela*, au milieu du fleuve, et le *Lulu Bohlen*, en train de décharger sa cargaison, ont remonté jusqu'à Matadi et sont ancrés fort à l'aise, dans le Congo, dont on aperçoit, au fond, la rive droite avec Vivi.

L'opposition est frappante lorsque l'on compare ce tableau au précédent. Au lieu de l'ancien pier en maçonnerie, qui ne tenait plus, une jetée en fer de 75 mètres de longueur, et sur laquelle circulent deux grandes grues à vapeur, s'avance dans le fleuve et permet aux navires de fort tonnage d'accoster en toute saison et de débarquer leurs marchandises en quelques heures.

Là où, trois ans plus tôt, il n'y avait que quelques tentes et des abris sommaires, s'élève aujourd'hui l'un des plus importants établissements du Congo.

La gare, avec ses bureaux, ses ateliers, ses remises pour locomotives, ses magasins et les nombreuses habitations réservées au personnel du chemin de fer, l'hôtel à deux étages et l'église, presque autant de bâtiments en fer, ont métamorphosé d'une façon saisissante ce pays désolé où l'on n'apercevait, hier encore, que quelques rares baraquements perdus au milieu des rochers arides.

DE ZANZIBAR AU KATANGA

JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS (1891-1892)

VI. — SUR LE TANGANIKA. (Suite.)

Une lettre du P. Randabel. — Les boys zanzibarites. — Le départ définitif pour l'Ouest.

24 octobre.

IL est inutile de dire que les missionnaires ne devraient pas se mêler de politique dans le pays où ils se trouvent. Ils le font, cependant, à peu près invariablement. Ils y sont forcés par le chef de la contrée, sous la protection duquel ils se trouvent en réalité. Celui-ci commence par solliciter des conseils, puis il vient raconter au missionnaire les difficultés dans lesquelles il se trouve, et il finit par demander comment il doit agir à l'égard d'un autre chef avec lequel il a été en guerre. Les missionnaires, afin de sauvegarder leurs intérêts et leur propriété, sont obligés de prendre le parti d'un chef contre un autre. Cela est en quelque sorte fatal; et pourtant c'est là le rôle d'un gouvernement, non d'un missionnaire.

Trois Pères sont morts à Karema depuis la fondation de la mission; deux sont décédés à Mpala et quatre à Kibanga. De plus, Carter a été tué par les gens de Mirambo à Kasagera. Je dois ajouter que le capitaine Cambier a bâti l'enceinte de Karema, et le capitaine Storms les constructions intérieures.

Voici une copie de la lettre que m'a écrite le Père Randabel.

Karema, le 22 septembre 1891.

Monsieur le capitaine,

Vos hommes sont arrivés à Karema le 17 septembre. Nous avons été agréablement surpris en apprenant votre arrivée à Karema. Vous venez bien à propos. Rumaliza, le fameux compagnon de Tippo-Tip, après s'être emparé de tout le nord du lac, veut se rendre maître de tout le sud. A l'heure qu'il est, un de ses hommes est chez nos voisins occupé à enrôler (?) des Ruga-Rugas, pour aller de l'autre côté battre le capitaine Joubert. La nouvelle de votre arrivée et de celle de M. Jacques a été pour les chefs de nos pays environnants comme un coup de foudre. Ils ont déjà fait dire qu'ils n'enverraient pas leurs hommes au Marungu.

Grâce à vous, l'expédition de Rumaliza est, je pense, manquée. Puissiez-vous arriver bientôt, et en bonne santé. Nous ferons tout notre possible pour vous aider à passer le lac. Nous pourrions mettre à votre disposition trois barques. De plus, j'envoie aujourd'hui un courrier à Mpala pour avertir les missionnaires de cette station et le capitaine Joubert, de tenir les leurs prêtes. Ils en ont, je pense, d'assez grandes. Vous ignorez, peut-être, que le capitaine Joubert a bâti une station à une bonne journée de Mpala, plus au sud, tout près du Rumbi, point qui se trouve marqué sur les cartes. Je crois qu'il est plus avantageux pour vous de préparer votre expédition chez le capitaine Joubert, car, de chez lui, vous êtes bien plus près du but de votre voyage. Du reste, vous le verrez vous-même.

En attendant le jour où nous pourrons vous voir, nous vous envoyons, mes confrères et moi, nos sincères salutations, à vous, monsieur Stairs, au capitaine Bodson, au marquis de Bonchamps et à M. le docteur.

Daignez agréer, etc.

(Signé) CAMILLE RANDABEL.

Cette lettre montre combien les Pères étaient désireux de nous aider.

25 octobre.

J'ai fait faire l'exercice à mes Askaris et leur ai remis à chacun, homme ou boy, un doti d'étoffe pour s'en faire des chemises pour la saison des pluies. Le Zanzibarite a l'habitude de vendre toute l'étoffe qu'on lui donne, pour se procurer des vivres. Cette fois, j'ai distribué ce doti comme appartenant à l'expédition, au même titre que les fusils et les munitions. Je marquerai chaque doti sous la matricule des hommes. Demain, c'est dimanche, et tous les hommes de la mission doivent assister à la messe du matin; si donc les bateaux rentraient aujourd'hui, je ne pourrais partir avant demain soir.

Les boys chargés du service de ma tente sont de piètres gaillards, en ce qui concerne l'intellect. Ils ne valent pas la moitié de ceux que j'avais pendant l'expédition Stanley, bien que l'un de ceux-ci fût un Manyema. Quand un garçon a l'âge de 16 ans, il devient bien plus difficile de lui apprendre quelque chose que lorsqu'il est plus jeune. Il rôde de tous côtés, se mêle aux hommes et alors se gonfle d'importance. Ah! si des domestiques indous pouvaient suivre et marcher dans ce pays, quelle bénédiction ce serait pour le blanc! Un boy zanzibarite ne connaît pas l'usage d'une courroie ou d'une boucle, et il enfonce une vis à coups de marteau comme si c'était un clou. Il comprend, en général, difficilement les explications qu'on lui donne, et il faut lui répéter, à trois ou quatre reprises, la moindre des explications que l'on doit chaque jour lui donner à nouveau.

26 octobre.

Deux bateaux sont rentrés dans le courant de l'après-midi, et je pars à la tombée de la nuit. Enfin! Les Pères nous ont comblés de bontés, et seule leur bienveillance a pu nous faire supporter les affres de l'attente.

27 octobre.

Partis hier à 4 heures avec une légère brise arrière, nous sommes arrivés, poussés par elle vers l'ouest, à près de 16 kilomètres de la côte occidentale, puis le vent tomba. Pendant deux heures, les matelots se mirent à ramer, puis la

brise reprit et nous poussa à la côte, à l'embouchure du Fungwe, à 32 kilomètres au sud de Rumbi.

Là, nous avons campé pour la nuit. A 5 heures du matin, nous sommes repartis et nous avons ramé ferme, puis le vent se leva de nouveau pour cesser subitement. Toute la journée, mes pagayeurs ont travaillé, et ces étonnants nautoniers ont eu besoin de 20 heures pour accomplir les 16 kilomètres qui restaient à franchir.

Nous sommes arrivés à Rumbi à 1 heure du matin. Toute la population, blancs et noirs, se trouvait sur la berge pour nous souhaiter la bienvenue.

Je crois qu'il serait difficile d'imaginer des êtres plus indolents que ces pagayeurs du Tanganika! Les rames dont ils se servent sont des bâtonnets de deux mètres de long avec, au bout, de petites planchettes rondes qui n'ont pas même la largeur ordinaire de la pelle d'un aviron.

Ils plongent ces baguettes dans l'eau en donnant un coup de bras en arrière. C'est là tout ce qu'ils donnent en fait de foulée. Ils ne se servent pour ainsi dire pas des muscles du dos, et tout l'effet du travail de dix huit beaux et solides gars a consisté à faire avancer leur batelet de 1 1/2 kilomètre à l'heure par un temps calme!

VII. — DU TANGANIKA A BUNKEIA.

Le capitaine Joubert. — Les Wamarungu.

30 octobre.

Nous voici maintenant dans l'État du Congo! Le capitaine Joubert m'a dit que tous les chefs importants du Marungu sont venus lui apporter des présents, lui demander des soldats, des fusils et sa protection contre Rimaliza, Makatubu et autres Wangwana.

Rimaliza, en course pour chasser l'esclave, est venu ravager des villages jusqu'à trois lieues seulement de Rumbi. Il considère tout le pays longeant l'ouest du lac comme faisant partie de son domaine. Pour lui, les blancs sont des intrus qu'il ne saurait tolérer chez lui et qui doivent être chassés par la force.

Le capitaine Joubert est un petit homme frêle et nerveux, d'un teint très foncé, et en apparence d'une santé chétive. Voici bientôt douze ans qu'il habite dans le voisinage du lac, et il a renoncé à retourner en Europe. C'est un type à part, un vrai « prêtre-squatter ». Sa manière de vivre est rude et son aspect énergique; il ressemble aux fermiers qui défrichent la brousse en Nouvelle-Zélande. Il s'est plié à la manière de se nourrir des indigènes et se contente de ce que ceux-ci mangent. Ancien zouave pontifical, il a été envoyé ici pour mettre obstacle à la traite. Il a édifié une chapelle et est dévoué corps et âme à la cause de la rédemption des nègres autant que n'importe quel père missionnaire. Sa station est fort bien construite. Elle est placée sur l'une des collines qui sont au pied des montagnes qui bordent le lac, à une distance de deux kilomètres du Tanganika et à une altitude de 35 mètres au-dessus de son niveau.

C'est un vrai héros. Longtemps, très longtemps il fut tout seul ici, fidèle à son poste, peinant dur et en butte à des ennuis sans nombre.

Cet homme si intéressant à observer est un jardinier de premier ordre. Ses plantations sont superbes. Il est adoré, mais pas beaucoup craint par les indigènes qui l'entourent. Calme, patient, attachant une mince attention à tout ce qui concerne la toilette, sans cesse au travail, tout entier à son dur labeur quotidien, tel est le capitaine Joubert.

Les Wamarungu sont petits, maigres, et ne paraissent pas très capables de servir de porteurs. Ils ont plus d'un point de ressemblance avec les Wanyika de Mombassa. On saisit de suite, en leur parlant, la profonde différence qui existe entre les gens de l'est et ceux de l'ouest du lac. Les cheveux des habitants d'ici sont crépus et bouclés comme ceux des indigènes des forêts du Congo. Leur voix s'élève et s'abaisse,

quand ils causent, comme chez les naturels de l'Aruwimi, mais pas d'une façon aussi marquée. Les dents sont limées, les fronts étroits et l'aspect général est celui d'une race un peu inférieure à celle qui peuple le pays entre les lacs et Mpwampwa. Placés à côté d'un porteur unyamwezi, ces hommes apparaissent comme de simples bâtons.

On rencontre ici de temps à autre des cauris converties en coiffure ou en ornement de toilette.

Le Tanganika est un lac admirable, avec ses belles eaux claires et bleues, dormant au milieu des montagnes aux cimes altières. Quel bel endroit de villégiature; que de délicieuses stations balnéaires on pourra édifier par ici quand sera établie la ligne directe par le Nyassa et le Chiré!

31 octobre.

Nous voici, enfin, de nouveau en route, après une halte de vingt-deux jours sur les rives du lac. Nous avons campé à Monda, petit village situé à deux heures de distance ouest-sud-ouest de Rumbi. La petite vérole sévit dans le pays. Si nous en étions infectés, ce serait un désastre pour l'expédition, car la nouvelle s'en répandrait et l'accès du pays de Msiri nous serait interdit à la sortie de Rumbi. Nous avons escaladé un plateau ondulé qui est à 500 mètres au-dessus du lac. Il est sillonné de rivières à l'eau courante; nous les avons saluées comme de vieilles amies que nous n'avions pas vues depuis près de trois mois. Les arbres sont d'un beau vert, vigoureux, et le sol est une argile rouge, plus foncée que celle du côté de Karema.

On ne rencontre plus autant de sables arides et l'humus est plus profond que du côté oriental du lac. Le mahogo est planté ici, non plus par rangées, mais dans de petits monticules élevés d'un pied au-dessus du sol. Le maïs est le principal aliment des indigènes, mais on ne l'a pas encore planté, car les pluies ne commencent vraiment qu'à partir du 15 novembre.

Un grand nombre de Wamarungu portent les cheveux longs et tordus, à la manière des Wagogo. Ils allongent leur coiffure en attachant à chaque cheveu un long fil très ténu. Cela ne les embellit pas fort à notre point de vue, mais eux ils se considèrent comme de très beaux garçons, ainsi attifés. On parle parmi eux cinq ou six dialectes, mais, près du lac, un grand nombre d'individus parlent un mélange de kiswahili et de bantou. On rencontre ici également des gens originaires de l'Itawa et de l'Unyamwezi.

(A continuer.)

Cap. STAMBS.

LES FOUGÈRES

LES espèces de l'intéressante famille des fougères sont répandues des régions polaires à l'équateur, mais c'est sous les tropiques qu'elle est représentée par le plus grand nombre de formes offrant les types les plus variés.

Beaucoup de genres, et même quelques tribus, sont limités aux pays équatoriaux; toutes les fougères arborescentes, entre autres, ne se rencontrent que dans les régions les plus chaudes du globe.

Sous tous les climats, les fougères croissent de préférence dans les lieux humides et ombragés, sur des terres légères et riches en humus; un certain nombre d'espèces sont épiphytes. C'est surtout dans les régions tropicales qu'elles semblent fuir les ardeurs du soleil et se réfugier le long des rivières, à l'ombre du rideau de végétation qui les borde, ou dans les ravins encaissés et humides, occupés ordinairement par une épaisse galerie forestière.

Quelques espèces cependant se rencontrent en abondance dans les savanes découvertes ou peu boisées; telles sont celles du genre *Pteris*, dont l'une, la fougère aigle impériale (*Pteris aquilina*), qui vit chez nous dans les endroits sablonneux, les sapinières, etc., existe partout au Congo dans des conditions complètement analogues. En certaines régions, notamment vers les sources du Luembe, cette plante forme de véritables forêts où les individus, serrés les uns contre les autres, atteignent une taille de 3 mètres.

On rencontre au Congo plusieurs autres espèces de fougères que l'on ne peut que rapporter à des formes européennes. Telles sont la capillaire de Montpellier (*Adiantum Capillus Veneris*), l'osmonde royale (*Osmunda regalis*) et l'ophioglosse (*Ophioglossum vulgatum*), appartenant à une famille voisine des fougères. L'osmonde royale est incontestablement la plus jolie fougère de nos régions; elle est rare en Belgique; on la rencontre dans les bois des environs de Mons. Au Congo, nous l'avons retrouvée le long du Kassai et du Sankuru, et même jusque sur le haut Luabala, aux environs de Mussima.

Les autres fougères que nous avons pu observer au Congo appartiennent aux genres *Blechnum*, *Asplenium*, *Polypodium*, *Notochlena* représentés aussi en Europe, et aux genres plus méridionaux *Davallia*, *Nephrodium*, *Acrostichum*, etc.

Les fougères arborescentes, c'est-à-dire présentant un tronc comparable à celui du palmier, sont rares en Afrique; peu de voyageurs en mentionnent dans leurs récits; on en a signalé dans le bas Congo. Nous avons eu l'occasion d'en rencontrer quelques exemplaires dans des ravins encaissés et boisés, entre le Sankuru et le Lomami, vers la latitude des chutes de

Wolff. Nous en avons vu en bien plus grand nombre dans la région des sources du Luembe, sur le plateau des Sambas; elles croissent, en cet endroit, sur un humus noir étonnamment fertile, dans les vallées encaissées et remplies d'une végétation vigoureuse des affluents du Luembe, du Lubichi, etc.

Ces splendides fougères possèdent un tronc de 2 à 3 mètres de hauteur et un diamètre atteignant 30 centimètres.

Leurs frondes ont jusqu'à 2 mètres de longueur et sont très divisées. Les individus sont répandus par petits groupes qui donnent au paysage un aspect tropical caractéristique.

Les fougères arborescentes ne sont guère répandues au Congo, et, de plus, elles paraissent se multiplier très peu. Nulle part nous n'avons vu de jeunes individus: les plus petits avaient un tronc d'un mètre de hauteur. Cependant chacune de ces plantes produit chaque année un nombre prodigieux de spores, et l'espèce semble par conséquent bien douée pour la reproduction.

Le groupe des fougères arborescentes semble donc être en décadence en Afrique. A quoi faut-il attribuer cet état de choses? Sans doute à la disparition des forêts tropicales sous l'action, beaucoup moins lente qu'on ne le croit, du défrichement opéré partout par les indigènes. Sur des espaces immenses, la forêt primitive a disparu pour faire place à la savane her-

bue, déboisée ou n'offrant plus que quelques arbres rabougris ayant chaque année à subir la rude épreuve de l'incendie des grandes herbes. Les indigènes ne respectent que la végétation occupant dans les vallées des cours d'eau des pentes trop raides pour être mises en culture. C'est là que se sont réfugiées les quelques fougères arborescentes qui subsistent encore aujourd'hui (1).

J. C.

(1) La gravure que nous reproduisons pour illustrer cet article est extraite du grand ouvrage de Karsten, que nous a obligeamment communiqué M. J. Bommer, le savant conservateur du Jardin botanique de Bruxelles, qui prépare un travail érudite sur les fougères.



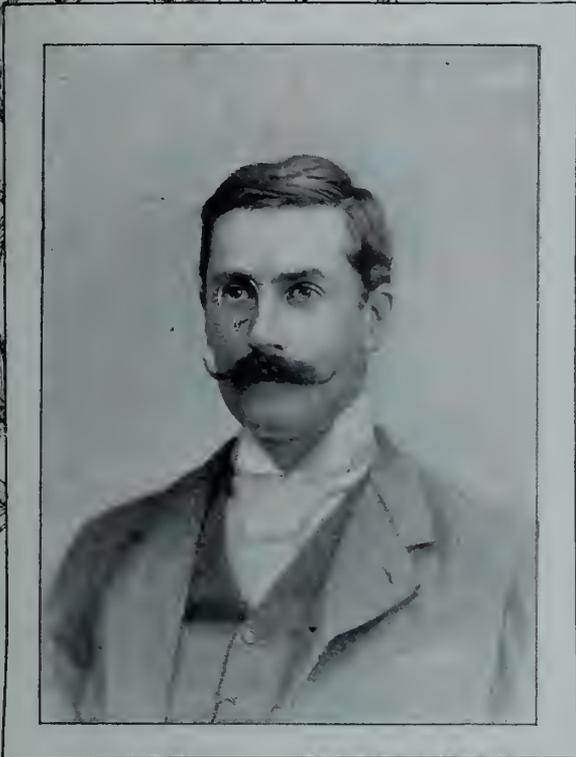
Cyathea incana.



REGINALD HEYN

Né à Sanderson Park (Lancashire), le 11 octobre 1860.

Premier départ le 2 février 1884, en qualité d'adjoint de la Société du Haut-Congo. — Rentré le 19 mars 1891. — Deuxième départ le 19 août 1891; directeur des transports de la Société belge du Haut-Congo, faisant fonction de directeur adjoint. — Mort à Saint-Paul de Loanda, le 2 juin 1892.



L'un des agents les plus méritants et les plus estimés de la Société belge du Haut-Congo. Il s'était distingué par son travail intelligent, son esprit curieux, ses aptitudes toutes spéciales à apprendre la langue des indigènes, et surtout par l'habileté pleine de prudence et d'humanité avec laquelle il avait su, en prenant la direction des transports, entamer et poursuivre les difficiles négociations avec les natifs chargés de transporter les charges dans la région des chutes.

Plus d'une fois déjà, nous avons exposé à nos lecteurs l'importance du service des transports dans cette région. 80,000 hommes vont ainsi chaque année vers Léopoldville ou vers Matadi, transportant des charges moyennes de 30 kilogrammes. Cela fait un mouvement général, à l'aller et au retour, de 2,400 tonnes de marchandises au minimum. Malgré cela, la demande de bras est parfois plus forte que l'offre et il arrive que de nombreux colis restent près de deux mois en souffrance, attendant une occasion pour remonter ou redescendre la région des cataractes. Même quand des bras sont disponibles, ce n'est pas une besogne facile que de les obtenir. Le noir est chicaneur, défiant, âpre au gain. C'est tout une affaire que d'obtenir son concours, et une caravane de transport de 100 hommes, par exemple, exige de longues et patientes négociations, des palabres sans fin. Pour les mener à bien, il faut tout d'abord être aimé des indigènes, avoir ce que les Anglais appellent *a good name*, un bon renom, connaître les us et coutumes des nègres, leur langue, leurs sympathies, leurs défauts, leurs qualités. Tel voyageur, qui négociait l'engagement de porteurs et qui se croyait sur le point de réussir, a vu disparaître tout à coup porteurs et capitaux, pour avoir,

soit négligé certaines formalités, soit outrepassé, parfois sans le savoir et sans le vouloir, des coutumes ou des règlements indigènes.

Réginald Heyn, qui était adoré des noirs, et qui le méritait par son humanité, sa patience, sa bonté native et son caractère bienveillant, savait obtenir ce qu'il voulait des chefs et des hommes auxquels il s'adressait. Aussi, son concours était-il des plus précieux pour les compagnies belges, dont la marche est intimement liée à un bon fonctionnement du service des transports.

Le directeur chargé de cette importante besogne doit être un homme d'élite, car de son zèle dépend le ravitaillement, donc l'existence de tous les postes du haut Congo. Qu'on se figure un instant ce fonctionnaire provoquant par maladresse ou négligence un ralentissement ou des difficultés dans son service. Les stations du haut Congo verraient s'épuiser leurs stocks de marchandises et les transactions commerciales seraient arrêtées. De plus, les agents seraient privés des comforts européens si nécessaires à une bonne hygiène sous le climat déprimant de l'Afrique et réduits exclusivement aux productions du pays. Aussi, le service des transports est-il l'objet des soins constants de la société, et elle y a préposé un personnel de choix.

Le chemin de fer une fois construit, ces intelligences pourront rendre de plus grands services encore en s'appliquant plus directement au développement commercial du haut Congo. Les indigènes transporteurs, de leur côté, qui auront appris à ne plus se passer des produits de notre industrie, qui se seront créés des besoins, devront aussi se créer des ressources; ils offriront alors leurs bras aux industries locales qui viendraient à se former ou, plus spécialement, aux travaux de l'agriculture, qui transformeront en paysans, en ouvriers, les villageois plus ou moins nomades et chasseurs qui peuplent la région des chutes.

Déjà cette évolution commence. L'achèvement des quarante premiers kilomètres du chemin de fer va rendre inutile le portage sur cette section de la route vers Léopoldville. On peut lire dans l'article que nous consacrons plus loin au chemin de fer que des indigènes viennent, dès maintenant, offrir leurs bras pour les travaux de construction. Ainsi s'accomplit, avec une rapidité que les plus optimistes ne pouvaient prévoir, l'évolution progressive des noirs du Congo vers un état de vie plus relevé. C'est par le travail que la race nègre peut réellement se régénérer et aspirer vers des destinées nouvelles. Heyn n'était pas seulement un agent d'élite, c'était un ami sûr et bon. Il est mort dans toute la vigueur de l'âge, chéri de tous, et au moment où l'avenir se présentait pour lui riant et prospère. Il n'a laissé derrière lui que des regrets.

LES PALABRES

LES nègres du Congo ont un tempérament essentiellement « parlementaire ». Le moindre incident est pour eux l'occasion de palabres sans fin. La palabre se tient entre tribus différentes, comme entre blancs et noirs. On y a recours pour établir des droits, des coutumes, trancher un différend, punir un délit ou un crime, engager la tribu, légiférer, céder un territoire, fournir des porteurs, vendre des vivres.

C'est une cour de justice, un parlement ou un conseil d'État. Le noir est un procédurier incorrigible, qui en remonterait à M. Chicaneau en personne, et de plus c'est un bavard sempiternel. Il a une éloquence verbale mais facile, et un esprit de déduction logique qui est vraiment remarquable. La moindre chose demandée à un chef de tribu par le blanc donne lieu à palabre. Le nègre satisfait ainsi ses deux goûts dominants : le bavardage et le *matabish* (littéralement tue-ver), rasade de tafia ou cadeau d'étoffe distribués par le blanc après toute conclusion d'une affaire.

La palabre se tient toujours avec solennité et est entourée de beaucoup de cérémonies. On s'y astreint à des règles qui varient selon les localités, mais qui sont scrupuleusement observées.

La règle fondamentale est de venir sans armes à la réunion et de laisser aux orateurs la liberté de langage la plus absolue. Et qu'on ne s'ima-

gine pas que le noir dédaigne les artifices du langage. C'est un avocat loquace et finaud. Il n'a pas son pareil pour « enjôler » ses auditeurs et le blanc doit être sur ses gardes pour ne pas être « mis dedans » par lui.

Les palabres sont générales ou locales. Dans le premier cas, le grand chef fait avertir ses sujets par des messagers envoyés aux sous-chefs ou par le moyen de la télégraphie du tambour. Dans le second cas, le chef du village convoque les habitants au son d'un tambour spécial ou par une proclamation faite par un délégué spécial.

Lorsque les hérauts ont averti les sous-chefs du jour et du lieu de la grande palabre, ces subordonnés réunissent, au préalable, leurs hommes libres et, dans une parlotte animée, on se met d'accord sur l'attitude qu'on observera le jour de l'assemblée.

Au jour fixé pour la palabre, les hommes libres des villages, précédés de leur chef, entourent le roi à une distance respectueuse; tantôt, comme au bas Congo, ils s'accroupissent

sur des nattes, tantôt, comme dans la région de l'Uelle, ils s'assoient sur des troncs d'arbres ou encore sur des sièges. Le chef expose l'objet de la réunion, ou la fait expliquer par un fondé de pouvoirs qui préconise la solution que ce dernier voudrait voir intervenir. Nul ne peut interrompre le discours du roi et les applaudissements sont obligatoires. Le discours fini, une discussion toujours très longue s'ensuit. Chaque orateur, en un langage imagé et avec force gestes et force explications, développera façon de voir. Souvent chaque chef de village s'en va à l'écart et confère avec les hommes de son clan sur les objections qu'il convient de présenter aux propositions du grand chef. L'assemblée se reconstitue, puis les chefs secondaires prennent la parole. En de longs dithyrambes, ils défendent leur opinion à tour de rôle et la thèse la plus appuyée



Une palabre à Léopoldville.

finit par triompher au milieu d'un tapage infernal.

La réunion se continue par une « noce » générale. Le pombé, le malafu ou le tafia circule à la ronde, et souvent tout ce festolement se termine par des rixes et des batailles.

✠

Dans les centres habités par des Européens, les noirs viennent parfois prier le blanc le plus élevé en grade de présider leurs palabres. Dans le bas Congo, ils ont même appris à apprécier les services des représentants de la justice de l'État.

Chaque jour, les fonctionnaires sont pour ainsi dire sollicités de venir, au nom de Bula-Matari, présider un règlement de certaines difficultés entre indigènes, de diriger leurs palabres. Les agents de l'État tirent parti de ces dispositions pour saper insensiblement celles des coutumes locales dont la pratique ne peut être tolérée, et pour empêcher des disputes violentes et de graves injustices. Nombreuses sont les occasions où ils ont pu restituer la libre disposition de leur personne à des individus noirs, débiteurs insolvables qui, d'après la coutume fiote, étaient tombés dans une sorte de servitude personnelle vis-à-vis de leurs créanciers indigènes et risquaient d'y rester jusqu'à paiement entier de leurs dettes.

☆

Comme pouvoir législatif, l'assemblée des chefs de village et des hommes libres, présidée par le grand chef de la tribu, tranche toute difficulté. Le chef convoque la palabre et la préside. Celle-ci définit la coutume dans chaque cas particulier et le roi ou chef, pouvoir exécutif, applique les décisions de l'assemblée. Le pouvoir du roi, absolu en apparence, est en réalité limité par l'assemblée. Celle-ci, chez les Niams-Niams, par exemple, qui comptent parmi les noirs du Congo les plus avancés, joue un rôle analogue à l'ancienne assemblée romaine sur le *Forum* ou des Grecs à l'*Agora*. Le forum des Niams-Niams s'appelle la Mbanga. C'est une grande place, soigneusement balayée, bordée par des plantations, avec, en un point, un grand arbre sous l'ombre duquel se place le roi, président de la palabre, à l'instar de saint Louis rendant la justice sous le chêne de Vincennes. Les jours de pluie, les Niams-Niams tiennent leur assemblée sous un immense hangar couvert, très artistement orné, soutenu par des piliers rangés symétriquement. Dans l'un des coins se trouve ménagé un réduit où se retire le roi quand cela lui plaît et où il va se recueillir pour chercher des idées quand les choses ne tournent pas comme il le voudrait.

En général, c'est le chef qui dispose du pouvoir judiciaire, mais il ne l'exerce par lui-même que dans les causes importantes, telles que les affaires criminelles, ou encore lorsqu'il s'agit d'atteintes portées à des institutions consacrées par la coutume. Mais le droit de paix ou de guerre est subordonné à l'avis préalable des membres de la palabre.

☆

Chez les Bangala, les assemblées publiques présentent un spectacle des plus intéressants et que Coquilhat a décrit. La palabre, quand il s'agit d'un intérêt général de la tribu, est provoquée soit par l'initiative du grand chef, soit à la demande de plusieurs chefs de village. La veille ou même plusieurs jours à l'avance, des messagers sont envoyés dans les districts pour convoquer les intéressés, qui agissent ainsi qu'il a été expliqué plus haut.

Au jour dit, à l'heure indiquée (désignée par la hauteur du soleil), les sons métalliques de la *gonga* retentissent pour donner le signal de l'ouverture des débats.

Le grand chef s'assied sous un arbre solitaire, les plus jeunes de ses femmes apportent son siège et étalent sous les pieds du maître des nattes tressées par elles. Autour de lui, à distance, se rangent les assistants. Les lances sont plantées en terre, la pointe en bas, les couteaux sont déposés. Quand tout le monde est en place, le chef fait un signe et le silence

s'établit. Aussitôt le délégué du roi, chargé de prendre la parole en son nom, se lève, tousse, puis bat trois fois des mains. *Bakoye!* dit-il, pour commencer, ce qui est une formule polie analogue à notre « messieurs ». L'orateur débute par un historique de l'objet à l'ordre du jour, et l'argumentation suit, se déroule, méthodique, raisonnée et spéculant sur les intérêts et les passions des divers partis. Au fur et à mesure qu'il parle, le « secrétaire d'État » s'anime, interroge du regard et de la voix, joue des mains et des bras, secoue la tête, termine des périodes enflammées par des éclats calculés, et se sert de tous les moyens employés par nos orateurs d'Europe pour convaincre et influencer ses auditeurs. La péroraison est toujours débitée d'un ton modéré, patelin, plein de persuasion et d'une allure conciliatrice. Mais il a soin de ne pas, dans ce premier discours, faire connaître les projets du... gouvernement. Sa harangue a pour but d'amener les partis à se découvrir. Tandis qu'il parle, des réflexions à voix basse s'échangent dans le public. Quand il a fini, au milieu du brouhaha des colloques, un chef demande la parole. « Voici mon opinion », s'écrie-t-il, mais il ne s'aventure guère plus que le premier ministre. La discussion marche ainsi à travers une série de savants détours, puis l'énervement et l'échauffement des esprits aidant, un mot vif ou caractéristique est jeté au milieu de ce jeu compliqué d'arguments, la situation s'éclaire, les avis se dessinent. Les interruptions se croisent ou s'entrecroisent, sarcastiques ou violentes, presque tout le monde se lève. Le vacarme est effrayant. Le moment décisif est arrivé. Le chef se lève, et appuyé sur une énorme canne, signe de son autorité, il domine le tumulte, interpelle, l'un après l'autre, les villages représentés, les apostrophe, en les engageant au silence : « Êtes-vous, leur dit-il, des gens bien élevés ou des sauvages des forêts? »

Le tumulte s'apaise aussitôt et chacun se rassied. Il n'y a, au reste, nul danger dans ces orages : « On ne tue pas avec la bouche », disent les nègres.

Alors le roi prend la parole. Il examine un à un tous les arguments échangés, rétorque les objections, marquant chaque point ou chaque raison d'un brin d'herbe ou d'un bâtonnet qu'il remet au chef le plus obstiné de l'opposition.

Au cours de son discours il énumère un certain nombre de principes et réclame l'assentiment de l'assistance par une vigoureuse interjection *hon!* à laquelle le public entraîné répond par un *hon* approbateur, quelque chose d'analogue aux « très bien » que les comptes rendus de notre parlement indiquent sous l'épithète de « approbation ».

Lorsque la résistance est longue, alors le roi use du grand moyen, il pose la question de confiance : « Soit, dit-il, d'un air profondément découragé, vous ne voulez pas votre bien, vous n'écoutez pas l'avis de votre père, je n'ai plus rien à faire ici, et je vais me retirer dans un pays éloigné! » L'effet est rarement manqué. Dans d'autres cas, par d'habiles manœuvres, il fait ajourner le débat, en vue d'étudier, d'examiner; c'est ce que nous appelons l'encommissionnement.

L'assemblée qui aboutit à une décision importante se termine, en guise de vote, par un serment conventionnel, *mobeke*. Le pacte est scellé par l'abatage d'un palmier adulte, accompagné d'une série de formules consacrées, répétées par l'assistance et répondant aux diverses clauses de l'accord que se charge d'énumérer un des chefs.

La palabre est finie, la décision est promulguée; le banquet commence.

LES TRAVAILLEURS INDIGÈNES DU CHEMIN DE FER

LE courrier du Congo, arrivé à Bruxelles dans le courant du mois de juin dernier, contenait une nouvelle particulièrement intéressante au point de vue de la construction du chemin de fer.

D'après un rapport émanant de la direction en Afrique et daté de Matadi, le 21 mai, le personnel ouvrier venait d'être heureusement renforcé par un certain nombre de travailleurs indigènes qui semblaient appelés à rendre, dans un avenir prochain, des services très appréciables sur les chantiers. Non seulement on les employait déjà à charger et à conduire les wagonnets Decauville attelés d'ânes, mais on était également parvenu à leur enseigner rapidement la pose de la voie. Et, lors de son voyage d'inspection au Congo, le major Thys fut frappé de voir combien ces ouvriers indigènes, qui provenaient tous de la région traversée par le chemin de fer, commençaient à s'intéresser aux travaux de la construction. Chaque jour ils se présentaient sur les chantiers par petits groupes et, spontanément, ils venaient offrir aux ingénieurs le service de leurs bras.

Chose étrange! c'est surtout la pose de la voie qui les attirait. Les travaux de terrassement, au contraire, semblaient plutôt les rebuter. L'explication de cette prétendue anomalie réside dans ce fait que les nègres de l'intérieur sont presque tous

végétariens. Ils mangent rarement de la viande et ce n'est qu'à de longs intervalles qu'ils parviennent à se procurer un peu

de poisson. Aussi manquent-ils généralement de muscles et sont-ils, pour la plupart, inapts aux gros travaux.

Mais, s'ils n'ont pas la force en partage, ils jouissent, par contre, d'une facilité peu commune pour s'initier à toutes les besognes qui exigent de l'adresse et de la précision. C'est ainsi qu'ils prennent un réel plaisir à ajuster les rails et à serrer les boulons.

Sur notre gravure, on aperçoit une brigade de Congolais en train de poser la voie. Ils sont placés sous les ordres d'un contremaître européen qui, après les avoir mis au courant de la besogne, n'a plus qu'à surveiller leurs travaux et à initier au même métier les nouveaux venus qui se présentent.

Si les tentatives que l'on fait en ce moment continuent à donner de bons résultats, la Compagnie du chemin de fer aura résolu une des questions les plus importantes au point de vue de la marche rapide de l'en-

treprise. Comme la voie approche maintenant des districts peuplés, il est probable que d'ici à peu de temps les ouvriers régionaux constitueront la plus forte partie du personnel noir et qu'on ne sera plus forcé de recruter à grands frais les nègres de la côte de Guinée pour les besoins de la construction.



Ouvriers indigènes posant la voie.
(D'après une photographie de M. le capitaine Weyns)



Le mont Rumbi (rive occidentale du Tanganika). (Dessin d'Am. Lynen, d'après un croquis du capitaine Stairs.)

DE ZANZIBAR AU KATANGA

JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS (1891-1892)

VII. — DU TANGANIKA A BUNKEIA. (Suite.)

Hydrographie. — Les boys et les ânes. — Makatubu. — Les méfaits des Arabes. — Comment on doit y remédier.

1^{er} novembre.

MARCHE jusque Gawe (est), qui nous a pris 4 3/4 heures. Nous avons été arrêtés 1 1/2 heure devant la rivière Mlagizi. Il nous a fallu ce temps pour passer les hommes. C'est un cours d'eau rapide et semé de rocs à l'endroit où nous l'avons passé. A droite et à gauche du point où nous l'avons vu, il y a des espaces d'eau calme et profonde.

Nous campons sur les bords de la Kala, qui donne son nom au petit district de Kala, dont le chef, qui se nomme Chula, habite à Gawe (ouest). Le chef Gawe, subordonné à Chula, est, comme celui-ci, un Mnyanwezi.

Chula vivait auparavant dans le pays de Msiri, ainsi que Kassongomono, chef de Kassanza. Avec d'autres encore, ils furent chassés du pays et bâtirent à Kassanza un village. Plus tard, Kassongomono mit Chula à la tête du district de Kala.

En quittant ce dernier, on arrive au Kalolo, dont le chef est Kabongo, un Marungu. Après Kabongo, on arrive au pays de Makatubu, esclave de Mohammed-ben-Suleiman-ben-Shaash, de Zanzibar. Après avoir passé la rivière Rudifwa, qui se jette dans le Rufunzo, puis dans le Luapula, on pénètre dans le pays de Kakwale, commandé par Katumba. Ce pays est célèbre pour le sel qu'on y trouve et qui se vend bon marché.

La Lufuko est la frontière du Marungu. Au nord-ouest de cette rivière est l'Urua, au sud-ouest la Rufira ou Lufira. L'Arabe Kafindo a bâti son Mussumba sur le Luapula, au confluent de la Lukenni, à environ trois journées de marche au sud de Mpueto-Uturu; le Belutchi, dont le vrai nom est Khamis-ben-Salem, habite maintenant l'Urua. Il a été battu par Msiri et tient à conserver, je pense, entre lui et ce dernier, une distance prudente. Kafindo, pour autant que je puisse le savoir, est un ami de Msiri.

Des six superbes ânes que nous possédions, il ne nous en reste plus que deux. Nos nuits ne sont plus troublées par leurs cris perçants, car les quatre plus solides et les plus courageux ont mordu la poussière. Mon beau petit baudet a été atteint de paralysie, à Karema. J'ai dû le laisser derrière moi et acheter à la mission un bourriquet venant de l'Unyanwezi. Les ânes furent placés dans le bateau, un à la fois, sous la garde des âniers. Des dix ânes qui furent embarqués, quatre moururent à Rumbi, à la suite de ce voyage et de la barbare cruauté des âniers qui, pour les faire rester tranquilles dans le bateau, leur lièrent les jambes si étroitement que la peau et les muscles furent détruits. Mon animal fut lié si fortement que trois des sabots de la pauvre bête tombèrent. Celui de de Bonchamps n'avait pas eu à boire depuis trois jours, quoiqu'ayant navigué pendant tout ce temps sur les eaux fraîches du Tanganika. Un autre âne avait les intestins lui sortant du corps!

Le boy zanzibarite est brutal et cruel envers les bêtes, et ce par pure stupidité. Il ne bat pas l'animal à l'excès, il ne le charge pas outre mesure, il ne le fait pas courir trop fort, mais il est désespérément négligent pour ce qui concerne les soins à lui donner.

Le blanc doit veiller personnellement, jour par jour, à ce que son âne reçoive sa pitance. Si on abandonne cette besogne au boy, la pauvre bête s'étiolera et mourra. Est-il possible d'imaginer une cruauté plus raffinée que celle de laisser un âne, les quatre pieds liés, exposé à un soleil de feu, pendant trois jours, et privé d'eau? Aussi, dès mon arrivée, j'administrerai au boy chargé du soin des baudets une maîtresse semonce; je lui infligeai en outre une amende de 48 dollars. Malgré cela, il est persuadé qu'il n'a rien fait de mal. Ah! si je pouvais faire entrer dans la cervelle de ces boys qu'ils ont à s'intéresser à leur besogne! (Je parle des boys au-dessous de 16 ans.) L'inerte et stupide indifférence des jeunes noirs pour leur travail est un des pires casse-tête du blanc en Afrique.

J'ai oublié de dire que mes deux bateaux, la *Dorothy* et le *Bluenose*, ont traversé le Tanganika dans de très bonnes conditions, remorqués par les barques ou les précédant. La *Dorothy* est arrivée 4 heures en avance sur l'autre.

Altitude : 1,200 mètres.

2 novembre.

Marché pendant une heure jusque Gawe (ouest), où nous avons campé afin de permettre aux hommes de se procurer des vivres pour les trois jours pendant lesquels nous allons devoir traverser un pays inhabité. Ce pays a été ravagé et dépeuplé par Makatubu. Il ne reste plus un village le long d'une route de 35 milles.

Altitude du camp : 1,270 mètres.

3 novembre.

Arrivés à Kaomba, une agglomération de huttes, en 4 h. 50 m., parcourant une distance de 17 kilomètres.

Nous avons essayé ce matin notre première averse sérieuse. Pendant une heure, nous avons été arrosés d'importance et les hommes en ont été fort incommodés. Au camp, on put enfin allumer du feu. Le chef de cette agglomération de huttes est Nanza, le pays s'appelle Kalalo, le village ou plutôt les huttes portent le nom de Kaomba, et la chaîne de montagnes située à 4 1/2 kilomètres au sud se nomme Kalalo. Nanza est absent au moment de notre arrivée; il est allé guerroyer avec ses

gens contre Kaiavalla, un ennemi de Joubert, qui habite à deux journées d'ici.

Le long de la route, on rencontre beaucoup de villages et de plantations désertés, ce qui prouve que Makatubu a eu un succès complet dans sa tentative de mettre le pays à sac.

À notre approche, les indigènes se sont enfuis, mais je leur ai envoyé des hommes pour leur dire que je ne leur voulais aucun mal, que je les engageais à revenir, et, le soir même, un grand nombre étaient rentrés.

L'altitude de ce camp est de 1,733 mètres, la plus grande hauteur à laquelle l'expédition soit arrivée jusqu'ici. Le pays est montagneux et couvert de taillis; les arbres sont séparés, c'est-à-dire ne croissent pas en groupes, mais isolément; ils sont tordus, les troncs peu droits. Des herbes longues se montrent par-ci par-là entre les arbres; mais, en règle générale, l'herbe est courte et croît par petites pousses vertes. De tous côtés, des ruisseaux coulent vers le Lufuko, ce qui est un grand changement après le passage au travers de pays desséchés comme ceux situés à l'est du Tanganika. L'air de la montagne est frais et agréable, et toute la nuit le thermomètre marque 65° F.

Je n'ai pas encore rencontré de bois à proprement parler, mais, à l'ouest du Lufuko, il existe, paraît-il, des arbres de 1^m80 de diamètre. Les natifs en construisent des canots.

4 novembre.

Marche de 5 h. 10 m., jusque tout près de l'ancien camp de Makatubu, actuellement abandonné. Nous avons rencontré quelques hommes et quelques femmes qui reviennent de chez Mpueto, près du lac Moero, à la sortie du Luapula. Ils ont été forcés de s'enfuir devant les hommes de Kafindo le Belutchi, qui habite à trois journées plus bas que leur village.

On ne voit que guerre ici, on n'entend parler que batailles et combats. Sur le Luapula, les Wangwana ont pillé et brûlé tout et réduit en esclavage des masses de femmes et d'enfants. Les promoteurs de ces destructions démoniaques sont Kafindo et Uturutu, deux Belutchi qui habitent sur le fleuve, et Makatubu, un homme de la côte, qui est en ce moment à Zanzibar. Le pays est absolument réduit à l'état de ruines par ces individus; les infortunés natifs sont obligés de s'enfuir dans la montagne pour sauver leur vie et ils y meurent faute de grain pour se nourrir. Il y a dans ce Marungu beaucoup de besogne pour Joubert. S'il donnait des drapeaux aux chefs les plus forts et les amenait à constituer une confédération contre ces brigands, il pourrait s'asseoir tranquillement chez lui avec la certitude qu'avant peu les Arabes se retireraient à l'ouest du Luapula et que tout au moins son district serait délivré d'une tourbe de mépris mahométans, bourreaux de malheureux indigènes, actuellement trop faibles et trop lâches pour résister à des troupes armées de fusils. Si j'ai de la chance chez Msiri et si je puis pacifier ne fût-ce qu'un peu son royaume, combien je serais heureux de fonder sur ces infâmes! Mais cela ne m'empêche pas de blâmer les natifs. En effet, même quand ils ont à leur disposition de la poudre et des fusils, ils s'enfuient, abandonnant leurs femmes. Jamais ils ne se font garder la nuit ni à la première heure du matin par des veilleurs. Et cependant, c'est invariablement à ces moments-là que les razzieurs se jettent sur les villages.

Ces razzieurs, au service des Arabes et des métis de la côte, se donnent de grands airs, se qualifiant de Wangwana, hommes libres, alors qu'il serait bien difficile de trouver parmi eux un seul homme de la côte qui ne soit un esclave et même l'esclave d'un esclave. Joignez à ces individus, qui sont des Waswahili, des Wamerima, des Wanyamwezi, joignez-y des Rugas-Rugas, c'est-à-dire des voleurs de toutes races et de toutes tribus, venant de l'est du lac Tanganika, d'Ujiji, de Tabora, de Karema, de Gongwe, d'Igonda et d'autres endroits, qui se sont enrôlés pour l'unique plaisir de détruire et de piller, et mus par l'espoir d'amasser des richesses au moyen de la vente des esclaves. Bien souvent aussi, ils s'adonnent à cet affreux métier pour pouvoir porter un fusil et s'appeler Wangwana. Il y a dans le nombre beaucoup de Manyema appartenant à Tippe-Tippe et à d'autres Arabes et qui sont, par conséquent, des esclaves.

Il est tombé quelques fortes averses cette après-midi et je pense que la saison des pluies a définitivement commencé.

La Lufuko est à un mille du camp, à l'ouest-sud-ouest.

5 novembre.

Nous avons marché pendant 4 h. 10 m. et nous avons campé à trois quarts de mille à l'ouest de la Lufuko. Nous avons traversé la Ruvugwa et le Lufuko en une seule étape. Le Lufuko ou Lufuko est, en cet endroit, un cours d'eau de 7 à 9 mètres de large, très rapide et aux flots purs et frais. Au fort de la saison des pluies, il inonde un grand espace de terrain et débite un volume d'eau considérable. L'altitude du point où nous l'avons traversé est de 110 mètres ou près de 450 mètres au-dessus du lac. Pour faire une pareille descente, elle doit être très rapide et précipitée; en effet, elle se dirige d'ici à Mpala, où elle rejoint le lac.

Nous avons dépassé l'ancien village de Makatubu, jadis un endroit fortifié et bien bâti, mais actuellement en ruines. J'évalue à 800 le nombre des gens qui ont dû vivre dans le boma. Le pays que nous avons traversé avait l'air délicieusement frais et verdoyant. Ah! si je pouvais posséder 50,000 acres d'une terre semblable sous un climat tempéré, dans la Nouvelle-Zélande, par exemple! Je serais alors absolument indépendant. On pourrait y élever au moins trois moutons par acre, pendant toute l'année. La vente des arbres couvrirait les frais de construction d'une habitation et d'un magasin pour les laines et suffirait, en outre, pour clôturer entièrement la propriété. Le sol conviendrait à tout genre de cultures.

Makatubu doit être un homme rusé et aussi capable de se servir de sa cervelle que de son fusil. Il se présenta d'abord dans la vallée du Lufuko comme un simple traitant d'ivoire, et il dut demander aux peu clairvoyants chefs de la contrée la permission de bâtir sa station. Cette permission lui fut accordée, et, petit à petit, il attira de plus en plus de soldats autour de lui et fortifia son boma. Un beau jour, il jeta le masque et défia tous les chefs de la contrée. Il était trop tard pour protester contre une pareille iniquité. Prompts comme l'éclair, les esclaves de Makatubu tombèrent sur les villages, fusillant, poignardant et capturant absolument tout ce qui était homme, femme ou enfant. Les indigènes, imbéciles et bavards, en furent réduits à camper dans la montagne et à coucher à la belle étoile. Trois, ou plutôt deux années de pillage suffirent à Makatubu pour dépeupler entièrement cette vallée. Il

repris alors le Tanganika à Kirando, pour vendre tout son butin humain et son ivoire mal acquis. Aujourd'hui, il est à Zanzibar, riche et cependant toujours humble esclave d'Abdallah Shaash, l'Arabe que vous rencontrez dans les rues de cette ville et qui vous dit « Yambo ».

Je poserai ici une question qui doit venir à l'esprit de tous ceux qui ont traversé cette vallée et qui ont constaté les ravages exercés par cet homme : Ne serait-il pas un millier de fois moins dispendieux pour les sociétés antiesclavagistes de saisir et d'enchaîner pour la vie des hommes tels que Makatubu, alors qu'ils sont à la côte, au lieu d'envoyer ici des expéditions chargées d'arrêter la traite et qui ne font absolument aucun bien et coûtent beaucoup d'argent? Si Makatubu et Abdallah Shaash étaient mis en prison à Zanzibar, bien d'autres pays, peuplés et riches, seraient sauvés et on leur épargnerait le sort des malheureuses contrées que nous traversons en ce moment. Cela ne coûterait certes pas cher aux sociétés antiesclavagistes. Dans l'état actuel des choses, Abdallah Shaash est un homme qui, à Zanzibar, vaut tout Européen, et qui se dit, à part lui, que les blancs sont des fous achevés. J'ai appris que Makatubu organise une grande caravane de poudre, d'étoffes, etc. Cela se fait en ce moment ouvertement à Zanzibar, où l'on sait qu'il se prépare à venir opérer de nouvelles razzias dans l'État indépendant, en prenant Kirando pour base d'opérations!

Examinez également l'autre partie de la question. Tous ceux qui ont visité l'Afrique savent que le noir est égoïste, vantard et grand amateur de bavardages et de pombé. Il se considère comme l'élu, le choisi, au-dessus duquel il n'y a rien. Cette bonne opinion de lui-même subsiste jusqu'à ce qu'il ait reçu une bonne raclée de quelqu'un, qu'il reconnaît alors comme son supérieur.

Pleins de jactance et bavards à l'excès, les chefs autorisent, sans la moindre méfiance, un Arabe à pénétrer dans leur pays avec un nombre de fusils déterminé, afin de « faire le commerce », c'est-à-dire d'échanger de l'ivoire contre de la poudre, de l'étoffe, des hoes, etc. L'Arabe arrive avec ses soldats, se choisit un endroit salubre, qu'il examine d'abord au point de vue de la facilité de ses futures attaques et, en peu de temps, il est confortablement installé. Il est passé maître en fait d'intrigues, possède une grande présence d'esprit, beaucoup de sang-froid et est doué d'une lucidité étonnante en comparaison des pauvres cervelles pleines de pombé des chefs indigènes.

Voici sa façon de procéder : Il commence par exciter un chef A contre un autre chef B. Il s'allie alors avec A pour combattre B et, quand celui-ci est réduit à l'impuissance, il se retourne contre A et le met en déroute à son tour. Alors commence le pillage et la mise à sac du pays. A droite, à gauche, partout, l'Arabe attaque les indigènes, trop bornés et trop attachés à leurs villages pour songer à s'allier avec des voisins pour organiser la défense commune.

Quand la région est saturée de sang, quand la population a complètement disparu, l'Arabe se retire. Voilà l'histoire des pauvres tribus africaines. Bien qu'on soit ému de pitié pour les indigènes, on ne peut cependant s'empêcher de les mépriser, à cause de leur esprit d'étroit égoïsme qui les aveugle au point de leur enlever tout sentiment du danger.

(A continuer.)

Cap. STAIRS.

LES TAMBOURS

LE tambour, chez les nègres, constitue l'instrument de « musique » par excellence. Il n'est pas de concert, pas de cérémonie, pas d'acte quelconque de la vie qui ne soit, au Congo, accompagné du tambour. C'est lui qui joue le plus grand rôle en cas de guerre ou de paix, de mort ou de naissance, de joie ou de deuil, de danse ou d'enterrement.

Joué de certaine façon, il sert même... d'appareil télégraphique. En un temps prodigieusement restreint, il permet de transmettre au loin des nouvelles importantes.

Cet instrument revêt les formes les plus diverses. Il y en a de tout petits et d'énormes, plus haut qu'un homme. La caisse en est faite de planches juxtaposées ou d'un tronc évasé; une peau d'animal sauvage, même une mince planchette fait office de table résonnante. Certains tambours affectent des formes vraiment esthétiques. Celui qui est figuré sur notre gravure provient du bassin du Kassaï. Il a la forme d'une énorme bouteille et la peau en est fixée sur un tronc vidé par le feu, au moyen de lanières de peau finement découpées.

Cet instrument acquiert souvent une sonorité prodigieuse. M. Woerner, en 1886, a entendu le son des tambours de guerre de l'Aruwimi à une distance de plus de 3 kilomètres.

« Jour et nuit, écrivait-il, le son du tambour se faisait entendre, ce qui était la preuve d'un état de guerre. »

Lorsque, pendant la nuit, le voyageur africain entend résonner le tambour, il peut toujours prévoir si c'est la guerre à laquelle il doit s'attendre pour le lendemain. Lorsque l'instrument est battu sur un ton de mélodie plaintive et avec des « fioritures », il n'y a pas de crainte à avoir : les indigènes sont en liesse et battent la danse. Mais si le son du tambour est grave, sonore, cadencé, c'est signe que l'on prépare la guerre pour le lendemain. Stanley, quand il descendit le Congo pour la première fois, parle souvent de « l'horrible tambour », dont le son l'accompagna des semaines durant le long des rives du grand fleuve que la *Lady Alice* descendait. Le tambour de guerre, chez les tribus des Stanley-Falls et de l'Aruwimi, est déposé près de la hutte du chef et n'est battu que sur l'ordre de celui-ci. Il sert également de moyen de communication. On le bat en différents endroits, selon la nature de la nouvelle ou du signal que l'on veut donner, et ainsi, dit le célèbre voyageur, le tambour parle aux initiés un langage aussi intelligible que la voie humaine. Toutes les

files apprennent de cette façon, heure par heure, ce qui se passe sur l'une ou l'autre d'entre elles.

Le tambour est également un des moyens les plus usuels dont se servent les sorciers pour en imposer à leurs crédules sectateurs. Un jour, à Bangala, Coquilhat fut attiré par un vacarme subit. Il accourut près de la cabane d'un jeune homme à toute extrémité, que l'on travaillait à sauver par des danses chantées et par des batteries de tambour assourdissantes.

En Belgique, on étend de la paille dans les rues pour assourdir le bruit; en Afrique, on fait le contraire... Le plus drôle, c'est que le jeune homme guérit!

Le tambour intervient également dans les exorcismes, et joue un rôle important pour obtenir des esprits le succès à la guerre. Le féticheur le plus expert du district est convoqué et, au son redoublé du tambour, il esquisse des danses d'une chorégraphie échevelée. C'est principalement par ces entrechats qu'il combine ses talismans et ses malélices. Chez les Bangala, on lui concède le pouvoir de « cuire » à distance les armes de l'ennemi, de manière à les rendre impuissantes.

Les soirs où la lune est éclatante et où il fait beau, la jeunesse indigène organise des danses. Elles ont lieu au tambour, battu avec une cadence calculée, tantôt lente, tantôt rapide, pressée, puis retombant pour reprendre soudain.

Les assistants accompagnent au moyen de chansons. Quelques noirs portent l'instrument retenu par des bandes ou des lanières, à la façon de nos grosses caisses. Sur l'un des côtés de la caisse, ils frappent avec un bâtonnet; sur l'autre, ils tapent de la paume de la main.

Dans un pareil cas, chez les Bangala, les jeunes gens des deux sexes forment un vaste cercle et se trémoussent sur place en battant des mains et en chantant; en même temps, des extrémités d'un même diamètre se détachent un homme et une femme qui, exécutant un « cavalier seul en avant », viennent se placer l'un en face de l'autre dans une attitude lascive et se retirent aussitôt dans le rang. Chacun vient à son tour exécuter ce mouvement, qui se termine par une bacchanale générale. Pendant ce temps, les tambours sont battus avec frénésie, par saccades de plus en plus précipitées, et, au galop final, il règne une épouvantable cacophonie de cris, de clochettes, de chants, de hurlements, tandis que toujours accompagnent les tambours.



Tambour de chef (hauteur 1^m00). (Collection de la *Compagnie belge du Congo pour le Commerce et de l'Industrie.*)

LE D^R JULES CORNET

Né à la Louvière en 1865. — Docteur en sciences naturelles et candidat en médecine de l'Université de Gand, préparateur du cours d'anatomie comparée de M. Plateau; puis du cours de géologie et minéralogie de M. l'abbé Renard. — Part pour le Congo, le 18 mai 1891, adjoint au commandant Bia, chef de la troisième expédition belge du Katanga, puis au lieutenant Franqui. — Rentré en avril 1893.



Le docteur Cornet a fait partie de la troisième expédition du Katanga, placée sous le commandement du regretté capitaine Bia et plus tard du lieutenant Franqui. Il était chargé de la partie scientifique, et devait surtout s'attacher à l'étude géologique et minéralogique des pays traversés par l'expédition. Comme géologue et minéralogiste, Cornet avait de qui tenir : il est le fils de F.-L. Cornet, membre de l'Académie, qui fut pendant sa vie, avec son collaborateur M. A. Briart, — le père d'un autre membre des expéditions du Katanga, — l'un des savants les plus reconnus et les plus vantés de Belgique.

Les immenses contrées que le jeune savant avait à explorer au point de vue scientifique étaient encore presque complètement inconnues; on n'avait guère sur leur géographie que de rares données résultant des voyages de Livingstone, de Cameron, de Paul Reichardt, de Capello et Ivens. Quant aux observations géologiques, elles étaient pour ainsi dire nulles, et une obscurité presque complète enveloppait tout ce vaste territoire. Les voyageurs que nous venons de citer avaient bien, à certains points de leurs relations, donné quelques renseignements spéciaux sur les formations géologiques, mais ces renseignements, trop espacés, trop inégaux, ne pouvaient être, à la science, d'une véritable utilité.

En réalité, tout restait à faire, et les géologues qui furent envoyés dans ces contrées se trouvaient avoir devant eux le pays rêvé par tout savant, une terre vierge, un vaste champ d'exploration où nul autre n'avait encore travaillé.

C'est sur cet immense domaine scientifique, encore inexploité, que J. Cornet a pu exercer ses profondes connaissances, sa sagacité de chercheur, et cette largeur de vue qui lui fait négliger les petits côtés

d'un problème naturel, pour en saisir et mettre en relief les grandes lignes. Il a rapporté de ces contrées des documents très nombreux, recueillis jour par jour, au prix de mille fatigues, pendant un voyage d'exploration qui dura un an et demi, et pendant lequel la caravane dont il faisait partie fit plus de 6,000 kilomètres à pied.

Les rapports qu'il a fait paraître dans le *Mouvement géographique* sont le résultat partiel de cette étude si consciencieuse, et les hommes de science sont unanimes à reconnaître à leur auteur une grande sûreté de raisonnement, beaucoup de logique dans ses déductions, et une clarté extrême dans la façon de présenter ses idées. Les coupes de terrains qu'il a déjà publiées, les études géologiques qui y sont annexées apportent à la science un appoint considérable, et dont on pourra tirer parti pour la confection d'une œuvre qui s'impose dès maintenant : la carte géologique de l'Etat indépendant. Il est inutile d'insister sur l'importance primordiale de cette carte; la connaissance du sol de l'Etat indépendant nous mettra à même de juger de ses richesses minérales et de sa grande puissance de fertilité et rendra, par là même, les plus grands services à la cause de la colonisation, de la civilisation et du progrès.

Peu de travaux scientifiques ont vu le jour, ayant pour but l'étude physique du sol congolais; encore ne s'attachent-ils qu'à certains points de la région côtière. Von Dankelmann, von Schwerin, Peschuel-Lœsche ont fait paraître les résultats de leurs études sur le cours inférieur du grand fleuve et les territoires voisins. Un peu plus tard, M. E. Dupont, le savant directeur de notre Musée d'histoire naturelle, a publié son importante et magistrale étude sur la série des terrains qui s'étendent de l'océan aux bouches du Kassaï. C'est le premier ouvrage important que nous possédions encore pour la cartographie géologique du royaume indépendant. A celui-là devront se rattacher toutes les observations que l'on a faites, celles que l'on fera encore, afin d'arriver rapidement à la connaissance de ce vaste territoire, source future de tant de richesses pour les Belges qui oseront être entreprenants. L'œuvre de Cornet, continuant celle de Dupont, sera le premier travail géologique bien complet qui aura paru sur ces régions jadis si ignorées. Elle fera connaître l'un des points les plus intéressants de cette redoutée *Terra ignota* des géographes du commencement de ce siècle.

Espérons que le jeune géologue ne s'en tiendra pas à cet essai déjà si fructueux, et que nous le reverrons encore dans les vastes contrées africaines, exerçant ses grandes connaissances, et recueillant pour la science de nouveaux matériaux et de nouvelles observations.

LE SEL

PARMI les produits les plus recherchés chez les indigènes du Congo, le sel occupe la place la plus importante. Il fait complètement défaut dans certains pays du centre africain, et on peut se figurer aisément combien serait pénible la privation absolue de ce précieux condiment. Aussi, celui-ci est-il, dans une partie de l'Afrique tropicale, un étalon monétaire fort prisé. Il sert d'instrument d'échange et comporte une haute valeur. On s'imagine aisément quelle richesse constituent pour certaines tribus africaines les gisements de sel naturel, les lacs ou les marais salants. Quand une peuplade détient un tel trésor, elle veille avec un soin jaloux à la conservation exclusive de cette mine féconde de bien-être, qui lui procure, avec peu de travail, une grande variété de ressources et de confort. Des mesures draconiennes sont prises pour éloigner du gisement salin les intrus et les étrangers; un monopole absolu est réservé aux membres de la tribu qui s'en vont échanger leur produit à des distances considérables, quelquefois à quinze jours et à un mois de marche de chez eux. A des jours fixés et dans des endroits connus, toujours les mêmes, se tient le marché au sel. Les peuplades pri-

vées de ce condiment y portent leurs marchandises : viande, produits agricoles et industriels, étoffes, etc., qu'ils troquent contre du sel. Les acheteurs accourent de loin et s'imposent des semaines de marches dures et dangereuses pour amener au centre d'échange les produits de leur labeur.

Il en résulte que les peuplades possédant des exploitations salines ne s'occupent que de celles-ci. Avec leur sel, ils achètent toutes les nécessités de la vie, et sauf l'agriculture, dévolue aux femmes, la plupart de leurs membres n'ont pas d'autre occupation que la récolte de ce produit. Chez certaines tribus de la Fini, hommes et femmes ne font même pas autre chose et l'agriculture y est complètement négligée.

Des guerres sanglantes se livrent pour la possession de dépôts de sel et des tribus entières se sont ainsi décimées réciproquement pour posséder ou conserver un gisement ou un marais.

Dans certains pays, comme l'Urua, par exemple, les gisements sont la propriété du chef qui les fait exploiter à son profit par ses esclaves, ou les loue à bail à des subordonnés qui, en échange, lui servent une redevance. Parfois encore des tribus étrangères sont admises à venir s'approvisionner moyennant paiement d'une taxe, d'un droit fixe, qui peut s'élever ou diminuer, selon l'abondance ou la rareté de la demande.

✻

Dans la région des grands lacs où existent de petits étangs salés, on se procure le sel, soit en recueillant les couches blanches, délaissées sur les bords par suite de l'évaporation des eaux, soit en faisant bouillir de l'eau puisée dans l'étang ou par un des procédés que nous allons essayer de décrire plus loin.

Rendus ingénieux par la nécessité, les indigènes, dans les contrées dépourvues de dépôts salins mais où croissent certaines plantes aquatiques, se procurent le

condiment nécessaire à leur cuisine par divers moyens, qui ont tous pour base l'incinération de plantes aquatiques.

Chez les Niams-Niams, où le sel de cuisine est absolument inconnu, il n'y en a pas d'autre que celui qu'on obtient, par lixiviation, des cendres du *Grewia mollis*; il en résulte que les soupes à la graisse, assaisonnées avec cet alcali, se saponifient en bouillant; et il est plus facile de se figurer leur saveur que de la décrire. Aussi, pour relever les sauces et donner aux légumes qu'elles renferment une qualité supérieure, on y ajoute de la viande d'éléphant et de buffle séchée qu'on a réduite en poudre.

Le sel est fabriqué également par lixiviation dans le bassin



La fabrication du sel sur les bords de la Fini. (D'après une photographie de M. F. De meuse.)

du Kassai. La façon de procéder est généralement la même partout dans cette région et mérite d'être expliquée.

A la saison sèche, on coupe dans les marais certaines grandes herbes et des nénuphars dont on enlève les feuilles, que l'on place en tas et que l'on brûle. Après combustion complète, on en ramasse les cendres, qui sont ensuite placées dans les paniers que l'on voit au premier plan de la photographie. Ces paniers sont garnis de grandes feuilles à l'intérieur, de façon à former entonnoir. Sur les cendres dont ils sont remplis, on verse de l'eau qui, en filtrant au travers de la couche, en dissout les sels solubles et les entraîne dans le récipient qui se trouve à la base de l'appareil. Cette eau est ensuite évaporée par l'ébullition.

Après évaporation complète de l'eau ainsi chargée de matière saline, le fond de la poterie est recouvert d'une couche d'un sel brun assez impur. Celui-ci est ensuite emballé dans des feuilles, emballage qui le met à l'abri de l'humidité.

Dans le Marungu, le sel est l'objet d'un commerce tout spécial et c'est une véritable fortune pour le pays. Pour l'obtenir, les indigènes des environs de Mpala ont détourné deux petits ruisseaux fortement salés et ont établi sur leurs bords, dans des prairies, des espèces de marais salants, où l'eau coule et s'évapore sous l'action du soleil en laissant le sel sur la terre. Cette terre devenue blanche est soigneusement ramassée et ensuite lessivée dans un panier bien garni d'herbes servant de filtre. L'eau emportant le sel est recueillie dans un pot où elle doit bouillir jusqu'à complète évaporation, ils obtiennent ainsi un sel passable et quelquefois très blanc, surtout très recherché par certaines tribus au milieu desquelles ce condiment fait défaut. Il est d'un usage quotidien chez les missionnaires de la rive belge du Tanganika, qui déclarent qu'il est potable et qu'ils peuvent, sans trop de préparation, s'en accommoder fort bien.

Au sud de Nyangwe, comme au Tanganika, le mode de fabrication est fort simple. Un châssis en forme d'entonnoir est composé au moyen de baguettes reliées entre elles par des cerceaux garnis intérieurement avec de grandes feuilles. Au fond est un coussin d'herbe qui sert de filtre. On emplit cet entonnoir de terre saline, sur laquelle on verse de l'eau bouillante; le sel est dissous et tombe avec l'eau dans un vase de terre ou dans une gourde. L'eau est ensuite évaporée; et le résidu, un sel impur et boueux contenant beaucoup de salpêtre, est mis en pains coniques d'environ trois livres. Ce produit est avidement recherché par des tribus qui n'ont pas de sel dans leur pays, et on l'exporte à de très longues distances.



Il n'est pas sans intérêt à ce propos d'examiner la composition du « sel végétal ». Nous devons à l'obligeance de notre ami, M. F. De Meuse, des analyses sur deux exemplaires, l'un provenant de marais salins et l'autre de l'incinération de plantes.

Le premier échantillon examiné était produit par les marais situés au sud de Nyangwe. Il contenait :

Chlorure de sodium	88 p. c.
— potassium	0.
Phosphate	1 p. c.
Silice	10 p. c.
Sulfates	1 p. c.

Le deuxième échantillon provenait du traitement des cendres de plantes aquatiques de la Fini (Kassai). On y remarquait :

Chlorure de sodium	80 p. c.
— potassium	10 —
Sulfates	} 10 —
Phosphate	
Silice, etc	



Les indigènes, par suite même de la cherté du produit, salent modérément leurs aliments et les pimentent beaucoup, en revanche. Il s'ensuit qu'ils sont peu sensibles à la saveur fade de leur sel « végétal », où domine le goût sapide de la potasse. Le piment, du reste, contribue, lui aussi, à atténuer ce goût-détestable.

Les Européens s'accoutument difficilement du sel indigène. Ils ne peuvent, comme les noirs, se brûler la bouche et l'estomac au moyen de piment. Aussi M. De Meuse employait-il, pour épurer ce produit important, le procédé suivant : Afin de détruire les éléments organiques et sapides, qui gâtent le sel provenant de l'incinération, il enfermait dans un vase indigène fait en argile une certaine quantité du produit et en fermait hermétiquement l'orifice au moyen d'argile. Le récipient ainsi préparé était placé au milieu d'un feu ardent. On l'y laissait deux ou trois heures, jusqu'à ce que le pot fût chauffé à blanc.

L'opération terminée, on brisait le vase et on en tirait un bloc massif de sel grisâtre, au lieu des grains grossiers, brunâtres et sales qui constituent le produit indigène. Ainsi préparé, le sel était acceptable pour des palais européens.



Nous avons dit plus haut que le sel tient lieu, en Afrique centrale, d'instrument d'échange, qu'il est le type monétaire sur lequel se règle le prix des choses. Les indigènes le transportent en tablettes de cristaux amalgamés, en carottes ou dans le récipient même où l'ébullition a eu lieu.

Chacun de ces objets a un prix coté et connu, et le prix des choses est fixé d'après cette valeur connue. Un produit vaut autant de tablettes, ou autant de carottes, ou autant de pots; ou bien encore, pour les fractions, il faut telle somme de marchandises pour valoir une tablette, etc. Rien n'est intéressant comme une foire au sel, où l'on voit accumuler des monceaux de produits amenés par les acheteurs de ce condiment.

On trouve aussi au Congo du sel européen, venu par la côte occidentale. M. De Meuse en a rencontré jusqu'à 500 kilomètres à l'intérieur des terres. Il y parvient par des caravanes indigènes et par voie d'échange. A la côte, on le vend aux noirs, qui se le passent de main en main par la voie du commerce. Ce sel, lequel n'est autre que notre gros sel de cuisine, est fort recherché par les naturels, qui le payent fort cher. Il est très apprécié à cause de son pouvoir salant plus fort que celui du fabricant indigène et de sa pureté, et quand les noirs en ont acheté, ils veillent à sa conservation comme s'ils avaient la garde d'un opulent et précieux trésor.



LE CHEMIN DE FER DU CONGO

DANS LE MASSIF DE PALABALLA



Un ravin dans le massif de Palaballa.
(D'après une photographie du D^r Etienne.)

APRÈS avoir franchi le massif de Matadi, dont nous avons déjà publié une vue d'ensemble dans notre numéro du 10 décembre 1892, la plus grosse difficulté que le chemin de fer ait eu à vaincre est la montée de Palaballa.

Ce second massif, beaucoup plus puissant que le premier, est situé sur la rive droite de la Mpozo. Il est couronné par un vaste plateau qui se trouve à 525 mètres d'altitude et d'où l'on jouit d'une admirable vue sur tout le pays d'alentour.

Peu de reliefs, dans la région des cascades, présentent des versants aussi abrupts, aussi fortement ravinés que le massif de Palaballa. Depuis le kilomètre 9, où le chemin de fer s'engage dans cette région extraordinairement tourmentée, jusqu'au col de Palaballa (kilomètre 16), où la ligne atteint le sommet de la montagne, on ne compte pas moins de 60 ouvrages d'art, parmi lesquels un pont de 25 mètres sur le ravin de la Mission, un pont de 25 mètres sur le ravin du Sommeil, un pont de 40 mètres sur le ravin de la Chute, plus deux ponts de 10 mètres et quatre ponts de 6 mètres. Sur toute l'étendue du massif, la ligne est construite à flanc de coteau sur une plate-forme taillée en terrain dur et qui longe, à mi-côte, le flanc escarpé de la montagne.

Cette dernière est coupée, de distance en distance, par de nombreux ravins à travers lesquels se précipitent les eaux à la saison des pluies. Grâce à l'humidité qui règne au fond de ces crevasses, une végétation intense s'y développe, tandis que sur la montagne, on n'aperçoit qu'un sol aride et nu.

C'est un de ces ravins que représente notre gravure. Il est situé au kilomètre 14 de la ligne. Le chemin de fer le franchit au moyen d'un pont en acier de 40 mètres d'ouverture.

Par la vue que nous reproduisons ci-dessus, on peut se rendre compte des difficultés considérables qu'a rencontrées la construction de la voie ferrée dans cette première partie du tracé.

A partir du kilomètre 40, où la locomotive a fait son apparition, l'aspect du terrain se modifie complètement. On entre dans la région des plaines. Les ouvrages d'art deviennent rares et les terrassements beaucoup moins importants. Aussi peut-on dire qu'à dater de ce jour, une impulsion plus rapide va être donnée à la marche des travaux.



Le Congo en aval de Gwena. (Dessin d'Am. Lynen, d'après un croquis du capitaine Stairs.)

DE ZANZIBAR AU KATANGA

JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS (1891-1892)

VII. — DU TANGANIKA A BUNKEIA. (*Suite.*)

La routine des chefs nègres — Richesse du Marungu. — Les Belutchis Uturutu et Kafindo. — Kassongomona

5 novembre.

JE ne cesse de répéter aux chefs de districts que leur propre ivrognerie et leur manie du bavardage sont les plus sûrs alliés des Arabes et des métis de la côte. Au cours même d'une guerre, les villageois négligent de se garder par des sentinelles, alors qu'ils savent cependant fort bien que c'est toujours à la tombée de la nuit que les chasseurs de chair humaine font irruption chez eux. Les palissades qui clôturent les villages sont construites d'après une demi-douzaine de plans différents, et l'ennemi est au centre de la place avant même que les occupants aient eu le temps de se rendre compte de la situation et de saisir leurs fusils. Les chefs ont une si bonne opinion d'eux-mêmes qu'ils se considèrent comme supérieurs à leurs collègues de par delà la montagne, et nul ne voudrait s'abaisser à s'unir à un autre pour, dans un commun effort, combattre l'ennemi. Et cependant, en général, ces chefs minuscules gouvernent (et fort mal) un territoire de l'étendue d'une bonne ferme canadienne. Cela me met hors de moi de penser que l'orgueil de ces peuplades en fait une proie si facile pour

les Arabes et les Belutchis qui viennent ici uniquement pour ruiner et dépeupler le pays, et non pour y édifier des établissements florissants comme fait le blanc honnête et bien pensant. Nous, Européens, nous avons aussi nos marchands d'alcool et nos voleurs d'hommes, mais, à coup sûr, notre administration peut être vérifiée, contrôlée, et on peut en faire l'instrument d'un gouvernement sérieux pour ces infortunés noirs qui, très souvent, sont incapables de s'administrer eux-mêmes. L'autorité sur les nègres doit-elle être exercée par les Arabes, par les métis ou par les blancs? Voilà la question. La réponse n'est pas douteuse pour moi. L'autorité doit être exercée par les blancs à l'exclusion de tous autres, et le plus tôt sera le mieux.

Le pays que nous avons traversé hier était le Kavugwa. Msaka en est le chef; il s'est réfugié dans la montagne. Aujourd'hui, après avoir traversé le Lufuko, nous nous trouvons dans le Ruanda, un district de l'Urua dont Mainbwe est le chef. Le Marungu et l'Urua sont divisés en petites chefferies qui ne dépendent pas d'un chef central. De là la faiblesse de

ces deux grandes régions. On pourrait avec avantage y cultiver la canne à sucre et le riz et y mettre en pâture des milliers de têtes de bétail. Mais, hélas ! le pays est dépeuplé, ravagé, à tel point que nous, étrangers, nous marchons pendant quatre jours sans pouvoir acheter même une livre de n'importe quel aliment.

On fabriquait jadis des étoffes de coton dans ces contrées et on en fait encore dans certaines parties du Marungu, de l'Urua et du Fipa. C'est un tissu solide et durable, à en juger par les spécimens que j'ai pu voir à Karema et ailleurs. Le principal élément du vêtement des Wamarungu est, néanmoins, une sorte de gilet-camisole fait au moyen de l'écorce d'un arbre appelé Mirumba, qui croît presque partout. On en fait aussi des cordes, on utilise encore certains autres arbres fibreux et on remarque aussi dans divers villages l'arbre, un genre de ficus, dont on fait des étoffes dans le Karagwe et l'Uganda.

6 novembre.

Marche de 6 h. 10 m., du Lufuko à la Ludifwa. Cette dernière est une petite rivière très rapide qui, d'ici, se dirige vers le nord-ouest. Dix kilomètres plus loin, elle infléchit brusquement vers le sud-ouest et va se jeter dans le Lufunzo, affluent du Luapula.

Le pays que nous avons traversé peut être considéré comme un des meilleurs de l'Afrique pour la culture et l'élevage du bétail et des chèvres. Il ressemble, à mon avis, à Mambwe, dans le Nyassaland. Nous avons fait 23 kilomètres ce matin, ce qui est très bien, étant donné le grand nombre de criques vaseuses que nous avons dû traverser. Hier soir, à 5 heures, le docteur Moloney est venu me prévenir qu'il avait constaté un nouveau cas de petite vérole. Quelle catastrophe si cette maladie se propage dans ma caravane !

Voici deux ans que le fléau sévit dans le Marungu. Il a passé maintenant dans l'Urua et s'est répandu, au sud et à l'ouest, jusque chez Msiri. Il semble cependant que peu d'indigènes en meurent. La pluie produit ses effets ordinaires sur mes gens : nous avons un grand nombre de maux de ventre. J'oblige tout le monde à construire des huttes bien sèches, mais les hommes ont des vêtements si légers qu'ils sont fort sujets à des frissons fiévreux.

7 novembre.

Nous avons marché 4 h. 40 m. dans le même pays ondulé qu'hier. Puis nous avons dressé nos tentes juste au moment où tombait une averse torrentielle qui a fortement trempé les hommes non encore pourvus de leurs abris, mais qui n'a nullement endommagé les ballots, déjà recouverts de toile cirée.

Le chef et les hommes de Kassongomona m'ont quitté hier pour aller annoncer mon arrivée à leur maître. La nuit dernière, ils ont campé près des huttes habitées par des Wamarungu. Ils avaient d'abord pillé celles-ci. Pendant la nuit, les Marungu sont revenus et ils ont percé de flèches empoisonnées trois hommes de Kassongomona qui en sont morts. C'est là un épisode ordinaire de la vie en Afrique centrale et on ne s'en inquiète pas autrement. Je me suis procuré l'un des projectiles retirés du biceps d'un des morts. C'est une flèche de fer, bien travaillée, barbelée et couverte d'un poison végétal ressemblant à de la graisse salée de mouton. Bien que le biceps seul fût atteint, l'homme mourut en six heures de temps. Tous les poisons africains dont sont

enduites les lances et les flèches et que j'ai pu examiner, étaient de nature végétale. Les indigènes ne connaissent pas de poisons minéraux. Certains poisons cependant proviennent d'animaux morts.

On se fait, en Europe, une fausse idée du physique de l'habitant de l'Afrique centrale. Il y a ici différents types, mais aucun ne ressemble au nègre de la côte occidentale, à nez plat et à grosses lèvres. La côte occidentale avec ses marais, ses fièvres et son climat malsain et étouffant, n'est pas l'endroit où il faut aller rechercher un type parfait de la race noire. C'est dans les montagnes où l'air est frais et l'eau pure que l'on trouve les plus beaux spécimens d'hommes, aussi bien sous le rapport de l'intelligence que du physique. C'est là qu'il faut chercher le type nègre qui résistera le plus longtemps à l'influence des races venant d'autres continents.

Nous avons aperçu des bambous, des plantes de cardamome et d'autres végétaux aimant l'air humide. Les cardamomes m'ont ramené le souvenir de bien des journées pénibles de jadis, dans la forêt de l'Aruwimi, quand nous étions avec Stanley et quand ces plantes formaient à peu près la seule nourriture des hommes.

8 novembre.

Nous avons marché 5 h. 15 m. et repassé la Ludifwa, qui a maintenant 14 mètres et demi de large et est très profonde.

Voici quatre grandes journées que nous passons sans que les hommes aient pu se procurer des vivres. Ils ont faim et les longues marches les affaiblissent. En six étapes, nous avons parcouru 96 kilomètres, en escaladant et en descendant des montagnes, et nous n'avons trouvé que peu de nourriture. Ah ! que je serais content si mes hommes étaient rassasiés ! Ces famines, causées par la dévastation, me mettent dans une furieuse colère contre les Arabes.

Le village où nous sommes a pour chef Mlamira, un Msumbwa. C'est ce qui l'a préservé des razzias de Makatubu, car les Arabes et les Wanyamwezi ne se disputent pas entre eux.

J'entends parler d'une caravane du Nyassa qui est arrivée à Mpueto, au nord du lac Moero. Les Wasumba disent que ce sont des Anglais. Si cela est exact, ce serait l'expédition de Crawshay qui va fonder une station sur le lac Moero. On me parle également d'une autre caravane se dirigeant vers le sud à travers l'Urua. Serait-ce Thomson ou bien Deleommune ? On n'obtient pas de renseignements dignes de foi, et je ne tiens pas à envoyer encore maintenant des hommes pour aller aux informations. La vérité est que ma caravane est si lourdement chargée qu'il est difficile de faire autre chose que la traîner d'étape en étape. Le chef Mlamira est venu m'apporter des présents. C'est un pur Kinyamwezi, et il a bondi de plaisir quand je lui ai proposé de venir avec moi voir Kassongomona pour arranger les affaires. Voici quelle est la situation : Il existe par ici une foule de villages qui sont sous la dépendance de trois chefs : Kassongomona, Mpueto et Gwena. Deux d'entre eux-ci sont des Wanyamwezi. Jusqu'à présent, les deux Belutheis qui sont sur le Luapula, Uturutu et Kafindo, sont restés en paix avec eux. Les Belutheis, forts de leurs Rugas-Rugas et de leurs Wangwana, veulent que tout l'ivoire provenant des éléphants tués dans leur pays soit leur propriété. Les trois chefs s'y opposent, car ils sont grands chasseurs d'éléphants. Ce différend a été cause d'un conflit entre les Belutheis et les Wa-

nyamwezi, qui s'aggrave de jour en jour. Ces derniers m'ont demandé d'arranger les affaires, en leur confiant le drapeau et en obligeant les Wangwana à rester à l'ouest du Luapula.

Ce serait là une chose des plus simples, si, de mon côté, je ne désirais pas m'attirer la bonne volonté de ces mêmes Arabes et Belutchis, qui sont puissants sur ce territoire. Si je ne m'entends pas avec eux, je rencontrerai de grandes difficultés sur mon chemin. Et, cependant, je voudrais obliger les Wanyamwezi, et en prendre quelques-uns avec moi pour me rendre chez Msiri, car celui-ci est de la même race qu'eux, et cela serait un pas immense de fait dans la voie des négociations avec ce puissant prince. J'ai des lettres pour Kafindo et Uturutu, et j'en écrirai moi-même que j'enverrai du Luapula. Le premier est en guerre avec Msiri, ce qui aggrave encore mes difficultés au Katanga, car si j'étais l'ami de Kafindo, cela déplairait à Msiri.

Les Arabes de l'Itawa ont défendu à Mpueto, le chef de la partie septentrionale du lac Moëro, de bâtir un boma autour de son village. A quoi ce chef a répondu qu'il n'est l'esclave d'aucun Arabe, et il a été jusque chez Joubert, sur le Tanganika, pour lui demander son appui et un drapeau.

Kassongomona est arrivé au Katanga avant Msiri, mais il a dû bientôt se retirer devant la puissance de celui-ci. Il existe dans cette partie de l'Afrique un mélange inouï d'Arabes, de Belutchis, de blancs, de Wasumbwa et d'indigènes, s'entre-croisant, les uns pour se procurer de l'ivoire, les autres pour s'emparer de morceaux du pays. C'est un spectacle vraiment désolant que de voir ces splendides vallées, formées d'un sol d'alluvion, riche en humus, et qui cependant restent en friche, sauf ici, où l'on cultive le maïs. On pourrait y faire pousser en abondance du tabac, du riz, des légumes de toute sorte, des cannes à sucre, et l'on n'y rencontre que du maïs et du millet ! Les noirs de l'intérieur, très friands de mangues, de goyaves et de papayes, n'ont jamais songé à cette chose, si simple cependant, de planter ces fruits. Je l'ai constaté à Tabora et à Karema, où pas un seul arbre fruitier n'a été planté par les indigènes. Cela est bien regrettable et dénote un homme de race inférieure, négligeant de s'entourer du confort le plus élémentaire, ce qui ne lui coûterait ni peine ni soins.

Quand on demande à un indigène pourquoi il ne cultive pas ces végétaux, alors qu'il lui est facile de s'en procurer des semences, il répond invariablement : *Mungu Makatara* (Dieu le défend). Quelle est l'origine de ce mot fataliste ? Mystère ! Jamais les naturels n'ont même essayé de planter du riz ou des grains spéciaux ! En tout cas, l'indigène a toujours soin de cultiver les produits demandant le moins de soins, tout en étant de grand rapport. Il est rare de constater, d'une époque à une autre, une amélioration quelconque dans leur façon de vivre. Il y a des explorateurs qui, de retour en Europe, ont tellement fait l'éloge de l'Africain, qu'ils ont fini par considérer leur opinion comme la vérité. Pourquoi agir de la sorte ? Quant à moi, je préfère le dépeindre tel qu'il est, avec ses défauts et ses qualités, laissant à ceux qui ne l'ont pas vu chez lui, le soin de se former un jugement par eux-mêmes. Les optimistes qui trouvent que tout est parfait, font en réalité plus de mal à l'Afrique et aux Africains que les pessimistes les plus passionnés.

J'ai le pressentiment d'un malheur, mais je ne soupçonne pas où il se produira.

9 novembre.

Nous sommes arrivés à Kassongomona en 4 h. et 13 m.,

après une marche de sept jours, sous la pluie, parcourant une distance de 125 kilomètres. Les hommes se sont assez bien comportés ; aucun n'a été atteint d'ulcères.

Mlamira m'a accompagné depuis hier, au moment où nous avons quitté le campement, et demain nous aurons un grand *chaouri* avec tous les chefs wasumbwa des environs, au sujet des agissements des Arabes et des Belutchis. Les Wasumbwa prétendent qu'ils ont droit à l'ivoire provenant de leurs chasses, les Belutchis disent le contraire : la guerre est donc imminente. Il est pour moi d'une nécessité absolue de rester en bons termes avec les deux, car je désire amener les chefs Wanyamwezi jusque chez Msiri. Je dois donc prendre leur parti et cela constituerait une offense pour les Arabes et les Wangwana. La Lufira passe à un kilomètre d'ici. Les baromètres oscillent sans cesse et accusent chaque jour de fortes hausses et de fortes baisses.

L'endroit où nous sommes est le Kwikuru de Kassongomona, c'est-à-dire le quartier général ou le village principal du chef qui gouverne en ces lieux. C'est une erreur aussi grossière d'appeler ce village « Kwikuru » et de l'indiquer ainsi sur la carte, que de désigner Londres sous le nom de « Capitale ».

Entre deux averses, nous sommes exposés aux rayons d'un soleil torride, et l'état d'humidité chaude dans lequel nous nous trouvons continuellement fait que nous sommes comme dans une étuve. Nous rencontrons chaque jour des fleurs superbes, dont beaucoup nous sont totalement inconnues. Je remarque, notamment, un petit arbrisseau portant une fleur rouge à centre blanc, et qui répand une odeur d'amande. Cette plante est très commune ici.

Les principaux éléments de la nourriture de ces peuplades (des Wanyamwezi) sont le maïs et le mahogo.

Kassongomona a cinq villages sous sa dépendance. Il vient de venir me voir. C'est un jeune homme qui peut avoir de vingt-deux à vingt-trois ans, assez petit de taille, mais solidement constitué ; son regard n'exprime aucune intelligence ; ses yeux sont vagues, ce qui semble révéler la débauche et l'abus du pombé. Il a succédé au vieux Kassongomona, mort il y a quelque temps, délivrant ainsi Msiri d'un rival puissant pour la possession du Katanga. Il m'a entretenu pendant plus d'une heure et demie des affaires du pays, qu'il connaît à fond du reste ; mais, en ce qui concerne son autorité, il ne retire aucun profit de cette connaissance, car il se trouve sous l'entière dépendance de deux ou trois conseillers intelligents qui lui dictent sa conduite.

Il voudrait attaquer Msiri, le vieil ennemi de son père, et serait tout disposé à me suivre pour lui faire la guerre. Je me suis attaché à lui faire comprendre qu'étant, en fait, un ennemi de Kafindo, s'il s'en allait avec ses hommes guerroyer contre Msiri, laissant son village à la garde des femmes, ce serait abandonner celles-ci et leurs enfants en proie à cet Arabe-Belutchi. Il n'avait jamais songé à cela et mes réflexions lui ont complètement fait changer d'avis *pour le moment*.

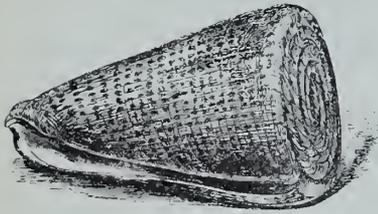
La guerre, telle qu'elle se fait ici, n'entraîne pas seulement la lutte de deux partis, mais elle englobe encore des tribus étrangères à la querelle. Chacune saisit avec empressement l'occasion qui se présente pour venger des injures personnelles. Si Kassongomona faisait la guerre à Msiri, il aiderait ainsi son ennemi mortel Kafindo qui, lui aussi, a des démêlés avec le chef du Katanga.

(A continuer.)

Cap. STAIRS.

LES COQUILLAGES-MONNAIE

Le cône (*Conus papilionaceus*), l'olive (*Oliva nana* ou *Zim-bis*) et le cauris ⁽¹⁾ (*Cyproca moneta*), sont les trois espèces de coquillages qui, de tout temps, ont été employés à la côte occidentale d'Afrique comme articles d'échange, à titre de monnaie ou d'ornement, et cela depuis Sierra-Leone jusqu'à Mossamédès, à la côte, et depuis le lac Tchad jusqu'au Zambèze à l'intérieur, en y comprenant la région des lacs.



Conus papilionaceus.

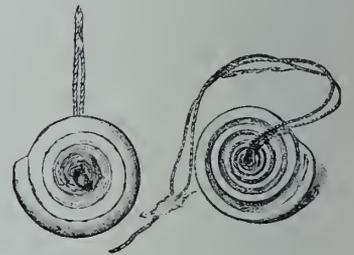
La valeur de ce genre de monnaie à la côte est maintenant complètement tombée et elle n'a conservé une certaine importance que dans quelques parties de l'intérieur. Les communications nombreuses de tous les points de la côte avec l'Europe facilitent l'échange d'articles plus importants et d'un attrait plus grand pour les peuplades indigènes de ces régions. Dans les contrées de l'intérieur, au contraire, où le transport des articles européens est difficile, on continue à se servir en partie de coquillages, et la valeur qu'on leur attribue est en rapport avec leur rareté. Des trois espèces citées plus haut, une seule est encore usitée comme monnaie au Congo, dans la plus grande partie du bassin supérieur du Kassaï. Par-ci par-là, on rencontre encore des cônes et des olives, mais ce doivent être des restes de l'importation ancienne et, comme ils sont devenus fort rares, on en fait des bijoux très recherchés par les noirs.

Il sera intéressant de faire connaître les lieux de provenance de ces moyens d'échange, dont le cauris est le plus important pour l'État du Congo.

Les *Conus* ou cônes se rencontrent sur des côtes rocheuses, à plusieurs brasses de profondeur, dans les fissures et les anfractuosités des rochers et dans les labyrinthes des récifs rocailliens. On les trouve en général dans l'océan Indien, principalement aux îles Moluques. Certaines espèces aussi se récoltent aux îles Philippines et à Madagascar. Ceux qui ont été importés au Congo viennent surtout des Moluques; une espèce a pu se trouver à l'île San-Thomé; le *Conus papilionaceus* dont il est question ici est dans ce cas. Un autre spécimen plus grand, plus épais et de spirale différente, que l'on rencontre dans l'arrière-pays de Mossamédès, vient des îles Moluques; c'est le *Conus imperialis* et, d'après une gravure de Livingstone, reproduite ci-contre, c'est cette espèce qui était connue des Balunda lors du passage de l'explorateur dans le pays de ces indigènes. Ce dernier coquillage

est le plus précieux de tous; il est porté comme ornement, mais seulement par les rois et leurs femmes; c'est un signe de haute distinction. Le lieutenant Francqui l'a vu, dans son voyage de Luzambo au Katanga, porté exclusivement par les grands chefs et les personnages importants. Il était introuvable, ce qui confirme notre opinion sur l'antiquité de son importation; de là sa grande valeur. On découpe chez les Baluba et dans le pays du Matiamvo la base de ce coquillage et on en fait des colliers ou des ornements extrêmement précieux. A la côte, au sud du Congo, il sert au même usage. Le Dr Allard a acheté à la reine des Mondombès (près Mossamédès) un collier dont nous donnons aujourd'hui une reproduction. Ainsi qu'on peut le voir, ce bijou est fait de la partie basale du coquillage.

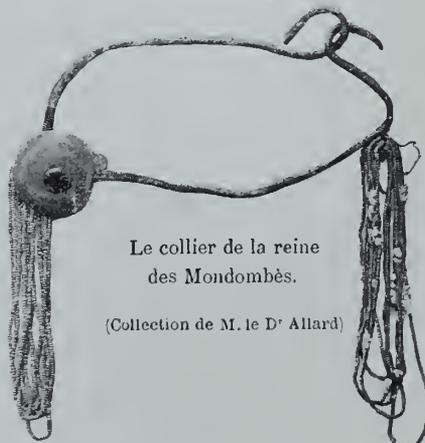
Les *Cyprées* ou cauris (*Cyproca moneta*) se trouvent à la surface des côtes rocheuses; elles se cachent pendant le jour sous les pierres, d'où elles ne sortent que pendant la nuit pour chercher leur nourriture. La *Cyproca moneta*, qui a servi de monnaie sur toute la côte d'Afrique depuis les temps les plus anciens et qui reste aujourd'hui le seul coquillage utilisé comme tel dans le haut Congo (région du haut Kassaï), provient des îles Maldives. Une autre espèce se pêche également à Zanzibar, mais elle est moins estimée.



Joyau balunda.

Les *Olives* (*Oliva*) se rencontrent sur les plages sablonneuses, où elles se pêchent facilement à une faible profondeur. A marée basse, elles s'enfoncent dans le sable. Ce genre comprend un grand nombre d'espèces qui se trouvent dans la mer des Indes, dans l'Atlantique et aussi dans la Méditerranée.

L'*Oliva nana* se pêchait jadis à l'île de Loanda et un peu sur toute la côte de l'Angola. Elle constituait dans les siècles derniers la grande richesse du roi du Congo (de San-Salvador). Les raisons pour lesquelles ce coquillage est tombé en désuétude proviennent d'abord de la disparition en grande partie de l'île de Loanda, qui au xv^e et au xvi^e siècle avait 20 milles de longueur sur 1 mille de largeur, et ensuite de ce fait que les Portugais, dès le xvi^e siècle, lui avaient substitué comme article d'échange la verroterie de Venise. L'*Oliva nana* se trouvait aussi au Gabon et à Madagascar, mais moins belle et en moins grande quantité qu'à l'île de Loanda. D'autres espèces, moins estimées, se trouvaient au Brésil (Bahia) et au Sénégal. Il serait possible que l'*Oliva nana* se rencontrât également sur la plage de l'État indépendant du Congo, de Banane à Vista. Toutefois, ce ne serait qu'en petite quantité.



Le collier de la reine des Mondombès.

(Collection de M. le Dr Allard)

(1) Voir *Congo illustré* de 1892, p. 34.

LE CAPITAINE MURRAY

Officier de la *British and African steam navigation Company*. —
Conduit le *Lualaba* jus qu'à Matadi (20 juin 1889).

Jusqu'à l'époque où Stanley débarqua au Congo en 1879, pour compte de l'Association internationale du Congo, les steamers ne dépassaient pas Ponta-da-Lenhia.

En 1882, le grand explorateur remonta le fleuve jusqu'à ce point avec le *Harkaway*, cubant 4000. Peu après, les essais tentés avec des navires de fort tonnage, pour atteindre Boma, furent couronnés d'un plein succès et le *Brabo*, du port de Gand, battant pavillon belge, fut un des premiers, en septembre 1886, à toucher cette station, qui alors était encore sans grande importance.

C'est en juin 1889 que le steamer *Lualaba*, capitaine Murray, attachait son nom à l'un des événements les plus importants des débuts de l'œuvre congolaise.

Jusqu'à ce moment, on avait mis en doute la navigabilité du bas fleuve en amont de Boma; on affirmait que seuls des bateaux de quelques tonnes pourraient aborder à Matadi. Si cette assertion se confirmait, c'était la mort de l'œuvre à peine née de la construction du chemin de fer. C'est à l'initiative personnelle du capitaine Murray que fut due la tentative couronnée de succès, laquelle démontra l'inanité des arguments produits par les détracteurs de l'œuvre congolaise.

Excellent marin, doublé d'un homme aimable et sympathique, le capitaine John Murray, sur la prière du gouverneur général du Congo de l'époque, l'honorable M. Janssen, alla lui-même d'abord, sur un petit bateau, examiner la route fluviale entre Boma et Matadi. Il ne put

découvrir aucun obstacle important, et, persuadé que la montée ne présentait aucune difficulté sérieuse, il revint de son excursion absolument décidé à tenter l'aventure.

Son initiative intelligente et hardie fut couronnée d'un plein succès. Il fut prouvé que Matadi était aussi accessible aux grands steamers que la plupart des ports intérieurs européens. Quant à la rade elle-même, on put s'assurer — et l'expérience a démontré qu'on ne se trompait pas — que l'ancrage y est excellent, que, moyennant quelques dragages peu dispendieux et l'établissement d'un pier, les navires de mer peuvent y aborder en toute saison, et que le lit du fleuve n'a pas, à cet endroit, de rocs ni de pierres. La sortie des bateaux s'opère aisément : il suffit de présenter le bâtiment en travers du courant; celui-ci le fait tourner et, dès ce moment, rien ne s'oppose à la marche. D'après M. Murray, la partie du fleuve entre Boma et Matadi est la plus facile du bas Congo.

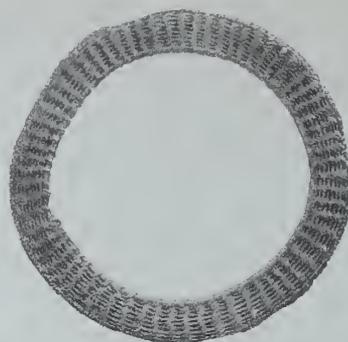
C'est le 30 juin 1889 que le *Lualaba* rentra à Boma. L'énergique officier anglais fut chaudement félicité et le résultat de sa tentative eut un grand retentissement. Du coup tombaient bien des préventions, bien des craintes, et tous les partisans de l'œuvre naissante virent dans ce fait un heureux présage pour l'avenir. Matadi étant accessible aux navires de mer, c'était le succès assuré pour l'entreprise du chemin de fer, cette condition vitale de l'existence même de l'État, c'était l'afflux, la ruée certaine des immenses richesses du haut Congo vers le débouché belge de la région des cataractes, c'était la prospérité.

Aussi, lorsque le capitaine John Murray, un mois après, arriva en Belgique, fut-il fêté comme il le méritait. A la suite d'un lunch offert par les autorités de la compagnie de navigation anglaise à laquelle appartient le *Lualaba*, les représentants de l'État et des compagnies commerciales belges offrirent au capitaine un chronomètre en or, portant l'inscription suivante : « Offert par l'État indépendant du Congo, les sociétés commerciales belges au Congo et la Compagnie du chemin de fer du Congo, à M. le capitaine John Murray, comme témoignage particulier d'estime et en souvenir du voyage du steamer *Lualaba* à Matadi. Juin 1889. »





Collier de fruits.



Collier en vannerie (Lukenye).



Collier de dents de phacochère.

LES COLLIERS

La coquetterie, l'amour de la parure sont innés dans l'homme, et, sous toutes les latitudes, dans toutes les conditions de la vie, la race humaine attache toujours grand prix à s'orner et à s'embellir. C'est un des signes caractéristiques des civilisations primitives que les deux sexes ont un goût égal pour certains ornements qui, dans un état social plus élevé, sont l'apanage exclusif de la femme. Ainsi en est-il des colliers, des bracelets, des anneaux de jambes, etc.



Collier en cuivre massif (haut Fini).

Au Congo, tous les indigènes, hommes et femmes, se parent de colliers. Le nombre des objets servant à cet adorne est des plus variés. On rencontre des colliers de perles, de bois, de dents humaines, de dents de carnassiers ou d'herbivores, de plumes, de graines, de cuivre massif, de fer, d'herbes, de brindilles, de coquillages, etc., etc. Nous publions, en gravures, plusieurs spécimens de ces divers colliers, qui appartiennent à la riche collection ethnographique de la Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie.

Les colliers de dents humaines se rencontrent exclusivement chez les populations cannibales, si nombreuses au Congo. Les Akula, les Ababua, les Bazoko, les Bakussu, les Bagonbe présentent fort cette horrible parure. Chez eux, seuls les guerriers peuvent porter cet atroce tour de cou. Les femmes ne peuvent prétendre à ce révoltant privilège. Ces dents proviennent des victimes du guerrier anthropophage, soit qu'il se les soit procurées en tuant un homme dans un combat, soit qu'il les ait arrachées à un esclave-viande de boucherie acheté à une des tribus qui font métier de vendre du bétail humain.

Plus un guerrier a de dents d'homme pendant à son cou, plus il est fier et plus il est admiré, car le nombre de ces dents est un indice du chiffre de ses victimes.

Les femmes anthropophages portent comme parure de

con des fruits, des graines de légumineuses, enfilées autour de fibres végétales. Elles se font aussi des colliers rustiques, les plus primitifs qu'il soit possible de trouver. Elles coupent en petites sections des branchettes menues dont elles expulsent la moelle avec une tige solide, de façon à ne laisser subsister que la partie extérieure. Les tubes ainsi fabriqués sont enfilés sur des fibrilles de plantes et forment des colliers primitifs.

Elles ont également des parures de perles de cuivre ou de fer grossièrement travaillées.

Leurs enfants se garnissent le cou de colliers amulettes, qui sont des morceaux de bois façonnés sans art ou d'autres emblèmes. Ces gris-gris ont pour but d'éloigner les maladies et les maléfices.



Une de nos gravures représente un grand collier de cuivre ayant appartenu au grand chef Makoko, roi des Bateke. Ce collier, en laiton, est finement ciselé et présente un travail d'un vif intérêt, quand on songe qu'il est le produit de l'art d'une population primitive. La gravure, en creux, des dessins en est faite par les Bateke au moyen d'un burin, pointe de fer très acérée. Ils ont trouvé le moyen de rendre cette pointe très résistante. Ils la chauffent à blanc, puis la trempent dans l'huile. On voit que le procédé d'application si moderne chez nous de la trempe à l'huile est connu des Africains. *Nil novi sub sole!*

Les vassaux et les sous-chefs bateke portent des anneaux de cou analogues à celui que nous venons de décrire. C'est l'emblème du *Mfumu* (chef), de la dignité, de la puissance.

La reine Gankabi, morte il y a trois ans, régnait à Mutchie, au confluent de la Fini et du Kassaï. Elle portait un collier de cuivre massif, rivé, énorme. Il pesait 25 kilogrammes!...

Du reste, les colliers massifs sont communs sur les bords de la Fini. On les rencontre partout où le laiton d'importation a pénétré sous forme de *mitako* (monnaie consistant en une barrette de laiton pesant environ 20 grammes). Les Babuma et

les Wabuma, populations habitant les rives de la Fini, s'enserrent le cou dans une série de colliers de cuivre massif, analogues à celui qui se trouve en tête de cet article, et dont la largeur varie d'après la hauteur du cou... du patient. Celui-ci est forcé de tenir toujours la tête raide et droite, le menton élevé, comme s'il était atteint d'un torticolis, et comme ces anneaux sont rivés, le malheureux se condamne, par coquetterie, à ce supplice pour sa vie durant.

Quelquefois, des revers de fortune forcent ces noirs à faire argent de leurs « bijoux »; ils se débarrassent alors de ces carcans.

Sur la Lukenye, ces sortes de colliers servent d'étalons monétaires pour l'achat de l'ivoire et des esclaves.

Les Collos et les Kolassos se fabriquent des colliers bien curieux et d'un effet séduisant. Ces peuplades, qui habitent la haute Lukenye, détachent de la façon la plus ingénieuse en très fines lamelles la partie extérieure d'une dent d'hippopotame. Ces lamelles affectent la forme d'un croissant; on en relie quatre ensemble, de façon à représenter un cercle, qui est suspendu à une cordelette en cuir ou en fibre. Ce collier a un bel aspect et tranche par son extrême blancheur sur la peau noire des nègres.

☆

Les colliers de dents d'animaux se rencontrent partout. Les uns, les plus prisés, se font exclusivement avec des dents de panthère et de léopard. A aucun prix, les heureux possesseurs de ces inestimables bijoux ne veulent les céder. C'est, pour eux, un signe de force, d'adresse, de puissance, et, comme telles, ces parures flattent fort la vanité de leurs propriétaires. Elles sont très rares, car les indigènes parviennent difficilement à vaincre l'un de ces félins; de là leur grande valeur. On voit encore au Congo des colliers de dents de phacochère, de chien et d'autres carnassiers.

Les griffes de ces derniers et les ergots de coq sont aussi employés à la confection de tours de cou pour les hommes. En général, tout ce qui éveille l'idée de force, de puissance, de courage, de férocité sert aux sauvages pour alimenter leurs parures.

A défaut de supériorité morale ou traditionnelle, les enfants des forêts africaines ne connaissent qu'une seule

vraie qualité : la force. Celui qui sait leur faire sentir sa puissance est leur maître, et ils lui obéissent avec fidélité.

Les Tomba, riverains du lac Léopold II, exploré récemment par notre ami F. Demeuse, qui nous communique la plupart de ces détails, fabriquent des ornements en écorce de santal. Le parfum que dégage ce bois présente une grande analogie avec les écorces odorantes qu'on achète dans les bazars d'Orient. Le parfum en est fort pénétrant.

L'amour de la parure est porté si loin chez les noirs que les esclaves, qui manquent de moyens pour se procurer de quoi s'embellir à leur gré, se couvrent d'ornements rustiques, tels que brindilles, tresses d'herbes, morceaux de bois, fibres, etc.

☆

Dans le bas Congo, où les éléphants ont disparu, les populations attachent une grande valeur aux crins de queue de ce pachyderme. Ils payent ce précieux élément de toilette jusqu'à six pence le crin. Ils en font des colliers ou bien s'en servent pour enfiler leurs grains de corail. Ce dernier produit est le plus riche ornement dont on puisse se fournir chez les indigènes du bas fleuve, qui se le procurent par les caravanes venant de l'intérieur.

Actuellement, partout où le commerce pénètre, les perles d'Europe font disparaître l'habitude de se servir de ces colliers primitifs. Il est donc d'une grande importance de se procurer actuellement ces curieux spécimens d'une industrie artistique embryonnaire. De jour en jour, ils deviennent de plus en plus rares et on ne les rencontre guère plus que chez les peuplades qui ne connaissent pas encore les produits européens. Dans toute l'Afrique centrale, les trois quarts des transactions commerciales s'opèrent au moyen de perles que les indigènes échangent afin de pouvoir s'en parer. Chez les noirs comme chez les blancs, les modes changent, et l'habileté de l'Européen consiste à savoir se tenir au courant du goût du jour et même à le provoquer. Telle rassade qui fait fureur aujourd'hui est repoussée demain et encombre les magasins de factorerie, où elle représente une valeur totalement nulle.



Collier du roi Makoko.



Collier en vertèbres de serpents avec amulettes (Akula).



Collier en graines de *Trachilobium*.



Collier d'incisives humaines.



Collier en lamelles de dents d'hippopotame.



VUE GÉNÉRALE DU CAMP DE SALAMPU (Kilom. 24)
(D'après une photographie de M. le Dr Étienne.)

LE CHEMIN DE FER DU CONGO

LES TRAVAUX

Au commencement du mois de juillet 1893, la ligne était terminée et les trains circulaient jusqu'au kilomètre 33 1/2. De ce point au col de Kenge, les travaux pouvaient être considérés comme achevés. A l'heure actuelle, la locomotive arrive jusqu'au marché de Kenge.

La grosse construction étant achevée en deçà de cette station, l'effort des travailleurs a été porté au delà et un camp a été établi au kilomètre 46 1/2. Tous les ponts nécessaires jusqu'au 65^e kilomètre se trouvant en Afrique, la Compagnie n'a plus à redouter de longs arrêts dans l'avancement des travaux.

Le 25 mai dernier, la Société évaluait à 1,250 hommes et 35 femmes le chiffre approximatif de ses contingents. Ce chiffre avait été déterminé en prenant pour bases les données fournies par le relevé du personnel noir, établi au 10 avril 1893.

La situation générale du personnel noir au 10 juillet dernier (la dernière que la Compagnie ait reçue), fixe à 4,906 hommes et 49 femmes le nombre total des travailleurs employés sur les chantiers. Cette augmentation considérable des effectifs est due principalement à certains recrutements de travailleurs étrangers, ainsi qu'aux contingents, sans cesse croissants, d'ouvriers indigènes. Sur le steamer *Professor Woermann* a été embarqué, au mois de juillet, un contingent de 160 hommes de la côte. Sur le steamer *Gretchen Bohlen*, 50 ouvriers et manœuvres maçons ont également pris passage pour le Congo.

Enfin, le nombre des travailleurs indigènes s'est accru dans des proportions inespérées. Tandis que, le 10 avril, 20 Congomen seulement étaient employés aux travaux, le 10 juillet suivant, c'est-à-dire trois mois plus tard, le nombre total des travailleurs indigènes était de 293 hommes. Ces artisans, qui viennent chaque jour offrir spontanément leurs bras, semblent appelés à rendre, dans un avenir très rapproché, des services signalés sur les chantiers du chemin de fer. Ils montrent assez d'aptitudes à toutes les besognes qui exigent de l'adresse et de la précision; une soixantaine d'entre eux sont déjà employés avec succès à la pose des voies et au montage des ponts, et les nouveaux venus sont très rapidement initiés à ces sortes de travaux.

Ce fait, ainsi que nous le disions dans notre numéro du 10 septembre 1893, est de la plus haute importance au point de vue de l'avenir du chemin de fer. Si les tentatives entreprises actuellement continuent à donner des résultats satisfaisants, nous avons tout lieu de croire que, dans un avenir peu éloigné, la voie approchant de districts de plus en plus peu-

plés, les travailleurs indigènes constitueront une bonne partie du personnel noir de la Compagnie.

L'augmentation constante du nombre des Congomen permettra bientôt de combler les vides produits par les décès ainsi que les rapatriements, et alors sera définitivement résolue la question des travailleurs qui a causé jusqu'ici tant de préoccupations à la Compagnie. Dès maintenant, cette question n'est plus que secondaire, puisqu'il suffit, pour entretenir les effectifs, de contingents peu importants.

Depuis le mois d'avril, l'état sanitaire du personnel blanc s'est sensiblement amélioré. Il y a eu, toutefois, des exemptions de travail assez nombreuses parmi les ouvriers nouvellement arrivés, et ce, par suite des premières fièvres inhérentes au séjour dans les climats chauds. Quant à l'état sanitaire du personnel noir, il est, depuis plusieurs mois, excellent. Il n'y a presque plus de mortalité et il n'y a, en tout, dans les hôpitaux et infirmeries, que 50 à 60 personnes, ce qui, sur un personnel de plus de 2,000 hommes, n'a rien d'exagéré.

En résumé, l'entreprise poursuit sa marche régulièrement. L'avancement des travaux n'est pas rapide, toutes les prévisions de temps et d'argent en sont renversées, mais il n'y avait pas moyen de faire mieux. Le travail accompli était pénible et a dû être mené à bonne fin au milieu de péripéties inquiétantes. L'année dernière encore, il a été payé à l'imprévu un lourd et pénible tribut.

Depuis quelques mois, la situation est transformée et les progrès de la construction s'en ressentent naturellement beaucoup. Non seulement le personnel noir est actuellement au complet et en bonne santé, mais les effectifs peuvent être facilement maintenus : les recrutements d'entretien sont assurés. On est enfin entré dans la période normale.

La gravure que nous publions, d'après un cliché photographique de M. le Dr Étienne, donne une vue générale du camp de Salampu. Elle a été prise vers le mois de mars dernier. On voit, au centre, les habitations des Européens entourées de tentes; à gauche, les baraquements pour les soldats de la Compagnie auxiliaire; à droite, les huttes des travailleurs noirs.

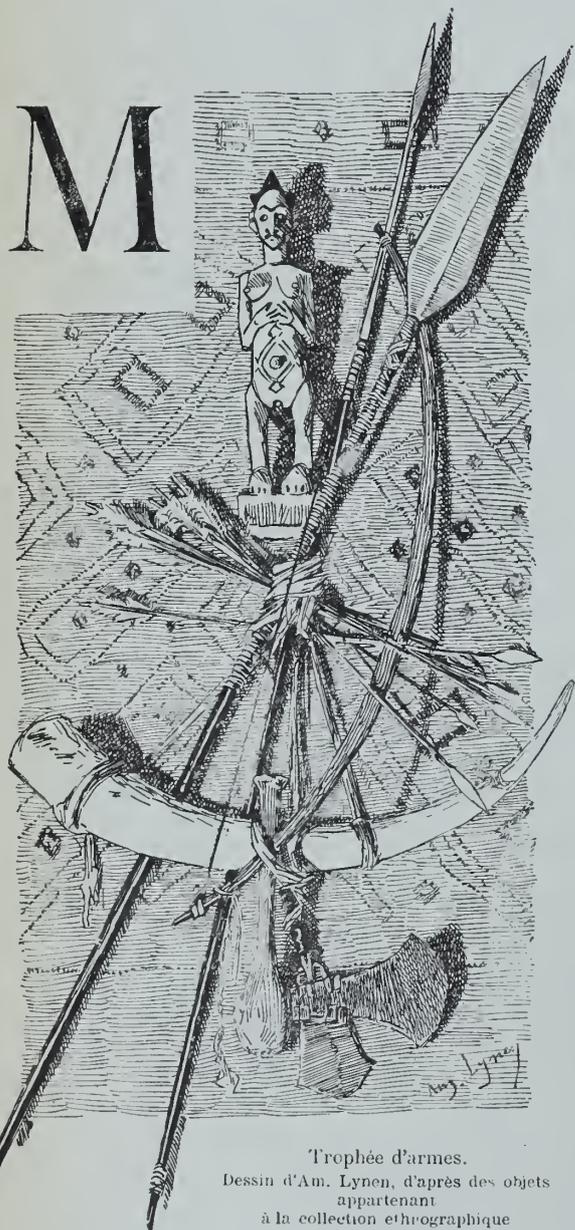
Le camp de Salampu est situé au kilomètre 21.250. Il est dominé au nord par le massif de Palaballa.

DE ZANZIBAR AU KATANGA

JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS (1891-1892)

VII. — DU TANGANIKA A BUNKEIA. (Suite.)

Gwena. — L'état politique de la région. — Passage du Luapula.



Trophée d'armes.
Dessin d'Am. Lynen, d'après des objets appartenant à la collection ethnographique de la Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie.

L'histoire d'Uleki, le chef qui me suit avec vingt hommes, est bien étrange. Il eut une discussion au Katanga, à cause d'une des femmes favorites de Msiri. Cette femme devint enceinte ; Msiri s'en aperçut et ne tarda pas à découvrir qu'Uleki s'était mêlé de ses affaires. Il envoya des guerriers pour le saisir, mais il parvint à gagner le Lualaba. Chassé de là, il se réfugia au Tanganika. La pauvre femme et son enfant

9 novembre.

Les observations personnelles m'ont permis de constater qu'il existe ici peu de chefs africains ayant une originalité propre, sauf peut-être une méthode spéciale de brasser le pombe. Chacun obéit aux inspirations des notables et ne prend que rarement une décision spontanée. Ils se distinguent tous, d'ailleurs, par leur sempiternel bavardage, vantant leur propre force et se moquant de celle des autres. Préparer une guerre de longue main et peser les chances de succès, ce sont là des choses auxquelles nul ne songe. Quand même les hostilités sont ouvertes, on ne prend aucune mesure de défense, et l'ennemi a déjà envahi le village que le chef est encore à boire du pombe avec ses femmes.

moururent. Tout enfant d'une femme de Msiri porte le nom de *Mwanangua*, c'est-à-dire fils du chef. Il existe, paraît-il, quelques centaines de ces enfants.

10 novembre.

Lombi, un autre chef, est venu me voir et m'apporter des présents en vivres. Kassongomona, bien que je lui eusse donné trois vitambi, ne m'a rien offert. Après force paroles, Lombi a promis de me suivre.

A 10 heures du matin, les notabilités du village sont arrivées. Nous avons eu un chaouri de deux heures. Ils ont promis de se tenir tranquilles et de s'entremettre en pacificateurs entre leurs hommes et les Arabes ou Wangwana. J'ai remis le drapeau de l'État à Kassongomona. Le père de celui-ci s'appelait encore Bundala. Son père, grand-père du chef actuel, portait le nom de Kafassia et était contemporain de Kalassa, le père de Msiri, un des premiers Wanyamwezi qui aient visité le Katanga.

De violents orages ont éclaté hier soir. J'ai fait, à ce sujet, d'intéressantes observations : Avant un orage, il se produit un violent courant d'air froid dans les couches inférieures, se dirigeant vers le point où va avoir lieu le phénomène. Celui-ci finissant, le vent change et souffle dans le sens de l'orage, c'est-à-dire que l'orage vient dans un sens contraire à ce courant, qui prend une autre direction dès que les manifestations électriques ont cessé.

Quand on est parvenu à faire comprendre aux hommes qu'il est plus agréable de camper sous bois, loin d'un village, on est bien plus tranquille et sans ennui. A proximité d'un village, on a le désagrément d'avoir, à la porte de sa tente, une foule de curieux parlant haut et riant aux éclats. D'ordinaire, je les chasse, mais aujourd'hui je ne puis le faire, car je dois m'attirer l'amitié de ces gens.

J'ai recueilli, près de Kalolo, un minéral de fer qui est ou bien de l'oligiste spéculaire ou bien du fer magnétique. Il est d'un « gris de fer » foncé, rayé de stries noires, et j'en ai conclu que ce doit être du fer magnétique. L'oligisme spéculaire a des stries de couleur cerise foncée. Si le même minéral est spéculaire (hématite rouge), il est d'une grande valeur, et il en existe d'immenses dépôts au mont Senga.

12 novembre.

Marché pendant 4 heures 30 minutes jusque Gwena, sur le Luapula. A 10 heures, nous sommes arrivés au Lufunzo. Il nous a fallu 2 heures et quart pour passer la colonne sur l'autre rive. La rivière a 46 mètres de large et possède, en ce moment, une profondeur d'un demi-corps d'homme.

Elle se jette dans le Lualaba à environ 8 kilomètres sous Gwena.

Quel spectacle imposant que de voir, à une pareille distance de la mer, ce Luapula si grand, si imposant, si puissant. Il me rappelle ici l'Aruwimi. Devant nous s'élève une haute montagne abrupte, qui plonge ses pieds dans la rivière.

Je m'attends à devoir séjourner cinq jours ici, mais, dès demain, je commencerai le passage de mes hommes. J'attends ici Kafindo et aussi Mpueto, le chef du grand village situé sur le Moëro, et qui désire arborer le drapeau de l'État. Il est allé jusque chez Joubert pour le demander. Tippe-Tip est puissant ici, et son autorité se fait sentir jusque dans l'Itawa. Rumaliza, son lieutenant, est un homme actif et prévoyant.

Le chef Gwena est un Msumba et dépend de Kassongomona. Il habite une île au milieu du fleuve, mais il possède des plantations sur cette rive-ci. Je le crois favorable aux blancs, mais, jusqu'ici, il est malaisé de deviner ce que veulent au juste ces Wasumbwa. Je crois, moi, qu'ils voudraient chasser les Arabes avec l'aide des blancs, puis chasser à leur tour ces derniers et garder ainsi pour eux seuls le pays et l'ivoire. Bunkeia est à quinze bonnes étapes d'ici.

13 novembre.

J'ai eu une journée très occupée par mes pourparlers avec Gwena et les autres chefs. J'ai envoyé une députation chez Mpueto, le prier de m'envoyer quelques-uns de ses notables pour écouter ce que j'ai à leur dire. J'ai choisi un bon point de passage du fleuve, en aval de l'île où se trouve bâtie Gwena. Nous transporterons nos hommes jusqu'à une île qui se trouve à cet endroit et, de là, ils le traverseront à gué. De cette île à une autre, il y a deux pieds d'eau et, ensuite, on atterrit sur la terre ferme de la rive gauche. Le lit du fleuve est rocailleux, mais le courant n'est pas fort. Même pour un petit bateau, il faut procéder avec d'extrêmes précautions, de peur de voir des roches aiguës défoncer la coque. Il n'y aurait pas moyen de lancer un steamer sur ce bief. Il est possible qu'en janvier cependant, à l'époque des crues, le régime du fleuve change à cet endroit.

Les crocodiles abondent et les poissons aussi, bien que les naturels ne paraissent pas en attraper beaucoup. A moins de famine, les Wasumbwa, comme beaucoup d'autres membres de la tribu des Wanyamwezi, ne touchent jamais un poisson. Ils le considèrent comme un aliment impropre à la consommation.

Ils ont peur de l'eau, et hier, au passage de la Lufunzo, les porteurs wanyamwezi sont les seuls qui aient laissé tomber leurs charges. En plaine, ce sont d'excellents porteurs, mais sous bois, en montagne, aux passages d'eau, ils n'ont pas la moitié de l'assurance et de l'adresse des Zanzibarites.

Je dois absolument attendre ici des nouvelles des Arabes Kafindo et Uturutu ainsi que de Mpueto.

L'ancien chef de Kiwele, où habite en ce moment Kafindo, s'appelle Lunangwa; il réside en ce moment chez Gwena. C'est un Msanga, ou indigène natif du Garenganze, le pays natal de Msiri. Pendant huit années, il a combattu sous les ordres de Msiri. Ils eurent une dispute, un beau jour, et alors Lunangwa s'enfuit et vint bâtir un village à Kiwele, sur le Lualaba. C'est Kafassia qui fut le premier Msambwa qui pénétra au Katanga. Kalassa le suivit et fit la guerre avec lui. Kalassa était le père de Msiri. Ce dernier, après la mort de son père, chassa Kafassia du pays et devint ainsi le chef unique de toute la région. On voit que Msiri n'a pas honte à faire la guerre même à ses compatriotes venus avec lui de l'Ushirambo dans l'Unyamwezi.

Mpueto et Gwena sont en mauvais termes. Le premier est un Mwembwa et déteste les Wasumbwa. Il y a quelque temps, il envoya, pendant la nuit, deux canots attaquer Gwena. Les villageois s'en aperçurent par le bruit que faisaient les pagaies en frappant l'eau. Ils tirèrent deux coups de fusil dans l'obscurité, et les canotiers en furent tellement émus, qu'ils firent chavirer leurs embarcations et que dix-huit d'entre eux périrent. Mpueto est plus fort que Gwena et a fait alliance avec Kafindo le Belutehi.

Les vivres sont chers et rares. Devant nous, il y a un pori de cinq jours, c'est-à-dire cinq jours de forêts sans ravitaillement!

Ah! si je pouvais savoir où est Delcommune!

14 novembre.

Village de Gwena, rivière Lualaba, latitude 8° 09' 10" sud, longitude 29° 09' est.

Voici six mois que j'ai quitté l'Angleterre, et je me trouve aux abords du royaume de Msiri. Nous avons fait de dur et bon ouvrage pendant ce temps, et il est à espérer que celui-ci sera fécond en heureux et durables résultats. J'attends ici le retour de nos courriers de chez Kafindo et de chez Mpueto.

J'ai envoyé ce matin mes *tarishi* ou courriers à Msiri. Leur escorte est sous les ordres de Massundi, un de mes chefs les plus intelligents, et se compose de cinq Zanzibarites, d'un chef (Mlezi), de trois hommes de chez Gwena et d'une foule de femmes et d'enfants qui vont rejoindre leurs foyers, près de Bunkeia. J'envoie à Msiri 1 jora d'étoffe Buffalo, 1 jora de vitambi rouge et 1 de vitambi jaune, 8 yards de soie bleue et or, un châle tissé d'or et d'argent d'une valeur de 10 livres sterling. En tout, il y a là pour une valeur de 140 livres sterling.

Je suis extrêmement impatient de connaître la réponse de Msiri. S'il y a des blancs en ce moment au Katanga, il est impossible de dire si elle sera favorable ou non à notre expédition.

Prenant avec moi une douzaine d'hommes, j'ai passé le fleuve et j'ai préparé un emplacement pour notre prochain campement. J'ai fait enlever toutes les broussailles aux points de passage. Nous avons eu une journée bien remplie, consacrée à la réfection de nos charges, etc.

Je ne parviens pas à obtenir une réponse satisfaisante de Gwena, au sujet des porteurs; il m'en faut au moins vingt.

Deux hommes de chez Kipiriperi, le Mgwana de Kirando, sont arrivés aujourd'hui, venant de chez Mpueto. Ils disent qu'il y a deux caravanes de blancs dans le voisinage de Mpueto. La première bâtit une station à Maputa, à une journée au sud du Moëro; la seconde vient bâtir sur le Moëro. Je crois que le but réel de cette dernière est de se rendre chez Msiri.

L'altitude du Lualaba est ici de 898 mètres. Le cours d'eau qui coule vis-à-vis du camp, c'est-à-dire la branche principale, est large de 145 à 163 mètres. La largeur totale, comprenant toutes les branches, est de 345 mètres. La moyenne de la vitesse du courant est de 2 kilomètres et demi à 2 kilomètres à l'heure. Le Lufunzo se jette dans le fleuve à 546 ou 728 mètres en amont du camp.

C'est, au moment de son entrée, un cours d'eau profond et tranquille. Les indigènes, à cette époque de l'année, peuvent traverser le fleuve à 800 mètres plus bas que l'endroit où nous sommes. Pendant les crues, le niveau de la rivière monte de 1 mètre à 1 mètre et demi.

(A continuer.)

Cap. STAMS.

LES SINGES ANTHROPOMORPHES DU CONGO

III

Le gorille s'apprivoise d'autant plus facilement qu'il a été pris très jeune, mais la chose n'est plus possible avec un adolescent. La grande difficulté est de l'habituer à un nouveau régime, ce qui ne peut se faire que graduellement; après l'avoir nourri avec des fruits de la forêt, on l'habitue aux fruits cultivés et bientôt il se met à manger tout ce qu'il voit manger par son maître. Falkenstein, se basant sur l'expérience acquise par l'observation des singes en liberté, recommande, en outre, de donner de la viande sous une forme quelconque.

Il résulte de ce qui précède, qu'on ne doit guère songer à embarquer un jeune gorille avant qu'il soit bien habitué à un régime omnivore. J'ai vu à Londres, en 1877, un jeune gorille de trois ou quatre ans qu'on exhibait dans l'établissement des aquariums. Cet animal était fort doux, pas farouche et courait en toute liberté au milieu des visiteurs.

2° Le chimpanzé (*Anthropithecus troglodytes*).

Cet animal est plus petit que le gorille : un vieux mâle mesure 1^m50 et la femelle 1 mètre à 1^m40. Le pelage est de couleur noire, et les parties nues d'une teinte carnée claire, mais tirant fortement sur le brunâtre.

Le chimpanzé habite également l'Afrique occidentale, mais son aire de dispersion est plus étendue que celle du précédent. Il habite, d'après Hartmann, depuis la latitude des possessions portugaises, à Cachêu, au nord, jusque vers celles de Coanza, au sud; on présume qu'il vit aussi dans l'est, au sud de l'Abyssinie, dans le pays de Djuba; Schweinfurth l'observa dans le pays des Mombuttus, et P. Reichardt et le Dr Böhm en rencontrèrent à l'ouest du Tanganika.

Ces animaux vivent dans les forêts et dans les montagnes et se nourrissent de fruits; mais ils mettent aussi au pillage les plantations des indigènes, et ne paraissent pas non plus dédaigner une nourriture animale. Ils sont plus arboricoles et plus sociables que les gorilles, vivent en famille ou par petites troupes composées de plusieurs familles. Il arrive aussi que des sujets se joignent à des gorilles, comme von Koppenfels l'a constaté, et celui-ci croit même avoir tiré des hybrides résultant du croisement du chimpanzé et du gorille.

Les chimpanzés marchent sur les quatre mains, de la même

manière que les gorilles; leur démarche est chancelante, vacillante, et ils sont encore moins capables que ces derniers de se tenir longtemps debout.

Ces quadrumanes mènent également une vie errante. Leurs bandes sont toujours dirigées par le mâle le plus fort, et la force musculaire de celui-ci dépasse celle de l'homme le plus robuste. En cas de danger, le chef de la bande jette un cri d'avertissement, et tous grimpent aussitôt à grands cris au sommet des arbres; acculés ou blessés, ils se défendent courageusement avec les mains et les dents; Brehm dit que dans le cas où le chasseur a tué un membre de la troupe, tous les mâles se précipitent sur lui, et malheur au chasseur s'ils sont nombreux. Ces singes construisent également des nids, mais ils les placent sur des arbres plus forts et à une plus grande hauteur que le gorille; le mâle, d'après von Koppenfels, passe la nuit sur le même arbre, mais au-dessous et très près du nid de sa famille, reposant sur de fortes branches. Le plus grand attachement existe entre les différents membres d'une troupe, et les plus forts défendent toujours les plus faibles. Le mâle aime sa femelle, et celle-ci est pleine de dévouement pour ses petits.

Quelques auteurs admettent plusieurs espèces de chimpanzés, d'autres n'en reconnaissent qu'une seule. L'animal que du Chaillu découvrit dans les forêts au sud de l'équateur (*Anthropithecus calvus*), est

pendant une bonne espèce, qui se caractérise surtout par sa tête complètement chauve et noire. Un sujet de cette espèce a vécu plusieurs années au jardin zoologique de Londres, où je l'ai examiné en 1889; à mon avis, il est bien distinct du chimpanzé ordinaire.

On amène souvent en Europe de jeunes chimpanzés vivants; ce sont de tous les singes ceux qui donnent le plus de satisfaction, car ils n'ont pas les vilains défauts des autres. Ils sont fort intelligents et aimables, comprennent bientôt ce qu'on exige d'eux, et leur douceur les fait aimer de tous ceux qui les approchent. Malheureusement, notre climat ne leur convient pas, et au bout de deux ou trois ans ils meurent généralement de la phthisie. Dans leur patrie, au contraire, ils vivent souvent en domesticité pendant plus de vingt ans.

Dr ALPHONSE DUBOIS.



Chimpanzé adulte.

LE LIEUTENANT LE CLÉMENT DE SAINT-MARCO

Né à Kain-lez-Tournai, le 4 juin 1860. Lieutenant au 1^{er} régiment des chasseurs à cheval.

Premier départ pour le Congo, le 15 juillet 1886. Adjoint à la station de Lukungu. — Commissaire du district des cataractes. — Rentré en Belgique en février 1889. — Deuxième départ le 10 avril 1889. Résident de l'État à Kassongo. — Rentré en septembre 1890.



Au commencement de l'année 1887, après la prise des Falls par les Arabes, le gouvernement de l'État du Congo, informé de la présence de Tippo-Tip à Zanzibar, profita du passage de Stanley dans cette ville pour faire demander au vassal de Saïd-Bargash des explications sur l'attaque de la station.

Stanley, dès son arrivée à la côte orientale, vit Tippo-Tip et reçut de lui l'assurance de sa soumission à l'État du Congo, ainsi que l'expression de ses regrets pour les événements qui s'étaient passés aux Falls en son absence et contrairement à ses instructions.

L'État du Congo, qui à cette époque ne se croyait pas encore en mesure de résister par la force des armes aux agissements arabes dans des régions aussi lointaines, crut qu'il serait de bonne politique d'employer Tippo-Tip à arrêter, par sa propre autorité, les vexations et les razzias de ses coreligionnaires. Il lui offrit donc d'entrer à son service, et le 23 février 1887 fut passée entre Stanley et Hamed-Ben-Mahomed une convention nommant ce dernier commissaire du district des Falls. Par ce contrat, Tippo-Tip s'engageait à faire respecter l'autorité de l'État sur le haut fleuve et sur ses affluents, tant à la station même qu'en amont et qu'en aval jusqu'au confluent de l'Aruwimi.

Ayant ainsi assuré provisoirement la tranquillité de sa province la plus reculée, l'État qui, déjà à cette époque, prévoyait le moment où il devrait renoncer aux services de son vali, s'appliqua à organiser lui-

même la défense de son territoire. Deux vastes camps retranchés furent fondés au Congo : le premier, en 1889, à la station de Bazoko, un peu en aval des Stanley-Falls ; le second, en 1890, à Luzambo, sur le haut Sankuru. L'emplacement de ces stations, solidement fortifiées et occupées par une garnison nombreuse, fut choisi de telle façon qu'en cas de révolte dans le bassin du haut fleuve on pût envoyer rapidement des secours vers les points menacés en empruntant, d'une part, la voie du Congo et du Lomami, d'autre part, celle du Kassai et du Sankuru.

Pendant la dernière campagne contre les Arabes, on a pu se rendre compte des avantages énormes que présente, à ce point de vue, l'immense réseau navigable du haut Congo. On se souvient, en effet, qu'au mois de mai dernier, le lieutenant Chaltin, après avoir remonté le Lomami jusqu'à Bena-Kamba et s'être emparé de Riba-Riba, a réussi à redescendre le cours de la rivière assez rapidement pour se joindre au capitaine Tobback et prendre part avec lui à l'engagement des Stanley-Falls. C'est grâce encore à cet incomparable réseau fluvial, qui sillonne l'État indépendant dans tous les sens, et aux nombreux steamers qui, depuis le Stanley-Pool, pénètrent jusqu'aux confins les plus reculés du territoire, qu'au cours des dernières opérations militaires les instructions ont pu être transmises avec rapidité.

Dhanis, ainsi que nous l'a annoncé un télégramme, est arrivé le 22 avril à Kassongo. Bien que les détails sur cet événement nous fassent encore défaut, il est permis de supposer que le lieutenant n'aura pas rencontré une résistance sérieuse. Kassongo est une ville ouverte dont la prise ne faisait plus de doute après les succès remportés précédemment par notre vaillant compatriote. Déjà, en 1890, l'État du Congo y avait un représentant, M. Le Clément de Saint-Marco. Cet officier avait déjà rempli pendant trois ans, de 1886 à 1889, les fonctions d'adjoint à Lukungu et de commissaire de district dans la région des cataractes. Lorsque, après un congé de deux mois, il retourna en Afrique, il fut désigné pour aller occuper la capitale du Manyema. Il fut le premier résident de l'État à Kassongo. Dans cette mission difficile et toute de confiance, le lieutenant de Saint-Marco fit preuve d'un tact rare et d'une grande habileté. Parlant avec facilité le kiswahili, il s'attira la sympathie des principaux chefs de la région et devint l'ami de ces mêmes Arabes qui, trois ans plus tard, devaient mettre à mort ses deux malheureux successeurs, MM. Lippens et De Bruyn. Le lieutenant de Saint-Marco se préparait à explorer le Manyema. Il se dirigeait avec une caravane arabe vers le lac Landji, quand il tomba subitement malade. Forcé de regagner les Falls, il passa quelque temps dans cette station, espérant toujours pouvoir reprendre son poste à Kassongo ; mais, affaibli par la fièvre, il dut revenir à Léopoldville et s'embarqua pour l'Europe en août 1890.

LES POISSONS ET LA PÊCHE

Au Congo, les nombreuses tribus indigènes qui habitent le long du fleuve et de ses affluents vivent, en grande partie, des produits de la pêche. Bien que la plupart des poissons qui peuplent les rivières de l'Afrique centrale soient encore inconnus, on sait cependant qu'on y rencontre plusieurs variétés aux formes bizarres et aux dimensions énormes.

Beaucoup d'espèces sont armées de dents effilées et se rap-

prochent de nos brochets, mais la majorité des poissons capturés dans les eaux du Congo, surtout ceux atteignant les plus grandes tailles, appartiennent au genre silure.

Ces silures, qui pèsent parfois jusque 40 kilogrammes, n'ont pas d'écaillés apparentes sur le corps; leur peau semble lisse, mais, en réalité, elle est couverte d'écaillés imperceptibles. Quelques-uns d'entre eux ont la tête garnie de larges plaques



Pêcheries indigènes des Stanley-Falls. (D'après un cliché de M. De Meuse.)

osseuses qui forment carapace, et rappellent les espèces disparues des temps préhistoriques. Presque toujours, les silures du Congo ont pour premier rayon de la nageoire dorsale et des nageoires pectorales, une longue épine dentelée et mobile qui constitue pour eux une arme défensive des plus redoutables. De grands barbillons, au nombre de quatre ou de six, garnissent leurs lèvres. Ces sortes de tentacules leur servent au toucher et à la capture de leurs proies, qu'ils attirent à eux doucement, à la façon des vermisseaux. Lorsque la victime est à portée de leur gueule, celle-ci s'ouvre démesurément et happe la proie. Le système dentaire des silures est peu développé; ces animaux avalent sans mâcher.

Un poisson qui mérite une mention spéciale parmi tous ceux qui peuplent le bassin du Congo est le malapterme, de la famille des silures. On l'appelle vulgairement poisson électrique. Il se distingue des autres variétés de sa famille par l'absence complète d'épines aux nageoires. Son corps est cylindrique et mou; l'animal tout entier est recouvert d'une peau lisse de couleur grisâtre et mouchetée de petits points noirs. L'organe, ou plutôt la batterie électrique dont ce poisson est pourvu et qui lui sert à la fois à étourdir sa proie ou à se défendre contre ses ennemis, est placée entre la peau et les muscles; elle présente l'apparence d'un tissu cellulaire graisseux, abondamment pourvu de nerfs. Le malapterme, dont la

taille ne dépasse pas 80 centimètres, produit, lorsqu'on l'excite, des décharges électriques très fortes.

M. Fernand De Meuse, se trouvant sur les rives du lac Léopold II, eut un jour l'occasion de capturer dans un filet un malapterme de belle taille. Afin de jouer un mauvais tour au cuisinier, ses hommes apportèrent à ce dernier le poisson pour le faire dépecer. Le maître-coq congolais se mit en devoir d'écorcher l'animal, mais à peine son couteau avait-il entamé la peau du silure que celui-ci, développant subitement toute la puissance de sa batterie électrique, envoya à son bourreau une commotion terrible. L'homme, poussant un hurlement de douleur, tomba à la renverse et resta quelque temps étendu par terre, tout ébahi, ne pouvant deviner la cause de la bizarre impression qu'il venait de ressentir.

La chair du malapterme est de qualité inférieure; on en consomme peu et, dans différentes tribus, on l'accuse même de provoquer des éruptions de la peau.

Les anguilliformes sont représentés par quelques gymnètes et surtout par le *Lépidosirène* intermédiaire, qui est un amphibie à écailles, moitié batracien, moitié poisson. On rencontre également dans les eaux du Congo plusieurs variétés de *perches* et une espèce de *brème*.

Un poisson très curieux est le poisson éléphant, ainsi désigné à cause d'une trompe de 10 à 20 centimètres qui termine sa tête.

Différents procédés de pêche sont employés par les indigènes. Partout où il y a des chutes ou des rapides, les nègres en profitent pour y établir des pièges dans lesquels la force du courant précipite le poisson.

Aux Stanley-Falls, les indigènes ont réussi à garnir la ligne de rocs qui composent la septième cataracte, d'une forêt de pieux, perches, madriers qui, encastrés dans les interstices des rochers et enchevêtrés les uns dans les autres, constituent un véritable échafaudage auquel ils suspendent leurs engins de pêche. De grandes nasses, en forme d'entonnoir, de 3 à 4 mètres de longueur, sont immergées au pied même de la cataracte et sont retenues à l'échafaudage au moyen d'un fort câble en liane. Le poisson vient s'y engouffrer.

Matin et soir, les indigènes, montés dans leurs immenses canots, vont, jusqu'au pied des chutes, vérifier la solidité de leurs engins et, aidés des leurs, juchés au sommet des poteaux, ils retirent à force de bras les nasses et récoltent le poisson ainsi capturé. Les canots employés pour cette opération sont généralement creusés dans le tronc du cotonnier-bombax et atteignent jusqu'à 15 mètres de largeur. Ils sont relevés à l'avant et possèdent à l'arrière une plate-forme où quatre hommes peuvent trouver place. A cause de leur fond plat, ils sont très stables sur l'eau et les indigènes s'en servent avec beaucoup d'habileté.

Ces grands canots sont manœuvrés par trente, quarante et quelquefois soixante payeurs qui, debout à bâbord et à tribord, manœuvrent leur embarcation avec le plus grand sang-froid au milieu des rapides et des tourbillons.

Certaines peuplades de pêcheurs sont absolument lacustres :

jour et nuit, elles habitent dans d'énormes pirogues longues quelquefois de plus de 25 mètres. Ces embarcations, recouvertes en partie d'une toiture formée au moyen d'herbages, sont leur unique demeure; les indigènes ne descendent à terre que pour sécher leurs filets ou faire l'échange d'une partie de leur pêche contre d'autres produits que leur fournissent les populations de l'intérieur.

Les Wagénia emploient d'énormes filets mesurant de 30 à 40 mètres de longueur sur 2 ou 3 mètres de largeur. Ces filets sont jetés en travers de la rivière. A chacune de leurs extrémités, des pirogues montées d'indigènes les tiennent tendus, et doucement descendent le fil de l'eau. Trainés dans le sens de la hauteur, les filets de l'espèce sont maintenus à la surface par de gros bouchons de bois et la partie inférieure est tendue au moyen de petits tubes en terre cuite qui remplacent le plomb en usage chez nous. Cette pêche s'exécute la nuit ou de grand matin. Le poisson en mouvement, soit qu'il remonte ou descende le fleuve, vient se jeter contre le filet qu'il veut traverser. Sa tête s'engage dans les mailles et, plus il se démène, plus il s'embarrasse dans l'inextricable réseau.

Les indigènes habitant les rives du haut fleuve entre l'itim-biri et les Falls emploient l'hameçon. Ils pêchent aussi à la trimeuse, qui est une ligne de fond pourvue d'un flotteur en bois ayant la forme d'un patin hollandais. Quand un poisson a mordu à l'appât et que, se sentant pris, il tire sur la ligne, le flotteur se renverse et la partie relevée du flotteur qui émergeait de l'eau y est alors plongée, ce qui avertit le pêcheur d'une capture.

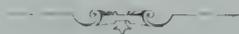
Les populations Bashikinga des rives du Sankuru pêchent avec de grandes seines de plus de 100 mètres de longueur; ces engins nécessitent de 15 à 20 hommes pour les manœuvrer.

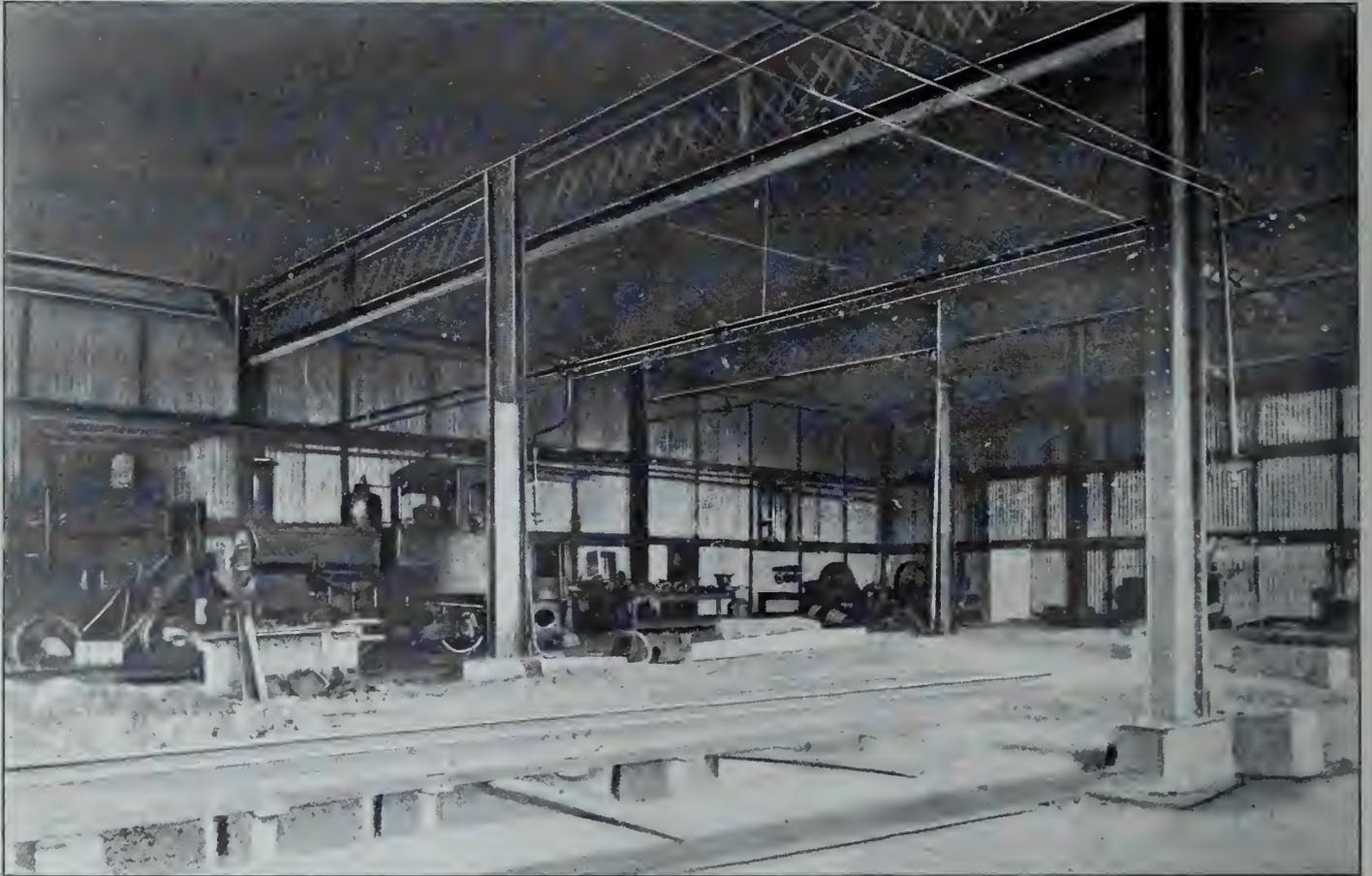
Les nasses de fond ou verveux sont généralement employées par toutes les tribus.

Les lumba habitant les rives du lac Léopold II se servent de paniers de forme conique qui se ferment au moyen d'une porte tirée par un ressort. Celui-ci est formé d'une baguette recourbée qui se détend lorsque le poisson touche à l'appât. Les mêmes paniers, mais plus petits, sont en usage chez les Zozo, tribu habitant près du haut Kwango; à l'extrémité du panier et à l'entrée de celui-ci est placé un lacet: lorsque le poisson introduit sa tête dans l'ouverture pour prendre l'appât, il est pris par le lacet derrière les ouïes.

Dans plusieurs tribus, on pratique la pêche au poison. Le toxique généralement employé est une légumineuse du genre acacia, la ptéphrosie de Vogel. Les feuilles de cet arbuste sont écrasées, puis mises dans un récipient. Après plusieurs jours de macération dans de l'eau, cette décoction est jetée par les indigènes dans les petits ruisseaux ou dans les mares. Aussitôt que le poisson a absorbé cette substance, il devient malade et flotte à la surface.

En général, la chair de tous les poissons du Congo est excellente et constitue un précieux appoint pour l'alimentation des voyageurs.





J. MALVAUX. SC.

L'atelier de réparation de Matadi. (D'après une photographie de M. l'ingénieur Limmelyn.)

LES ATELIERS DE MATADI

DANS notre numéro du 27 mars 1892, nous avons publié à cette place une vue générale de Matadi, photographiée l'année précédente par M. le capitaine Weyns, et qui montrait, dans son ensemble, la plupart des installations que la Compagnie du chemin de fer possède en cet endroit. Toutes les constructions qui existent à l'heure actuelle ne figuraient pas encore sur cette gravure; d'autres, en assez grand nombre, se trouvant par leur situation en dehors du champ de l'appareil photographique, n'étaient pas représentées. Mais déjà on y voyait l'aspect d'une ville naissante et l'on pouvait se rendre compte de l'effort prodigieux qu'il avait fallu accomplir pour métamorphoser de la sorte une colline aride et nue où, deux années auparavant, l'œil ne rencontrait encore que des affleurements de rochers et quelques maigres broussailles.

Depuis cette époque, bien des progrès ont été réalisés à Matadi. Toutes les installations de la gare sont achevées. Les ateliers du chemin de fer, dont on apercevait déjà les bâtiments sur notre gravure de l'année dernière (p. 60), ont reçu l'outillage qu'ils attendaient et sont, à l'heure actuelle, en pleine activité. Nous en reproduisons aujourd'hui une vue intérieure d'après un cliché que nous devons à l'obligeance de M. l'ingénieur Limmelyn. Cette construction métallique, dont le poids atteint 300,000 kilogrammes et qui couvre une

superficie d'environ 2,600 mètres carrés, a été fournie par la société *l'Industrie*, de Louvain.

Elle contient un générateur, une machine à vapeur, un atelier de menuiserie, un atelier d'ajustage et de forge ainsi que plusieurs machines-outils, telles que tour à roues, tour à fileter et à cylindrer, forerie radiale, limeuse, raboteuse, etc. On y a ménagé deux fosses de visite et deux fosses à piquer. Ce vaste hall, qui sert également de remise pour le matériel roulant, renferme 14 voies différentes, d'une longueur totale de 500 mètres et qui sont reliées à celles de la gare par un chariot transbordeur. Grâce à une ventilation bien comprise, et malgré la chaleur intense qui règne le plus souvent à Matadi, le personnel blanc peut y travailler à l'aise.

La plupart des réparations au matériel roulant s'effectuent dans ces ateliers. Au lieu de devoir, à grands frais, expédier en Europe les pièces avariées, on procède, sur place, à leur réfection et on réalise, de la sorte, une sérieuse économie de temps et d'argent.

Indépendamment des services qu'ils rendent à la Compagnie du chemin de fer, les ateliers de Matadi constituent, pour tout le monde au Congo, une installation de première utilité. Déjà, à maintes reprises, on les a vus effectuer, pour certains steamers avariés, des réparations urgentes faute desquelles la marche de ces bateaux eût peut-être été compromise et dans tous les cas considérablement ralentie.



Les rives du Congo près du confluent de la Luvale. (Dessin d'Am. Lynen, d'après un croquis du capitaine Stairs.)

DE ZANZIBAR AU KATANGA

JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS (1891-1892)

VII. — DU TANGANIKA A BUNKEIA. (Suite.)

Le passage du Luapula — Les routes vers la côte orientale par Tabora et par le Nyassa. — Chaouri avec les chefs Mpueto et Ngwena. Entrevue avec Kafindo. — La Luvale.

IL y a beaucoup de Wama et de Wamarungu, et aussi quelques Mafipa et Batawa en cet endroit. Le vrai naturel du pays lime ses dents et, en parlant, sa voix monte et descend avec cette intonation particulière aux hommes des forêts du Congo. Le langage de ces *bushmen* causant entre eux ressemble plutôt à l'aboïement d'un chien qu'à toute autre chose, surtout lorsqu'ils s'interpellent d'une rive à l'autre du fleuve, par exemple. Je n'en ai vu que deux chez Ngwena. J'en ai rencontré également deux, d'allures suspectes, qui m'ont semblé pouvoir bien être des cannibales venant de plus bas. Le chef Ngwena a bâti son village sur une île longue et étroite, située à environ 20 mètres de la berge où nous sommes campés. Plus loin et un peu plus haut, est un autre petit village. Sur les deux rives et sur les îles, existent des plantations de mtama blanc, de maïs et de manioc. On voit aussi quelques bananiers, mais ceux-ci n'ont rien de remarquable et sont loin de ressembler aux bananiers du Congo et de l'Aruwimi. Sur la rive occidentale de la rivière, à environ trois quarts de kilomètre derrière Ngwena, s'élèvent des montagnes atteignant jusque 500 mètres au-dessus des eaux, et qui, avec la rivière et la forêt au premier plan, forment un paysage des plus grandioses. Ces montagnes ont des sommets rocheux et constituent toutes, à partir de la base des rochers, une chute de 30 degrés. M. de Bonchamps a fait une esquisse très intéressante de ce paysage.

16 novembre 1891.

Il y a eu une éclipse de lune la nuit dernière; j'ai pu ainsi obtenir une observation exacte de la longitude et j'ai pu déterminer notre position comme étant 29° 6' 43" est de Greenwich. L'altitude de la rivière est ici de 918 mètres. A Nyangwe, le Congo a 434 mètres. Il y a donc une chute de

plus de 484 mètres entre ce point et Nyangwe pour une distance qui ne dépasse pas 480 kilomètres. Cela fait une chute de 1 mètre par kilomètre. Cette constatation suffira, je pense, pour démontrer que la plus grande partie de ce Lualaba ou Luvua n'est pas navigable. Lualaba est le nom donné à la rivière par les Arabes, qui la confondaient, au début, avec le véritable cours d'eau de ce nom, lequel est situé à près de 300 kilomètres à l'ouest de celle-ci. Les indigènes lui donnent différents noms, mais celui de Luvua est le plus communément employé. Les mots Luvua, Loa, Lua, signifient tous trois rivière ou eau contenue dans des étangs. Presque toutes les rivières de cette partie de l'Afrique portent le préfixe *Lu*. Ainsi, Lualaba, Lumami, Luwile, Lufuko, Lufunzo, Lufira, Luvua, Ludifua. La lettre *r* n'est presque jamais employée par les indigènes de l'ouest du Tanganika; la lettre *l* la remplace.

Quand le caoutchouc deviendra plus rare sur la côte, ce sera ici un endroit privilégié pour s'en procurer et en envoyer par la voie du Nyassa.

J'ai lu pour la troisième fois le *Accross Africa* de Cameron, et j'y ai glané bien des renseignements intéressants.

Le Kamalonda est une rivière dans laquelle se jettent le Lualaba et la Lufira. Le confluent est dans l'Urua, à quinze jours de marche d'ici.

Le papyrus croît en abondance le long des rives, et l'on remarque dans les forêts et sur les berges beaucoup d'arbres qui se trouvent sur les rives du Congo et de l'Aruwimi. Il y a là, poussant côte à côte, des cardamomes, des bambous, etc.

Ngwena est un homme bien bâti, mais il est laid, et il porte les longs anneaux d'oreilles des Wassumbwa, ce qui l'enlaidit encore. Il est fort triste des maux d'yeux dont est atteint son

fil, et il m'a demandé de guérir ce dernier pendant mon séjour chez lui. Les deux hommes de Kipirpiri déclarent qu'ils sont absolument certains que la caravane qui traverse en ce moment l'Itama a l'intention de se fixer à Mpueto et d'y construire un poste.

Abdallah-Ben-Suleiman, l'Arabe, a édifié un poste dans l'Itawa et paraît être animé d'intentions amicales envers les Européens. Kapalanga est le chef de Tippula, au nord du Moëro.

15 novembre.

J'ai fait faire à tous les hommes une heure d'exercice au fusil ce matin. Je suis ensuite descendu le Lualaba à bord du *Blunose* jusqu'au Lufunzo, puis j'ai remonté ce dernier cours d'eau jusqu'aux rapides, parcourant la distance d'un mille. Il a, en moyenne, 50 mètres de large et a une vitesse, à son embouchure, de 3 kilomètres à l'heure; sa profondeur, en son milieu, est de 2 mètres à 2^m50; on n'y constate ni rochers, ni troncs d'arbres morts (snags). J'ai capturé un poisson argenté, ayant une queue semblable à celle du saumon. Le long des berges du Lufunzo, il croît beaucoup de caoutchouc, aussi bien en arbres qu'en lianes. Le fruit de l'arbre à caoutchouc est exquis, quand il est bien mûr, et c'est certes le meilleur des fruits que j'aie goûté dans l'intérieur de l'Afrique.

Ce soir, à 5 heures, Kiboia, un des hommes que j'avais envoyés chez Kafindo, plus bas, sur la rivière, est arrivé au camp. Il avait laissé les autres chez Kafindo, pour attendre la réponse d'Uturutu, qui demeure plus en aval encore, à une distance de deux jours de marche environ. Kafindo m'apprend qu'il va venir me voir après-demain; Uturutu l'accompagnera peut-être. Je les attendrai ici. Kafindo est à trois jours de marche de cet endroit, le long de la rivière, et Uturutu à cinq jours de marche. Kibaia m'apprend que la rivière suit à peu près la direction du nord, jusque tout près de chez Kafindo. Elle est parsemée de rapides et de tourbillons, et n'est pas même navigable pour les canots. Kafindo avait entendu parler de mon arrivée. Il désire aller chez Msiri, soit pour faire du commerce, soit pour se battre.

Vers 7 heures du soir, Msena Feruzi, l'un de ceux que j'avais envoyés au lac Moëro pour arranger les affaires avec le chef Mpueto, est rentré au camp. Mpueto et les chefs sous ses ordres arriveront demain matin. Msena me déclare avoir rencontré les hommes de M. Crawshay, du gouvernement de l'Afrique centrale anglaise, lequel est en train de construire un poste à Rhodesia, chez Kapunto. Il m'apporte une lettre de ce gentleman. Je lui ai répondu ce soir même, et je lui ai transmis des lettres pour l'Europe, en lui recommandant de remettre à nos courriers une lettre me faisant savoir les prix, les conditions, etc., pour les missives que je viendrais à lui transmettre à destination de l'Europe. Je ne pourrai partir avant le 16 ou le 20, au plus tôt.

17 novembre.

Matinée froide et pluvieuse.

J'ai eu tort en disant que la rivière s'élève, pendant la saison des pluies, de 1.2 mètre. Cela est inexact, elle ne s'élève que de 0.6 mètre au-dessus de son niveau de la saison sèche. Les indigènes la traversent en tout temps, pour aller chez Ngwena. Même à l'époque des pluies, ils n'ont de l'eau que jusqu'à l'aisselle. Si Kafindo vient ici, j'insisterai pour obtenir une route tranquille et courte au travers du pays jusqu'au Tanganika. Il peut garantir ou non cet état de choses,

comme il lui plaît. C'est toujours une seconde corde à mon arc que de rester en communication avec Joubert. Si j'avais su que Khamis Ngoze resterait si longtemps, j'aurais envoyé Bodson à Mpueto avec le drapeau.

Vers 3 heures de l'après-midi, le chef Mpueto a fait son entrée dans mon camp, suivi de 80 hommes armés de fusils, d'arcs, de flèches et de lances. Ils avaient un aspect imposant.

Je les ai invités à s'asseoir devant ma tente et j'ai commencé le chaouri en souhaitant bonne vie et bonne santé à Mpueto. Après une conversation sur des choses usuelles, j'ai entamé notre affaire. Je lui ai dit : Je vous ai fait venir pour que je puisse apaiser la querelle qui existe depuis si longtemps entre votre peuple et Ngwena; afin que la contrée puisse être pacifiée, que les habitants puissent planter leurs champs et couper leurs moissons en paix, et afin que la sécurité de tous soit plus assurée qu'elle ne l'est maintenant. Je sais qu'il y a des motifs pour vous d'en vouloir à Ngwena, mais lui aussi produira tantôt ses griefs contre vous et vos gens. Si vous n'y prenez garde, les Arabes s'empareront de votre pays et le ravageront. Ce que vous avez de mieux à faire, c'est de rester tranquille et de cultiver vos terres en paix. Mpueto répondit par un long discours, où il retraça ses griefs contre Ngwena, mais il finit par dire que la paix valait encore mieux. Je lui promis de lui remettre le drapeau de l'Etat indépendant du Congo.

Je fis alors venir Ngwena, et mis les deux ennemis en présence. J'adressai, pendant une demi-heure, une allocution à Ngwena, et je lui parlai dans le même sens qu'à Mpueto. Cela fait, je m'adressai publiquement aux deux chefs devant leurs vassaux et leurs principaux sujets. On se réconcilia, extérieurement au moins. Demain matin, les deux chefs recevront le drapeau de l'Etat. Ceci a été, de loin, le plus intéressant chaouri que j'aie vu depuis longtemps. Les deux chefs sont des hommes intelligents et très jaloux de leurs intérêts. Ils ont assez bien voyagé et sont fort au courant de l'étiquette d'un chaouri.

Mpueto est un homme bien bâti, de 1^m76, ayant la poitrine développée, les bras et le cou bien formés, la tête ronde et ferme, la figure un peu large et un menton volontaire. L'ensemble est agréable. Quand il sourit, ce qui est son habitude, on voit que les dents de la mâchoire supérieure ont été limées, mais que la pointe en est émoussée maintenant. Il peut mettre en ligne beaucoup plus d'hommes que Ngwena, mais celui-ci, en cas de guerre, serait aidé par ses frères Wasumbwa.

Dans tous les chaouri, il y a toujours quelqu'un qui trouble l'ordre en interrompant ou en parlant en même temps que l'un ou l'autre personnage important. Aujourd'hui, un vieillard de l'Urua, gris et édenté, plaçait son mot à tout bout de champ, en dépit des « silence » de la jeunesse. Nous dûmes finir par lui enlever son arc et ses flèches par peur d'un malheur.

La plupart des gens de Mpueto sont des Wawembwa comme lui même, mais un grand nombre de Warua vivent parmi eux, et, par leurs intrigues, jettent souvent la zizanie dans le pays.

Les arcs que j'ai aperçus étaient bons, terminés par des pointes de fer bien travaillées, et attachées avec des boyaux de gros animaux. Les lances sont grossières. Les fusils représentent l'ordinaire collection hétérogène d'armes de toute sorte.

J'ai envoyé des lettres à Jacques et à Joubert sur le Tanganika.

Les vivres sont rares. Je voudrais bien traverser la rivière et m'enfoncer dans le Sud-Ouest, mais je dois attendre Kafindo et les autres Arabes.

18 novembre.

Mpueto a signé ce matin l'acte de soumission à l'État indépendant. Je lui ai donné le drapeau; quelques askaris vont le hisser sur son village. J'ai également arboré le drapeau chez Ngwena.

Kansalo est parti pour le Tanganika ce matin, avec mes lettres pour Jacques et Joubert. Il y a 5 jours de tarishi depuis Mpueto jusqu'au sud du Tanganika, et 8 jours pour des marchandises. Il y a 20 jours de portage de Mpueto chez Msiri, ce qui fait que je pourrais faire chercher de l'étoffe à Abercorn de chez Msiri et l'obtenir en deux mois. Des tarishi directs iraient à Kasongo, au nord du lac Nyassa, en 12 jours (de Bunkeia à Mpueto) + 7 jours (de Mpueto au Tanganika) + 14 jours (du Tanganika à Kasongo) = 30 jours. De Kasongo jusqu'à la côte, il faut 16 jours, ce qui fait de Bunkeia à la côte par le Nyassa 46 jours. De Bunkeia via Ngwena et Rumbi à la côte, il y a 12 + 7 + 3 + 11 + 28 = 61 jours. Par la route du Nyassa, les lettres sont à Zanzibar en 46 + 5 = 51 jours. Via Tabora en 61 + 2 = 63 jours. Différence en faveur de la route du Nyassa, 12 jours. Le coût par le Nyassa est le quart du coût par Tabora.

19 novembre.

Nous sommes partis de très bonne heure, de sorte que, à 8 h. 30 m. du matin, hommes, boys et charges, tout était passé de l'autre côté du Lualaba. Les bateaux ont splendidement fonctionné. Le *Bluenose* prenait 22 charges de toute sorte, et la *Dorothy* à peu près 16; mais, en serrant un peu, la première embarcation en contiendrait aisément 30 et la seconde 20. Les hommes ont tous passé très rapidement sur dix canots prêtés par Ngwena. J'éprouve de grandes difficultés à me procurer 20 porteurs supplémentaires; mais, d'une façon ou de l'autre, il faut absolument que je parte demain.

Je suis fatigué d'attendre ces paresseux Belutelis, qui s'imaginent qu'un blanc marche aussi doucement qu'eux. J'ai constaté le vol de deux boîtes de biscuits de 4 livres chacune, notre réserve pour les moments difficiles. Ce n'est que ce matin que j'ai découvert le larcin, mais je soupçonne l'un de mes hommes, qui a déjà été puni pour d'autres méfaits. Si, dans une expédition comme celle-ci, on n'agit pas immédiatement pour mettre fin au vol, on se trouve bientôt dans une situation très dangereuse. Si on néglige de sévir avec énergie à l'égard des coupables, la discipline s'en va en même temps que les marchandises. Nous établissons ici notre premier camp dans le pays de Msiri. Celui-ci prétend que ses droits s'étendent jusqu'au Lualaba.

A 2 heures de l'après-midi, on me signale l'arrivée de Kafindo avec une suite de 50 personnes. Je l'installe sous une tente et je lui fais donner du café et des vivres. Je lui ai envoyé une chèvre grasse, quatre pores, six couteaux de boucher, quatre paires de ciseaux, un jora de vitambi rouge, un de kangu brun, deux boîtes de tabac à priser d'Écosse, environ trois cents épingles et une montre de 30 shillings. J'ai reçu en échange une chèvre, une charge de riz et un régime de banane et, en outre, six poules.

Kafindo me rapporte qu'il y a quelques mois trois blancs ont quitté un endroit situé à l'ouest de l'Urua, pour se rendre chez Msiri. Ils venaient de Nyangwe et doivent, maintenant, être arrivés à destination. C'est là, à n'en pas douter, Delecom-

mune et son expédition. Je voudrais être chez Msiri avant Bia, qui commande une autre expédition venant du nord. Ce serait vraiment dommage d'arriver le dernier. Si je parviens à fixer mon itinéraire, je marcherai le plus rapidement possible jusqu'à la capitale de Msiri. Kafindo est un Belutchi cousin de Shadoli, qui a voyagé avec moi jusque Tabora. Il s'exprime avec franchise, mais on ne peut trop se fier aux dires de ces gens.

Il voudrait me suivre chez Msiri, mais je m'attache à lui faire comprendre qu'il doit attendre encore six ou huit mois. Je tiens beaucoup à ce que la route reste libre sur mes derrières, tout au moins celle de Mpueto.

La récolte de riz de Kafindo n'a pas réussi l'année dernière, et il ne lui reste plus de quoi faire de nouvelles semences. Je lui ai donné des graines d'oignons. Voici quatre ans que ce chef n'est plus sorti du pays. Il me dit que ses tarishi ne mettent guère plus de 40 jours pour franchir la distance aller et retour d'ici à Tabora. C'est là une allure bien rapide.

20 novembre.

La colonne s'ébranle à 6 heures. Je reste en arrière pour recruter des porteurs indigènes et pour aller saluer Kafindo. Nous effectuons une marche de 3 1/2 heures et nous campons dans la forêt. De Bonchamps a tué un buffle. Gwena m'a prêté 17 porteurs.

21 novembre.

Marché 6 h. 20 m. d'une seule traite et arrivé à midi à la Luvule. Les hommes sont en bonne santé, sauf quelques-uns qui boitent. La Luvule est très à sec en ce moment. C'est une rivière de 10 mètres de large et de 45 centimètres de profondeur. Pendant les pluies, elle débite un grand volume d'eau. Elle prend sa source à l'ouest du Moëro, coule vers le nord et se jette dans le Lualaba entre Mpueto et Ngwena. Pendant son cours, elle passe à environ 9 kilomètres du Moëro. Ici, nous ne sommes qu'à 12 kilomètres et demi du lac. Malgré les pluies de ces derniers temps, les lits des petits cours d'eau sont à sec. Le pays est ondulé, recouvert d'arbres au feuillage vert clair et d'une belle herbe qui n'a encore atteint que 30 centimètres de haut. Je remarque beaucoup de fleurs sauvages qui me sont inconnues. Sous tous les rapports, ce pays diffère du Marunga, mais cette dernière contrée se distingue de l'autre par la richesse de son sol. Les cours d'eau ont un lit argileux et, par-ci par-là, il y a des affleurements d'une pierre agglomérée. En fait de gibier, nous n'avons vu que des buffles, et encore en petit nombre.

Le poison que les Warna mettent sur leurs flèches provient du corps de la vipère. On le mélange avec une sorte de gomme extraite de la graine d'un certain végétal ressemblant à la liane à caoutchouc. Le poison ainsi obtenu est, dit-on, mortel.

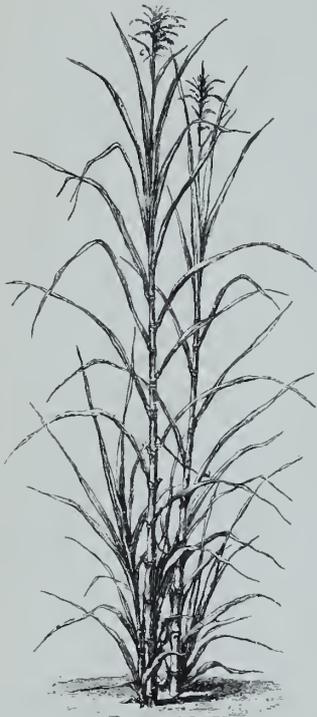
Mais un certain nombre d'hommes me disent qu'aucun poison ne peut les tuer, car ils ont fait *dowa*, c'est-à-dire qu'ils ont eu recours à des sorciers qui les protègent contre tout poison. Le poison des flèches a des relations avec la religion ou le fétichisme des Warna, mais la composition en est connue par tous et n'est pas tenue secrète.

Il y a beaucoup de poisson dans la rivière. Les habitants de Mpueto viennent ici pendant la saison des pluies. Ils récoltent de grandes quantités de poissons qu'ils sèchent au-dessus du feu, après les avoir découpés en tranches. Ils les portent ensuite dans les villages des montagnes. Karumba est seulement à une heure d'ici.

(A continuer.)

Cap. STAIRS.

LA CANNE A SUCRE



LA canne à sucre, d'après certains auteurs, est originaire de l'Inde. On a pu suivre son itinéraire de dispersion vers l'Europe méridionale. Les Arabes l'ont introduite au moyen âge sur les côtes de la Méditerranée. A l'époque de Henri le Navigateur, elle fut transportée à Madère, d'où elle arriva, en 1503, aux Canaries, puis, successivement, aux Antilles et au Brésil, et sans doute aussi sur la côte d'Afrique, si elle ne s'y trouvait pas encore. En 1578, d'après Lopez, les Portugais produisaient déjà beaucoup de sucre à l'île San-Thomé, alors, dit-il, que la plante n'y existait pas avant leur arrivée; ce sont eux qui l'y ont introduite. La canne à sucre porte à San-Salvador le nom de *monnu*; chez les Bayanzis, les noms de *monkobo*, *ngombon*, *mosongo*; dans le Roua, le nom

de *miomughé*; au Tanguiika, celui de *miwa*; à Zanzibar, *moua*, pluriel *miwa*.

La canne à sucre (*Calamus indicus*) est une plante vivace, croissant par touffes épaisses, dont la tige, atteignant parfois la grosseur du bras et garnie de nœuds, est remplie d'une sève sucrée qui fournit le sucre. Elle a des feuilles longues de 2 à 3 mètres et larges de 3 centimètres, striées avec une nervure moyenne longitudinale.

En Afrique, on la rencontre surtout à l'état cultivé; elle se trouve le plus souvent dans le voisinage des lacs et des rivières du haut fleuve.



Parmi les différentes variétés qui existent au Congo, les plus communes sont la canne violette de Java et la canne jaune de Bourbon.

La plante se développe à merveille dans les défrichements où elle est copieusement arrosée par des canaux d'irrigation.

Elle est cultivée par mainte tribu pour la sève sucrée qu'elle

contient et l'on a constaté sa présence sur la plupart des marchés du haut Congo.

En général, c'est pour la mâcher que les indigènes en font des plantations. De même que les habitants de l'Afrique orientale, les Mombuttus et la plupart des habitants des rives du Congo ignoraient, avant l'arrivée des blancs, que l'on pût extraire le sucre de la canne et que celui-ci devint solide après avoir bouilli. Schweinfurth raconte qu'ayant invité à souper avec lui un chef mombuttu, il lui servit un plat farineux que ce dernier trouva excellent; mais, de tous les produits de la civilisation, celui qui étonna le plus son noble convive, ce fut un morceau de sucre. Il ne comprenait pas comment cette pierre pouvait fondre et avoir la même saveur que le jus d'une plante qu'on cultivait dans son pays. Le sucre, pourtant, attire les indigènes comme des mouches; les nègres le trouvent exquis, battent des mains avec transport quand ils en aperçoivent, l'achètent son pesant d'ivoire, et, s'il en tombe une pincée devant eux, ils avalent une once de terre plutôt que de laisser perdre un atome du délicieux produit.



Chez les tribus du Kassai, où la culture de la canne à sucre a pris déjà une grande extension, le jus de la plante sert à fabriquer un vin qui est fort apprécié par les indigènes. Cette liqueur se prépare à peu près comme le jus de banane: les cannes sont coupées en morceaux auxquels on enlève l'écorce fibreuse qui les recouvre. Ainsi débarrassées de leur enveloppe extérieure, elles sont écrasées au moyen d'énormes pilons en bois dans d'immenses récipients, où la sève fermente mêlée à une certaine quantité d'eau; puis on transvase le liquide dans des jarres en terre cuite. Le R. P. Merlon raconte qu'il a vu transporter en pirogue jusque quatorze de ces énormes cruches, ce qui représentait plus de dix-huit cents litres de liquide. Cette boisson est, paraît-il, fort bonne à boire: elle a l'apparence de l'eau d'orge et donne au palais qui n'y est pas accoutumé une impression particulière, difficile à rendre, mais à laquelle on se fait rapidement. Continuellement, des flottilles de pirogues descendent le Kassai, conduites par les Wabumas, qui vont porter le précieux liquide sur les rives du Congo, en amont jusqu'à Bolobo et en aval jusqu'au Stanley-Pool.

La culture de la canne à sucre a été essayée par les blancs dans plusieurs stations; elle a donné les résultats attendus et ce précieux produit ne peut manquer de devenir, un jour, une source de richesses pour l'État du Congo.



LE VICE-GOUVERNEUR LEDEGANCK

Herman Ledeganck, né le 2 février 1841 à Somerghem (Flandre orientale).

Consul général de Belgique à Batavia et à Cologne. — Nommé vice-gouverneur général de l'État du Congo le 31 janvier 1888. — S'embarque pour Boma le 6 février. — Rentre le 19 mai 1889.

Actuellement consul général chargé d'affaires au Venezuela.



LORSQUE l'œuvre de l'*Association internationale du Congo* fit place au nouvel État indépendant du Congo, admis par les puissances du monde civilisé au nombre des pouvoirs souverains, le principal souci du gouvernement fut de choisir des instruments capables de seconder ses vues et d'appliquer ses principes en Afrique. Certes, ce n'était pas là chose facile; il fallait des hommes doués de qualités supérieures, sachant être à la fois prudents et audacieux, énergiques et habiles, et connaissant à fond l'administration. Rien n'existait, pour ainsi dire, tout était à faire et le peu qui avait été accompli était souvent à recommencer. Il fallait que le choix du souverain se portât sur des personnes ayant une expérience consommée.

On songea tout naturellement aux membres de notre corps consulaire. Les consuls de carrière, passant de pays en pays, étudiant les contrées où ils résident, sachant par là même les législations qui les régissent et les diverses méthodes administratives, comptent dans leurs rangs des légistes et des administrateurs distingués. Le premier au dévouement duquel on fit appel fut M. Camille Janssen, consul général de Belgique au Canada.

Nous avons dit ici même⁽¹⁾ les mérites remarquables de l'ex-gouverneur général du Congo, dont l'activité et l'intelligence furent si utiles au bon fonctionnement de l'œuvre naissante.

Lorsqu'il rentra au pays, après son deuxième séjour en Afrique, M. Ledeganck, alors consul général à Cologne, et qui avait eu de brillants états de service comme consul général aux Indes néerlandaises, fut choisi comme chef du gouvernement local au Congo.

En février 1888, le nouveau vice-gouverneur général du Congo se rendit à son poste. Nature loyale, administrateur entendu, le haut fonctionnaire était le *right man in the right place*.

Fils de Ledeganck, le grand poète flamand, le chantre des *Drie Zustersteden*, Herman Ledeganck, nourri aux fécondes et rudes sources de vie de la vieille terre de Flandre, porte en lui les qualités solides de sa race. Esprit droit, profondément juste, il s'attache aux grands côtés des choses, voyant tout, et regardant toujours au delà, comme dans les grandes plaines natales aux horizons sans fin. Il met en tout quelque chose de cette poésie âpre, vigoureuse, si fière et si séduisante, qui a fait la gloire de son nom et qui est comme innée dans son sang. Son séjour au Congo ne fut pas inutile: il y continua les excellentes traditions créées par son prédécesseur.

Serviteur de son pays, travaillant sans cesse à accroître la prospérité et le bonheur de sa patrie, il se souvient des mâles strophes du barde dont il porte le nom, chantant l'industrie nationale:

. *De noeste vlijt*
Is nog altijd
Het kenmerk van uw kroost. Aan vriendelende drommen
Verschaft gij 's levens onderhoud,
Het heilig werk, die mijn van goud,
Die in uw luchtring smookt uit duizend vuurkolommen!
Streefde Albion u voor, Europa's vasteland
Erkent, dat gij de kroon der nijverheid nog spant!

« L'activité industrielle est restée le signe distinctif de ta race. A des foules innombrables tu assures toujours l'existence et la vie par le travail saint, cette mine d'or qui se manifeste partout sur tes horizons, en mille colonnes de feu. Si Albion peut-être combat au premier rang, l'Europe continentale reconnaît que c'est toi qui détiens encore le sceptre de l'industrie. »

⁽¹⁾ *Congo illustré*, n° 1, année 1893.



Sous la tente, dans la région des cataractes.

L'HABITATION EUROPÉENNE



Maison de la mission américaine
à Léopoldville

d'après une photographie de M. De Meuse).

Quand l'Européen arrive dans un endroit inexploré du Congo, il transporte avec lui sa maison. Certes, elle n'est pas bien compliquée, mais elle est cependant assez confortable... pour une « maison de transport ». Quatre nègres suffisent pour convoyer la tente sous laquelle l'explorateur passe de longues nuits et les journées chaudes ou pluvieuses. Elle est pourvue d'un double toit en toile imperméable. Le type le plus généralement adopté est celui d'une tente quadrangulaire, soutenue par un pilier central et que maintiennent solidement des cordes, accrochées aux angles et tendues avec force. A l'intérieur se placent un lit de sangles, une table et une chaise de campagne. Souvent, le coffre du voyageur sert à la fois de table et de siège, et pour lit, il n'a qu'un amas de feuilles et d'herbes sèches, surmonté d'une toile imperméable. C'est le prodrome de la civilisation qui s'avance.



Quand l'Européen a décidé de s'établir à demeure, il se bâtit une habitation plus ou moins confortable, suivant le plus ou moins d'ingéniosité et de ressources du constructeur. Celui-ci doit être à la fois architecte, charpentier, menuisier, forgeron, bûcheron; par ses efforts incessants, on voit petit à petit s'édifier la maison en torchis. Il commence par faire déblayer et égaliser le terrain qu'il destine au bâtiment projeté. Il mène ensuite ses noirs à la forêt voisine, où il choisit des arbres droits et forts; on les abat et on les équarrit grossièrement. Cette besogne faite, on fiche en terre les maîtresses colonnes du nouvel édifice. On croise entre ces poteaux des perches plus petites qu'on entrelace de branchages flexibles,

puis on plaque dans les interstices de l'argile délayée et mélangée d'herbes. Le toit est formé au moyen de feuilles de palmiers. Quand, par chance, l'industriel blanc a découvert dans les environs une pierre calcaire quelconque, il la fait broyer et cuire, et peut ainsi enduire son « hôtel » d'une peinture à la chaux d'un blanc plus ou moins éclatant qui le défend assez bien contre la chaleur.

Quand on ne possède pas de clous, on les remplace par des liens en écorce d'arbre et en fibres de palmier. Aux charnières et aux verrous, on supplée par un système primitif de gonds et de loquets en bois.

Les natifs viennent de partout, de fort loin souvent, admirer ce palais grandiose qui leur arrache de naïves exclamations de surprise. Plus tard, aidés des conseils du blanc, ils imitent sa manière et déjà on voit, autour des stations européennes, des maisonnettes en torchis se bâtir nombreuses, remplaçant l'odieuse et puante climbeck des natifs.

Mais ce qui nécessite encore plus d'ingéniosité de la part du colon, c'est l'aménagement intérieur de sa résidence. Pour plancher, de l'argile battue recouverte parfois de nattes indigènes en fibres végétales. Les cloisons sont faites des parois de caisses désarticulées et les murs sont tendus de cotonnettes multicolores, empruntées à la pacotille de la station nouvelle. Puis on se fabrique des lits, des tables, des chaises. Un petit bâtiment spécial sert de cuisine; on le construit un peu à l'écart, utile précaution contre l'incendie et le grailon; et voilà l'installation de l'Européen achevée.

Il y a deux façons de construire les habitations des Européens à base de clayonnage : le torchis et le « pisé ».

Le torchis est un mélange de terre glaise et de paille gâchés; un mur en pisé est fait avec des gazons découpés en forme de briques et superposés, ou bien encore un mur en argile sèche et damée.

Notre troisième gravure représente la mission protestante américaine de la *Baptist Missionari Union*, à Lukolela (haut Congo), bâtie en torchis.

Coquilhat nous raconte comment était aménagée la maison en fer bâtie par Van Gèle et lui à l'Équateur : « Notre petit palais mesure 21 mètres; les murs latéraux ont 2^m40 de hauteur; le faitage les dépasse de 2^m50. Une terrasse, élevée d'un pied au-dessus du sol et revêtue d'argile battue, sert de plancher. Des nattes remplacent les tapis. La maison contient un magasin, une énorme salle à manger et de réception, et cinq chambres, dont trois à la disposition des hôtes qui pourraient nous visiter.

« Les boîtes en fer-blanc ayant renfermé jadis des conserves, sont transformées en lampes à l'huile de palme; les mèches sont formées de chiffons légers. »

Stanley admirait fort « le vaste hôtel » de Van Gèle, « vivant exemple de ce que peut l'activité humaine quand elle est secondée par la bonne volonté. »

Généralement, afin d'éviter l'invasion des insectes et des

reptiles, les maisons des Européens, au Congo, sont un peu élevées au-dessus du sol. On évite ainsi l'humidité, et les piliers d'assise sont entourés de goudron, de pétrole ou d'eau, suivant les ressources de la station, dans le but d'empêcher les parasites non ailés de s'introduire chez le blanc.

Dans le bas Congo, de véritables villes se sont déjà édifiées. Matadi et Boma possèdent des édifices définitifs, églises, hôtels, maisons, factoreries, et lorsque le chemin de fer sera construit, on peut prévoir, dès maintenant, que Léopoldville, Bangala, les Falls, Luluaburg, déjà si prospères, prendront un essor considérable pareil à celui, qui nous semble si merveilleux, de ces villes américaines hier inconnues et aujourd'hui populeuses et fécondes.



Mais plus on a et plus on veut avoir, c'est l'humaine nature et la loi du progrès. Le Belge en cherchant l'argile destinée à



Bâtiments de la mission protestante de Lukolela. (D'après un cliché de M. De Meuse.)

consolider les murs de son habitation s'est souvenu de l'industrie du pays natal, et l'ambition d'avoir une maison, une vraie maison en argile durcie ou cuite, lui est venue. Le voilà aussitôt qui se met à l'œuvre.

Actuellement, aux Falls, à Bazoko, à l'Équateur, à Bangala, à Léopoldville, à Luluaburg, etc., on a construit des maisons en briques.

Les commencements ne furent pas faciles, il fallut se livrer à de nombreux essais. L'officier, élevé dans la contemplation de l'art de la stratégie, de la balistique et de la fortification, était un piètre briquetier. Mais, en Afrique, avec du courage, de l'énergie et de la « débrouillardise », on réussit à faire tous les métiers.

Il fallut, au début, pas mal tâtonner. L'argile pure ne convenait pas. On réussit à la mélanger dans une certaine proportion avec de la terre végétale et du sable, et le pétrissage de ce mélange a fourni les premières briques, qui, séchées au soleil, ont servi à la construction d'un four, où, dès lors, s'est opérée la cuisson de toutes les briques nécessaires aux constructions. La station des Bangala se distingue particulièrement de toutes les autres par le cachet européen donné aux bâti-

ments. L'air et le soleil y pénètrent largement et les habitations réunissent à la fois toutes les conditions de salubrité, de solidité et d'élégance. Elles ont servi de types aux maisons en briques du haut Congo. On a fait mieux encore : on y a construit des maisons en pierres. C'est ce qui est arrivé aux Falls.

Le fleuve, à l'époque de l'étiage, laisse à nu d'immenses blocs de grès rouge, qui, cassés à la masse, ont donné des morceaux de forme plus ou moins régulière, lesquels ont été utilisés pour édifier les principaux bâtiments de la station. Le pétrissage d'un mélange composé d'argile et de terre végétale a formé un mortier très compact et résistant aux pluies presque quotidiennes qui inondent la contrée.

Les moyens de transport venant à se perfectionner, on a fait mieux encore : On a expédié d'Europe des maisons toutes faites en bois, réduites en pièces démontables numérotées, de façon à pouvoir être remontées facilement au Congo. Dans le bas fleuve, il existe de nombreuses maisons de ce genre.

Notre deuxième gravure représente une maison en bois, construite à Léopoldville avec des matériaux du pays par les missionnaires protestants de l'*American Baptist Union*.



Construction du pont de Pondene, kilomètre 17.5. (D'après une photographie de M. l'ingénieur Limmelyn.)

LE CHEMIN DE FER DU CONGO

LE PONT DE PONDENE

UN télégramme arrivé du Congo la semaine dernière nous a annoncé que les terrassements du chemin de fer, très avancés jusqu'au kilomètre 46.5, ont atteint le kilomètre 52, près de la rivière Duisi. La voie avait, le 10 octobre, dépassé Kenge-Lemba et approchait du kilomètre 40.

A l'heure actuelle, toutes les maçonneries du grand pont de la Kimeza — cumulée 35,600 — sont terminées et le montage de la travée centrale du pont de la Kibueza — cumulée 33,250 — est très avancé. Néanmoins, ces deux ouvrages d'art ne pourront être achevés que dans quelque temps; en attendant qu'ils soient prêts, la ligne passe en déviation et franchit ces obstacles au moyen de ponts provisoires.

Au kilomètre 17.5, la passerelle de Pondene, dont nous avons donné une vue dans notre numéro du 9 avril 1893, a été remplacée par un pont définitif en acier mesurant 20 mètres d'ouverture et pesant 22,000 kilogrammes. Au lieu des estacades d'accès, qui mesuraient ensemble une longueur de 34 mètres et que l'on apercevait sur notre gravure précédente (p. 60), deux remblais ont été construits se terminant chacun par une solide culée en maçonnerie, sur laquelle vient s'appuyer le tablier métallique du pont.

La photographie que nous reproduisons en tête de cet article et qui a été prise au mois de juillet dernier montre

cet ouvrage d'art encore inachevé. Pour l'assemblage des diverses pièces qui le composent, la Compagnie du chemin de fer a eu recours à un autre système que celui employé précédemment.

Au début de l'entreprise, l'opération du rivetage représentait, pour le montage des ponts, l'une des besognes les plus lentes et les plus onéreuses. On avait bien réussi à former, au Congo, un certain nombre de riveurs indigènes et à diminuer ainsi le prix de la main-d'œuvre; mais il restait toujours la question de temps, que l'on parvenait difficilement à résoudre. C'est alors que la Compagnie du chemin de fer mit à l'essai un système spécial d'assemblage qui consiste à employer, au lieu de rivets, des boulons tournés. Ceux-ci sont chassés à froid dans des trous ayant exactement le même diamètre que le leur. Ils entrent à frottement dur et ne laissent aucun jeu, de telle sorte que l'assemblage est aussi rigide que par le système précédent. Pour éviter le desserrage, on mate les écrous des boulons. Cette méthode a donné, au Congo, les meilleurs résultats. Les ouvriers noirs se sont mis rapidement au courant du nouveau procédé et, actuellement, le montage des principaux ouvrages d'art s'effectue non seulement beaucoup plus vite que par le passé, mais encore dans des conditions d'économie plus grandes.



Indigènes à la rive. (D'après une photographie de M. le capitaine baron de Macar.)

DE ZANZIBAR AU KATANGA

JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS (1891-1892)

VII. — DU TANGANIKA A BUNKEIA. (Suite.)

Rouerie d'Uturutu. — Entrevue avec lui et avec Madjid. — Fertilité des vallées de la Luwule et de la Lufira. — Les Warua. Premières nouvelles de Msiri. — Lettre de ce chef.

22 novembre.

APRÈS une courte marche de 2 h. 1/4, nous nous sommes arrêtés près de la Luwule, à l'endroit où cette rivière tourne vers le sud. A 3 heures de l'après-midi, 4 ou 5 hommes d'Uturutu sont arrivés à mon camp, avec l'un de mes hommes, chargés de marchandises. Il me faisait dire qu'il ne serait tranquille que lorsqu'il m'aurait vu, et qu'il faisait force marches pour me rejoindre avant que je sois arrivé chez Msiri. Le fou ! pense-t-il vraiment que je suppose que c'est son désir de me rendre visite qui les amène ici, lui et Kafindo ? Ce qu'il cherche, c'est l'autorisation de me suivre chez Msiri, et cela, je prendrai grand soin qu'il ne fasse pas. En effet, Msiri croirait de suite que nous venons pour le combattre. Kafindo a fait son possible pour essayer d'insinuer dans le trou la pointe du clou. Mais je m'y suis opposé avec décision, j'ai été inébranlable. Uturutu est une oie s'il s'imagine que je ne vois pas clair dans son petit jeu. Aucun Arabe ne ferait 9 journées de marche pour le seul plaisir de venir voir un blanc étranger, et de lui dire : « Comment vous portez-vous ? »

S'il le fait quelquefois, c'est pour gagner de l'argent. Dans le cas présent, les Arabes espèrent, grâce au blanc, pouvoir entrer chez Msiri et se procurer son ivoire et ses esclaves.

24 novembre.

A 2 heures, Uturutu est arrivé. Le gibier abonde ; nous avons tiré non moins de 22 antilopes et un buffle ce matin. Les plaines ici sont grandes et fertiles ; malheureusement,

elles ne sont pas cultivées. Les antilopes rouges y pullulent. La Luwule coule au milieu de la plaine ; le fond en est vaseux, ce qui rendrait la traversée difficile à l'époque des pluies. Entre la Lufira et le Luapula, il y a, d'après les Arabes, une haute montagne dont la base est couverte de forêts épaisses, mais le sommet en est dénudé et rocailleux. Elle est isolée et, d'après la même source, doit avoir environ 3,000 mètres de hauteur. Elle s'appelle Kilimani, mot qui signifie tout bonnement « emplacement de la montagne » (*Kilima* veut dire *montagne*).

A une heure avancée, Madjid, l'Arabe de Kassenga, est venu à son tour au camp et, jusqu'au milieu de la nuit, lui et Uturutu sont restés avec moi à jaser au-devant de ma tente. Je me suis efforcé de leur démontrer combien il importe qu'ils laissent libre derrière moi la route que je suis. J'ai ajouté que si les Arabes veulent rester les amis des blancs, ils doivent laisser les indigènes en paix, afin que ceux-ci puissent en paix faire leurs semences ; que, nous autres Européens, nous étions fatigués de ces razzias, de ces pilleries, de ces destructions de villages et que, tôt ou tard, nous y mettrions bon ordre. Je leur ai dit que s'ils veulent de l'ivoire, qu'ils le payent comme des honnêtes gens et qu'ils ne le volent pas à de faibles et inoffensifs indigènes, qu'ils obligent ensuite à le transporter jusqu'à Tabora. Ils m'ont répondu qu'ils étaient prêts à m'obéir en tout et à assister les blancs, et Uturutu m'a demandé de lui donner le drapeau de l'État. En toute équité, je ne le pouvais

pas, mais comme je désirais rester bien avec lui, je lui ai dit que Jacques le lui remettrait sans doute et je lui ai donné une lettre pour cet officier.

Madjid n'est qu'un instrument de Kafindo, placé ici comme un coin devant permettre à ce dernier de pénétrer, le cas échéant, dans le royaume de Msiri. Au point de vue stratégique, le poste de Madjid est admirablement situé pour cet objet. Selon moi, Uturutu est loin d'avoir l'entregent, la finesse et l'activité de Kafindo, mais de ces deux hommes c'est, évidemment, Uturutu qui mérite le plus de confiance, bien que tous deux soient des êtres inconstants et insaisissables. Quant à Madjid, je ne me confierais à lui qu'en cas d'inéluctable nécessité.

Kafindo n'a pas demandé le drapeau, mais s'il apprend qu'Uturutu l'a obtenu, en parfait Arabe qu'il est, il le réclamera à son tour. Ces deux hommes sont, du reste, en état de guerre, l'un contre l'autre, en ce moment. J'ai écrit à Jacques de cultiver l'amitié d'Uturutu, pour s'en servir, le cas échéant, contre Kafindo, ce qui rendrait très forte la position du vaillant officier belge.

Nos hommes se sont formidablement empiffrés de viande d'antilope. Il y en avait au delà de 40,000 livres dans le camp.

25 novembre.

Nous avons atteint Kassenga, le poste de Madjid, qui m'a accompagné jusqu'ici. Cette situation est admirablement choisie. En ce moment, tout le monde est en train de semer riz et maïs.

La terre est étonnamment fertile et le gros gibier abonde merveilleusement. Au nord de cette localité, il y a un marais impénétrable et infranchissable qui a cinq journées de long sur deux de large. Il est formé par la Luwule. La terre glaise, propre au clayonnage, abonde.

Le chef indigène de Kassenga et de Iera, qui fait partie de l'Urua et s'étend depuis le Luapula jusqu'à deux journées au sud-ouest de Kimwambula, est un Mrua du nom de Mwepo. Chona, qui demeure à une journée au nord-nord-est, est subordonné à Mwepo, et ce dernier est un sujet de Kafindo, l'Arabe qui émet des prétentions sur tout le Luapula jusqu'au Kamolondo, où commence le territoire d'Uturutu.

Les Warua ne se liment pas, en règle générale, les dents. Ce sont des hommes petits et sales, mais très actifs. La plupart sont extraordinairement habiles à manier l'arc et la lance, et Madjid m'affirme que c'est un fait commun parmi eux que d'abattre à la course, par le jet de la lance, un buffle à une belle distance. Ce Madjid est en train, à force de prolonger son séjour dans le pays, de se convertir en un vrai sauvage. Voici cinq ans qu'il habite le pori. Il fait partie de la caste arabe qui ne se rase ni cheveux ni barbe, et son apparence sauvage me rappelle absolument les illustrations des voyages du capitaine Cook dans les mers du Sud.

Uturutu, Kafindo et Madjid sont fortement endettés envers les Arabes de Tabora. Ces marchands arabes de l'Afrique n'ont rien de la noblesse qu'on attribue aux Arabes de l'Arabie déserte. Ce sont tout bonnement des juifs, et des juifs très pauvres, très obérés, très besogneux. Ils sont loin d'avoir la finesse et le savoir-faire de l'Hindi. Mais, ayant une meilleure constitution physique que celui-ci, ils peuvent vivre à l'intérieur et y accomplir leur néfaste trafic, alors que l'Hindi crèverait à cette tâche comme un rat. Tout ce

qu'ils voient, ils ont envie de l'avoir : leurs doigts leur en démangent, l'objet n'eût-il pas la moindre utilité pour eux. Ainsi, Uturutu me voyant écrire, ne se met-il pas à insister pour obtenir de moi des plumes métalliques, objets qui, pour lui, n'ont pas l'ombre d'une utilité, car les Arabes ne se servent pas de ces plumes pour écrire. S'il me les demande, c'est uniquement parce qu'il voit que j'en possède!

Les Arabes sont, du reste, de parfaits mendiants et ne rougissent pas de demander toute sorte de choses. Ils paraissent croire que les blancs sont faits pour les combler de présents et ne leur doivent, en retour, que de maigres cadeaux de rien. J'ai dit à Uturutu que nous étions fatigués, nous autres blancs, de ces « salaoums » arabes, donné avec un « cœur pourri » en échange de cadeaux de valeur, sollicités avec instance.

Je lui ai montré que je voyais clair dans son jeu, et que je savais ce que vaut la parole de l'Arabe qui vous dit : « Le pays est à vous, maître, et non plus à moi maintenant », et qui, en tapinois, vous joue des tours pendables.

Il me répondit : « Il y a Arabe et Arabe; il y en a de bons et il y en a de mauvais; je compte parmi les premiers. »

Je sais à quoi m'en tenir sur ce chapitre!

Les Warua appellent Msiri du nom de Mshidi. C'est une corruption du mot et la façon naturelle de prononcer chez les Warua, qui sont incapables d'articuler tout mot où entre une *s* ou *r*. Les Wasumbwu, compatriotes du grand chef, prononcent Msiri.

27 novembre.

Arrivés à Chaowela, l'établissement de Kimwambula le Msumbwa, qui consiste en quatre ou cinq agglomérations émergeant parmi les papyrus des tertres élevés. Pays riche, mais déplorablement pauvre en vivres. Oh! cette paresse du nègre à semer même ce qui lui est nécessaire pour subsister!

Le chef est venu me voir accompagné de ses femmes, ornées de leurs plus beaux atours. Elles ont des colliers de perles artistement arrangées et quelques-unes sont vraiment jolies. De prime abord, les femmes noires sont timides et n'osent aborder le blanc. Mais peu à peu, elles s'enhardissent et finissent par se familiariser avec lui. Les maris aiment leurs femmes, mais pas d'un amour au vrai sens du mot, car très souvent ces dernières sont traitées à l'égal de bêtes de somme, comme une « chose » que tout homme doit posséder, à l'égal d'une lance ou d'un fusil. Mais, j'ai pu m'en assurer, la luxure, le vice sont inconnus parmi ces peuples Warua.

Les femmes mariées respectent le lien conjugal, et il est extrêmement rare qu'une jeune fille soit séduite par un gars.

Nous avons fait chasse abondante. Le meilleur gibier d'Afrique est, selon moi, la pintade, puis la caille. La viande de girafe ou de buffle est excellente, mais les antilopes ont une chair sèche, rarement grasse comme celle du zèbre ou de la girafe.

28 novembre.

Nous avons quitté Chaowela ce matin et nous campons sur la Luwule (75 centimètres de profondeur). Kimwambula est venu me harasser de demandes de cadeaux, de talismans « pour tuer l'éléphant ». Je lui ai donné quelques brimborions. Ils sont rarissimes les chefs nègres capables d'offrir quelque chose au blanc sans solliciter un présent en retour, bien plus considérable en valeur! Ce chef ressemble à tous ses confrères; il nous considère comme un entrepôt ambulancier, une inépuisable mine d'or; il est impossible de leur enfoncer

dans la tête que toute notre pacotille doit durer plusieurs années, et qu'il est des chefs plus puissants qu'eux qui ont droit à des présents.

Les Warua sont fort braves; ils attaquent de front le lion, le buffle, l'hippopotame à coups de flèches empoisonnées. Ce poison est fort subtil, mais ils connaissent un antidote végétal, qui agit en cas de blessure externe.

J'imagine qu'en cas de blessure interne cet antidote agit par injection.

30 novembre.

Voici deux jours que nous traversons un territoire absolument dévasté et dont les Arabes ont fait disparaître tous les habitants. Pas de vivres; et cependant combien féconde est la terre par ici. Quelle meilleure et plus éloquente preuve de la nécessité de la présence du blanc.

Les noms kiniamwezi des serpents auxquels les indigènes de la région prennent du venin pour empoisonner leurs flèches sont : *Putira* (un serpent d'eau); *Ngossia* (un long serpent); *Fwira* (la vipère).

Il pleut toujours des hallebardes!

1^{er} décembre.

Arrivés à Gera après une splendide marche de 34 kilomètres! En deux jours nous avons accompli 68 kilomètres de marche! C'est superbe!

Gera est un Mrua qui dépend de Niloa, fils de Kafuntwe le Msumbwa.

Dans presque tous les villages, le long de cette route, les chefs sont de Msumbwa (Wanyamwezi) et partout ils comptent parmi les notables et ils sont en guerre contre les Wasanga avec lesquels Msiri est également en lutte.

5 décembre.

Nous avons campé aujourd'hui près de la Ruizi, qui se jette dans la Lufua, puis dans la Lufira. Le sol est d'une richesse merveilleuse, mais les populations sont pauvres et vivent en ce moment des produits des bois en attendant que les moissons mûrissent.

On rencontre de l'huile de palme dans les villages. Elle y est apportée de la vallée de la Lufira en échange de viande et de perles. Selon Livingstone, le palmier à huile ne croît pas en Afrique au-dessus de 900 mètres d'altitude.

On rencontre beaucoup de cuivre travaillé en lances de lances, haches, etc. Mais nulle part je ne remarque de serpe. Les haches sont petites et bien faites.

J'ai été rejoint par des gens de Msiri. Au moment où ils ont quitté le chef, il ne savait rien encore de mon arrivée. Il doit en être autrement maintenant.

Une explosion de poudre, survenue dans la caravane de Le Marinel, a tué me dit-on un blanc et quarante noirs et détruit un nombre considérable de marchandises, étoffes, etc. Il va sans dire que je n'ajoute pas une foi entière à l'exactitude de ces chiffres.

Nous descendons rapidement dans la vallée de la Lufira, et la chaîne de montagnes que nous avons jusqu'ici à notre gauche, soit au sud-est, s'en va maintenant vers le sud, formant les montagnes qui sont à l'est de Bunkeia.

Les Wasanga sont partout soulevés. Ce sont de proches parents des Warua et parlent une langue qui se rapproche de celle de ces derniers. Leurs mœurs se ressemblent également.

6 décembre.

Nous sommes arrivés chez Kafuntwe, au village de Mui-tomba. J'ai fait cadeau au chef, l'un des plus importants des subordonnés de Msiri, de présents de valeur. A environ 8 kilomètres à l'est-sud-est de Kifuntwe, une branche de la Ruizi se précipite par-dessus un mur rocheux de plus de 50 mètres d'élévation, et on aperçoit de plusieurs kilomètres de distance les reflets soyeux de cette chute majestueuse.

La disette sévit ici, bien que d'immenses étendues de terrains soient mises en semences; mais rien n'est mûr. Heureusement que Bodson a pu abattre quinze antilopes, ce qui nous a donné un surcroît de bien-être.

8 décembre 1891.

Nous avons commencé l'étape en traversant la Lufira à 5 h. 50 m du matin. A 7 h. 10 m., tout le monde avait passé le pont que j'avais fait construire hier. Après une marche de deux heures, nous avons campé dans les plaines avoisinant la rivière, qui se trouve ici à une altitude de 900 mètres.

A 3 heures de l'après-midi, mes courriers, de retour de chez Msiri, sont arrivés au campement. Ils avaient traversé la Lufira par la route de l'est et avaient poussé jusqu'à Kifuntwe, où on leur avait annoncé que j'avais pris la voie de l'ouest. Ils m'apportent une lettre de Msiri, écrite en anglais par M. D. Crawford, missionnaire et collègue de M. Arnot; une autre, en swahili, émanant de Msiri lui-même, et un message personnel de M. Crawford.

Voici à peu près les nouvelles que contiennent ces missives :

Jusqu'au moment où sont arrivés mes tarishi, personne ne se doutait de ma présence dans le pays. Msiri proteste de ses bonnes intentions à mon égard et me prie d'arriver le plus vite possible. Il exprime l'espoir que nous serons amis et me demande deux têtes de bétail.

M. Crawford m'annonce que la famine sévit dans le pays. Depuis neuf mois une lutte de guérilla se poursuit entre Msiri et les Wasanga. Un grand nombre de gens quittent la capitale pendant la nuit et vont se joindre à l'ennemi. La route de Bihé est fermée par les Wasanga et le fils de Msiri s'est rendu au Lualaba pour aider M. Arnot à rentrer à Bunkeia. Le collègue de M. Crawford est M. F. L. Lane. Les missionnaires n'ont aucune provision et vivent d'une façon très frugale. M. Le Marinel est arrivé dans le pays il y a six mois et a obtenu avec beaucoup de difficultés l'autorisation d'y bâtir une station. Il a laissé dans la région deux blancs qui ont élevé un poste à l'est de la Lufira, endroit où les missionnaires ont également leur établissement. Une autre expédition est arrivée du Nord, il y a environ trois semaines et, après un court séjour, s'est rendue dans le sud, à cinq journées de la capitale de Msiri. L'un des membres de cette expédition, Carl Hakansson a été tué au lac Likonia, par les indigènes tandis qu'il dirigeait l'arrière-garde marchant vers le sud.

Msiri songe à quitter le pays et à se rendre à Kazembe sur le lac Moëro. Ce qui le pousse à prendre cette détermination, c'est la famine qui sévit aux alentours, la disette d'eau et les guerres continuelles qu'il a à soutenir contre les Wasanga.

Msiri souhaite ardemment mon arrivée par crainte, je pense, de ses ennemis.

(A continuer.)

Cap. STAIRS.



LES ANTILOPES

III. — LE WATERBOK (*Egoceros ellipsiprymnus*)

LA famille des antilopes est, nous l'avons déjà dit, fort nombreuse. Un des membres les plus remarquables de cette intéressante famille est le waterbok (*Egoceros ellipsiprymnus*), qu'on rencontre à la frontière sud, à l'est et au nord de l'État du Congo.

Le waterbok est ainsi nommé parce qu'il ne s'éloigne guère des cours d'eau et se jette volontiers à la nage quand il est poursuivi.

La pointe de ses cornes est recourbée en avant. La couleur de son poil est gris-roux ; le front est d'un brun sombre. Au-dessus de chaque œil, on distingue une marque blanche. Sur la croupe, s'étendant le long des cuisses, s'allonge en forme d'ellipse une raie blanche, d'où lui vient son nom scientifique.

Les antilopes d'eau vivent en grands troupeaux dans les plaines herbeuses. Quand un pâturage est épuisé, elles se réunissent par troupes nombreuses et émigrent vers d'autres prairies. Elles traversent alors des fleuves ayant souvent 2 kilomètres de largeur, nageant avec beaucoup d'aisance.

La vie chez les waterboks, constituée pour une existence en partie amphibie, est, comme chez tous les animaux aquatiques, beaucoup plus tenace que chez les antilopes qui sont purement terrestres. Livingstone en cite de curieux exemples.

Il compare la dureté de leur vie à celle du chat. Une balle dans le cou leur est généralement fatale, mais le voyageur

affirme en avoir vu fréquemment s'éloigner, comme s'ils n'avaient pas eu la moindre blessure, avec deux ou trois balles coniques dans la poitrine ou dans les autres parties du corps. Leurs poumons semblent renfermer un grand nombre de cloisons fibreuses distribuées dans leur substance, de manière à former un agrégat de petits lobes, dont l'un peut être déchiré sans grand préjudice pour les autres. Ceci expliquerait pourquoi une blessure dans les poumons ne tue pas le waterbok.

Un beau mâle, dont une portion du cœur avait été détachée par une balle explosive, a encore franchi à toute vitesse 180 mètres.

Près de la mer, la venaison du waterbok est toujours savoureuse et d'un goût agréable, qui rappelle celui du bœuf ; mais dans l'intérieur elle est sèche et coriace au point que les noirs, qui sont loin d'être difficiles pourtant, refusent quelquefois d'en manger.

Livingstone a remarqué que les wa-

terboks qui vivent près des marais salants ou sur des prairies à efflorescence saline, ont une chair exquise. Celle-ci serait donc due à l'eau salée.

Dès qu'il est poursuivi, le waterbok fuit en bondissant et a bien vite gagné l'eau ou les marécages dans lesquels il cherche asile. Ayant les pieds conformés d'une façon particulière, en forme de raquettes, il court facilement sur la vase. Il ne se plaît d'ailleurs que dans les lieux humides, parmi les roseaux et les grandes herbes des marais, et pâture de préférence dans les prairies qui bordent l'eau.



Le waterbok ou antilope d'eau.

MRS. W. H. BENTLEY

Hendrina-Margo Kloekers, née à Shanghai le 8 mai 1855, d'un père hollandais, de la province de Groningue (Pays-Bas), Épouse, en 1885, le Rév. W. Holman Bentley, missionnaire baptiste au Congo.

Premier séjour au Congo : Septembre 1886-1889. — Deuxième séjour 1889-mai 1892.

Repartira pour un troisième séjour le 6 décembre 1893.



UN grand nombre de missionnaires protestants se rendent au Congo avec leurs femmes; quelques-uns se marient en Afrique même avec des jeunes dames missionnaires envoyées par les différentes « dénominations » d'Angleterre et d'Amérique. Ces courageuses femmes secondent leurs maris dans leurs efforts pour l'évangélisation et obtiennent des résultats notables. Mrs. Bentley compte au premier rang de cette phalange d'élite.

A peine mariée en Angleterre, elle dut servir de secrétaire à son mari, devenu momentanément aveugle et qui se consacrait, à ce moment, à la mise en œuvre d'un dictionnaire et d'une grammaire congolais. Ce fut sa première initiation au labeur de l'évangélisation africaine.

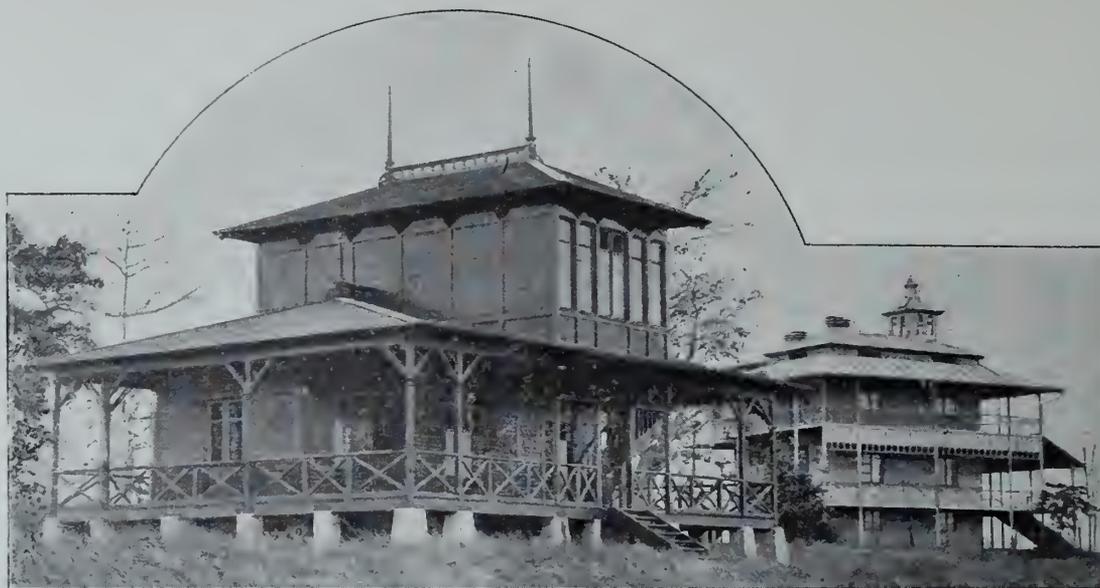
Débarquée au Congo en septembre 1886, elle accompagna presque dès son arrivée le Rév. M. Grenfell et son mari dans l'exploration du Kwango, jusqu'aux chutes de Kingunzi. En février 1887, elle eut un fils à Kinshassa, le premier enfant blanc né sur le haut Congo. Un peu plus tard, elle fit la circumnavigation du lac Mantumba. Ce fut la première voyageuse blanche sur le haut fleuve.

En 1888, elle est à Wathen (Lutete), dans la région des cataractes, où, avec son mari, elle organise un établissement modèle. Pendant un court séjour en Europe, elle avait appris la télégraphie, et en rentrant à la mission elle établit un circuit. L'établissement de Wathen a pour objet de former des employés pour les établissements européens. On y apprend aux enfants à lire, à écrire et à compter en anglais et en français, on leur donne également quelques notions intellectuelles primaires. Mais à part l'école de typographie, on ne leur enseigne pas de travaux manuels. Les typographes de la mission composent et impriment un journal en langue congolaise, et ils forment déjà, paraît-il, des « typos » passables. Aux petites filles, on enseigne les travaux de couture, la lecture et l'écriture.

Le nom de la mission de Wathen est dû à un généreux philanthrope anglais de ce nom, à la munificence duquel les baptistes doivent la construction de leur station. Celle-ci est bâtie en matériaux envoyés d'Angleterre et mis en œuvre par les noirs, sous la direction des missionnaires. Les débuts de l'œuvre furent pénibles et la mortalité relativement élevée, mais depuis, grâce aux installations hygiéniques et au confort qu'on a réussi à faire régner à Wathen, la station est devenue une des plus saines de la région. Elle sert en quelque sorte de sanatorium pour les baptistes du Congo. On y envoie les missionnaires épuisés par les fatigues et le travail dans le haut Congo.

Mrs. Bentley, fille d'un pasteur hollandais, est une femme infatigable et dévouée, dont l'esprit est orné des connaissances les plus variées; elle a habité de longues années les Pays-Bas et a gardé quelque chose de la ténacité, de la persévérance et de la force de caractère de ses compatriotes néerlandais. Elle a la passion de l'Afrique. Elle a traduit en congolais une histoire de la Bible et divers ouvrages pieux. Afin de pouvoir enseigner plus facilement ses élèves, elle a traduit du néerlandais en langue congolaise un traité d'arithmétique fort complet, où se trouvent expliqués non moins de 1,550 problèmes mis à la portée de ses élèves noirs. C'est une femme de grand mérite.





Le presbytère et le pavillon du gouverneur général à Boma. (D'après un cliché de M. De Meuse.)

L'HABITATION EUROPÉENNE

II

DANS le bas Congo, on a édifié des maisons des plus confortables, en fer et en tôle emboutie. L'hôtel des *Magasins généraux* à Boma et l'hôtel-restaurant de Matadi, faits en Belgique, sont entièrement construits en matériaux de ce genre. Le second possède 2 étages, autour desquels court une véranda

de 2 mètres de large qui donne l'ombre et la fraîcheur. Les parois de l'hôtel sont doubles,

avec un espace libre entre elles, afin de garantir les habitants contre la chaleur et les rayons solaires. Ce bâtiment, qui contient

15 chambres à cou-



L'église en fer de Boma. (D'après un cliché de M. De Meuse.)

cher, est fort fréquenté et des voyageurs affirment qu'on y est aussi bien que dans un hôtel d'Europe.

L'hôtel de Boma est également établi suivant le système spécial de la Société des Forges d'Aiseau (Belgique). Il est démontable, les murs sont en tôle d'acier à double paroi, embouties et galvanisées, les toitures en tôles ondulées et galvanisées. Il a un rez-de-chaussée surmonté de deux étages, sa profondeur est de 43 mètres sur 52 de largeur et 12 mètres de hauteur. L'hôtel-restaurant de Matadi est sensiblement semblable à ce dernier.



Les maisons et magasins en fer n'existent jusqu'ici que dans le bas Congo, à cause des difficultés de transport. Une erreur de composition nous a fait dire à ce propos, dans notre dernier article, que la maison, en bois du pays, construite par

Van Gèle à l'Équateur était en fer. On a toutefois réussi à transporter dans le haut des toits démontables en tôle ondulée pour le couvert des bâtiments de la factorerie centrale de Kinshassa, appartenant à la Société du Haut-Congo.

Le pavillon du gouverneur général à Boma mérite également une description. On peut l'apercevoir à gauche sur notre première gravure.

Les semelles d'assise sur le sol, ainsi que les poutres devant supporter les gîtes des planchers et des étages, sont en fer, avec pièces d'assemblage en fonte aux intersections. Les gîtes des planchers des étages sont en fer. Les planchers des étages et des galeries, en bois de sapin rabotés et languettés. Le pavement du sous-sol est en céramique. Toutes les cloisons tant intérieures qu'extérieures sont en tôles embouties galvanisées de 1 millimètre d'épaisseur à double paroi entretoisées par de larges plats également galvanisés.

Les couvertures des toitures, tant du bâtiment principal que des galeries, sont également en tôles embouties galvanisées; elles sont posées sur volige en bois laissant entre elles un coussin d'air. Toutes les portes et les châssis de fenêtres sont en bois de chêne. Cette belle habitation domine le fleuve et permet d'apercevoir les steamers longtemps avant leur arrivée à Boma.

On voit encore à Boma une église, fort élégante de construction, bâtie sur un point culminant, non loin du pavillon du gouverneur. Elle est également construite en fer et en tôle emboutie. Notre seconde gravure montre cette gracieuse construction.



On voit aussi, dans le bas Congo, des chalets en bois qui présentent ce grand avantage de pouvoir facilement se démonter et se transporter à grande distance. Une double toiture

recouvre la construction et une couche d'air frais circule constamment au-dessus du plafond afin d'éviter l'action directe du soleil sur les locaux habités.

Des appareils faciles à manœuvrer permettent aux occupants d'ouvrir et de fermer à volonté les ouvertures ménagées sous le plafond. On peut ainsi renouveler facilement l'atmosphère de l'appartement à toute heure du jour ou de la nuit. Toutes les ouvertures sont garnies de moustiquaires. Notre première gravure représente une maison en bois de ce genre : c'est le presbytère de Boma, qu'on voit à droite et qui a été construit en Belgique. A Braine-le-Comte, il s'est créé tout une industrie de constructions de ce genre, grâce aux efforts de M. Lassinat, qui a fourni de nombreux édifices au Congo.

✽

La Compagnie du chemin de fer a fait installer le long de la ligne en construction des maisons spéciales, que l'on « fabrique » au Danemark et qui sont aussi ingénieuses que pratiques. Elles se transportent avec facilité. Sur des bloes de bois entaillés, placés à niveau du sol, de distance en distance, on étend des poutres portant, entaillés, les emplacements pour les montants, et supportant des traverses sur lesquelles on place un plancher. Entre les montants, on juxtapose des cadres faits de toile raide imperméabilisée. Le toit est formé également de cadres de toile imperméabilisée. Au centre du petit édifice, il y a un pilier qui ressort par le milieu du toit. A ce pilier, on attache une toile de tente ordinaire retenue au sol par des câbles. Toute la petite maison est ainsi placée sous un abri en toile, ce qui permet d'éviter les graves inconvénients d'une trop directe exposition au soleil. Quelques perfectionnements apportés par les ingénieurs de la Compagnie à ces utiles bâtiments ont mis ces derniers à même de rendre de grands services au personnel de la construction.

Faut-il encore citer et décrire les autres bâtiments construits au Congo : les hôpitaux, les couvents, les magasins, les casernes, une prison de fer à Boma, les entrepôts, la gare et les hangars de Matadi, les maisons de la douane, de la poste, les usines de Mateba, les fermes de la *Compagnie des*

Produits, etc.? L'énumération que nous en faisons prouve les progrès gigantesques de l'occupation européenne dans cette terre, vierge encore il n'y a pas quinze ans.

✽

Dans notre premier article, nous avons décrit la méthode suivie par les Européens dans le haut Congo pour la fabrication des briques. D'abord, on a pétri des adobes ou briques séchées au soleil ; puis, avec ces matériaux primitifs, on a construit des fours à cuire les briques. La ville de Babylone, ce monstre bâti des civilisations disparues, était construite en briques séchées au soleil, et les fastes primitifs de la Mésopotamie étaient gravés dans la glaise ainsi pétrie. C'est assez dire que ce vieux cliché, *nil novi sub sole*, est toujours jeune, mais a été singulièrement perfectionné par nous au Congo, car les adobes finissent par fondre sous la pluie et les intempéries, tandis que les briques cuites résistent plus longuement.

A Bangala, ainsi que le montre notre dernière gravure, nos compatriotes se sont inspirés de la terre natale jusque dans leur méthode de construction. Ils ont réussi à fabriquer des briques de couleurs différentes, avec lesquelles ils ont donné à leurs constructions une archaïque et pittoresque apparence. Telle bâtisse de Bangala est en arceaux et en ogive, telle autre donne une vague idée d'une maisonnette Renaissance de Gand ou de Bruges. Avec les seules ressources du pays, les Belges ont taillé poutres et madriers, fabriqué du mortier, des planches, des meubles, des tuiles, des dalles et des briquettes. On peut constater, d'après la vue que nous publions, qu'ils ont même réussi à bâtir des maisons à étage, sans autre secours pour les guider que leur persévérante énergie et cette ingénieuse débrouillardise qui forment un des côtés les plus intéressants du caractère de notre population germano-romane. Nous ne pensons pas qu'il existe nulle part en Afrique, à une telle distance des côtes et sans communication facile avec elles, des édifices aussi parfaits, aussi considérables, relativement, et aussi coquets que les maisons en briques ou en fer de Bangala, de Bazoko, des Falls ou de Luluaburg.



La première maison en briques à étage construite à Bangala.
(D'après un cliché de M. De Meuse.)



Construction du pont de la Kibueza (kilom. 33.250). (D'après un cliché de M. l'ingénieur Limmelyn.)

LE CHEMIN DE FER DU CONGO

LA KIBUEZA

A PRES le pont de la Mia, dont nous avons parlé dans notre numéro du 13 août 1893, le premier ouvrage d'art important que rencontre le chemin de fer est le pont de la Kibueza.

La Kibueza n'est pas, à proprement parler, une rivière; pendant cinq mois de l'année, elle est à peu près dépourvue d'eau et ne représente qu'un fond de vallée où viennent déboucher un certain nombre de ravins. A l'époque des études, les ingénieurs l'avaient appelée « Mare aux buffles », à cause de quelques flaques d'eau où ces animaux venaient s'abreuver en grand nombre.

Pour franchir cet obstacle, la Compagnie du chemin de fer avait prévu d'abord un pont en acier de 30 mètres de longueur. Seulement, la dernière saison humide, pendant laquelle les pluies furent particulièrement abondantes, démontra que cette ouverture était insuffisante et l'on décida d'ajouter, à chaque extrémité du pont, une travée supplémentaire de 20 mètres, ce qui porta la longueur totale de l'ouvrage à 70 mètres au lieu de 30. Ce changement apporté au projet primitif n'a rien d'étonnant, si l'on songe aux difficultés que l'on éprouve dans les pays neufs à déterminer exactement le débouché des ouvrages d'art.

Toutes les lignes de chemin de fer qui existent actuellement dans le Sud de l'Afrique ont connu de ces modifications.

La partie méridionale du continent noir a été, en effet, dénudée par des incendies périodiques de la brousse et des coupes de bois faites sans méthode, lesquelles ont transformé le terrain en une surface dure et imperméable ne permettant pas l'infiltration des eaux.

Au Congo, la nature du terrain dans la région des cataractes a produit les mêmes effets. Les pluies torrentielles qui tombent pendant toute la saison chaude, ne pouvant être absorbées par le sol, se précipitent le long des montagnes en grandes avalanches, et forment au fond des vallées des rivières au cours impétueux dont l'importance varie souvent d'année en année.

Il en résulte que l'on peut difficilement déterminer d'avance et d'une façon précise l'ouverture qu'il convient de donner aux ouvrages d'art exigés pour l'écoulement des eaux. Le pont de la Kibueza nous en fournit la preuve.

Il est à remarquer cependant que les modifications apportées au projet primitif n'occasionneront aucun retard dans l'avancement des travaux. Pour permettre aux trains le passage de la rivière, on a construit, un peu en amont, une passerelle de service en attendant que le pont définitif soit achevé.

Notre gravure représente les maçonneries destinées à recevoir le tablier métallique du pont de la Kibueza. Au premier plan, on aperçoit la voie Decauville servant à amener les matériaux à pied d'œuvre, et dans le fond se profile un château d'eau.



Panorama de la chaîne des Kwandelungu et la rivière Lufoi, vue prise du confluent du Lufoi dans la Lufira.
(Dessin d'Am. Lyuen, d'après un croquis.)

DE ZANZIBAR AU KATANGA

JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS (1891-1892)

VII. — DU TANGANIKA A BUNKEIA. (Suite.)

La lettre de Msiri. — Les crocodiles. — Visite de M. Legat.

8 décembre.

Voici le texte officiel de la lettre que m'adresse M. Crawford, au nom du grand chef du Katanga :

« De Msidi, chef du Garenganze et du Katanga,

« A l'Anglais, le capitaine Stairs.

« Bunkcia, 24 novembre 1891.

« Vos cinq hommes sont arrivés hier, apportant vos lettres et vos présents.

« Voici les étoffes que j'ai reçues : 1 pièce de toile blanche, 1 pièce de cotonnette blanche ordinaire, et une pièce de même tissu rayé, 1 pièce d'étoffe fine et du ruban de soie rayé. Je serai heureux de vous recevoir dans mon pays et vous ne devez pas mettre de retard à venir droit à ma capitale. Je remarque que vous êtes un Anglais. Cela est bon, car je sais que les Anglais sont des gens sincères. Vous dites que les Wasumbwa et les autres Wanyamwezi sont vos amis. Cela également est bon; ils sont parents avec moi. Moi aussi, je suis un Wanyamwezi. J'ai le désir de transporter ma capitale à Kazembe, sur le Luapula. Je voudrais que vous m'apportiez de Kavunda un bœuf et une vache. Je désire être en bons termes avec vous et je suis heureux d'apprendre que c'est également votre intention.

« Votre ami,

« (S.) Msiri. »

9 décembre.

Ce matin, vers 11 heures, nous avons traversé la Lufira à son confluent avec la Lufua. Le passage s'est effectué en quatre heures, y compris le démontage et le remontage de mes deux bateaux d'acier. Quatre cent quatre-vingts personnes ont été ainsi transportées. Nous avons ensuite bivouaqué dans les plaines de la rive occidentale de la Lufira. Celle-ci possède à ce point de passage 70 mètres de large et 13 mètres de profondeur; ses eaux sont douces, calmes et tranquilles. La Lufua a environ 15 mètres de large et 6^m50 de profondeur. Son courant a une vitesse de 1,600 mètres à l'heure. L'altitude de ces cours d'eau varie entre 983 et 990 mètres à l'endroit où nous avons campé. Les plaines présentent un aspect superbe. Elles s'étendent à perte de vue vers le sud-sud-ouest et n'ont de limites qu'à 24 kilomètres au nord-ouest. Les antilopes rouges y forment légion. On y rencontre aussi des buffles, et, incidemment, des éléphants. Les pâturages sont excellents. La Lufira traverse les plaines du nord au sud-ouest, se frayant un lit profond dans un sol riche et rougeâtre. Les poissons y sont nombreux, les crocodiles fréquents, et, sur les bords, des bandes innombrables d'oiseaux aquatiques barbotent et se promènent.

A 12 kilomètres en aval du point où nous campons, la

Lukuruwe se jette dans la Lufira. Plus loin encore, cette dernière fait une chute considérable. A cette époque-ci de l'année, elle roule une grande masse d'eau et présente l'aspect d'un chenal profond de 7 mètres à une distance de 2 mètres de chaque bord.

Nous sommes à 67 kilomètres de chez Msiri, à qui j'envoie en ambassade le chef Mlagarazi. Le pays est peuplé de Wasanga, toujours prêts à combattre Msiri ou ses amis.

10 décembre.

Après cinq heures et demie de marche, nous campons sur la Lukuruwe ou Likulwe, à environ 8 kilomètres en amont de son confluent avec la Lufira. C'est un beau cours d'eau, qui a non moins de 39 à 49 mètres de large, 6 mètres de profondeur, et qui roule des flots, troublés en ce moment par les pluies, à raison de 1,600 mètres à l'heure. Les berges ont 10 mètres de hauteur.

Deux de nos hommes qui maraudaient la nuit ont été saisis par des crocodiles tandis qu'ils traversaient l'eau à la nage.

Les crocodiles sont autrement plus redoutables la nuit que le jour. Pendant la journée, ils s'étendent dans les hautes herbes qui bordent les rivières et les lacs, à l'abri des rayons du soleil, et ne sortent que la nuit. Ils se précipitent alors sur tout ce qui est chair. Quand il fait tranquille, ils aiment à se chauffer au soleil, mais quand il y a du monde, ils se tapissent dans l'herbe. Je crois qu'un crocodile peut nager avec une vitesse de 3 à 6 mètres à la seconde; jamais je n'ai vu fendre l'eau avec une pareille rapidité. Il doit leur être facile d'attraper des poissons à la course.

En temps sec, ces plaines doivent être complètement dénudées. Au-dessus de la chute de la Lufira, nous avons aperçu un nuage de vapeur de plus de 30 mètres de hauteur qui s'élève d'une façon continue au-dessus de la chute. D'après cela, je suppose que cette dernière doit présenter un aspect imposant.

Sans les antilopes que nous abattons par fournées, nous mourrions de faim.

11 décembre.

Arrivés en quatre heures de route au village de Mlagarazi, sur la Lukuruwe. Ce point est marqué Kwamirando sur les cartes, du nom d'un chef habitant dans le voisinage.

A certains endroits, les berges de la Lukuruwe ont 13 mètres de haut, et la rivière glisse tout d'une pièce, comme un flot d'huile, avec, à peine, par-ci par-là une ride à la surface. Elle

a 2 mètres de plus qu'en temps sec, et, presque partout, un steamer d'un mètre de tirant d'eau passerait facilement.

Les plantations de Mlagarazi qui sont immenses, seront en mars prochain, quand elles seront mûres, un excellent grenier de ravitaillement.

De nouveaux ambassadeurs ont été envoyés par moi, hier, à Msiri, et aux officiers belges résidant dans le pays. Quels sont-ils?

13 décembre.

Campé dans la plaine après une marche de cinq heures. Nous sommes à 10 kilomètres de Bunkeia.

Un Belge, M. Legat, qui avait reçu une lettre la nuit dernière, est venu me voir. Les nouvelles qu'il m'apporte ne sont guère rassurantes. Les Wasanga se sont insurgés partout contre Msiri, et le vieux potentat est talonné par la crainte de voir les blancs s'unir à eux pour le chasser.

Il se montre ombrageux, exigeant et égoïste dans ses relations avec les blancs. Il cherche à leur soutirer le plus possible, sans rien leur donner en échange. M. Arnot est resté au Bihé et M. Thompson, un autre missionnaire, vient d'arriver. Delcommune, après un séjour de sept jours, a quitté Bunkeia se dirigeant vers Tenke, au sud. On est, depuis lors, sans nouvelles positives de lui. De l'expédition Bia on n'a pas encore de nouvelles quelconques. Les deux Belges qui ont un poste sur la Lufira appartiennent à l'expédition Paul Le Marinel; ils sont ici depuis six mois et ont bâti une station sur la Lufoi, un petit affluent de la Lufira et qui vient de l'est. Leur poste est à environ trois journées de la capitale. Le Marinel, ses adjoints et M. Swan, un missionnaire écossais qui les a suivis, sont repartis pour Luzambo sur le Sankuru.

Il y a en ce moment trois missionnaires chez Msiri. Delcommune a, me paraît-il, l'intention de se diriger vers l'ouest, vers le Lualaba, puis de suivre le cours de cette rivière. Il ignore qu'il n'est plus au service de la *Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie* et qu'il est passé à celui de la *Compagnie du Katanga*. Les Wasanga déclarent qu'ils ne veulent pas la guerre, mais que leur unique but est d'obtenir la déposition de Msiri, qui se conduit à leur égard comme une brute féroce. M. Legat est au Congo depuis dix ans. Il a servi sous Stanley et possède 40 soldats.

Les missionnaires sont, me semble-t-il, dans une position difficile. Msiri les traite fort mal. La famine sévit dans le pays par suite des guerres contre les Wasanga, qui sont les véritables propriétaires du pays.

VIII. — AU KATANGA.

Arrivée à Bunkeia — Mauvaise impression. — Cruauté de Msiri. — La famille du tyran. — Sa capitale.

Conduite des missionnaires anglais.

14 décembre.

Par pur esprit de destruction et par avarice, le cruel Msiri a ruiné pour tout un temps une contrée magnifique.

Nous sommes arrivés ce matin à 9 h 40 m. à Bunkeia et nous avons campé à proximité de la capitale. M. Crawford, l'un des missionnaires anglais, est venu à ma rencontre.

Ma première impression au sujet de la ville est mauvaise, mais je m'abstiens en ce moment de porter un jugement trop prompt. Je me borne à une simple remarque : nous avons, de prime abord, reconnu le quartier général de Msiri par les

squelettes blanchis fichés au bout de pieux tout autour d'une section de la ville et par une hideuse pyramide de têtes humaines et de mains coupées placée sur une sorte de guéridon rustique à la porte de l'habitation de ce chef.

J'ai longuement causé avec Legat et Crawford tantôt Msiri a été furieux quand il a appris que le premier était venu me voir sans son autorisation, et il s'est mis en tête que cet officier intrigue pour me tourner contre lui. La famine est telle que, offrit-on un trésor, on ne pourrait acheter des vivres : il n'y en a plus. Le bois de chauffage est absent et l'eau est exécrable.

Les missionnaires sont traités par le chef à l'égal d'esclaves noirs : ils ont une peur terrible de lui. Si le roi était déposé, le pays rentrerait aussitôt dans l'ordre, les Wasanga seraient nos amis et l'on pourrait accomplir d'excellentes choses.

Avec l'aide de 150 Boers, les Portugais ont défait et capturé le chef noir du Bihe, qui avait juré de tuer tous les blancs qui lui tomberaient sous la main et qui prélevait de lourds hongos sur les voyageurs. Apprenant ce fait par le marchand portugais Coïmbra, Msiri s'est écrié que jamais un blanc n'oserait se permettre de le ligotter.

Je vois bien que notre premier soin devra être de rechercher une position solide, d'y construire une station et de vivre de viande jusqu'à la moisson prochaine.

Venu le 15 mai, Le Marinel est reparti au commencement de juillet. Delcommune, arrivé le 6 septembre, a parlé haut et ferme à Msiri, puis est reparti le 5 octobre pour le sud après un long séjour dans la station du Lufoi, le poste de Legat. Il est resté une huitaine de jours chez Lukuku, puis est allé vers Tenke via Katanga. Nos courriers sont arrivés ici le 23 novembre. Les fils de Msiri sont Mutanda-Vantu (l'homme qui combat); Chifamina-Chamundu (les deux balles dans le fusil); Chidanika (le vrai fils), lequel a 10 ans; Mafingi, fils de la femme Mahanga, qui s'appelait jadis Chitambo et qui vit au Mkurru.

Mutombo est une femme qui occupe un grand village à l'ouest de Bunkeia; à l'extrême orient de Bunkeia se trouve Muemena, le vieux village. Au nord est Maria, puis plus au nord Chifamina, et à côté de ce dernier Mutanda-Vantu. Le grand village situé au nord-est est Kui-Moloni. A l'entrée de la vallée de la rivière Unkeia, on voit deux villages, dont l'un appartient à Mumoneka, conseiller de Msiri, et l'autre à Muluwavira. Le chef wasanga le plus rapproché parmi ceux en rébellion contre Msiri est Mulawanyama, lequel a été essorillé. Il est établi à deux journées à l'ouest, sur la route du Bihe, sur la route occupée par le chef Basanga qui a saisi le convoi de poudre destiné à Msiri. Le principal conseiller de Msiri est Kasoloka, un Mrima. Les *Mutoni* ou conseillers sont au nombre de cinq : *Mutoni Mumoneka*, *Mutoni Muluwavira*, *Mutoni Kavala* et deux autres.

Les trois missionnaires anglais, en ce moment dans le pays, sont : MM. Crawford, H.-B. Thompson, J.-F. Lane. Le premier est ici depuis un an; le second, depuis quelques mois; le troisième, depuis deux ans. M. Arnot est au Bihe avec M. Faulkner et d'autres. M. Swan est retourné en Europe. Les missionnaires ont construit un poste sur le Lufoi, près de la station de l'État indépendant.

15 decembre.

Hier soir, j'ai obtenu, par mes instances auprès de Crawford, qu'il détermine le senhor Coïmbra, le Portugais, à envoyer à la recherche de Delcommune deux Bihénos, qui informeront l'explorateur de ce qui se passe et le détermineront à revenir en arrière.

La famine est affreuse, nous ne vivons que de viande et de haricots.

J'ai préparé les cadeaux à faire à Msiri pendant notre entrevue de demain. Les voici : Deux ballots de draps, un ballot de belles quatités assorties et un ballot de kanikis et joras mélangés; cinq rouleaux de fils de cuivre; des boutons de cuivre; de grandes quantités d'aiguilles et de fils; six paires de ciseaux; six rasoirs; un assortiment de bijoux valant chacun entre 200 et 250 francs; six sabres-baïonnettes, du modèle usité dans la marine; mon propre sabre; une boîte de perles; du tabac à priser; divers bibelots, le tout valant 6,000 francs. Mais je ne me dissimule pas que le chef ne sera pas satisfait : ce qu'il veut, c'est de la poudre. Plus souvent !... Les trois missionnaires sont venus me voir ce matin. Comme nous étions en train de causer, voici qu'un messenger vint, de la part de Msiri, déclarer à M. Thompson que les missionnaires ne pourront se rendre demain à leur poste du Lufoi, comme ils en ont l'intention, à moins de payer au chef une pièce de drap.

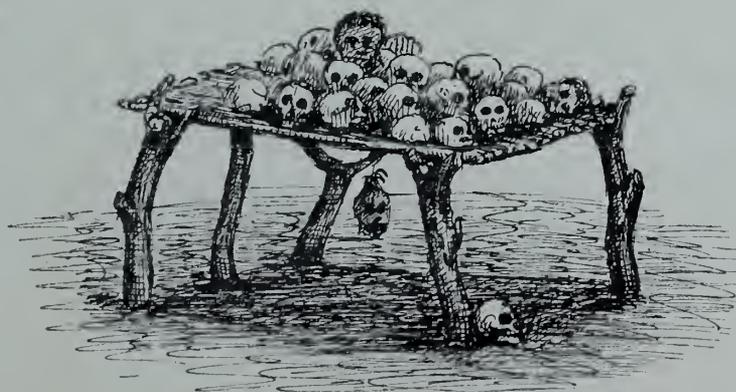
J'ai incontinent conseillé aux missionnaires d'aller se mettre à l'abri derrière le Lufoi avant que le danger sérieux commence. En conséquence, ils se proposent de partir quand même demain matin. Les missionnaires anglais sont responsables du mépris que montre Msiri à l'égard des blancs. Ils ont montré bien trop de faiblesse et de longanimité; Msiri s'en est avantagé et s'imagine maintenant que tous les blancs sont les mêmes.

Dès maintenant je puis déjà m'apercevoir que les missionnaires vont mettre des bâtons dans nos roues. Cela ne m'empêchera pas de faire tout ce qui m'est humainement possible pour leur venir en aide. Un autre élément de la question, c'est la présence à Bunkeia de deux ou trois conseillers de Msiri, musulmans et gens de la côte. La seule mesure propre à rétablir la paix et la prospérité et de pacifier les Basanga, c'est de déposer Msiri, qui traite ces derniers comme des rien-du-tout.

Ah! si le ciel voulait que je pusse communiquer avec Delcommune et combiner avec lui une action commune!

(A continuer.)

Cap. STAIRS.



Trophée de crânes humains à Bunkeia.

LA VIGNE

C'EST le R. P. Merlon qui, le premier, signala en 1886 l'existence de la vigne sur les rives du Kassai. Depuis lors, cette plante (*Vitis congolensis*) a été retrouvée en différents autres endroits du Congo. Celle du Kassai a des grains d'une couleur violacée sombre, se pressant en grappes très épaisses, du poids de deux à trois livres. Une grappe, cueillie par le missionnaire, pesait non moins de cinq kilogrammes et demi. Le grain est rond et petit, la chair peu forte : il renferme deux pépins assez gros; le jus ne tache pas. Le goût est celui de notre petit raisin noir, mais acidulé, à cause du manque de culture. La tige est une puissante liane, qui du sol où elle se traîne d'abord, dénudée, grimpe parmi les grands arbres dont le feuillage se confond avec le sien.

Cette vigne croît toujours à l'ombre des forêts, et il n'est pas douteux que par une culture intelligente ce produit indigène s'améliorerait notablement, et, par la greffe avec d'autres vignes, cette plante acquerrait des qualités vinicoles.

✻

Dans le haut Ubangi, les officiers belges et M. Dybowski ont également trouvé la vigne. Il en croît, dans ces parages, de trois espèces. L'une d'entre elles a des feuilles assez petites, cordiformes et rappelant la feuille du reparia : le bois est grêle, les sarments très longs, la grappe, arrondie, ne dépasse pas la grosseur du poing.

La seconde est une plante superbe, extrêmement vigou-

reuse; ses sarments ont un pouce de grosseur et les feuilles ont jusqu'à 30 centimètres de diamètre à cinq lobes très profonds, vert foncé sur les deux faces, glabres, avec, inférieurement, les nervures hispides. La pulpe des grains est

un peu visqueuse; le fruit a un goût agréable, la plante est extrêmement productive et la fructification est successive. Sur un même sarment, on trouve des grappes absolument mûres et d'autres encore vertes. Les sarments sont en bois mou semi-ligneux, l'écorce est vert foncé flagellée de taches d'un brun noir.

Cette dernière espèce, qui a été décrite par M. J. Dybowski, a des grappes de 30 centimètres de long, de forme conique, à grains semblables à ceux du chasselas rose. Elle croît dans un sol où l'argile se trouve mélangée à un sable siliceux, grossier, ferrugineux. « Il n'est pas douteux pour moi, écrit le voyageur français, que cette vigne donnerait de très beaux rendements. Ce serait là une culture à faire dans la colonie. »

Certaines des vignes du Congo sont absolument li-

gneuses, d'autres semi-herbacées. Ni au Kassai ni sur l'Ubangi, les indigènes n'en connaissent la valeur. Sur l'Ubangi, cependant, ils recherchent le fruit, mais n'en font ni boisson ni vin. Des essais de domestication de la vigne du Kassai se poursuivent dans diverses stations du haut fleuve. On cherche aussi à acclimater des types exotiques, et il ne semble pas douteux que l'on parvienne un jour à fabriquer du vin du Kassai.



La vigne du Kassai. (D'après un cliché de M. De Meuse.)



M. LE CAPITAINE DELPORTE

Né à Tournai le 15 décembre 1844.

Capitaine commandant au 13^e de ligne, adjoint d'état-major. — Professeur à l'École de guerre. — S'embarque pour le Congo, le 6 juin 1890, pour diriger l'expédition scientifique belge. — Mort près de Matadi, le 25 mai 1891.



Le gouvernement belge a pris, il y a trois ans, une initiative heureuse et profitable. Il fit voter par les Chambres un crédit pour l'organisation d'une expédition géodésique au Congo.

Il y eut à ce propos un débat bien intéressant. MM. Janson et Houzeau se levèrent pour demander l'organisation d'une exploration scientifique, non pas partielle, mais raisonnée, méthodique, complète, et ils proposèrent des crédits élevés pour la réalisation de leur projet.

Sur la demande du gouvernement, ces crédits furent écartés, non par suite d'un refus, mais pour cause d'inopportunité, le gouvernement désirant proposer plus tard une exploration scientifique générale du Congo. L'idée de MM. Janson, Houzeau et Sabatier est dans l'air et, tôt ou tard — souhaitons que ce soit tôt — elle se réalisera.

Le gouvernement belge confia la direction de l'expédition décrétée par les Chambres à M. le capitaine commandant Delporte, professeur de géodésie et d'astronomie à l'École de guerre.

Ce choix était judicieux. M. Delporte méditait, depuis 1885, une exploration scientifique au Congo, et il s'était distingué par des études astronomiques et géodésiques remarquables; ses observations de latitude et d'azimut, à Lommel et à Nieupoort, l'avaient signalé à l'attention du monde savant.

Son plan était grandiose. Il s'agissait d'aller étudier au Congo la déclinaison de l'aiguille aimantée, son inclinaison et l'intensité du

magnétisme terrestre. Ces observations étaient conduites par cheminement sur le périmètre d'une sorte de vaste polygone permettant de tracer sur la carte les lignes d'égale inclinaison, d'égale déclinaison et d'égale intensité magnétique. On pourrait ainsi déduire le tracé de l'équateur d'inclinaison, de l'équateur de déclinaison et de l'équateur d'intensité, trois lignes dont les directions en Afrique étaient restées, jusqu'alors, hypothétiques. En tous les points où seraient faites des observations magnétiques, M. Delporte se proposait de déterminer, par des procédés astronomiques, la latitude et la longitude, afin de fixer la position de ces points sur le globe terrestre. Le polygone que comptait tracer le savant officier partait de Banana, suivait le fleuve jusqu'à Matadi, puis la route des caravanes, empruntait le Congo jusqu'aux Falls, remontait jusqu'à Nyangwe, d'où il allait rejoindre Luzambo, descendait le Sankuru, puis le Kassai, et, repassant par Léopoldville, suivait le tracé du chemin de fer jusque Matadi-Boma.

Delporte put achever une partie de son programme. Il se rendit jusqu'aux Falls. Mais dans cette dernière station il tomba malade, dut reprendre le chemin de l'Europe, et succomba tandis qu'il redescendait la route des caravanes. Le lieutenant Gillis, adjoint de l'expédition, continua l'œuvre de son chef.

Lorsqu'il parlait de son projet d'exploration, le savant officier qui est l'objet de cette notice montrait un enthousiasme de vingt ans. C'était un amoureux de la science; il poursuivait un idéal et il a donné sa vie pour l'atteindre. Il espérait contribuer à l'édification d'un monument scientifique dont sa patrie pourrait être fière à juste titre. Son exemple n'aura pas été inutile. On remarque dans les sphères de la science belge un véritable mouvement qui se dessine pour l'appropriation scientifique de la colonie africaine. Tôt ou tard, les Chambres auront à prendre sous ce rapport une décision, et les travaux de Delporte seront précieux pour l'élaboration du plan général de ce grand œuvre.

LA CHASSE



Cornes de l'Élan
(*Bosclaphus Oreas*).

TOUTES les peuplades du Congo s'adonnent à la chasse et s'y montrent fort habiles. Les unes sont plus courageuses que les autres. Tandis que tel indigène, de race forte, affronte de face l'ennemi, et de sa flèche, de sa lance ou même (mais plus rarement) de son fusil, l'attaque et le combat, tel autre se sert de pièges ou de moyens détournés pour se rendre maître de cette « viande », *nyama*, pour laquelle ils ont tous une égale passion.

Ces pièges sont ingénieux et bien dressés. L'antilope, le buffle ou l'éléphant se prennent au trébuchet, par exemple. Sur le chemin que fréquente d'ordinaire le gibier, une excavation est creusée, assez profonde, au fond de laquelle est fiché un pieu à l'extrémité bien acérée. L'orifice du trou est recouvert de branches et de feuilles, et, lorsque l'animal passe au-dessus, il tombe et s'empale.

Parfois, la fosse est creusée en forme de V; quand le gros gibier y tombe, la tête la première ou le corps en avant, il se débat; plus il fait d'efforts pour se sauver, plus il s'enfoncée, et plus aussi les parois se resserrent, le rivant comme dans un étai: il finit par être étouffé.

D'autres fois encore, les indigènes chasseurs s'enquièrent avec soin du chemin fréquenté par l'éléphant qui se rend, par exemple, à la rivière pour se désaltérer. Ils choisissent, de chaque côté du sentier, deux forts arbres entre lesquels ils placent un chevalet. Au milieu de celui-ci, ils suspendent un gros bloc de bois, de 400 à 450 kilogrammes, muni d'un solide fer de lance. Ce bloc est retenu au chevalet par une liane qui s'en va rejoindre un autre arbre en passant sous le chemin. Lorsque l'éléphant s'avance de son pas pesant, il rompt la liane d'un coup de patte et le bloc, rendu libre, lui retombe sur la tête ou sur le dos, lui brisant l'épine dorsale ou lui infligeant une affreuse blessure.

Pour la garde des trappes, le chef de village place en permanence, à proximité, un esclave. Comme divers chefs s'entendent pour dresser différents pièges, il y a dans la forêt plusieurs esclaves. Lorsqu'un animal est pris ou blessé, ces hommes se réunissent et suivent à la piste la bête jusqu'à ce qu'elle tombe épuisée. Alors ils s'en rendent maîtres; les défenses appartiennent au propriétaire du piège, et la viande est partagée entre les divers maîtres.

✠

Chez les Bassongo-Minos, les indigènes établissent à la lisière de la forêt des treillis-haies, faits avec des branches solides ou des piquets et s'étendant parfois sur plusieurs kilo-

mètres. De 50 mètres en 50 mètres, une ouverture est pratiquée, au-devant de laquelle est creusée une fosse analogue à celles que nous avons décrites plus haut. Quand l'animal veut aller en plaine, il vient se butter contre l'enclos. Il longe celui-ci jusqu'à ce qu'il arrive devant une ouverture; il sort alors et tombe dans la fosse. Tous les deux ou trois jours, quelques indigènes font le tour de la haie et procèdent à la « récolte » du gibier prisonnier.

Dans la Mongalla, les chefs de village installent dans la forêt quelques esclaves, qui établissent une plate-forme sur un arbre élevé d'où ils guettent le gibier au passage. Quand passent sous cet abri aérien l'antilope, le buffle, l'éléphant, le noir lui jette une lance acérée et pesante, et le tue ainsi ou le blesse mortellement. S'il n'est que blessé, l'indigène suit la trace du sang et parvient toujours à s'emparer ainsi de la pauvre bête.

Parfois encore le naturel se sert d'un harpon. Une pointe de fer, munie d'une solide corde en lianes, est fixée librement au bout d'un bâton sur lequel s'enroule l'autre extrémité de la corde. Le chasseur guette le gibier au passage, et lorsqu'il est à portée, lui lance le harpon. La pointe de fer reste piquée dans la plaie, le manche se détache et s'embarrasse dans les lianes, dans les branches, dans les longues herbes. L'animal s'épuise par suite de ses efforts pour s'échapper ainsi que de la perte de son sang, et finit par tomber entre les mains de son ennemi. D'autres indigènes, plus adroits encore, chassent l'antilope au javelot, à la lance ou au couteau de jet.

✠

Lorsqu'arrive la saison de la chasse, des villages presque tout entiers s'en vont dans les forêts, souvent à cinq ou six jours de marche du village. Il est nécessaire de se rendre ainsi à de grandes distances des lieux habités, le gibier ne fréquentant pas une certaine zone alentour de ceux-ci. De plus, les indigènes s'en vont en groupes de 100 à 150 hommes, de peur d'une surprise de tribus rivales. Quelques femmes les accompagnent pour faire la cuisine et garder le « pied-à-terre de chasse ». Chaque homme transporte un filet en liane, d'une longueur de 20 mètres environ, sur 1 mètre de hauteur. Ces filets sont placés à même sur des broussailles bordant un carrefour de la forêt, ce qui forme souvent une ligne d'un ou deux kilomètres de filets mobiles.

En dehors de ceux-ci, l'indigène se cache, armé d'un solide épieu. Ses confrères s'en vont au loin faire office de rabatteurs. Certaines tribus emploient même des chiens pour cet objet. On leur place entre les jambes, suspendu par une liane nouée sur le dos, un grelot formé d'un caillou enfermé dans une petitealebasse ou dans un morceau de bois creusé. Ce grelot est destiné à déceler la présence du chien, afin que l'indigène accroupi ne le frappe pas par erreur. On ne le suspend pas au cou du chien, afin d'éviter que celui-ci ne soit pris par le cou dans les broussailles, d'où il ne pourrait se dépitier. Ce

procédé de chasse à la traque s'emploie surtout pour l'antilope des bois. Chassée par les rabatteurs ou par les chiens, celle-ci sort du bois lancée comme un trait et s'empêtre les cornes et les pattes dans le filet. Le chasseur accourt et transperce de sa lance, de son épieu, de son couteau la bête ainsi gênée dans ses mouvements. Une partie des indigènes est pourvue de carniers, au moyen desquels on transporte les pièces au campement. Là, les bêtes sont dépecées, et la venaison est boucanée ou salée.

☆

D'autres fois, quand, dans la plaine, l'éléphant ou des antilopes sont signalés, les indigènes mettent le feu tout autour. Les pauvres bêtes se réunissent au centre, puis, forcées par le feu dans cette retraite suprême, elles foncent dans la fournaise, tentant un dernier effort pour sauver leur vie. Elles se brûlent ainsi les paupières, et, rendues aveugles, errent à l'aventure. On les tue alors facilement.

Pour la chasse à l'oiseau ou au singe, le chasseur noir se pourvoit d'un petit arc léger et de flèches ténues, légères, à pointe empoisonnée. Il se glisse dans le bois et se cache au pied de l'arbre sur lequel piaillent les oiseaux ou bavardent les singes. Silencieusement, il tire ses projectiles que ne décèle aucun bruit précurseur. S'il manque son but, le gibier ne s'effraye pas, car il ne s'est aperçu de rien. Il suffit qu'il touche, même légèrement, le singe ou l'oiseau pour qu'ils tombent foudroyés.

Les territoires de chasse et de pêche sont soigneusement délimités. Chaque tribu sait qu'un territoire borné de telle et telle façon lui est exclusivement réservé, et jamais elle n'empiète sur le territoire de sa voisine. Le contraire est l'occasion d'une guerre, ou tout au moins donne lieu à dommages-intérêts sérieux : livraison des coupables ou paiement d'une amende.

Nous avons parlé plus haut de la chasse à l'éléphant. Il est peu de tribus qui osent affronter le géant de la forêt, et, chaque fois qu'il est attaqué, il n'est pas rare que quatre ou cinq indigènes y perdent la vie.

L'éléphant n'attaque pas l'homme pourtant, et fuit plutôt à son approche. Il ne fonce sur lui que s'il est blessé ou poursuivi de trop près.

M. F. De Meuse, à qui nous devons la plupart des détails de cet article, a cependant eu, à plusieurs reprises, l'occasion de voir l'un ou l'autre de ces pachydermes charger ses rabatteurs : il est à remarquer que chaque fois c'étaient des femelles accompagnées de leurs petits. Parfois aussi des mâles se dévouaient pour permettre aux femelles de s'échapper avec leur progéniture.

Ayant conscience de sa force, l'éléphant ne s'effraye pas facilement, ce qui permet au chasseur de l'approcher de très près, une dizaine de mètres, et de viser avec soin.

Il a la vie très dure et il est assez rare que le chasseur le tue de sa première balle. S'il n'est que légèrement blessé, il prend sa course, brisant tout sur son passage, et fait ainsi plusieurs kilomètres. Mortellement atteint, il ne part pas, va, vient, semblant chercher son ennemi, chargeant dans la direction où il entend du bruit. Gare alors au chasseur novice qui ne connaît pas les habitudes du porteur d'ivoire ! Il ne faut pas suivre la piste trop précipitamment et sans prudence, car souvent l'animal attend caché dans l'épaisseur du feuillage et fond soudainement sur le chasseur. Ce dernier n'a en pareil cas qu'une seule chance de salut, c'est de tirer son coup de feu à bout portant sur la bête, et profitant de la fumée de la poudre, de se jeter à droite ou à gauche et de se laisser choir. Il se peut alors que, par chance, l'animal blessé passe à côté de lui en chargeant sur la fumée.

Si le chasseur veut fuir, il est perdu, car il n'aura pas fait 10 mètres que d'un coup de trompe l'animal l'aura renversé pour le fouler et le transpercer de ses défenses.

Les divers procédés de chasse que nous venons de décrire sont surtout usités dans le haut Congo. Jusqu'ici, ce n'est que dans le bas fleuve que l'indigène se sert d'une façon continue d'armes à feu. Il chasse à l'affût et tire toujours à bout portant avec son flingot armé de morceaux de métal, de pierres ou de gros morceaux de bois pointu.



Chasse à l'antilope Hartebeest (*Bubalis Cuama*).



Vue intérieure de la gare de Matadi. (D'après une photographie de M. le capitaine Weyns.)

LE CHEMIN DE FER DU CONGO



Le château d'eau.
(D'après une photographie de
M. le capitaine Weyns.)

Le dernier courrier du Congo a apporté à Bruxelles les renseignements suivants sur l'avancement des travaux :

« L'exploitation provisoire des 40 premiers kilomètres a commencé. Afin de ne pas retarder le ballastage de la voie, travail auquel sont employées chaque jour quatre locomotives qui sont constamment en route, il a été décidé de faire tous les transports pour les particuliers le jeudi et le dimanche. Ces jours-là, les trains de ballastage sont garés. Tout le

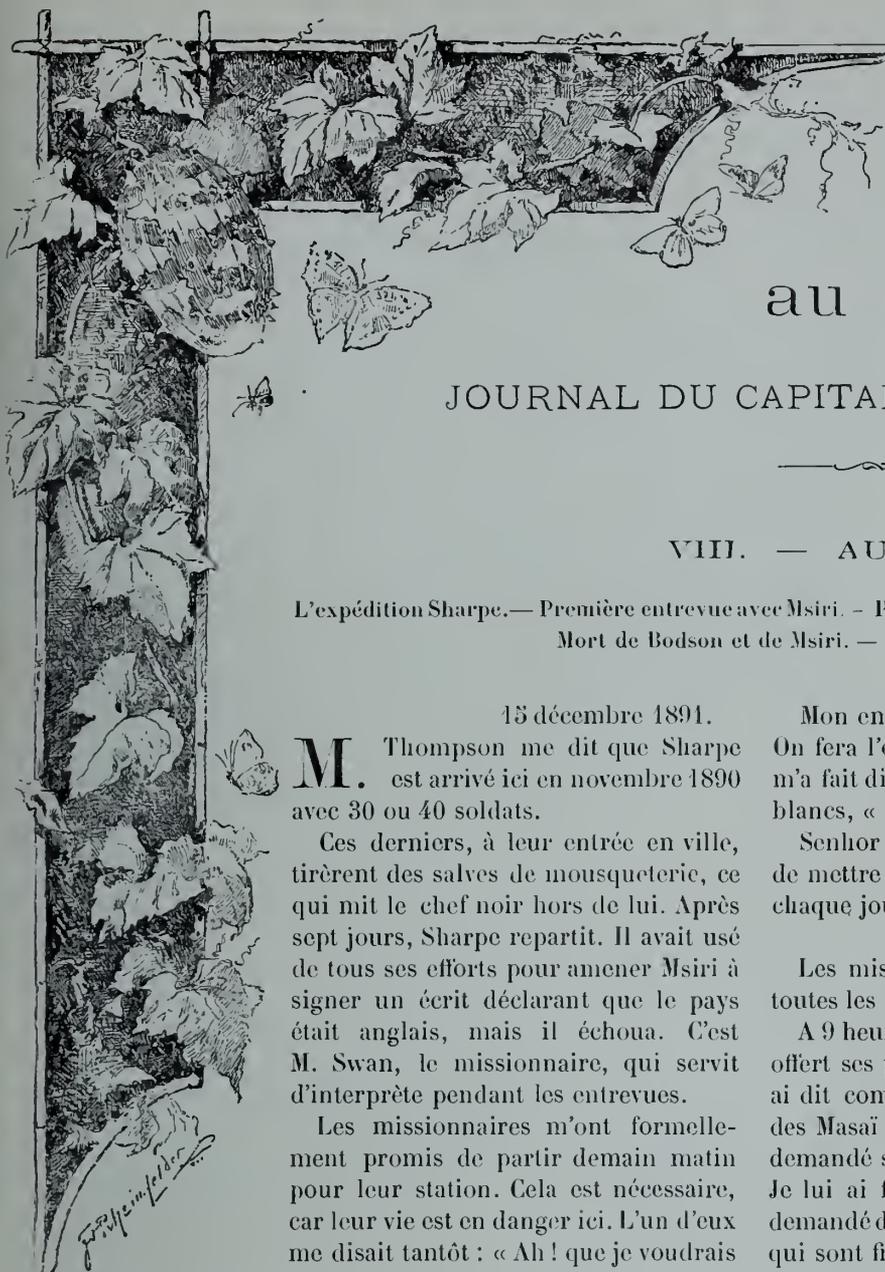
personnel du service de la superstructure s'occupe de mettre la ligne en état, de monter les ponts de la Kibueza et de la Kimeza et de préparer les bâtiments de la gare de Kenge. On espère que, vers le 15 novembre, la plate-forme de la voie sera achevée jusqu'au kilomètre 52. »

A l'heure où nous paraissions, la première section, s'étendant jusqu'à Kenge, doit être prête à entrer définitivement en

exploitation. Pour donner à nos lecteurs une idée de l'avenir qui est réservé au chemin de fer, nous dirons que, dès à présent, l'une des missions établies au Congo estime qu'il faudra, rien que pour son service, 10 wagons de 10 tonnes par mois, soit 1,200 tonnes par an, ce qui représente, d'après le tarif provisoire, une recette annuelle de 84,000 francs pour ce seul client.

A Matadi, les travaux de la voirie se poursuivent avec activité, et déjà la rue principale commence à se dessiner. Le déchargement des steamers qui, au début de l'entreprise, offrait de sérieuses difficultés, se fait, aujourd'hui, dans de bonnes conditions, grâce à la grue à vapeur, qui fonctionne bien, et aux deux grands chalands qui viennent d'être mis en service.

Nous reproduisons, en tête de cet article, une vue intérieure de la gare de Matadi. Elle est prise d'une éminence, en amont par rapport au fleuve. Au premier plan, à gauche, on distingue des traverses mises en tas et prêtes à être expédiées. Un peu plus loin, on aperçoit les magasins à chaux, à la porte desquels un groupe de travailleurs attend l'heure de la paye. Au fond se profilent le château d'eau et les ateliers; à droite, les magasins à vivres.



DE ZANZIBAR au Katanga

JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS (1891-1892)

VIII. — AU KATANGA.

L'expédition Sharpe. — Première entrevue avec Msiri. — Portrait du roi. — Hideux trophées — Deuxième entrevue. — Mort de Bodson et de Msiri. — La tombe du capitaine Bodson.

15 décembre 1891.

M. Thompson me dit que Sharpe est arrivé ici en novembre 1890 avec 30 ou 40 soldats.

Ces derniers, à leur entrée en ville, tirèrent des salves de mousqueterie, ce qui mit le chef noir hors de lui. Après sept jours, Sharpe repartit. Il avait usé de tous ses efforts pour amener Msiri à signer un écrit déclarant que le pays était anglais, mais il échoua. C'est M. Swan, le missionnaire, qui servit d'interprète pendant les entrevues.

Les missionnaires m'ont formellement promis de partir demain matin pour leur station. Cela est nécessaire, car leur vie est en danger ici. L'un d'eux me disait tantôt : « Ah ! que je voudrais donner ma vie pour l'Afrique ! » Je lui

ai fait des remontrances, lui faisant comprendre que sa mort serait le signal de celle de bien d'autres, et que c'est un sentiment bien égoïste que celui d'être si désireux d'aller au ciel en s'arrachant au danger qu'il y a à prêcher l'évangile dans ce pays.

16 décembre.

J'apprends que les missionnaires ne sont pas partis. Inquiet, je fais courir à leur recherche. Motif de leur hésitation : la pluie qui est tombée la nuit.

Senhor Coïmbra est venu me voir. C'est un homme intelligent, qui, bien que noir, aime d'être appelé homme blanc. Il a déjà fait six fois le trajet du Bihe au Katanga et l'on ne saurait avoir de meilleur témoignage que le sien quant à l'extraordinaire changement qui est survenu depuis peu dans ce pays. Il m'a conté que, il y a trois ans, on comptait dix villages où l'on n'en voit plus qu'un seul maintenant; que les montagnes situées au sud-ouest étaient, il y a quelques années à peine, couvertes de villages florissants : aujourd'hui, il n'y en a plus un seul. La cruauté de Msiri a causé l'exode de la plus grande partie de la population.

Mon entrevue avec lui est fixée à demain de grand matin. On fera l'échange du sang, tel est le désir du grand chef, qui m'a fait dire de ne pas prêter l'oreille aux racontars des autres blancs, « tous mauvaises gens ».

Senhor Domingo est venu me voir ce matin, me suppliant de mettre fin aux boucheries d'hommes qui se poursuivent chaque jour.

17 décembre.

Les missionnaires sont enfin partis pour la Lufoi, malgré toutes les menaces du Néron au petit pied.

A 9 heures, a eu lieu l'entrevue avec le chef. Je lui ai d'abord offert ses présents. Je n'ai pas gazé les choses avec lui. Je lui ai dit comment l'Uganda, l'Unyoro, l'Unyamwezi et le pays des Masaï étaient tombés au pouvoir des blancs, et je lui ai demandé s'il savait que le roi du Bihe était dans les chaînes. Je lui ai fait des reproches sur sa brutale cruauté et lui ai demandé des explications au sujet des têtes à moitié desséchées qui sont fichées au bout des pieux rangés autour de son village. J'ai ajouté que toute la contrée était dans un état de désolation complète grâce à ses procédés barbares, que c'est à lui que sont dues la famine et la mort qui planent au-dessus de cet infortuné pays, que c'est lui qui a chassé de leurs maisons et de leurs champs les populations épouvantées. « Qui donc oserait encore cultiver ? Voilà ce qu'est devenue cette opulente région dont on parlait tant ! Un « puissant » chef n'est même pas capable de me fournir une poignée de farine ! J'ai rencontré sur ma route de nombreux chefs autrement plus puissants que toi ! Tu n'es qu'un chef subalterne, très mauvais et haï de ses sujets. Tu dois changer ta manière d'agir si tu veux devenir mon ami. »

Il me répond :

« Je désire que tu sois, avant tout autre blanc, mon ami. Les autres blancs sont mauvais et chercheront à te prélever contre moi, à mentir sur mon compte, alors que je suis bon, tandis que les Basanga sont mauvais. »

Je m'avance alors vers lui, et le regardant bien en face, je lui dis :

« Je n'ai besoin du témoignage d'aucun autre blanc pour être fixé sur ton compte. Combien de têtes y a-t-il donc sur

les perches de ton quartier, certaines d'entre elles fraîches de cinq jours? Qu'as-tu fait des Wanyamwezi, toujours si doux et si tranquilles? Où sont les vivres dont ce village devrait regorger? Réponds à ces questions, et alors il sera prouvé que tu es l'auteur responsable de toutes ces calamités. »

Me retournant alors, je m'adresse au peuple assemblé :

« Est-ce vous qui demandez que l'on vous coupe la tête? Désirez-vous, oui ou non, pouvoir planter en paix vos maisons, élever vos enfants et vivre tranquilles? Si oui, je suis prêt à vous venir en aide! »

Msiri, tandis que je parlais avec tant d'audace, tremblait de rage et me menaçait de voies de fait. Je n'en continuai pas moins, et je lui signifiai que ses accès de rage ne me faisaient pas peur.

L'entrevue se termina par des déclarations faites par le chef sur un ton plus doux :

« Ce pays est à toi; tu es mon *Munungu* (Dieu); fais ce que tu crois être pour le mieux et reste mon ami! »

Je lui répondis que je voulais bien consentir à être son ami, mais à la condition que les sacrifices humains cessent immédiatement.

Il y avait environ 150 personnes présentes, et six ou sept des femmes du chef. L'une de celles-ci était vraiment fort belle, avec des traits réguliers et jolis, et certes la plus belle femme que j'aie encore vue à l'ouest du Tanganika.

Une première palissade entoure la ville, puis une seconde, contenue dans la première. On a ainsi deux quartiers de la ville. La palissade intérieure protège la résidence de Msiri et est en bon état. La palissade extérieure est peu solide. La résidence du roi est faite en pisé et a été édifiée par des Wangwana de la Mrima (côte), venus par la route de Kilwa. La grand-place est propre mais envahie par les herbes, et le nombre d'hommes adultes qu'on rencontre est minime. Les huttes sont rondes, avec des toits de chaume, conformément au type connu.

Msiri portait une robe de femme, faite avec des morceaux rouges et blancs de kaniki, de flanelle et de coton. Il avait le collier de coquillage, marque de la souveraineté suprême, s'était saupoudré la figure avec de la farine et avait fixé des plumes dans ses cheveux.

Pour autant qu'on puisse le juger sous la couche de farine dont il avait masqué son visage, il a des traits pleins d'une cauteleuse sournoiserie. Son rire évoque le souvenir des têtes humaines, vertes et grimaçantes, qui forment des chapelets au haut des piquets de la ville. J'ai compté cent de ces hideux trophées. Certaines de ces têtes conservent encore l'expression qu'elles avaient au moment de la mort, offrant un lugubre et fantastique témoignage de la cruauté et de la barbarie du chef.

Tandis que chacun s'en venait saluer ce dernier, on pouvait constater l'état d'abjecte terreur dont était possédé le malheureux admis à ce périlleux honneur.

16 décembre.

Legat m'apprend que Msiri a passé la nuit au village de Maria, menant grand tapage et dans une colère affreuse, déclarant que Legat m'avait entraîné contre lui, et que l'incendie qui a suivi l'explosion survenue lors de l'arrivée de Le Marinel, incendie qui a détruit le cadeau à lui destiné par le roi des Belges, était un incendie expressément allumé.

Le vieux rusé est en train de comploter quelque chose. Moi, de mon côté, je ne laisse pas échapper une occasion de répéter

à ses gens que, s'ils se tiennent trop près du roi, leurs têtes ne tarderont pas à surmonter les piliers du boma, et je distribue libéralement les *bakshish* (pourboires) pour me faire des amis.

Si, après une seconde entrevue, je puis arranger les choses d'une façon sortable, j'irai sur la Lufira, où il y a de la viande.

Bunkeia est à cheval entre deux collines qui commandent le Kwikuru (capitale) et ne portent aucun ouvrage défensif. Les collines commandent absolument toute la ville. L'Unkeia, petite rivière, longe la ville, mais, à la saison sèche, les habitants doivent aller chercher très loin l'eau potable. Il en résulte que, se lavant très peu, ils sont très sales.

Autour du boma du chef, fait en pisé et pourvu de deux portes, sont situées les cases des femmes et des serviteurs. Ces huttes, bien séparées les unes des autres, ne pourraient être incendiées qu'à la faveur d'un vent propice. Deux palissades mal entretenues entourent le tout.

Maria, la mulâtresse, habite à un quart de lieue de Bunkeia. Msiri l'a menacée, hier encore, de lui faire couper le cou si elle montrait encore de l'amitié aux blancs.

J'ai reçu la visite de Tharaia ou Chikako, l'un des partisans de Msiri. Je lui ai dit d'avoir soin de sa tête, car si elle restait trop longtemps à portée de Msiri, elle tomberait. Il est parti effrayé. C'est, je pense, un frère de Msiri et de Likuku.

Masire, sœur de Msiri, est venue me voir avec son mari, M'Koma Ngombe. Elle est originaire de l'Ugaranganze.

L'horrible nain du chef est aussi venu. Il est natif du Lunda, à l'ouest du Lualaba.

19 décembre.

Il a plu cette nuit. Msiri m'a fait savoir qu'il me recevrait à 2 heures de l'après-midi.

J'ai reçu la visite de Mkanda Vantu; je lui ai fait sentir quel être féroce et brutal est ce Msiri. Ce garçon est d'une ambition démesurée.

A 2 heures du soir, j'ai fait visite à Msiri. Il m'a fait un long et incohérent récit de la façon dont il est devenu maître de ce pays; il a chassé les Wasanga et il les maudit comme cause de la guerre et de la ruine du pays. « Tu es, a-t-il ajouté, le seul blanc qui me reste comme ami. » Delcommune, a-t-il dit ensuite, s'est enfui par peur.

J'ai répondu que lui, Msiri, est le seul auteur responsable de la guerre qui sévit, et qu'il n'est certainement pas devenu maître du pays pour en massacrer les populations. « Tu es mauvais et ton peuple te hait. Quant à Delcommune, tu as menti: il est parti parce que tel était son bon plaisir. »

Msiri prit alors de nouveau la parole et se mit à discourir pendant une longue heure. Une ou deux fois, il eut des accès de colère, mais chaque fois qu'il élevait la voix, je haussais plus encore la mienne.

Après trois heures de débat, je lui ai dit que, puisqu'il est mon ami et que je vais, sous peu, me rendre à la Lufira pour y abattre le gibier devenu nécessaire à mon ravitaillement, il devait accepter le drapeau et l'arborer, afin de montrer aux Wasanga que je suis son ami. Il me répondit: « Non, je m'y refuse, car je veux auparavant juger si vous êtes réellement mon ami. »

Après une nouvelle discussion qui dura une demi-heure, il me promit d'arborer le drapeau demain, quand j'aurai fait l'échange du sang avec son frère Kikako. Je répliquai que cela ne peut me convenir. Finalement, la brume s'approchant, il

se lève pour se retirer dans sa demeure. Je lui dis alors : « Bon ! puisqu'il en est ainsi, je vais me passer de toi et arborer moi-même le drapeau. »

Prenant alors avec moi un piquet de 20 hommes, je fais arborer le drapeau sur une colline voisine du village. Cet acte d'autorité ne provoque aucun désordre, et toute la nuit nous allons nous tenir sous les armes, prêts à tout.

Le roi a quitté sa résidence et s'est retiré dans un village distant d'une heure d'ici.

20 décembre.

Msiri s'est enfui pendant la nuit. Le drapeau continue à flotter sur la colline où nous l'avons placé.

Après avoir vainement tenté de me mettre en rapport avec le chef, je me suis mis en marche vers le village de Maria.

J'ai ensuite envoyé une troupe de 100 hommes, sous le commandement de Bodson et de Bonchamps, avec la mission de décider Msiri à venir me trouver et, dans le cas où il s'y refuserait, de s'emparer de sa personne.

Bodson et Bonchamps sont partis à 11 h. 50 m. pour Maiembe, où se trouvait le chef avec 415 fusils. Ils ont divisé leurs forces. Bodson se rendit avec 20 hommes au centre du village pour y avoir une entrevue avec Msiri et Bonchamps attendit au dehors avec le reste de la troupe, prêt à accourir au premier signal. Msiri avait, cela est évident, tout préparé pour s'emparer de l'homme blanc et était entouré de 60 hommes armés, dont plusieurs avaient le doigt sur la gâchette du fusil, prêts à tirer. Le chef portait le sabre que je lui avais offert.

Après avoir palabré quelque temps, le capitaine Bodson déclara à Msiri qu'il devait l'accompagner pour venir me voir. S'il ne voulait le faire de gré, il le ferait de force.

Le chef répliqua : « Non, je ne veux pas venir », et en même temps il tira son sabre, ce qui était un signe convenu avec les conjurés. Au même moment, un homme assis près de Msiri leva son fusil, mettant Bodson en joue. C'était le fils du roi, tué un peu après. Voyant cela, l'énergique officier belge tira son revolver et en déchargea deux coups dans la poitrine du roi, sur lequel Hamadi, un chef de brigade de la compagnie n° 2, tira un coup de fusil à son tour. Msiri tomba mort sur le coup. Mais au même moment Bodson reçut une balle dans le ventre. Pauvre garçon ! La balle se logea dans le bassin, perfora la vessie et fit d'affreux ravages. Il fut transporté en hamac au camp, souffrant le martyr. Le soir même, il mourut.

Msiri n'est plus, son corps est dans notre camp, mais cela nous coûte la vie du malheureux Bodson !

De nombreux coups de feu ont été tirés et, resté au camp, j'avais grand peur de voir l'action se généraliser et notre troupe coupée en deux si l'on attaquait le camp. Heureusement, Msiri était si détesté par ses sujets que presque aucun de

ceux-ci n'est accouru à son secours, chacun se tenant tapi dans sa demeure pour voir la tournure que vont prendre les choses. Tout le monde a compris que notre intention n'était de combattre que jusqu'au moment où nous aurions réussi à prendre Msiri.

Bodson est mort, mais il a délivré l'Afrique de son plus cruel tyran. Ça été une de ses dernières paroles. La dernière a été, au moment d'exhaler son dernier soupir, le cri de : « Vive le Roi ! ».

C'était un soldat des pieds à la tête, plein d'initiative et d'énergie, dévoué aux intérêts de l'expédition. Jamais il n'a raisonné, fût-ce une seconde, le moindre ordre que je lui ai donné : sitôt l'ordre donné, il était exécuté. C'était un garçon pratique, sachant faire son parti de tout et se tirant toujours d'affaire. L'expédition et l'armée belge ont perdu un officier de valeur dans un moment des plus critiques.

Tout est dans le désordre le plus complet. Je ne peux faire qu'une chose en ce moment : tenir mes hommes en mains et les garder au camp.

21 décembre.

Tout le monde s'est enfui, à l'exception de Chamundu, qui est venu me voir. Je lui ai dit que Msiri étant mort, je ne tenais pas à me battre et que mon seul désir était de voir la paix et la prospérité revenir dans le pays. Je lui ai remis le corps de Msiri pour le faire enterrer et j'ai fait inviter Mulumanyama à venir me voir.

Bodson a été enterré avec toute la solennité possible ce matin, à 11 heures. Le corps était enveloppé de couvertures et de draps. C'est le docteur qui a creusé la tombe à la base des collines situées à près de 182 mètres derrière le village de Maria. Le corps a été porté par les chefs des compagnies 1, 2 et 3. Arrivé au lieu de sépulture, j'ai fait présenter les armes aux Askaris, tandis que l'on comblait de terre la cavité sépulcrale où repose désormais notre pauvre ami.

Nous avons dressé une croix provisoire à la place où repose la tête. Nous avons l'intention, quand nous aurons un peu plus de temps, d'élever un cairn (amas de pierres), avec une grande croix, à cet endroit.

Legat nous a quittés hier soir, à 10 heures. Il se rend à la Lifoï. Par surcroît de précautions, il prend 10 de mes hommes avec lui. Il espère atteindre sa station cette nuit.

J'ai écrit aux missionnaires de rallier la station de l'État, jusqu'à ce que le pays devienne plus sûr, et j'ai fait rétrograder ma colonne jusque dans un village indigène situé à un kilomètre du village de Maria. Je compte bâtir une station provisoire pour attendre la maturité des moissons, d'ici trois mois. De là, je rayonnerai, faisant de petites expéditions afin de me rendre compte de la configuration du pays.

(A continuer.)

Cap. STAIRS.



Le capitaine Bodson.



Le marquis de Bonchamps.



LE CHIEN

Le chien du Congo est, en général, un être chétif, malingre, nauséabond, qui semble avoir conscience de sa déchéance. Toujours triste, sans ces élans de joie et de gaieté qui distinguent son congénère d'Europe, on dirait qu'il pleure sans cesse un vague passé de gloire, dont ce dégénéré paraît avoir gardé l'instinct.

Il semble avoir perdu ces belles qualités de soumission, de courage et de dévouement dont le compagnon de l'homme, — « la plus belle partie de l'homme », a dit un philosophe chagrin, — est le type dans nos pays. En général, les noirs n'utilisent leurs chiens que pour les engraisser et les faire servir d'aliment fort prisé par eux. Pour l'engraisser, ils le nourrissent de déchets de table et d'autres aliments encore moins nobles dont ils sont très friands.

Il a la taille du renard; sa robe est d'un jaune fauve. On en rencontre quelquefois ayant une robe jaune tachée de blanc, ou bien de couleur noire et feu. Le poil, presque ras sur le corps, est demi-long sur la queue; le museau est pointu, les yeux petits, les oreilles dressées demi-longues et la queue est en partie enroulée sur l'arrière-train en forme de tire-bouchon.

Le crâne est plus massif que celui du renard; la boîte cérébrale plus développée, le front fuyant. Il a les arcades zygomatiques plus développées que nos chiens d'Europe. Les incisives sont en fleur de lis; les canines, assez peu développées. Les prémolaires sont assez accentuées et les vraies molaires indiquent les tubercules, et les cuspidés sont prononcées comme chez les chiens que nous connaissons à l'état sauvage. Les crocs ont une certaine ressemblance avec ceux des chiens de même taille qui vagabondent dans les rues de Constantinople, où ils rendent de si grands services pour le nettoyage de la voirie. Au Congo, on le verra plus loin, ils remplissent un rôle analogue.

Autre affinité avec les races sauvages: le chien du Congo n'aboie jamais, il hurle. C'est un être craintif et hargneux, qui a une vive répugnance pour l'eau. Cette crainte est due aux nombreux sauriens qui pullulent dans les rivières. Quand il s'approche de l'eau pour se désaltérer, c'est avec de multiples précautions, avec prudence, et jamais il ne se hasarde à y pénétrer. Il a une peur instinctive du blanc. Quand un Euro-

péen paraît dans un village, le chien congolais fuit en grinçant des dents et en hurlant lamentablement. La seule vue d'un visage pâle lui fait l'effet d'un épouvantail. Habitué à ne voir que des noirs, les blancs lui semblent des êtres fantastiques et dangereux qui lui inspirent une terreur irréductible. Jamais il ne se lie d'amitié avec le chien que le voyageur d'Europe a amené de son pays. Chose curieuse d'ailleurs, le chien d'Europe montre à l'égard de son « frère noir » un mépris souvent fort amusant. Il le pourchasse, jamais longtemps pourtant, se contentant de le tenir à distance comme il sied à un être inférieur et dégradé.

Ce n'est cependant pas un être inutile que le chien du Congo. Il rend des services signalés à ses maîtres, en échange de la maigre pitance qu'ils lui allongent parcimonieusement chaque jour. Il résout la question du « tout à l'égout » et fait office à la fois d'employé et de récipient de la ferme des boues.



Chien des Niams-Niams.

Le chien-aliment est soumis, avant d'être mangé, à de terribles tortures. Quand il est gras à point, on lui rompt les quatre membres et on le laisse gisant et gémissant pendant de longues heures. Cette pratique est usitée par les naturels pour d'autres animaux comestibles et, chez les anthropophages, pour l'homme destiné à être mangé.

Les noirs prétendent que la douleur rend la viande plus tendre. Le chien est mis souvent ainsi, après de longues souffrances, tout vivant sur le feu, sur lequel on le retourne pour brûler tous les poils, puis on retire la pauvre bête, morte, et on la partage entre tous les amateurs qui y ont droit.

Le chien s'appelle partout au Congo le *mpoa*. Il est susceptible d'attachement cependant, mais pas à la façon d'un être dévoué et bon. C'est plutôt la reconnaissance qui le fait agir. Il est attaché non tant à son maître qu'à l'habitation de celui-ci, où il trouve la misérable nourriture dont il se contente. Il est, au reste, bafoué et maltraité par tout le monde. Dans notre article sur la chasse qui paraît en même temps que celui-ci, on peut voir que certains indigènes emploient leurs chiens pour la chasse. Ces bêtes-là acquièrent un certain flair. Comme de juste, les bons chiens, qui savent chasser, sont mieux soignés. Il en résulte qu'ils ont meilleur air que leurs congénères, mais ils n'en restent pas moins des créatures dégénérées et tristes éternellement.

LE COMMANDANT

REGNAULT DE LANNOY DE BISSY

Né en 1844. — Chef de bataillon du génie à Épinal.

Fait un premier séjour en Kabylie (1869). — Deuxième départ pour l'Algérie (1873). — Prend part aux travaux d'El-Goléah et à ceux de Tébessa. — Attaché au service géographique de l'armée, à Paris (1881-1889).



PARMI les travaux cartographiques considérables qui ont vu le jour dans ces dernières années, figure la grande carte d'Afrique au 2,000,000^e, connue dans le monde géographique sous le nom de *Carte d'Afrique de de Lannoy de Bissy*. C'est un monument de première valeur, auquel, seule, peut être comparée la *Spezial Karte von Afrika*, au 4,000,000^e, d'Habenicht.

L'officier qui a attaché son nom à cette œuvre est l'un des plus distingués de l'armée française. La considération dont il jouit à l'étranger, en Belgique, en Allemagne, en Angleterre, est grande. Chaque fois que son nom est cité dans l'un ou l'autre recueil savant, on trouve à côté la preuve de la grande et sympathique autorité dont il jouit.

Comme militaire, le commandant de Lannoy fit ses preuves au service de son pays dans plusieurs missions qu'il termina à son honneur; comme cartographe, il porte l'un des noms les plus connus de France.

Un de ses premiers travaux cartographiques fut, en 1873, le lever du plan de l'Oasis d'El Goléah. Une réduction de cette carte parut en 1876, dans le numéro de juin de la *Société de géographie* de Paris, et le plaisir qu'éprouva l'auteur en voyant le prix que le monde savant attachait à ses travaux contribua beaucoup à fixer plus complètement son attention sur l'Afrique. C'est un chercheur doublé d'un érudit, et les revues savantes ont maintes fois fait un juste éloge de la méthode pleine de clairvoyance et de saine critique avec laquelle, dans ses rédactions, il sait coordonner les renseignements de diverses sources, mis à sa disposition.

M. le commandant de Lannoy de Bissy a fait beaucoup, dans sa patrie, pour la diffusion des sciences. Il a notamment compris combien sont utiles et nécessaires à un peuple les notions géographiques et la mise à la disposition du public d'instruments faciles à lire, aisés à manier et clairs dans leurs annotations. Rien n'élargit les idées et les horizons, rien n'excite le désir de savoir et d'apprendre comme la connaissance de la géographie, de cette science dont on peut dire qu'elle est comme la synthèse de toutes les autres. Les Anglais et les Allemands se sont, depuis longtemps, rendu compte de cette vérité, et cette habitude du déplacement, instrument de leur fortune, ce goût des voyages, cette aptitude commerciale qui les distinguent, sont certes le résultat de leurs études rationnelles et méthodiques. M. de Lannoy de Bissy est la vivante démonstration de cette vérité. Les voyages et les connaissances qu'il possède à un si haut degré en ont fait un esprit éclectique, large et érudit, sachant rendre justice aux autres peuples et, par là même, possédant une impartialité et une équité qui sont une force de plus chez un homme de science.

Mais si nous lui consacrons aujourd'hui une page dans la collection de nos biographies congolaises, ce n'est pas tant pour vanter les mérites du cartographe éminent, du géographe compétent et consciencieux, que pour rendre hommage à la savante impartialité de l'écrivain et du conférencier, qui, chaque fois qu'il en a eu l'occasion, n'a pas manqué d'adresser aux naissantes entreprises coloniales des Belges une attention flatteuse, un mot aimable, des appréciations empreintes de la plus vive sympathie.



Tissus à dessins coloriés et brodés des indigènes du Sankuru et de la haute Lukeney.

LES TISSUS INDIGÈNES



Étoffe avec dessins en relief imitant le velours frappé, fabriquée par les indigènes du Sankuru.

LES indigènes congolais n'ont pas attendu l'arrivée des Européens pour se confectionner des pagnes et des nattes souvent fort artistiques, avec des fibres végétales, des lianes fines et souples, des herbes solides. Toutes les tribus n'ont pas une égale adresse dans la confection des tissus, et ceux-ci forment même, dans certaines régions, une sorte de monopole de fabrication pour des peuplades qui vendent leurs fabricats et en tirent de grands profits. C'est surtout dans le Kassaï que l'on confectionne, avec beaucoup d'art, des étoffes faites d'écorce battue, de fibres végétales ou d'herbes tressées.

M. F. De Meuse, qui a parcouru tout l'immense territoire de l'État du Congo et en a rapporté d'intéressantes collections, nous a fourni de nombreux renseignements que nous

utilisons au cours de cette notice.

Chez toutes les populations sauvages du centre de l'Afrique, l'homme arrivé à l'âge de la puberté porte un vêtement souvent très rudimentaire, mais cependant suffisamment grand pour lui ceindre les reins. « J'ai pu remarquer partout, nous écrit M. De Meuse, au cours de mes voyages au travers des différentes tribus du haut Congo, ce même souci de la pudeur chez les hommes.

« Il n'en est pas de même pour le sexe faible, car dans beaucoup de localités la toilette de la femme est des plus rudimentaires et se compose uniquement soit d'un bracelet ou collier, ou bien encore d'une ceinture composée d'un simple cordonnet. »

Il est à remarquer que parmi les peuplades où la femme expose ainsi sa nudité, l'art et les goûts artistiques sont très peu développés. Ces tribus étant cannibales et guerrières, il semble que l'état constant de guerres intestines où elles vivent ne leur ait pas assuré la quiétude suffisante pour s'adonner à l'art de tisser comme font d'autres populations; aussi leur vêtement se compose-t-il seulement d'étoffes faites de l'écorce d'un ficus.

La fabrication de ce tissu est des plus simples. L'écorce

prise à l'arbre est divisée en deux parties dans le sens de son épaisseur, la partie extérieure est rejetée et celle touchant l'aubier est soumise à un battage fait au moyen d'un pilon de bois ou d'ivoire. Ainsi battue, l'écorce s'allonge et les fibres acquièrent une grande souplesse. Les diverses parties d'écorce assouplie sont cousues ensemble au moyen d'une aiguille de fer et d'un fil fait d'une fibre très ténue.

Quelques tribus telles que les Yèles-Yèles et les Batua, peuplades excessivement sauvages habitant les grandes forêts, où elles se livrent exclusivement à la chasse, portent comme vêtement des peaux d'animaux mégissées de la façon suivante :

La peau fraîchement enlevée à l'animal est étendue et enduite de potasse (cendre de bois); trois jours après cette première opération, elle est soumise à une série de grands lavages et foulée jusqu'à ce qu'elle ait atteint la souplesse voulue.

Le vêtement de ces naturels est, du reste, fort sommaire; il se compose d'un simple morceau de ce cuir grossier passant entre les jambes et retenue à la ceinture par un cordonnet.

❖

Comme nous le disons plus haut, les peuplades tissant des étoffes sont assez nombreuses; vers la côte, cependant, depuis l'introduction des cotonnettes européennes, cette fabrication se perd, les indigènes trouvant plus faciles de se procurer leurs étoffes à la factorerie voisine, où ils trouvent des tissus de grande largeur, alors que leur métier ne permet que la fabrication de fragments de la dimension des fibres, soit 75 centimètres.

Le métier à tisser des indigènes du Congo repose sur le même principe que les nôtres : à peu de chose près, c'est l'ancien métier de nos pères. On pourra s'en convaincre en examinant la gravure qui accompagne cet article.

Les étoffes sont confectionnées avec les fibres des feuilles du palmier élaïs et de différents palmiers raphia.

C'est principalement aux femmes qu'incombe le soin de préparer et de diviser ces fibres, opération qui se fait au moyen du couteau et qui exige une patience inaltérable. Il s'agit, en effet, de les diviser, au moyen de la pointe du couteau, en fils de la grosseur des nôtres. Le tissu est de plus ou moins bonne qualité, d'après l'épaisseur des fibrilles. Les Bateke font des fils tellement fins que leurs étoffes ont le toucher de la soie de Chine.

L'opération du tissage proprement dit est faite par l'homme : placé sous l'auvent de la hutte ou sous un hangar ouvert

construit à cet effet, le métier est tendu verticalement. Assis sur une bûche de bois, le tisserand fait passer sa navette de droite à gauche entre les « fils » de fibres qui forment la chaîne. Au moyen de la navette elle-même, qui est de la même largeur que la chaîne, il tasse chaque trame au fur et à mesure qu'elle passe. Le croisement des fils est opéré de la même manière que dans nos tissus des Flandres. Les indigènes montrent une incroyable dextérité et tissent très rapidement. Ils parviennent même par des changements spéciaux de la trame à produire des dessins dans leurs étoffes.

Ils ont quatre teintes à leur disposition : le noir, le rouge, le brun et le jaune, couleur naturelle de la fibre. Le noir est obtenu de deux manières : on enfouit l'étoffe ou les fibres dans une argile noire qu'on rencontre dans certains marais et on les y laisse séjourner pendant quelques jours. On les teint de la même nuance, en les faisant bouillir dans une eau où l'on a mis macérer des feuilles d'un arbrisseau très commun dans toutes les régions et que les indigènes appellent le *gâié*. Selon le degré de teinture qu'ils veulent obtenir, les indigènes répètent plusieurs fois cette opération.

La teinture rouge est donnée par le *Pterocarpus santalinoides*, assez commun dans l'Afrique équatoriale. Cet arbre n'a de propriété tinctoriale que lorsqu'il tombe en vétusté. Les indigènes le récoltent alors, le réduisent en poudre et le font bouillir avec les objets à teindre. Grâce à la grande quantité de tannin que contient cette essence, la teinture est très fixe. C'est le même bois qui donne la poudre rouge ou *takula*, usitée pour les tatouages, la peinture de guerre et les diverses cérémonies indigènes. Au moyen de ce rouge mélangé au noir, les naturels obtiennent une teinte lie de vin, très jolie à l'œil.

Très peu de tribus impriment leurs étoffes. Chez quelques-unes, cependant, on se livre à cette pratique. Toujours les impressions sont simples, représentant des lignes brisées, des losanges, des carrés, des triangles. Ils obtiennent ces dessins en tamponnant la pièce avec des sortes de brosses faites de grosses fibres. Les Bassongo-Minos du Sankuru, les Bassimba et les Bekoma de la haute Lukenye fabriquent des tissus vraiment remarquables. Ils en produisent qui sont absolument

analogues à nos velours frappés. Pour réussir, avec leurs moyens primitifs, à atteindre une telle perfection de fabrication, il faut une grande habileté de mains et une patience de nègre, c'est-à-dire à toute épreuve.

Voici comment ils procèdent : Quand le tissage est achevé, l'étoffe est livrée aux femmes. Celles-ci commencent par y broder des cordonnets noirs, blancs, rouges, en passant l'aiguille, non au-dessous du fil de l'étoffe à broder, mais dans le corps même de ce fil. Tantôt ces cordonnets sont isolés, tantôt ils sont juxtaposés. Dans ce dernier cas, une fois la broderie faite, on passe à la surface des couteaux tranchants comme des rasoirs, on tond ainsi délicatement les fils brodés qui donnent à la suite de cette opération l'apparence du velours. Les dessins, très variés, sont toujours linéaires. Le relief a la forme pyramidale.

Ce travail demande énormément de temps et les étoffes ainsi fabriquées ne s'emploient guère que pour des cérémonies ou comme linceul.

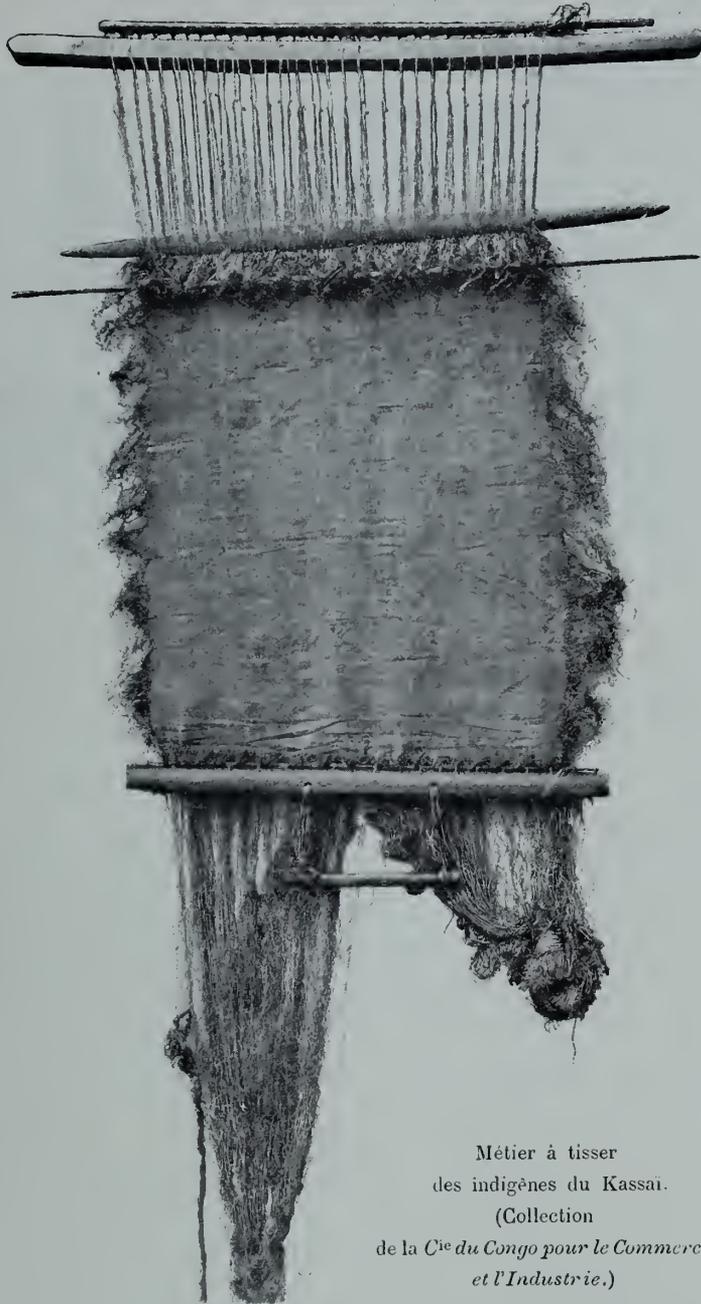
Chez les Bassongo-Minos, les Bekoma et les Bassumba, quand un chef aimé meurt, chaque individu du village offre comme présent mortuaire un ou plusieurs de ces tissus riches. Le défunt a ainsi suffisamment de richesses pour se présenter dans le royaume des esprits. Quelques grands chefs portent des habillements brodés, mais c'est un privilège exclusif; le commun des mortels ne revêt que des tissus simples. Chez ces populations, le vêtement consiste en un tour de hanche, retenu par une ceinture en cuir.

En fouillant la tombe d'un grand chef des Bassumba au village de Bariku, M. F. De Meuse a déterré des étoffes brodées ayant nécessité le travail de

toute l'agglomération pendant deux ans. En général, cependant, l'indigène ne s'occupe du tissage qu'à ses moments perdus. Il ne s'astreint pas d'une façon ininterrompue à ce travail de patience.

Seules ces populations fabriquent des étoffes de coton. Elles cultivent le *gossypium* et leurs cotonnettes sont, non tissées, mais crochetées avec des crochets de bois, par le même procédé que celui qu'emploient chez nous les dames et les demoiselles. Les crochetés sont à dessins, mais toujours d'une couleur uniforme.

(A continuer.)



Métier à tisser
des indigènes du Kassai.
(Collection
de la C^{ie} du Congo pour le Commerce
et l'Industrie.)



Dans le massif de Palaballa. Le kilomètre 16 de la voie. (D'après une photographie du Dr Étienne.)

LE CHEMIN DE FER DU CONGO

UNE dépêche arrivée cette semaine à Bruxelles a annoncé que le chemin de fer du Congo avait été inauguré, à l'exploitation définitive, le 4 décembre. Un service régulier est organisé depuis cette date sur les quarante premiers kilomètres de la voie, de Matadi à Kenge.

Provisoirement, il est créé un train régulier faisant la navette entre ces deux points; il part de Matadi à 7 heures du matin les lundi, mercredi et vendredi de chaque semaine, et de Kenge les mardi, jeudi et samedi. Il a un horaire qui fixe les heures de passage aux différentes stations et haltes.

Une station intermédiaire est établie à Palaballa, au kilomètre 17; des haltes de garage se trouvent : aux échelles, au pont de la Mpozo, à Matadi-Mapembe et à la rivière Mia.

Des tickets pour voyageurs sont délivrés aux gares de Matadi, Palaballa ou Kengé. Toutefois, afin de permettre exceptionnellement qu'un voyageur puisse prendre place dans le train entre deux stations, le conducteur peut délivrer en cours de route des tickets qui sont valables jusqu'à la station suivante. La voiture à voyageurs ne comprend que la première classe. Les voyageurs de seconde classe (porteurs indigènes et ouvriers de couleur, boys, soldats, etc.) prennent place provisoirement dans des wagons à marchandises, spécialement aménagés dans ce but.

Voici le tarif pour les voyageurs :

	Matadi à Palaballa, 17 kil.	Palaballa à Kenge, 23 kil.	Matadi à Kenge, 40 kil.
1 ^{re} classe fr.	22 00	28.00	50.00
2 ^e —	2 20	2.80	5.00

La Compagnie n'accepte provisoirement de marchandises que d'expéditeurs ayant un mandataire à Matadi et pour des

destinataires résidant ou ayant des mandataires aux gares de destination. Les expéditions de marchandises se font comme sur nos chemins de fer, par wagons entiers ou par colis.

Voici le tarif pour les marchandises :

A la montée :	
Pour toutes marchandises (1).	fr. 1.00 les 100 kilog.
A la descente :	
Amandes de palme	1.00 —
Arachides	1.00 —
Bois de construction	1 00 —
Café	2 80 —
Caoutchouc	4 50 —
Gommes copales blanches.	1 80 —
— rouges	5 20 —
Huile de palme	1 20 —
Ivoire	10.00 —
Orseille	1.70 —
Sésame.	1.00 —
Tabac	2.70 —

Les marchandises non dénommées seront taxées par 100 kilogrammes au prix de 75 centimes, augmenté de 1 p. c. de la valeur de la marchandise en Europe.

On voit, d'après les chiffres qui précèdent, qu'à la montée le tarif correspond à 2 fr. 50 c. par tonne kilométrique. Ce prix, considérablement supérieur à celui que l'on paye habituellement en Europe, n'a rien d'exagéré, si l'on tient compte des difficultés énormes qu'il a fallu surmonter pour construire le chemin de fer dans la première partie de son tracé.

(1) Il est fait exception pour le sel, qui jouira d'une réduction de 50 p. c.

DE ZANZIBAR AU KATANGA

JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS (1891-1892)

VIII. — AU KATANGA.

Construction de Fort-Bunkeia. — Reconnaissance du drapeau de l'État par les indigènes. — Terrassés par la maladie.

21 décembre 1891.

IL n'y a pas l'ombre de noirs hostiles pour le moment. Ce qu'il importe avant tout, c'est de construire quelque solide ouvrage défensif, afin que je puisse m'absenter sans craindre pour la sécurité de ceux de mes compagnons que je laisserais en arrière. J'estime qu'il me faudra un mois pour la construction de mon fort. Nous avons tout un assortiment de semences, et Legat, je l'espère, me donnera de celles qui me manquent.

22 décembre.

Nous avons commencé la construction de Fort-Bunkeia. Des tranchées ont été creusées et les deux tiers du boma ont été constitués au moyen de pièces enlevées à l'ancien quartier de Msiri.

L'habitation du tyran va être détruite et les débris en serviront à construire la maison des blancs. Ce sont de belles perches, droites et solides. Le fort présentera la forme d'un hexagone irrégulier avec trois tours,



Fourré de papyrus.

un fossé et un parapet à l'épreuve des balles fait au moyen de palissades et de terre.

23 décembre.

Mukanda Vantu, Chamundu, Coimbra, Maria et d'autres sont venus me voir. Avant de désigner le nouveau roi, je désire connaître d'abord les gens du pays. J'ai invité Ntenke et Katanga, chefs du sud, à venir me voir.

24 décembre.

La construction du fort continue avec activité.

Un grand nombre de constructions de l'ancienne résidence

de Msiri ont déjà servi pour construire les palissades et les tours. De la porte de la maison du tyran, je me suis fait faire une table excellente.

Quand nous aurons pris dans l'ancienne capitale tout ce qu'il y a à prendre pour notre fort, on mettra le feu à ce qui restera.

25 décembre.

Noël. — Mes hommes ont congé. J'ai offert à Bonchamps et au docteur un banquet. Menu : soupe, sardines, pigeons, mouton, du custard, un plum-pudding anglais, des bonbons, une bouteille de vin chacun et du café-cognac. Chacun a reçu un cigare pour couronner le tout et finir la soirée.

26 décembre.

J'ai envoyé à Legat un rapport complet sur les derniers événements.

Après une enquête approfondie, je pense que Mukanda Vantu, fils de Msiri, sera le meilleur chef.

27 décembre.

Mulumanyama, qui est arrivé hier, a eu une longue palabre avec moi. Il a juré d'empêcher l'arrivée de toute poudre venant de la côte occidentale. Il a signé un acte de soumission et je lui ai remis le drapeau. Je sais de bonne source que Likuku et Chikako ont fait alliance. Dans quel but? Je sais que ce dernier a promis, les moissons une fois mûries, de venir me combattre.

28 décembre.

Bonchamps est gravement atteint. Robinson aussi.

Les hommes ne se nourrissent que de *mbogas* ou herbes potagères. Les blancs eux-mêmes ne trouvent aucun aliment à acheter. La famine est affreuse.

Les trois principales herbes que l'on consomme sont : le *machicha*, le *mboga maboga* ou feuille de citronille, et le *casamvo* ou feuille tendre du manioc.

29 décembre.

La journée d'aujourd'hui a été importante. J'ai désigné Mukanda Vantu comme chef des Wagaranze. Je lui ai fait signer un acte de soumission et je lui ai fait arborer un drapeau au-dessus de son village. L'assemblée a été fort nombreuse et j'ai fait comprendre combien il serait dangereux de chercher noise au nouveau chef. Chikako déclare qu'il va venir me voir, maintenant qu'un nouveau chef est élu.

J'ai donné à Mukanda Vantu mon sabre en signe du pouvoir dont il est maintenant investi.

Nous avons fait bonne besogne au fort, qui commence à prendre tournure. Le fossé sera terminé demain, j'espère. Deux des tours sont pour ainsi dire achevées. Le magasin, en forme de tembe, est terminé, ainsi que ma maison. Une case de

vingt-sept mètres pour le personnel est en voie d'achèvement. Une seconde habitation, pour les Européens, est près d'être finie également, comme aussi d'autres ouvrages. Les hommes ont besoin d'être constamment stimulés. Ils commencent à s'affaiblir de ne vivre que de feuilles, et il faut être sans cesse à leurs côtés, sous un soleil de plomb, impitoyable.

Toujours sans nouvelles de l'expédition Bia. On m'apprend l'approche d'une expédition commandée par des blancs et qui va traverser le Luapula. Ce doit être une expédition de la *South Africa*. J'ai prévenu Legat.

30 décembre.

J'ai envoyé une lettre à Legat et j'en ai remis une autre à deux de mes hommes pour Delcommune. Ils ont ordre d'aller jusqu'à dix journées dans le sud pour retrouver cet explorateur.

31 décembre.

Mutwila me fait demander le drapeau et demande à faire acte de soumission. Toute la contrée est dans le désordre. Les gens s'enfuient sans rime ni raison et se tirent des coups de fusil dans l'unique but de provoquer du pillage.

Mes hommes, affolés par la faim, sont devenus absolument intraitables. Ils dévalisent les indigènes. Ce sont de vrais démons; rien ne peut les rendre raisonnables.

Voilà six jours que je n'ai plus eu autre chose à manger que des feuilles vertes et de la viande.

1^{er} janvier 1892.

L'année s'ouvre sous de bien sombres auspices. La famine

est terrible; aussi est-il devenu impossible de retenir les hommes.

Moloney et moi, nous sommes les deux seuls valides. Tout nous retombe sur les épaules; aussi sommes-nous excédés.

Ah! que 1892 me donne de mauvais présages! Que Dieu m'accorde que cette année puisse passer joyeusement et que mon entreprise soit couronnée de succès!

Quel pays de famine! « J'ai faim! », tel est le cri qui me poursuit partout et toujours. Et je n'ai rien pour apaiser les tortures qui secouent les ventres vides de tous ces hommes qui ont foi en moi. Maudit soit ce Msiri, auteur de toute cette misère!

Un homme affamé n'est plus un être humain, c'est un paquet de viande. Il n'est pas de moyen coercitif pour s'en rendre maître. Il trompe et pille l'indigène, et cela au nom du blanc, qui acquiert ainsi, sans qu'il y ait de sa faute, une détestable réputation.

Tout est souffrance, angoisse et famine!

2 janvier.

Les hommes se dépriment rapidement, faute de nourriture suffisante. Il n'y aura pas de moisson, hélas! avant six ou sept semaines d'ici. Pauvres diables! je les plains du plus profond de mon cœur, et pourtant je dois montrer visage d'airain et les forcer au travail, car il faut que le fort s'achève. Le soir vient vite, et le corps et l'esprit, une fois l'ombre venue, sont également épuisés...

Le journal de Stairs s'arrête brusquement le 2 janvier 1892. Il ne reprend qu'au 1^{er} avril, avec cette brève mention : « Du 2 janvier au 1^{er} avril, je n'ai pu écrire la moindre chose dans mon journal, car, pendant ces trois mois, j'ai été trop malade pour tenir la plume. »

C'est le 30 janvier 1892 que l'expédition Bia arriva à Bunkeia. Depuis le 3 janvier, le commandant Stairs, épuisé de fatigues et d'angoisses, était alité, dangereusement malade. Le marquis de Bonchamps et Robinson étaient également frappés par la cruelle maladie. Seul, le docteur Moloney était resté debout, soignant ses collègues, menant à bonne fin la construction du fort Bunkeia, recevant les chefs indigènes qui venaient tous faire leur soumission, maintenant la paix dans le pays. La caravane de Stairs diminuait dans des proportions

effrayantes. La famine faisait d'épouvantables ravages et il ne se passait pas de jour où l'on ne dût enterrer quelque malheureux mort d'inanition.

Le commandant Bia, qui devait tomber à son tour quelques mois plus tard, démontra à l'énergique officier anglais qu'un prompt retour à la côte pouvait seul sauver le reste de son expédition décimée et réduite de moitié. Le 4 février, la caravane de Stairs se mit en route pour rentrer à la côte orientale par la voie du Tanganika et du Nyassa-Zambèze. Stairs dut, pendant trois mois, être transporté en hamac, dans un état effrayant de dépérissement, et presque sans connaissance de ce qui se passait autour de lui.

Il ne reprit quelques forces qu'en franchissant les régions montagneuses situées entre le Moëro et le Tanganika.

IX. — DE BUNKEIA AU CHINDE.

Le départ de Bunkeia. — Sur le Tanganika. — La mission de Mambwe. — Mpanza.

1^{er} avril 1892.

Nous avons atteint Makapula. Les vivres y sont rares, les Ruga-Ruga Wanyamwezi ont détruit toutes les moissons, tous les villages ont été absolument annihilés et les malheureux indigènes errent dans les montagnes.

2 avril.

Nous sommes à Kaputa, par 8°12 lat. nord. Tous les natifs sont sous le coup de la terreur qui leur inspirent les Wanyamwezi. J'ai obtenu du chef un guide pour me rendre à Mwanangwa, au sud-est, où il y aura du grabuge, car j'ai l'intention d'y dire deux mots aux Wanyamwezi et de leur démontrer qu'ils ont à laisser tranquilles les populations. Nous sommes encore dans le Marungu, donc dans l'État du Congo, mais

les indigènes sont des Wawembwa. La plus haute montagne visible par nous a environ 2,200 mètres d'altitude. L'altitude où nous avons atteint en traversant les défilés a été 1,800 mètres.

8 avril.

Nous avons dû passer la Choma en bateau, ce qui a été fort difficile, la rivière ayant un courant de 8 à 10 kilomètres à l'heure. Le lac salé de Sharpe n'est qu'à une journée au sud-ouest d'ici. Les Arabes du district sont Ramatha, deux ou trois Zanzibarites, Abdullah ben-Suleiman et Khaliel. Les Portugais de la côte occidentale viennent vendre leurs étoffes, en traversant le pays de Msiri, jusque chez les Wasumbwa de Chidobi, à trois journées à l'ouest du Tanganika.

28 avril.

Nous avons quitté Kituta ce matin. La tsetse y sévit et sans elle le bétail ne saurait vivre quand même, car l'eau fourmille de têtards qui se développent dans l'estomac des animaux et les tuent. J'ai vu M. Swan, venant d'Ujiji sur son steamer *Good News* Il m'a remis un léopard, de la part de Rimaliza, destiné à la reine d'Angleterre. Je vais convoier ce félin jusqu'en Angleterre.

2 mai.

Nous voici arrivés à Cherezia, à 5 camps de Kituta, soit à 80 kilomètres de ce point. Nous avons dû passer hier la Saïzi. Cette partie de la route de Stephenson n'a jamais été, me semble-t-il, réfectionnée. Malgré cela, on y marche assez facilement, sauf à quelques places. Mais ce qui manque beaucoup, ce sont des ponts.

Les indigènes, le long de cette route, sont bien pourvus en ce qui regarde les missionnaires. Il y a des missions à Iwando, Mambwe et Kinymkalo.

3 mai.

Nous sommes à Mambwe, la station des Pères français. Nous avons été reçus avec une touchante cordialité par le père Van Oost, un Belge, et deux autres pères.

Nous avons mangé une salade délicieuse, des laitues, des oignons, des radis, des tomates, de l'oseille, des pommes de terre, des choux, des betteraves, etc., et nous avons nos bagages littéralement bourrés de légumes frais.

J'ai remarqué que partout, en Afrique, où des Pères français ont établi une mission, on trouve de la bonne eau, très claire et très fraîche, et des potagers admirables.

Quelle différence avec les missionnaires anglais qui, toute l'année durant, ne mangent que de la farine et des conserves ! Les Pères ne sont ici que depuis cinq mois et ils ont, en ce laps de temps, fait d'étonnants progrès, qui me plongent dans une véritable stupéfaction.

Jamais je n'ai vu quelque chose d'approchant en Afrique. Ils ont une superbe bergerie pour leurs moutons et leurs chèvres, une étable avec vingt-cinq têtes de bétail, et sont en train de se bâtir une grande maison en pierre. Patients, persévérants et énergiques, ils ont consacré leurs vies à faire réussir leur entreprise.

4 mai.

Nous avons marché pendant 21 kilomètres et nous campons sur les bords de la Komba après avoir, deux fois, traversé la Kalisi. C'est le jour anniversaire de notre Reine. Dieu lui en accorde encore de nombreux. Je suis sûr que les étrangers doivent l'admirer. C'est une femme loyale, droite et qui agit toujours avec prudence et raison.

La marche est exquise; la route longe des arbres ombrageux. Si une petite brise soufflait au travers de ces derniers, on se croirait en Angleterre. Nous allons à marches forcées, afin d'arriver pour le 14 au Nyassa. Nous avons encore 358 kilomètres à franchir pour l'atteindre. Si nous manquons le steamer, cela pourrait nous arrêter pendant un mois. Je me demande comment, arrivé en Angleterre, dans quelques mois, je pourrai me faire au régime de mon nouveau régiment, le *Welsh regiment*.

5 mai.

Une longue étape jusqu'à la Nyramwanga. Nos hommes sont très fatigués. Le guide ignore totalement la route à suivre. Heureusement, celle-ci est bien marquée et bien claire. Il est donc relativement facile de se diriger.

6 mai.

Nous sommes arrivés à la station de Mwengo, où nous avons été reçus par M. Mac Cullock, de l'*African Lakes Company*. M. Mac Cullock habite seul ici et a été malade pendant un certain temps. Voici un an et demi qu'il est à Mwengo, station solidement construite avec des maisons bien comprises et bien aérées. On est ici à mi-chemin entre le Tanganika et le Nyassa, et le point a, pour cela, une grande importance stratégique. J'espère atteindre le lac Nyassa en huit camps.

7 mai.

Nous voici arrivés à Kapakalo, situé dans une dépression profonde. Le docteur Moloney est parti en avant pour préparer notre embarquement sur le Nyassa.

8 mai.

Après une marche facile, nous sommes arrivés à Mpanza, un village bien bâti dans un vallon arrosé d'un clair ruisseau. Les huttes disparaissent dans les arbres qui les protègent contre le soleil et le vent. Les caravanes qui passent ont tellement et si souvent pillé les moissons des indigènes que ceux-ci ont maintenant leurs plantations fort loin d'ici, derrière les montagnes. Dès qu'une caravane est signalée, ils envoient au loin leurs femmes et leurs enfants et cachent leurs provisions. C'est, en Afrique, une pratique constante de se voler des vivres les uns aux autres, et les indigènes que nous venons de passer voleraient aussi bien et sans vergogne, dès qu'il s'agit de vivres, leur plus proche parent.

9 mai.

Nous campons dans la brousse et nous avons réalisé une descente de 300 mètres. La vallée de la Matumba est d'une extraordinaire fertilité, et le bois de construction y est abondant. La canne à sucre, le café, le froment, le riz, le tabac et tous les légumes y viendraient à ravir.

(La fin à la prochaine livraison.)

Cap. STAIRS.



Tissu de coton de la Lukenye.

(Collection de la *Compagnie du Congo pour le Commerce et l'Industrie*.)

LES FEMMES ET LES ENFANTS

DANS le bas Congo, dont nous nous occuperons principalement dans cet article, les enfants sont entourés de soins spéciaux par leurs parents, qui ont pour eux une véritable affection.

Les femmes y sont l'objet de beaucoup d'égards de la part de leurs maris, qui se montrent généralement bons pères. Lorsqu'elles nourrissent leur enfant, elles ne le quittent jamais et le portent au côté gauche, suspendu par une espèce de courroie et ayant une jambe sur le dos de la mère et l'autre sur le ventre. L'enfant est aussi quelquefois placé à califourchon sur le dos de sa nourrice et retenu d'une façon analogue.

A peine né, l'enfant est lavé plusieurs fois par jour à l'eau tiède, et, quelques jours après, à l'eau froide. Jusqu'à ce que, devenu grand, il ait quitté sa mère, celle-ci se rend chaque matin à la rivière et y plonge son mioche dans l'eau vive. Cette saine hydrothérapie est très favorable à la constitution de l'enfant, qui est presque toujours vigoureux et fort.

Les soins et l'affection des parents pour leurs enfants sont plutôt purement matériels. On les nourrit, on les lave, on les préserve du danger. Quant au reste, les pauvres mioches poussent un peu à

l'abandon, courant et gambadant comme bon leur semble dans les ruelles du village. On leur donne peu de soins au point de vue intellectuel et moral; aussi se montrent-ils, en grandissant, insolents envers leurs parents, qui ne dédaignent pas de discuter des heures entières avec eux pour une futilité.

Mais malgré cela, chez les Moussoronghes, par exemple, l'enfance est très respectée, et le père comme la mère manifestent un véritable attachement pour leur progéniture. Quand leurs petits ont atteint un certain âge, les pères se consacrent plus particulièrement aux fils, auxquels ils apprennent la chasse, la pêche et le commerce. Les filles se tiennent avec la mère, qui les initie aux travaux de culture et de ménage.



Femmes et enfants moussoronghes. (D'après une photographie de M. le commandant de Macar.)

Le père a sur les siens le droit de correction corporelle : s'il tue son enfant, la coutume lui impose l'obligation de payer au père de sa femme la moitié de la valeur à laquelle l'enfant est estimé. Le père a l'obligation d'entretenir sa

famille. Il procure une femme à son fils et fait, à cet effet, les avances de fonds nécessaires. Les enfants sont tenus d'obéir à leurs parents. Lorsque ceux-ci deviennent infirmes, ils sont secourus habituellement par leurs descendants, mais aucune sanction n'est attachée à cette coutume. Les enfants privés de leurs père et mère sont élevés par les parents les plus proches, qui les entretiennent jusqu'à l'âge où ils peuvent se suffire à eux-mêmes.

✠

Les enfants noirs aiment à courir, à jouer, à rire, comme nos bambins d'Europe.

Ils vont sans vêtement aucun jusqu'à l'âge de sept ou huit ans. Les mères couvrent les tout petits de colliers et de ceintures de perles et de coquillages. La nuit, on leur met un masque en treillis de jonc pour leur permettre de respirer sous la couverture dont on les enveloppe afin de les empêcher d'être mordus par les moustiques.

Avoir une nombreuse famille est considéré comme une bénédiction. Les crimes d'infanticide sont inconnus : on sacrifie pourtant les enfants contrefaits.

Les femmes sont très fières de leurs

bébés, et quand un blanc pénètre dans leur village, elles viennent lui présenter toute leur progéniture et sont très fières des caresses qu'on lui donne. Les petits appellent avec force cris leur *talé* (père) et leur *mamé* (mère), qui jouent avec eux en souriant.

L. Van de Velde raconte que, faisant une visite au chef de Kionzo, les mères vinrent lui présenter leurs enfants. Elles les avaient complètement blanchis et avaient poudré leurs cheveux couleur carotte. Elles croyaient que les blancs auraient trouvé ainsi leurs mioches plus beaux.

« S'il est touchant de voir l'affection et les soins dont les parents entourent les enfants, rien n'est admirable, dit ce voyageur, comme de voir le respect que ces jeunes gens ont pour la vieillesse.

« Jamais on ne maltraite ou l'on ne frappe les enfants. Ceux-ci ne quittent pas leur mère avant l'âge où ils peuvent se suffire à eux-mêmes; même alors, la mère et le père veillent encore sur eux et gardent avec eux des relations cordiales et affectueuses. »

ÉDOUARD DUPONT

Né à Dinant, le 31 janvier 1841. — Docteur en sciences naturelles.
— Directeur du Musée d'histoire naturelle de Bruxelles. — Membre
de l'Académie royale de Belgique.

Part pour le Congo en juin 1887. — Explore le bas fleuve,
la région des chutes et le Stanley-Pool, va jusqu'au confluent du
Kassai. — Rentré en Belgique en mars 1888.



Nous n'entendons pas faire ici un portrait complet du savant qui fait l'objet de cette notice. Le cadre de cette page ne suffirait pas pour faire ressortir les titres que possède Édouard Dupont à l'attention des amis de la science.

Les études et les travaux du directeur de notre Musée d'histoire naturelle sont, du reste, connus et appréciés de tous. Sous son habile et consciencieuse direction, nos belles collections scientifiques se sont enrichies à tel point qu'elles comptent parmi les premières de l'Europe.

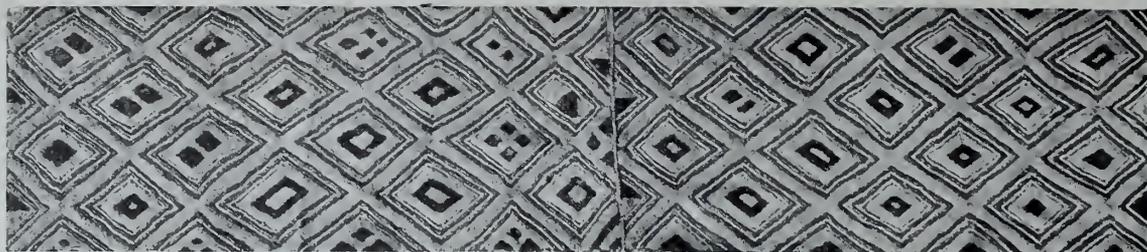
C'est à lui, notamment, à sa sollicitude éclairée et attentive, que le musée paléontologique doit son importance sans cesse grandissante. Il a le droit d'en être fier, car il en est le créateur en même temps que le gardien jaloux.

Mais nous voulons surtout nous occuper ici de l'initiative pleine d'audace pour l'époque, que prit, en 1887, M. Ed. Dupont lorsqu'il résolut de faire, à ses frais, un voyage d'étude au Congo, qui était à peine connu depuis dix ans. L'exemple du savant belge doit être cité à toute la jeunesse studieuse. Cet homme d'âge mûr, en possession d'une renommée qui a dépassé les limites étroites de sa patrie, occupant dans son pays une position en vue, n'a pas hésité, par pur amour pour la science, à entreprendre, à ses risques et périls, un voyage dont il détermine lui-même le but dans l'intéressant livre :

Lettres sur le Congo, où il a consigné le résultat de ses observations :

« L'existence d'une terre presque vierge de recherches scientifiques, les conditions extraordinaires qu'elle présente, les importants problèmes qu'on pouvait y étudier, exerçaient sur moi une attraction que je ne parvenais pas à dominer. Les beaux problèmes soulevés par l'étude des aspects, l'enchaînement des phénomènes auxquels est dû l'état présent de cette nature, les résultats des influences qui ont pu réagir sur les populations, tels étaient quelques-uns des points de vue qui se présentaient. »

Les *Lettres sur le Congo* démontrent qu'Édouard Dupont, pendant les six mois que dura son étude et au cours desquels il parcourut 2,500 kilomètres de territoire, a su apporter une sérieuse contribution à la connaissance de quelques grands traits de l'histoire naturelle et ethnographique du Congo. Dans les 700 pages de ce volume, l'écrivain présente, dans l'ordre où s'offrent les faits, les divers aspects sous lesquels se manifestent les problèmes dont il est allé chercher en Afrique la solution ou l'éclaircissement. Jamais, cependant, il ne perd de vue ces intéressantes questions, et toujours on sent, sous le récit anecdotique et forcément décousu d'un voyage au jour le jour, la préoccupation de trouver la solution tant cherchée. On peut dire, sans exagération, que M. Éd. Dupont a définitivement résolu plusieurs problèmes géologiques et ethnographiques du Congo, obscurs ou inexpliqués avant son exploration.



Tissus à dessins coloriés et brodés des indigènes du Sankuru et de la haute Lukenye.

LES TISSUS INDIGÈNES

II

LA confection du fil de coton (filage) a lieu d'une manière fort primitive.

La bourre de coton étiré est roulée à la grosseur voulue sur la cuisse, au moyen de la paume de la main. Cette première préparation achevée, le fil est tordu au moyen d'un rouet des plus élémentaires dont on peut voir la gravure ci-contre.

Ce rouet est formé par deux bâtonnets ; sur l'un de ceux-ci est enroulé le fil qui a subi la première préparation ; l'autre est muni, à son extrémité inférieure, d'un corps rond assez lourd qui sert d'axe de rotation ; à ce dernier, l'indigène imprime un mouvement de rotation qui tord le fil dans un sens.

Le fil ainsi obtenu est marié à un autre tordu dans un sens contraire. Ceux-ci en se tressant ainsi naturellement forment une mince ficelle qui est leur fil de coton servant au filage.

Comme nous l'avons déjà fait remarquer, les tissus de coton dont il est ici question sont crochetés et non tissés.

Fuseau.

« Pourquoi ne tisses-tu pas ton coton au lieu de le crocheter ainsi par un long et difficile travail ? » demandait un jour M. F. De Meuse à un naturel de la Lukenye.

« Blanc, tu parles comme un enfant ! Ne vois-tu pas que, nos fils étant très lâches, il se produirait des nœuds et l'étoffe ne pourrait être achevée ? »

Le noir avait raison. Les fils de coton étant mal serrés par suite de l'insuffisance de leur méthode de torsion, les ouvriers en cotonnades indigènes sont forcés de crocheter leurs vêtements de *gossipium*. Ils ne sauraient les confectionner sur le métier.

✻

Quelques mots sur l'usage que font les noirs des tissus qu'ils fabriquent ne seront pas déplacés dans cet article.

Les femmes noires se drapent avec beaucoup d'élégance. Autant elles sont grotesques dans les jupons et les falbalas d'Europe qui les font ressembler à des guenons habillées, autant elles sont gracieuses et séduisantes dans leurs pagnes qu'elles savent enrouler autour de leur buste et de leurs reins

avec un goût plein d'art. Elles ont une marche particulière qui imprime à leurs mouvements un charme spécial.

Plus la pénétration européenne s'accroît, plus aussi s'accroît chez les femmes le souci, jusque-là inconnu, de la pudeur. Rapidement la nudité primitive fait place à un soin particulier de se couvrir le corps. Mais les étoffes indigènes, fabriquées très lentement et fort chères, sont relativement rares déjà, même dans les régions où le blanc n'a pas paru encore. Elles finiront par disparaître devant l'introduction des cotonnettes européennes. Déjà dans le bas Congo et dans la région des cataractes, on n'en voit presque plus et les rares exemplaires qu'on rencontre servent à confectionner des sacs pour emballer le sel. Ce goût de l'habillement, cette demande incessante de tissus d'Europe fait la valeur de ceux-ci, qui forment l'unique richesse du noir dans les régions soumises à l'influence des blancs. Plus il a d'étoffes, plus il est opulent et considéré.

Le vêtement des femmes de N'Gombe, Bangala et Bolombo consiste en une série de ceintures de fibres de palmier, longues de 20 à 30 centimètres, suspendues à un cordonnet.

Ce vêtement assez coquet, dit M. De Meuse, leur donne l'allure de ballerines. Bien des fois, assistant à des danses de femmes indigènes dans un paysage prestigieux, ayant pour fond le beau décor de la majestueuse forêt tropicale, je me suis figuré assister à un ballet de l'Opéra, avec la réalité de la nature et la splendeur de la frondaison équatoriale en plus.

✻

Les femmes esclaves d'Arabes, qui peuplent les harems de ces derniers, éprouvent un grand plaisir dans le luxe de la toilette. Elles sont avides de riches tissus et leurs maîtres les comblent de soieries, de velours, de brocart, de cotonnades étincelantes. Elles savent s'en confectionner des habillements charmants.

Les négresses de la côte aiment à se vêtir d'une chemise européenne au-dessus de laquelle elles drapent un pagne. Elles s'entourent la tête d'un grand voile qui va s'enrouler autour des épaules ou de la taille.

Comme nous l'avons dit, le long des rives du fleuve et de ses affluents, partout où se fait sentir l'influence du blanc, la fabrication des tissus indigènes tend à se perdre. C'est la loi

fatale du progrès. L'art et les procédés primitifs disparaissent pour faire place à une civilisation plus élevée. De plus, l'afflux considérable des cotonnettes d'Europe permet aux noirs de satisfaire plus complètement le goût du gaspillage, de la prodigalité qui forme un des côtés de leur caractère de grand enfant. Leurs étoffes ne servent pas seulement à les vêtir, à leur constituer un trésor, elles servent à les enterrer.

Une incroyable consommation d'étoffes se fait en cas de mort d'un chef ou d'un notable. Plus on les prodigue, plus aussi on donne une haute idée de l'opulence du défunt.

Dans le Kassaï, où les étoffes ont une grande valeur, la coutume des tissus d'enterrement existe depuis longtemps, mais dans le bas Congo elle a pris naissance avec l'introduction des étoffes européennes.

Les deux tiers des cotonnades importées dans le bas Congo et dans la région des cataractes sont employés à l'embaumement des morts. C'est par ballots sans nombre qu'on gaspille ce produit de notre industrie, si précieux pour l'indigène. Quand un chef meurt sans laisser au gré des siens suffisamment d'étoffe pour donner une haute idée de son importance, on fume son cadavre et on le laisse reposer un ou deux ans dans une hutte spéciale. Pendant ce temps, toute la population double son travail pour assurer au défunt des funérailles dignes de lui.

Chez les Bateke et les Bayanzi de la région des chutes, le cadavre du chef reste un an « en souffrance », en attendant la contribution obligée de tissus due par ses sujets.

M. F. De Meuse a vu un jour des funérailles grandioses faites à un de ces chefs. On l'avait enroulé dans une quantité

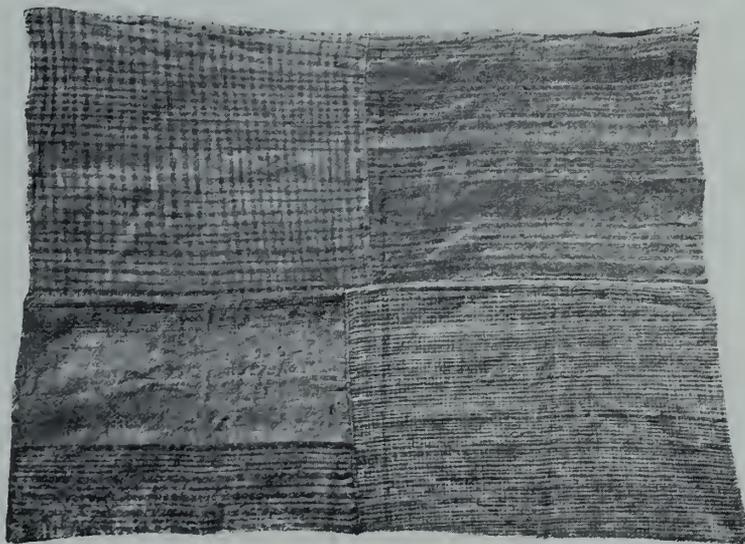
énorme de cotonnades. Le cadavre, ainsi ficelé, représentait un ballot formidable de 2^m50 de haut sur 2 mètres de diamètre. Les indigènes avaient fabriqué pour transporter ce colis funèbre un immense brancard sur lequel avait été placé le ballot en forme de colonne, le fût en l'air. 65 hommes furent nécessaires pour transporter ce catafalque.

Jadis, avant d'enfouir ce curieux cercueil, on immolait dans le fond de la fosse mortuaire un certain nombre de femmes et d'enfants. Depuis l'arrivée des blancs, on n'ose plus se livrer à ces sanglantes immolations. Ces sacrifices sont remplacés par des figures. Les femmes viennent s'accroupir au bord du trou et y jettent leur ceinture.



Toutes les tribus du Congo connaissent l'art de tresser des nattes, qu'elles mettent sur leur couchette. Différentes matières sont utilisées dans ce but, suivant les régions. Dans le bas Congo et le Loango, on fabrique des nattes en papyrus. On sait y tracer de multiples dessins, toujours formés de lignes droites, et elles ont une assez grande souplesse. Dans certaines parties du Mayombe, on en confectionne au moyen de feuilles de *pandanus*.

Chez les Bangala, les Wangata et les Mobeka, les nattes sont tressées avec l'écorce du *calamus*, palmier nain. Les Bayanzi et les Bateke, et de nombreuses autres peuplades, font des nattes avec des graminées fort hautes, croissant dans les terrains marécageux. Les Bangala en confectionnent avec des languettes d'écorce teintes ensemble par des cordelettes enfilées.



Tissu de coton.

(Collection de la *Compagnie du Congo pour le Commerce et l'Industrie*.)



La tranchée de Kenge, au kilomètre 39. (D'après une photographie de M. l'ingénieur Limmelyn.)

LE CHEMIN DE FER DU CONGO

GRACE AUX nombreuses photographies que, depuis deux ans, nous avons reproduites à cette place, nos lecteurs ont pu se faire une idée assez exacte des difficultés énormes que le chemin de fer du Congo a dû surmonter pour atteindre le col de Kenge.

Ainsi que nous avons déjà eu l'occasion de le dire, c'est à partir de ce point que la ligne entre dans une région moins accidentée. Le tracé qui, dans toute la première section du railway, s'avance péniblement à travers un pays extraordinairement tourmenté, franchissant des obstacles comme ceux de la Mpozo, du ravin du Sommeil, du ravin de la Chute, etc., acquiert là une régularité presque parfaite et ne s'infléchit guère que pour gravir, de loin en loin, quelques cols peu importants. Tandis que tout le long du massif de Palaballa, on avait été obligé de recourir constamment à des rampes de 45 millimètres en alignement et de 28 millimètres en courbes de 50 mètres, ici ce n'est plus que sur de très petites longueurs que l'on doit employer la rampe maxima.

Les ouvrages d'art ne se rencontrent plus qu'à de longs intervalles et ils sont peu importants. Ainsi, entre Kenge, situé au kilomètre 40, et la Bembesi, que l'on franchit au kilomètre 63, on ne compte qu'un pont de 6 mètres, deux ponts

de 8 mètres, trois ponts de 10 mètres et un pont de 20 mètres, alors que dans la première partie du tracé, qui est actuellement livrée à l'exploitation, on trouve en moyenne au moins deux ouvrages d'art importants par kilomètre.

Nous avons publié dans notre précédent numéro une vue du massif de Palaballa, représentant le kilomètre 16 du chemin de fer. Nous reproduisons aujourd'hui une photographie prise dans la tranchée de Kenge. Cette tranchée, qui a exigé 1,200 mètres cubes de déblais, est située au kilomètre 39 de la voie.

D'après les dernières nouvelles, qui sont datées de Matadi, 10 novembre, les travaux de la construction se poursuivent activement. Un camp a été établi au kilomètre 59, et l'on a commencé les déboisements et les terrassements à la rivière Bembesi (kilomètre 63), où un autre camp a été installé également. Les études définitives, reprises en juillet 1892, à Songololo (kilomètre 98), ont été poussées durant les campagnes de 1892 et 1893 jusqu'à la Gongo, au kilomètre 220, sous la direction de l'ingénieur Bergier. Cet agent rentre en Europe, son troisième terme de service étant achevé. M. Cote continue les études avec MM. Roy, Malacreda et Bizet, pour rattacher la nouvelle ligne avec l'ancien tracé vers le kilomètre 233.



DE ZANZIBAR AU KATANGA

JOURNAL DU CAPITAINE STAIRS (1891-1892)

IX. — DE BUNKEIA AU CHINDE.

Chitipa. — La route de Stevenson. — Le lac Nyassa. — Le Shire. — Le delta du Zambèze. — Mort du capitaine Stairs.

10 mai 1892.

Nous sommes arrivés chez Chitipa. Un grand nombre de mes hommes cherchent à désertir. C'est une forme de folie que cette manie qu'ont les hommes de désertir lorsqu'ils approchent d'un endroit où ils vont goûter un repos absolu.

Nous empruntons, à partir d'aujourd'hui, la route frayée, ou route Stevenson proprement dite. Jusqu'ici, la route a consisté en un sentier courant de village à village, escaladant et redescendant des montagnes. Le nom de « route de Stevenson » est tout à fait impropre. Ce n'est pas une route au sens propre du mot; c'est plutôt un cheminement.

11 mai.

Nous campons dans la brousse. La plupart de mes hommes sont dans un état de démoralisation complète. Arrivés au camp, ils se couchent sur le dos et restent ainsi immobiles des heures durant. Ni encouragements ni colère ne peuvent les secouer. Ils sont comme à moitié morts : c'est désespérant.

La route de Stevenson, que nous avons suivie toute la journée, est par-ci par-là envahie par les herbes; mais elle n'en est pas moins excellente, et même le noir, à la cervelle ankylosée, comprend, en la voyant, que les Wazungu, en créant des routes, ne sont pas aussi fous qu'ils se l'imaginaient. Malgré cela, l'indigène se croit toujours un être supérieur au blanc, toujours pressé, et qui ne saurait accepter tranquillement tous les événements de ce bas monde.

12 mai.

Nous avons descendu la Lufira en traversant des défilés semés de pierres aigües coupant affreusement les pieds des hommes. Demain, nous avons une rude étape jusque Mpata; puis, le jour suivant, nous atteindrons le lac Nyassa, où se termineront nos misères, je l'espère.

J'ai pitié de mes pauvres caravaniers : ils sont littéralement rendus; les étapes africaines sont exténuantes, plus pour le moral que le physique. Comprenez-vous quelle

torture que cette marche à pas lents, jour par jour, pendant des mois, pour atteindre un but que l'esprit voudrait toucher par des moyens prompts et rapides! On touche mentalement l'objet, et, jour après jour, on s'aperçoit qu'il est encore loin, si loin.....



Msiri

(Dessin d'Am. Lynen, d'après un croquis).

14 mai.

Nous sommes arrivés hier à 1 heure de l'après-midi sur les bords de la rivière Mpato, et nous sommes repartis à la nuit, marchant au clair de lune. J'avais reçu des lettres de Karonga, m'annonçant l'arrivée du steamer le 12 mai. Nous avons atteint ce point ce matin à 10 h. 45 m. et nous avons été reçus par MM. Whyte et Lagher, de l'*African Lakes C.*

Le docteur Moloney était arrivé depuis deux jours, ayant accompli 176 kilomètres en 5 jours. Mes hommes délirent de joie. A 200 mètres de notre camp, on voit la *Domira*, qui va nous conduire à Matope, à 640 kilomètres d'ici. Nous avons mis cent jours à arriver ici de Bunkeia.

15 mai.

Toute la journée a été employée à embarquer les hommes.

Voici des notes que je copie sur mon agenda : « Sept grands chefs du Katanga ont signé un acte de soumission »

1. Le 10 novembre 1891, Kassongomwana, demeurant à son kurkuru dans le Kassansa. Latitude 7° 56' 55" sud; longitude 29° 16' est de Greenwich. C'est un jeune homme stupide, qui s'enivre soir et matin et se laisse dominer par ses sous-chefs. A très peur des Arabes.

2. Le 17 novembre, Mpucto, de Mpucto, chef du Kabuire et du Bukongolo. Garçon intelligent. A peur des Arabes.

3. Le 18 novembre, Gueno, de Guena, sur le Lualaba. Latitude 8° 4' 44" sud; longitude 29° 06' 45" est de Greenwich. C'est un chef *msumbwa*, ancien ennemi de Mpucto. Craint les Arabes. Homme pacifique et de bon sens.

4. Le 19 novembre, Kimwambula, de Chaowela. Chef *msumbwa*. Manque de tête. Grand ennemi des Arabes et de Msiri.

5. Le 3 décembre, Uturutu, résidant sur le Lualaba. C'est un vrai Belutchi. S'appelle de son vrai nom Mahomed ben Selim ben Rashid.

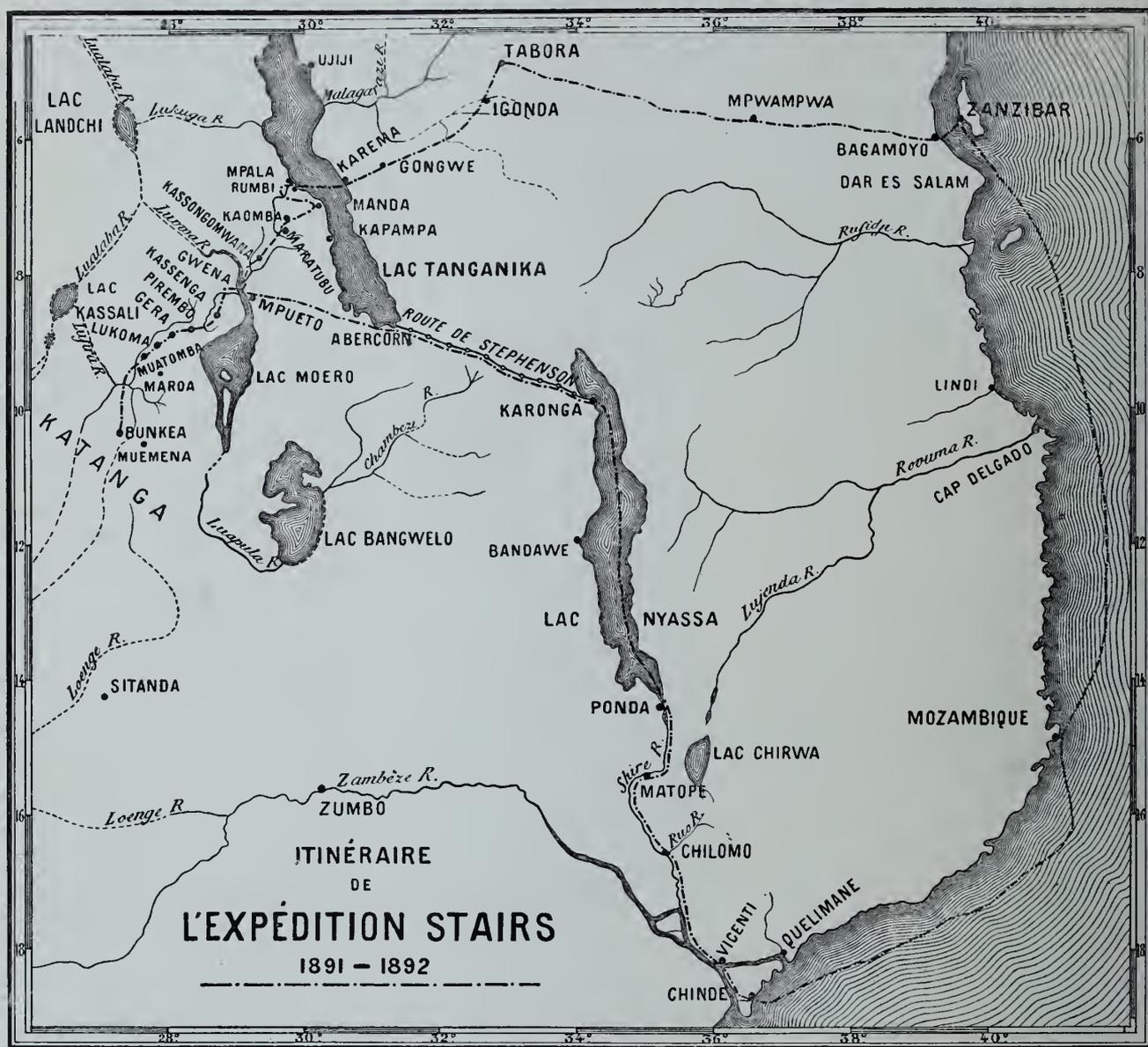
6. Le 28 décembre, Mulumanyama. Résidence : Myinga. Est un Msanga. Ennemi de Msiri. Demeure à deux journées à l'ouest de Bunkeia.

7. Le 29 décembre, Mkanda Wantu, de Bunkeia, sur l'Unkeia. Latitude 10° 21' sud. A été nommé par moi successeur de Msiri, le 29 décembre 1891. Fils de Msiri.

16 mai. Nous sommes partis au point du jour Nous campons à Ruaria (Ruawe), à 157 kilomètres de Karonga Nous dormons sous bois. Le paysage, par places, est grandiose.

17 mai. Nous sommes arrivés à Bandawa, où nous avons pris à bord M. et M^{me} Mac Callum.

18 mai. Quitté Bandawa et avons fait route jour et nuit.



20 mai. Arrivés à Cap Mac Clear, mission de la *Livingstone Mission*.

21 mai. Nous avons atteint Fort-Johnston, un ouvrage retiré à l'est du village de Mponda, sur le Shire, et qui commande cette rivière ainsi que l'entrée du lac. Ce fort est très solidement construit.

22 mai. Nous nous reposons aujourd'hui à Fort-Johnston. Un de mes hommes a été pris par un crocodile cette nuit. J'ai eu de

longues entrevues avec M. H. Johnston, le gouverneur des territoires de l'Afrique centrale britannique.

23 mai. Nous campons à Mpimbi qui, plus tard, grâce à sa situation, deviendra une position importante.

24 mai. Arrive à Matope, où tout le monde quitte le steamer. Ici s'arrête la navigation.

25 mai. Partis de grand matin et, après une étape de 36 kilomètres, nous campons sur les bords de la Lungu.

26 mai.

Arrivés à Mandala (1). Nous avons joui, dans une vraie maison anglaise, d'une délicieuse hospitalité.

27 mai.

36 kilomètres de marche jusqu'à Katonga. Là, nous nous embarquons à bord de la *Lady Nyassa*.

28 mai.

Nous nous sommes mis en route vers la mer sur la *Lady Nyassa*, remorquant 5 canots.

30 mai.

Arrivés à Chiromo, station de très grand avenir, au confluent du Ruo et du Shire.

L'amirauté a établi ici une petite cale.

De l'autre côté du Ruo, les Portugais ont un poste bien tenu. J'ai pu télégraphier à Quelimane, grâce au télégraphe portugais qui va d'ici à la côte.

(1) Blantyre.

31 mai.

Nous continuons la descente. Nous croisons deux canonnières anglaises qui remontent.

1^{er} juin.

Hier, nous avons campé à Port-Herald et tantôt nous avons passé les bornes frontières anglo-portugaises. Nous avons pris nos quartiers de nuit à Morambala, au pied de la montagne du même nom. C'est un poste portugais.

2 juin.

Nous sommes arrivés à Vicente, au sommet du delta du Zambèze, à 5 heures du soir. Vicente a été jadis un endroit très important. Les passagers et les marchandises étaient alors acheminés par la rivière Kwakwa et ils étaient transbordés ici. C'est à Vicente que commençait la remonte du Zambèze.

3 juin.

Nous haltons à Vicente pour laisser passer des bateaux qui remontent.

.....
Capitaine STAIRS.

Ici s'arrête le journal du capitaine Stairs. On remarquera que ses notes portent l'évidente marque de l'épuisement physique où ce brave soldat avait été réduit par les fatigues de son voyage. Les mentions, depuis sa maladie survenue à Bunkeia, y sont brèves, saccadées; on sent que l'explorateur ne donne plus la même attention que jadis aux menus faits qui surgissent en route.

Le 5 juin 1892, l'expédition Stairs arrivait à Clinde, sur l'océan Indien. Le steamer qui devait la transporter vers Mozambique et Zanzibar était en retard. Le voyageur s'impac-

tientait, désireux de se trouver enfin loin des miasmes délétères du delta du Zambèze. Le 8 juin, le steamer attendu arriva enfin, mais hélas! Stairs ne put s'y embarquer. Atteint d'une terrible attaque de fièvre bilieuse hématurique, il expira dans la soirée du 8 juin, en dépit des soins empressés de ses deux compagnons, le Dr Moloney et le marquis de Bonchamps.

Ce dernier prit le commandement de l'expédition, qui comptait encore 200 hommes. Le 20 juin, elle débarquait à Zanzibar, et le 22 juillet, les survivants européens arrivaient à Marseille, puis à Bruxelles.

FIN

LA PRODUCTION DU FEU



L'HOMME, on le sait, entre autres caractères qui le distinguent du commun des animaux, a ce signe caractéristique qu'il est le seul qui fasse usage du feu pour la cuisson de ses aliments. Toutes les populations sauvages connaissent le moyen si simple de produire du feu par friction de deux morceaux de bois bien sec. Les indigènes du Congo ne font pas exception à cette règle commune. Ils savent, avec une grande dextérité, se procurer cet élément indispensable par friction ou par rotation de branchettes de bois desséché.

Pour provoquer du feu, ils se munissent de deux branchettes d'un bois spécial qu'ils font bien sécher au soleil ou dans leur hutte. Ils les enveloppent dans une gaine, de peau de singe de préférence, en même temps que dans le fond de cette espèce de bourse, ils placent un paquet de feuilles sèches ou un petit balais de fibrilles ainsi qu'un morceau de gomme copale. La gaine de peau a pour but d'éviter que l'humidité ambiante de la forêt ne mouille leur « allumette » et le paquet de feuilles sèches est indispensable, les feuilles qui jonchent le sol étant toujours humides. Quand ils ont besoin de feu, ils s'accroupissent, placent sous leur pied l'une des branchettes et y font une entaille. A l'autre branche, dont ils placent l'extrémité dans le trou ainsi fait, ils impriment un mouvement rapide de rotation. Ce dernier provoque la production d'une fine poussière qui, par la chaleur produite par le frottement, devient incandescente à la façon de l'amadou. Aussitôt on approche les feuilles sèches de cet allume-feu primitif et on souffle fortement sur ce petit foyer. Parfois aussi, on balance celui-ci à l'instar de nos encensoirs. Lorsque la flamme se produit, on y place le morceau de gomme, ce qui fait se perdurer la flamme et permet d'incendier les bûchettes de bois préparées à l'avance.

On emploie un moyen analogue pour obtenir du feu par friction. L'un des morceaux de bois reçoit une entaille longitudinale et on frotte vivement le second dans la rainure ainsi produite, par un mouvement analogue à celui qu'emploient nos tailleurs de pierre lorsqu'ils aiguisent leurs ciseaux sur la pierre. Le reste de l'opération est analogue à celle qui a lieu pour l'incandescence par rotation.

Quand une caravane est en marche, l'un des caravaniers a toujours soin de se munir, au départ, d'une bûche enflammée qu'il place au-dessus de sa charge. Cette bûche brûle lentement, comme la braise dans les *vuurpotten* qui servent d'allume-pipe dans nos vieilles auberges flamandes. Quand une halte a lieu, aussitôt cinq ou six moricauds s'accroupissent autour de la bûche, soufflent dessus et provoquent ainsi la flamme. On emploie de la même façon le fruit du baobab, dont l'intérieur contient une moelle analogue à celle de notre sureau. Cette matière brûle lentement, comme de l'amadou.

A la côte, les noirs se servent de briquets d'importation ou bien se fabriquent un curieux « amadou ». Ils tordent fortement une vieille étoffe de cotonnette en forme de carotte ficelée par une solide liane. Ils en allument le haut, qui se consume lentement. Ils tiennent cette carotte à la main en s'avancant, et le courant d'air provoqué par la marche maintient le petit brasier, qui charbonne doucement. Les naturels ont ainsi toujours du feu à leur disposition.

Dans leurs huttes, d'ailleurs, il y a un brasier allumé en permanence, qui brûle nuit et jour et est soigneusement entretenu. La fumée s'échappe par les fissures du toit et par la porte et éloigne les moustiques, les fourmis et autres insectes tourmenteurs de l'homme.

A la côte et près des factoreries, on se sert aussi d'allumettes européennes, mais dans une faible proportion. Les noirs n'en veulent pas d'autres que celles du type dit « allumettes suédoises ».



Morceaux de bois
employés pour obtenir le feu
par friction.

TABLE

COLLABORATEURS

TEXTE de MM. le docteur DUBOIS — Le lieutenant LEMAIRE
Le capitaine STAIRS — VAN MONS.

DESSINS de MM. DUYCK — L.-H. FISCHER — Am. LYNEN — Lieutenant MASUI
PAUL REICHARDT.

PHOTOGRAPHIES de MM. le lieutenant CARTON — ÉMILE DELCOMMUNE — Le capitaine DE MACAR
F. DE MEUSE — Le docteur ÉTIENNE — W.-L. FORFEITT
Le capitaine JACQUES — L'ingénieur LIMMELYN — HANS MEYER — SADZOT — SHANU
Le capitaine WEYNS.

PORTRAITS ET BIOGRAPHIES

Docteur Oscar Baumann, 89. — W. H. Bentley, 105. — Mrs. W. H. Bentley, 185. — Capitaine Chaltin, 113. — Docteur Cornet, 153. — Capitaine Crespel, 17. — E. Dekeyzer, 97. — Commandant de Lannoy de Bissy, 201. — C. Delcommune, 33. — Capitaine Delporte, 193. — Lieutenant Dubois, 81. — Ed. Dupont, 209. — Docteur Dupont, 9. — Docteur Étienne, 121. — Lieutenant Franquai, 65. — Gordon Pacha, 49. — R. Heyn, 146. — Gouverneur Janssen, 1. — Lieutenant Le Clément de Saint-Marcq, 169. — Vice-gouverneur Ledeganck, 177. — Sœur Marie-Christine, 57. — Capitaine Murray, 161. — Capitaine Popelin, 129. — Capitaine Stairs, 25. — Stanley, frontispice. — Général Strauch, 41. — H. Van Neuss, 73. — Capitaine Weyns, 137.

RELATION DE VOYAGE

De Zanzibar au Katanga. *Journal du capitaine Stairs*, 5, 13, 21, 29, 37, 46, 53, 61, 70, 78, 85, 94, 101, 109, 117, 125, 133, 142, 149, 157, 166, 173, 181, 189, 197, 205, 213.

Illustrations : Un coin de la ville de Zanzibar, 5. — Le port de Zanzibar, 15. — Types de Zanzibar, 21. — Vue du port de Dar-es-Salam, 29. — L'hôtel du gouverneur allemand, à Dar-es-Salam, 51. — Arrivée d'une caravane aux abords de Mwampwa, 57. — A travers la savane, 55. — Campement arabe dans l'Ugogo, 61. — La chasse à l'hippopotame, 71. — Une caravane en marche, 85. — Palmiers ronds et girafes, 87. — Palmiers élaïs, 94. — Dépeçage

d'un éléphant par des indigènes, 95. — Un pont indigène sur une rivière africaine, 101. — Une caravane en marche vers Karema, 109. — Chasse à l'hippopotame, 117. — Le fort de Karema, fondé en 1879 par le capitaine Cambier, 125. — Huttes du village de Mpala, 155. — Le mont Rumbi (rive occidentale du Tanganika), 149. — Le Congo en aval de Gwena, 157. — Trophée d'armes, 166. — Les rives du Congo près du confluent de la Luvule, 175. — Indigènes à la rive, 181. — Panorama de la chaîne des Kwandelungu et la rivière Lufoi, vue prise du confluent du Lufoi dans la Lufira, 189. — Trophée de crânes humains à Bunkeia, 191. — Le cap Bodson, 199. — Le mûs de Bonchamps, 199. — Papyrus, 205. — Msiri, 215.

LE CHEMIN DE FER DU CONGO

Texte : La ligne, 76. — Les travaux, 76, 163, 196, 212. — Les aqueducs, 12. — Les cantines du chemin de fer, 108. — Les Chinois au Congo, 100. — Les travailleurs indigènes du chemin de fer, 148. — Matadi, 140. — Le port de Matadi, 44. — Les ateliers de Matadi, 172. — Le « Menhir », 36. — Le pont du ravin des Eaux-Bonnes, 20. — Le ravin du Diable, 124. — Le confluent de la Mpozo et du Congo, 52. — Le pont de la Mpozo, 84. — Le ravin du Sommeil, 28. — Le pont du ravin de la Chute, 69. — Au col de Palaballa, 4. — Dans le massif de Palaballa, 156. — Le ravin de Pondene, 60. — Le pont de Pondene, 180. — Le pont de la Mia, 132. — La Kibueza, 188. — La tranchée de Kenge, 212. — Exploitation des 40 premiers kilomètres, 204.

Illustrations : Ouvriers indigènes posant la voie, 148. — La paye sur la ligne, 108. — Construction du chemin de fer, 12. — Matadi en février 1890, 140. — Matadi en avril 1895, 141. — Le port de Matadi, 44. — L'atelier de réparation de Matadi, 172. — Vue

intérieure de la gare de Matadi, 196. — Le château d'eau, 196. — Le « Menhir », 36. — Le pont du ravin des Eaux-Bonnes, 20. — Vue de la Mpozo près de son confluent avec le Congo, 52. — Vue générale de la Mpozo, 84. — Le ravin du Sommeil, 28. — Le pont du ravin du Sommeil, 116. — La locomotive sur le pont du ravin du Sommeil, 116. — Le pont en acier du ravin de la Chute, au kilomètre 14.5, 68. — Le ravin du Diable. Vue du col de Palaballa, 124. — La tranchée du col de Palaballa, 4. — Départ d'un train à Palaballa, 92. — Un ravin dans le massif de Palaballa, 156. — Dans le massif de Palaballa. Le kilomètre 16 de la voie, 204. — Pont de service sur le ravin de Pondene, au kilomètre 17.5, 60. — Construction du pont de Pondene, kilomètre 17.5, 180. — Vue générale du camp de Salampu (kilomètre 21), 164. — Construction des culées du pont de la Mia, 152. — Construction du pont de la Kibueza (kilomètre 55.250), 188. — Campement du personnel blanc à Kenge-Lemba, 76. — Un coin du campement du personnel ouvrier à Kenge-Lemba, 77. — Ouvriers chinois à Kenge-Lemba, 100. — La tranchée de Kenge, 212.

LE PAYS ET SES HABITANTS

Texte : Les peuplades du Kassaï, 90, 98. — Les Baluba, 130. — Les femmes et les enfants, 208. — Les Arabes du haut Congo, 138. — Histoire de Msidi, 106. — Les ouragans, 58. — L'ivoire, 42. — Le sel, 154. — Les coquillages-monnaie, 160. — La pêche au Congo, 26. — Les poissons, 56. — Les poissons et la pêche, 170. — Le cannibalisme, 50. — L'architecture nègre, 2, 10. — De la toilette, 7. — Les colliers, 162. — Les tissus indigènes, 202, 210. — Quelques légendes bangala, 82. — Coutumes nègres, 122. — La musique chez les nègres, 48, 66. — Le fusil en Afrique, 96. — Les tambours, 152. — Les palabres, 146. — La chasse, 194. — La production du feu, 216.

Illustrations : Le Congo devant Upoto, 26. — Les dernières montagnes avant d'arriver au Stanley-Pool, 95. — Les rives du Pool, 95. — Un village à la rive du Stanley-Pool, 95. — Vue prise sur le haut Congo, 82. — Lever de soleil, 95. — La pointe de Kalina, 95. — Une vue du village de Bena-Uadiembenga (haut Sankuru), 150. — Un coin du village de Mani, Stanley-Pool, 2. — Un coin de la station de Bangala après le passage d'un cyclone, 58. — Porteur d'ivoire, 42. — Une caravane d'ivoire s'appêtant à quitter le Stanley-Pool pour Matadi, 45. — Femmes et enfants moussoronghos, 208. — Indigènes Balolo au retour d'une razzia, 50. — Indigènes du village de Muehie accostant le steamer *Roi des*

Belges, 91. — Population bakuba accourue à la rive du Sankuru à l'arrivée d'un steamer, 98. — Pagayens bangala, 125. — Enfants se baignant sur la plage de Matadi, 52. — Msiri, 215. — Européens et Arabes aux Stanley-Falls, 159. — Hutte du village de Luzambo, 10. — Huttes indigènes du Fini et du lac Léopold II, 11. — Chasse à l'antilope *Hartebeest*, 195. — Pêcheries indigènes des Stanley-Falls, 170. — Tissus à dessins colorés et brodés des indigènes du Sankuru et de la haute Lukenye, 202, 210. — Fuseau, 210. — Étoffe avec dessin en relief imitant le velours frappé, fabriquée par les indigènes du Sankuru, 202. — Métier à tisser des indigènes du Kassaï, 205. — Tissus de coton de la Lukenye, 207, 211. — Collier en lamelles de dents d'hippopotame, 165. — Collier d'incisives humaines, 165. — Collier en graines de *Trachilobium*, 165. — Colliers en vertèbres de serpents avec annettes, 165. — Collier du roi Makoko, 165. — Collier en cuivre massif, 162. — Colliers de dents de phacochère, 162. — Collier en vannerie, 162. — Collier de fruits, 162. — Le collier de la reine des Mondombès, 160. — Joyau balunda, 160. — Coiffure bazoko, 7. — Escabeau niamniam, 224. — *Conus papilionaceus*, 160. — Les allumettes, 216. — La fabrication du sel sur les bords de la Fini, 154. — Tambour de chef, 152. — Une palabre à Léopoldville, 146. — Un fusil, 96. — Le fusil-pipe, 96. — Une *marimba* (instrument de musique), 48. — Guitares et crécelles des Niams-Niams, 66.

Hors texte : Femme du Kassaï, 95. — Baluba, 155. — Chef Bateke, 210.

FLORE

L'euphorbe, 64. — Le papayer, 104. — Les bambous, 128. — Les fougères, 144. — La vigne, 192. — La canne à sucre, 176.

FAUNE

Texte : Les sangliers du Congo, 16. — Les crocodiles, 32. — Les scorpions, 40. — Le porc-épic, 72. — Le pangolin, 88. — Les termites, 112. — Les singes antropomorphes du Congo, 120, 136, 168. — Les antilopes, 184. — Le chien, 200.

Illustrations : Le phacochère africain, 16. — Un scorpion, 40. — Silure du Tanganika et du Congo, 56. — Le *Muuro* du Tanganika, 56.

— Un porc-épic, 72. — Le pangolin des steppes, 88. — *Widubird* ou Grande Venue du Paradis, 107. — La récolte des termites, 112. — Gorille mâle adulte, 120. — Crâne de chimpanzé adulte, 156. — Chimpanzé adulte, 168. — Le waterbok ou antilope d'eau, 184. — Cornes de l'élan, 194. — Chien des Niams-Niams, 200. — Oie à éperon, 220.

ADMINISTRATION ET ORGANISATION

Texte : La coupe du bois pour le chauffage des steamers, 18. — Croix et médailles congolaises, 24. — La flottille du haut Congo, 34. — L'ivoire, 42. — Le bétail, 74. — Les sœurs de charité, 114. — L'habitation européenne, 178, 186. — Les fêtes du Katanga, 80.

Illustrations : Brigade débitant du bois pour le chauffage des steamers, 18 — Étoile de service, 24. — Ordre royal du Lion, 24. — Médailles pour les chefs indigènes, 24. — Ordre de l'Étoile africaine, 24. — Médaille pour la force publique, 24. — Le port de

Léopoldville, 54. — Porteur d'ivoire, 42. — Une caravane d'ivoire s'appêtant à quitter le Stanley-Pool pour Matadi, 45. — Le haras de Mateba, 74, 75. — Frontispice d'après un dessin original de M. Xavier Mellery, 80 — L'école des filles de Nemlao, 114. — L'école de fillettes de Moanda, 115. — Sous la tente, dans la région des chutes, 178. — Maison de la mission européenne à Léopoldville, 178. — Bâtiments de la mission protestante de Lukolela, 179. — Le presbytère et le pavillon du gouverneur général à Boma, 186. — L'église en fer de Boma, 186. — La première maison en briques à étage construite à Bangala, 187.

CARTE ET PLANS

Plan du ravin de la Chute, 69. — Élévation du pont du ravin de la Chute, 69. — Itinéraire de l'expédition Stairs, 214.



Oie à éperon. (*Plectropterus gambensis*.)

ERRATA & ADDITIONS



Page 114, sous la gravure, au lieu de : *L'école de garçons de Nemlao*, lire : *L'école de fillettes de Nemlao*.

— 60, 76, 77 et 178, à ajouter après le titre de la gravure : (*D'après une photographie du capitaine Weyns.*)

— 205, à la ligne 37, colonne 2, au lieu de *Mnkumla Vantu*, lire *Mkamla Vantu*.

